



**HAL**  
open science

**DES CHAINES AUX CHENES : psychotraumatisme,  
psychanalyse du Commandement et prosopographie de  
l'Officier supérieur**

Nelly Augusseau

► **To cite this version:**

Nelly Augusseau. DES CHAINES AUX CHENES : psychotraumatisme, psychanalyse du Commandement et prosopographie de l'Officier supérieur. Philosophie. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2016. Français. NNT : 2016MON30012 . tel-01405472

**HAL Id: tel-01405472**

**<https://theses.hal.science/tel-01405472>**

Submitted on 30 Nov 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# THÈSE

Pour obtenir le grade de  
Docteur

Délivré par  
**L'UNIVERSITE PAUL VALÉRY MONTPELLIER III**

Préparée au sein  
**Université Montpellier III Paul Valéry**  
Ecole Doctorale Langues, Littératures, Cultures, Civilisations  
**L.L.C.C. ED 58**  
Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences humaines et Sociales de Montpellier  
**CRISES EA 4424**

Spécialité **PSYCHANALYSE**  
CODE CNU PSYCHOLOGIE, PSYCHOLOGIE CLINIQUE, PSYCHOLOGIE SOCIALE

Présentée par **NELLY AUGUSSEAU**

*DES CHAINES AUX CHENES  
Psychotraumatisme,  
psychanalyse du Commandement,  
et prosopographie de l'Officier Supérieur.*

Soutenue le 27 JUIN 2016 devant le jury composé de



**M. Jean Bernard Paturet**, Professeur des Universités **Directeur de thèse**  
à l'Université Paul-Valéry Montpellier III

**M. Guilhem Dezeuze**, Maître de Conférences  
à l'Université Paul-Valéry Montpellier III

**Mme Jeanne Mallet**, Professeur Emérite **Présidente du jury**  
à l'Université Aix-Marseille

**M. Jean Ravestein**, Professeur des Universités  
à l'Université Aix-Marseille

**M. Jacques Aben**, Professeur des Universités  
à l'Université Montpellier



## SOMMAIRE

<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>5</b>
<b>LIMINAIRES</b>	<b>7</b>
<i>RESUME</i>	8
<i>ABSTRACT</i>	9
<b>PROLEGOMENES</b>	<b>10</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>11</b>
<b>1/ L'HOMME, LA GUERRE, LE TRAUMATISME, LE CLIVAGE</b>	<b>14</b>
1.1/ <i>THESE</i>	14
1.2/ <i>POURQUOI LA GUERRE</i>	16
1.3/ <i>L ARMEE, UN CHOIX OU UNE LIGATURE GENEALOGIQUE</i>	27
1.4/ <i>LA FONCTION CLINIQUE DE L'ARMEE</i>	65
1.5/ <i>L'EVENEMENT/LES CONFLITS PATHOLOGIQUES/LE TRAUMATISME</i>	79
1.6/ <i>LA SPECIFICITE DU TRAUMATISME DE GUERRE</i>	111
<b>2/ L'OFFICIER, LA GUERRE TRANSFORMEE, LES CONFLITS, LA DISSOCIATION</b>	<b>118</b>
2.1/ <i>L'OFFICIER GERE LES CONFLITS</i>	118
2.2/ <i>LES CONDITIONS SOCIO-PROFESSIONNELLES, PROTECTION PSYCHIQUE DE L'OFFICIER</i>	138
2.3/ <i>LE PERE REPARATEUR, FONCTION PROTECTRICE POUR L'OFFICIER</i>	147
2.4/ <i>LA GUERRE TRANSFORMEE</i>	163
<b>3/ L'OFFICIER SUPERIEUR, L'ART DE LA GUERRE, LA DIALECTIQUE</b>	<b>173</b>
3.1/ <i>METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE</i>	173
3.2/ <i>TEMOIGNAGES ET RESULTATS</i>	187
3.3/ <i>L'OFFICIER, SUBSTITUT MATERNEL TACITE</i>	225
3.4/ <i>L'OFFICIER DUPE DU SYSTEME</i>	243
<b>CONCLUSION</b>	<b>246</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>250</b>
<b>TABLE DES MATIERES</b>	<b>257</b>



## REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma reconnaissance aux membres du jury qui honorent la fin de ce parcours d'études lors de la soutenance de cette thèse et à exprimer toute ma gratitude à Monsieur Paturet qui a accepté de continuer à diriger ce travail, et qui, depuis mes premiers pas en psychanalyse depuis des années, me guide dans les différents diplômes universitaires validés.

Je remercie l'ensemble de la communauté scientifique et militaire,

Mr Jean Bernard Paturet, et Mr Guilhem Dezeuze, pour votre accompagnement professionnel mais aussi votre gentillesse, disponibilité, bénéfiques durant ces années...

Les membres du laboratoire de recherche CRISES,

Mme Carine Levêque de l'ONAC,

Le Général Jean Pol Buyse, ex- Chef d'état major adjoint de l'armée de l'air en Belgique (jusqu'en 2009), pour ses conseils, sa clarté, son soutien,

Le Général Elrick Irastorza, ex- Chef d'état major de l'armée de terre en France (2008- 2011), pour ses conseils sur l'orientation à donner à la thèse, au cours d'un repas mémorable.

Aux témoins pour avoir parlé, et fait confiance, merci beaucoup

Bien sûr, toi mon mari décédé des suites de tes multi traumatismes, toi mon frère..., vous mes amis...

Bien sûr, nous, familles, Ann, Anne, Lulu, et tant d'autres...

Et tous les autres, familles, amis... militaires et civils...

La motivation est un processus qui s'influence des facteurs exogènes qui furent difficiles ces dernières années. Je remercie chaleureusement toutes les personnes qui nous ont soutenus, mes enfants et moi-même, et je suis reconnaissante tout particulièrement à mes parents, dans leur soutien quotidien.

Toutes celles et tous ceux qui m'ont supportée et portée, dans les moments de doute et de douleurs personnelles traversés pendant l'élaboration de cette thèse, mais aussi motivée et encouragée.

A mes très chers enfants, Charles et Jade,

Et à Arsène Lutin.



# LIMINAIRES



## **RESUME**

### **DES CHAINES AUX CHENES.**

#### ***Psychotraumatisme, psychanalyse du Commandement et prosopographie de l'Officier Supérieur.***

Cette traversée freudienne du Commandement retrace la valeur liminaire de la fonction de la dissociation psychique selon la psychogénèse, la nosologie et l'analyse diachronique de chaînes psychiques traumatiques. Pensé au prime abord comme une vulnérabilité individuelle, le repérage de la blessure psychique post guerre se développa depuis un siècle. Si l'engagement militaire relève et révèle des motifs variables étayés dans ce travail, l'évolution de l'écologie belliciste actuelle (guerre asymétrique) risque de provoquer une flambée de sa prévalence.

Or, pour un même événement, la réponse différentielle marginalise des sujets brisés à vie (pathologie), d'autres s'intégrant dans la charpente de l'institution et semblant ne pas être affectés. L'armée apparaît comme le théâtre d'une transmutation symbolique : les attaches psychiques intérieures sont organisées et contenues par un maillage protecteur et amortisseur institutionnel (fonction contenante d'une famille militaire) dans lequel grandit l'officier pour métamorphoser ses chaînes (lien) en chênes (grade). Les officiers supérieurs sauvent mieux les apparences par la progression hiérarchique, course au graal optimisant l'adaptabilité de leur métabolisme psychique valorisé, pérennisant ainsi la charpente du système.

Dissocier en pleine conscience plutôt que de cliver en toute inconscience comme le font la plupart des hommes est typique du chef. Le mécanisme opérant harmoniserait une alchimie respiratoire entre un inspir (la dissociation psychique / fonction de séparation paternelle) et un expir (la dialectisation / fonction matricielle maternelle). Assumer une forme d'élection, potentialiser ces fonctions comme arme psychique offre l'accès à la pensée stratégique opérative. La psychanalyse dissèque ici la prosopographie de l'officier supérieur qui endosse à la fois les habits du père et de la mère (fonction de réunification par la dialectisation) embrassant le complexe œdipien pour guider les *foules organisées*. Mener des hommes, prévenir et soutenir les traumatismes du métier de militaire, loin de toute l'apparente rigidité des conditionnements, joue d'un art exigé de l'officier : l'expérience de plasticité psychique (apprentissage de la dissociation) et de fluidité (maîtrise de la dialectisation)... et donc d'une forte liberté intérieure....

La traversée freudienne du Commandement s'achève sur l'authentique sens des chênes : la capacité de penser librement dans la complexité hors des conditionnements. De quelle nature se fait l'officier ? L'illusion de la force du chêne rappelant Nietzsche : « *La seule vraie liberté qu'a l'homme, c'est de choisir ses chaînes* » ou la réalité de la souplesse du roseau rappelant La Fontaine « *Le roseau plie mais ne rompt pas* » ?

#### **Mots clés**

Psychanalyse, psychotraumatisme, dissociation, armée, commandement, officier.

#### **Discipline**

Psychanalyse

#### **Adresse**

Université Montpellier III Paul Valéry  
Ecole Doctorale Langues, Littératures, Cultures, Civilisations – L.L.C.C. ED 58  
Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences humaines et Sociales de Montpellier – CRISES EA 4424

Site Saint Charles  
Rue du Professeur Henri Serre  
34090 MONTPELLIER

# **ABSTRACT**

## **LEAD TO LEAF**

### ***Psychotraumatism, psycho-analysis of French Military Commandment and headleader's profiling.***

This freudian cruise through the French Military Commandment review the first value of psychic dissociation belong traumatic psychic chains psychogenesis, nosology and diachronic analysis. First of all, thought obviously as inner sensibility and single susceptibility, tracking psychic wound comment war involved during a century. If the military commitment reveals varying patterns supported in this work, the evolution of the current warmongering ecology (asymmetric war) risks a fit of its prevalence.

The death frontal meeting is bound to happen. However, in front of similar event, different answers marginalize breakdown people from others which ones are growing into the institution frame and seem to be healthy, safe and sane.

Soldiers and officers decline a verbal homophony but a different real life and common sense : every professional system built with experts involved in and being faced to violent event is influenced by an inner behavior neither averaged, nor homogeneous shaped in way to psychic strangulation going from social inability, psychic destruction, and even suicide attempt. Being witnesses, moving spirits behind, or war victims, psychic links nail people down to give into fatalism or upgradability. Few questions increase... Spitting chain gang stay slave of strong feelings which take them away to lack of control. Army tries to support and organize traumatic links which ones sparing crowds a clinic protective removable prosthesis role.

Army would be a symbolic transmutation place : psychic links contain in a protective organized meshing, as an institutional shock absorber (functional psychic containing of military family) wherever grows the army head leader to transform from chains (links) to oaks (promotion).

Dissociative full consciousness instead of splitting unconsciousness as main people does it, would be the peculiarity of the leader. The operative mechanism would harmonize an alchemic breath from inspiration (psychic dissociation / detachment father's role) to expiration (dialectisation / womb mother's role). Accept selective process, improve these functions as a psychic arm help to increase to operative strategic mind and is entrusted to make a masterpiece with diplomacy. The psycho-analysis profile in this university work, the senior officer which wears parental suit, kissing the Oedipian complex to direct mass especially military organized crowds.

Leading men, warn and support war traumatism, far away from the similar stiffness conditioning and the dissociative disorders, need meaningful, genuine and generous presence playing with a required leadership : psychic's plasticity (dissociation learning) and mind's/brain's flow (dialectisation process)... and, also, deepest identity and strong inner freedom...

This freudian cruise through the French Military Commandment break away to the genuine meaning of oaks : freely thinking through bewilderingly complex of human wars, from mental to operant conditioning. Who's boss ? Oaks strength gamer or reed flexible strategist ?

#### **Key-words**

Psycho-analysis, psychotraumatism, psychic dissociation,  
Army, commandment, officer

#### **Discipline**

Psychanalyse

#### **Adress**

Université Montpellier III Paul Valéry  
Ecole Doctorale Langues, Littératures, Cultures, Civilisations – L.L.C.C. ED 58  
Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences humaines et Sociales de Montpellier – CRISES EA 4424

Site Saint Charles  
Rue du Professeur Henri Serre  
34090 MONTPELLIER

## PROLEGOMENES

*« En synergie avec des psychiatres militaires, des chercheurs du département étudient les conséquences du stress émotionnel et affectif, induit par les contraintes des engagements extérieurs et du métier militaire. Il s'agit d'une problématique devenue préoccupante et même prépondérante pour les forces depuis une quinzaine d'années, car les répercussions psychologiques et sociales, cliniques et infra-cliniques, dépassent largement le seul cadre opérationnel. En laboratoire, comme sur le terrain, des travaux sont ainsi conduits sur les mécanismes neurobiologiques et neuropsychologiques du stress, mais aussi sur l'analyse des facteurs d'épuisement professionnel, la fréquence des troubles psychologiques liés aux engagements extérieurs, ou encore les répercussions familiales de ces engagements. »*

Xavier Bigard

Médecin en chef, Titulaire de la chaire de recherche de l'Ecole du Val-de-Grâce,

Département des Facteurs humains (2006 : 17)

*« Supporter la vie reste bien le premier devoir de tous les vivants. (...) Rappelons-nous le vieil adage : Si vis pacem, para bellum. Si tu veux maintenir la paix, arme toi pour la guerre. Il serait d'actualité de la modifier : Si vis vitam, para mortem. Si tu veux supporter la vie, organise-toi pour la mort ». (Freud, 1920 : 44).*

## INTRODUCTION

En quoi, l'officier supérieur se distingue-t-il d'un officier et d'un homme de troupe ? Cette question qui traduit la hiérarchie militaire se décline sur d'autres systèmes professionnels comme par exemple, le système hospitalier.

En effet, dans ce type de milieu, sanitaire ou militaire, l'homme, quelque soit son rang, est confronté à des événements terribles. En tant que professionnel, il les gère mais en tant qu'homme, il les supporte.

Ces événements feraient une effraction dans la psyché qui la plupart du temps ne serait pas admise, et serait refoulée puis déniée. Le clivage se mettrait en place. Le traumatisme naît, se glissant dans le sujet en modifiant la personnalité et le comportement, compliquant sa vie socio-professionnelle et perturbant l'ensemble du fonctionnement psychique. La plupart des individus vont développer des réactions non maîtrisables, enfermant en eux des conflits générés par la situation violente vécue. Le clivage devient pathologique. Pourtant, face à la même violence contextuelle, certaines personnes ne semblent pas traumatisées. En quoi ces sujets peuvent-ils rester sains et simples dans la complexité que génère l'évènement ? Le sujet peut paraître océanique. Mais il faut bien reconnaître que le monde militaire reste un terrain de choix pour étudier ce phénomène : les psychotraumatismes y sont extrêmes, le Haut commandement militaire a appris à structurer empiriquement sa validité depuis des siècles..., les psychanalystes ont trouvé sur ce terrain les éléments pour faire pousser les hypothèses les plus fécondes..., et hélas la guerre est intemporelle. Le monde des Hommes n'a pas pu se construire en s'exonérant de celle-ci. Les traumatismes qu'elle induit ne se limitent pas à l'atteinte des corps physiques mais touchent toujours la psyché. Plus les conflits changent dans leur nature, les militaires doivent affronter des guerres dites asymétriques, le contrat du pacte social se fissure chaque jour un peu plus, mettant à mal les rapports humains, le rapport aux soins et à la protection sociale. Un siècle s'est écoulé depuis les descriptions princeps de Freud et consorts. L'heure est venue pour une nouvelle traversée freudienne à travers ce type d'écologie hiérarchisée dans le subtil rapport symbiotique entre l'Homme et le Système. Le système se doit idéalement d'être protecteur pour l'homme car il est au service de l'homme et pas l'inverse. Ainsi dans le cas de l'armée, la vertu *contenante* se fait par référence à la religion (sauveur), au père (autorité), à la mère (protection). En effet, tout l'*exosquelette constitutif* est périodiquement mis en tension et doit s'adapter aux conditions temporelles qu'il traverse. Mais tel un ogre, le système peut devenir destructeur et «manger ses petits»... qui deviennent esclaves...

Ainsi, tout système comporte sa hiérarchie et ses *foules organisées* (Freud). Le milieu sanitaire s'appuie sur le management alors que le milieu militaire est fondé sur le commandement. Les deux types d'autorités sont extrêmement hiérarchisés et interagissent sur un plan vertical de manière pyramidale. Le directeur ou l'officier vont être les garants de l'efficacité et de la santé de leurs troupes et du système qu'ils gèrent. Ils ne peuvent se permettre de vivre le coûteux traumatisme car ce serait au dépend de l'environnement professionnel dont ils ont la responsabilité. Loin du feu de la guerre, le directeur d'un hôpital, souvent issu de filières administratives, aurait les capacités similaires à celles de l'officier, qui est confronté directement à la mort sur le théâtre d'opérations. Au fil des réflexions, ce travail se développe sur l'étude d'une catégorie de militaires, les officiers en tentant de comprendre en quoi ils sont préparés aux événements violents, et pourquoi ils n'en sont apparemment pas victimes. C'est donc sur ces décalages que s'initie la thèse :

Loin du déni, en pleine conscience, et en pleine capacité, le chef aurait une aptitude psychique qui lui permettrait de vivre un acte intrusif sans subir les conflits. La capacité de responsabilité, de portage s'acquerrait en formation et compléterait une aptitude intrinsèque à la dissociation psychique en tant que puissance de discernement dans la complexité.

Face à l'évènement, la différence s'opèrerait donc entre un sujet psychonormal qui cliverait, entre un chef qui séparerait les problématiques, et entre un grand chef, qui à la fois dissocierait et dialectiserait les différentes problématiques. Ce travail va donc chercher, ce qui clive l'individu, ce qui lui permet de se protéger, de métaboliser, de se dissocier, et ce qui lui permet de dialectiser.

Beaucoup de professions (pompiers, soignants, policiers, militaires ...) vivent des événements à haut potentiel psychotraumatique. Ces professionnels se nourrissent paradoxalement d'un besoin et d'une peur simultanés d'être confrontés à l'horreur. Cette *hainamoration* (Lacan) de l'inhumain est une ambivalence décrite par Freud dans *Totem et tabou* (chaque humain aurait une part d'inhumain, de primarité cruelle, et pourrait commettre l'impensable). Les tests cliniques de Stanley Milgram entre 1960 et 1963 prouvèrent cette capacité à l'exercice de la violence sous la contrainte. Ces études évaluaient les degrés de soumission du sujet à une hiérarchie acceptée, les degrés de conditionnement du sujet pour exercer et extérioriser une violence ontologique en répondant à un ordre, ordre contraire à l'éthique du sujet. La première partie de cette recherche va reprendre ces thématiques sous l'angle psychanalytique.

Vers 1967, Milgram développa *l'expérience du petit monde*, démontrant les systémiques sociales dans lequel l'individu est enchevêtré, rationalisant ainsi un réseau de cinq maillons pour deux individus connectés. D'après ces théories, le pacte socio-professionnel construirait des chaînes relationnelles et psychiques. Milgram questionna ensuite la possibilité de séparation du sujet de ses chaînes. La deuxième partie de cette recherche questionne la capacité de l'officier à séparer les éléments psychiques conflictuels en pleine conscience, capacité qui l'exempterait de tout traumatisme.

La troisième partie de la recherche collige les témoignages des compétences dissociatives et dialectiques qu'ont les officiers supérieurs. La question de la séparation revêtirait, au-delà de la dissociation psychique, la capacité à se libérer du conditionnement, et penser librement dans la complexité.

Cette recherche propose une relecture originale de la valeur, de la place et de la fonction de la dissociation psychique due au psychotraumatisme. Une traversée de l'océan psychanalytique du Commandement sur la nef freudienne permettra d'écrire une prosopographie du maillon essentiel qu'est l'officier. Les mécanismes psychiques mis en mouvement seront disséqués afin de comprendre le maintien de son équilibre, de celui du groupe et la façon dont il participe à la construction de la charpente hiérarchique.

Travailler à la fois sur la psychanalyse et l'armée reste un défi et une singularité. Mais un siècle plus tard, une relecture actualisée apparaît pertinente. Le titre de ce travail *Des chaînes aux chênes* résume le sens de cette recherche. Les *chaînes* sont celles de la condition humaine et militaire qui enferme le sujet dans ses traumatismes. Quant aux *chênes* (les feuilles), elles correspondent à un insigne de rang dans l'armée, elles sont la traduction chez les officiers supérieurs d'une valeur honorifique sous tendue par des compétences spécifiques et une érudition reconnue. L'officier supérieur incarnera et symbolisera les *chênes*...

Toute la question est de savoir comment on passe des unes aux autres. La transformation psychique qu'impose ce passage d'un état (soumission à des *chaînes* - contraintes) à l'autre (*chênes* indicateurs de la réalisation d'un dépassement éclairé de ces mêmes contraintes) nécessite-t-il un profil psychique particulier?

# 1/ L'HOMME, LA GUERRE, LE TRAUMATISME, LE CLIVAGE

## 1.1/ THESE

Croire que le commandement est touché par le psychotraumatisme serait inepte ! Ceci dévoilerait un officier inapte !

Cette affirmation par des militaires, par des chercheurs, est logique, sinon les champs de bataille seraient débâcles... Elle s'explique d'une part car l'officier n'est pas toujours directement sur le théâtre d'opérations<sup>1</sup> et d'autre part, car il serait préparé par l'institution militaire, ce qui atténuerait les effets du traumatisme. Alors comment les officiers parviennent-ils à gérer les conflits psychiques liés à leurs missions ? Sont-ils protégés ?

Tout système exerce une action sur le psychisme de l'individu. L'armée exercerait une *fonction clinique contenante* en faisant référence à la religion (mythe du sauveur), au père (autorité), à la mère (protection). En s'appuyant sur ces références, l'armée viendrait restaurer le narcissisme du sujet, donc cicatrifier les blessures infantiles et séparer dans l'homme, l'enfant de l'adulte. L'armée en tant qu'institution panserait le sujet. Mais la communauté militaire reproduirait une *horde primitive (Totem et tabou)* contenue : il n'y a pas de meurtre du père, pas de détachement de la référence paternelle. Le processus d'individuation (séparation) du sujet resterait bloqué au stade d'identification primaire. L'homme dans la guerre se cliverait.

Alors, l'officier se distinguerait de l'homme de troupes. Les officiers se protégeraient du psychotraumatisme. Acteurs performants du contrôle de la psyché, ils sépareraient les événements, en distingueraient les conflits possibles, à bon escient, consciemment et au moment opportun. La faculté de dissociation psychique serait une compétence particulièrement développée dans le commandement et permettrait une préservation de la psyché. Enfin, l'officier supérieur se distinguerait par sa pensée stratégique lui offrant la liberté de dialectiser les conflits selon ses propres choix.

---

<sup>1</sup> D'après les témoins, l'officier commande le Feu : ce sont les troupes qui sont le plus touchées.

## **THESE**

**L'homme subit l'évènement violent générateur de conflits qui clive le sujet.**

**Ce traumatisme fait forçage de la psyché.**

**L'officier se et est construit par un processus de multiples séparations. L'officier rencontre l'évènement violent et en dissocie les conflits possibles. Cette plasticité est une force psychique.**

**L'officier supérieur anticipe les conflits possibles des évènements, les dissocie et les dialectise dans un jeu stratégique. Cette fluidité est une puissance psychique.**

Tout le travail qui suit va tenter d'explorer cette thèse...



## 1.2/ POURQUOI LA GUERRE

Il existe de nombreuses définitions de la guerre. Dans cette recherche, la **situation de guerre** est le contexte de travail où le militaire a été affecté, dans le cadre de conflits directs, ou indirects. **Les Missions opérationnelles** entraînent au déplacement des officiers à l'intérieur du territoire français ou à l'étranger, en entraînement, ou en engagement dans des conflits. L'**OPEX** est une Mission opérationnelle extérieure au territoire français. Et le **Commandement** représente l'ensemble des officiers dans l'armée.

Les guerres existent depuis que l'Homme est. Elles sont décrites, décryptées... Sun Tzu, Bouthoul<sup>2</sup>, Carl Von Clausewitz<sup>3</sup> ou Basil Liddle Hart<sup>4</sup> ... les étudièrent sous le nom scientifique de Médiologie<sup>5</sup>, Polémologie, Art de la Guerre, Stratégie ... *Si vis pacem, para bellum ... « Le bien se fonderait ainsi sur un mal refoulé. Nietzsche, comme Freud, viennent de la sorte remettre en cause le rêve d'une vie sociale inscrite dans la visée d'un progrès de la culture fantasmée comme une avancée continue vers plus de justice et plus de bonheur. La psychanalyse est, au contraire, l'écharde dans la chair du social qui rappelle en permanence cette haine primordiale, son refoulement et son retour toujours possible dont l'histoire comme la vie quotidienne sont le vivant témoignage. » (Paturet, 2009 : 23).*

**Qu'est ce qui se répète de et dans la guerre ? Qu'est ce qui se fuit, ce qui échappe à l'homme grâce à la guerre ?** Freud explicitait que par la culture, les individus réfrènent leurs pulsions et se raisonnent, mais que le conflit est nécessaire car il permet à chaque individu de s'exprimer. Ainsi, toute communauté se préserverait en entretenant un type de violence, exercé par des sujets validés par la Loi du groupe, et qui se fixerait sur un individu sacrifié lequel serait le traitement préventif ou curatif (le *pharmakon* grec expliqué par Derrida dans *La pharmacie de Platon*). Toutefois, pris dans les pulsions de vie et de mort, certains sujets transcenderaient leurs pulsions... « *La guerre n'est pas un phénomène primitif commun à l'homme et à l'animal parce qu'elle est fondamentalement liée au langage et de surcroît implique la liberté* » (Paturet, 2009 : 86). Le point clé de cette évolution semble être l'étape de séparation psychique du groupe conduisant à une liberté et passant par la symbolisation, qui échappe à beaucoup...

---

<sup>2</sup> Institut Français de Polémologie vers 1960

<sup>3</sup> Carl Philipp Gottlieb von Clausewitz (1780-1831), officier général et théoricien militaire prussien.

<sup>4</sup> Sir Basil Henry Liddell Hart (1895-1970), historien militaire anglais, promoteur de l'approche stratégique indirecte

<sup>5</sup> Il y eu dix-sept numéros des *Cahiers de Médiologie*.

**A quoi sert la guerre ?** « *La guerre est donc une nécessité pour que chaque peuple émerge d'un repoli sur lui-même. Elle saisit l'homme dans l'urgence absolue du sens et joue comme un vivifiant rappel de l'essentiel. Elle réapprend à sentir le « maître absolu : la mort »* » (Paturet, 2009 : 35). Ainsi, la guerre serait nécessaire au maintien d'un équilibre naturel car l'absence du thanatos conduirait une population à la thanatose... L'harmonie sociale serait utopiste. La réalité passée et présente prouve que les conflits perdurent : la paix n'est jamais universelle et éternelle. Et pourtant, « *Freud a pu pendant quelques temps et selon toute vraisemblance, imaginer, au moins, pour les pays occidentaux qu'aucune guerre ne viendrait à nouveau déchirer leur histoire en raison de relations culturelles et de la reconnaissance de valeurs humanistes communes* » (Paturet, 2009 : 9). En effet, Freud supposa que le psychisme de l'homme puisse être fondamentalement pacifiste et soit ensuite influencé vers l'agressivité...

**Pourquoi la guerre ?** Question simpliste face à de complexes mécanismes psychologiques, sociétaux, et financiers ... La guerre est souvent le reflet de la société. Prémisse aux règles de l'interdit, elle semble nécessaire pour rappeler les limites.

En 1931, les dirigeants de la SDN (Société Des Nations) voulurent que soit menée une réflexion à portée européenne sur les questions de vie, de droit, de violence, de guerre... Par le biais d'une Commission Internationale du Comité des Arts et Lettres, les intellectuels tels que Paul Valéry, Romain Rolland... cherchèrent des moyens préventifs, éducatifs, pour éviter la guerre. Freud et Einstein se joignirent à ces mouvements intellectuels de paix. Leur correspondance de 1932 fut publiée dans *Pourquoi la guerre*, en 1933. Ces lettres qui décrivaient la pulsion d'agressivité de l'homme furent censurées en Allemagne.

Einstein avait perçu la transformation de la guerre en phénomène d'extermination de masse. La guerre signifiait dès lors le massacre en puissance : « *cette question (libérer les hommes de la fatalité de la guerre) est devenue, de par les progrès de la technique, une question d'existence pour l'humanité civilisée* » (Einstein, 1932 : 59). Einstein suggéra le développement de la SDN sur un plan international, comme une *autorité législative et judiciaire pour arbitrer tous les conflits* (Einstein, 1932 : 60) entre états, et légiférant en conséquence. Soit qu'Einstein proposait d'étendre le pacte social à une forme d'ordre estatif mondial au sein duquel des instances de régulation permettraient de réguler les conflits : ONU, OTAN en sont les plus belles descendances. Mais, constatant qu'une minorité de tous puissants menaient des peuples loyaux vers des guerres effroyables, il nomma ce qu'il vit en *psychose de masse* : « *comment est-il possible que la masse se laisse enflammer par les dits*

*moyens jusqu'à la frénésie et le sacrifice de soi ? (...) En l'homme vit un besoin de haïr et d'anéantir* » (Einstein, 1932 : 60). Einstein démissionna de son rôle de médiateur pour la paix. Il se méfiait de cette psychose de masse qui s'annonçait, et qu'il annonça. Freud fut aussi rejeté. Ils migrèrent tous deux en Amérique. Tous deux pressentaient la guerre à venir. Prémonitions ou déductions logiques scientifiques?

### **La guerre nécessaire**

Selon Héraclite<sup>6</sup>, « *Le Polemos est le père de toute chose* ». Il décrit la dérive de l'humanité à travers sa violence aveugle. Il dénonça la perpétuation de la souffrance au travers des siècles.

Giuseppe **Di Chiara**<sup>7</sup> dans *Syndromes psychosociaux* en 2004, considérait que l'état psychique interne se lit dans notre rapport au monde, notre relation à l'autre. Dans *Totem et tabou*, Freud démontra une agressivité défensive d'ordre primaire, animale, pulsionnelle, inhérente à tous les hommes. Cette pulsion ne passerait pas en acte grâce à l'acquisition d'une civilité, une éducation, une culture. Or, contenir le geste reste un processus fragile, partiel et temporaire. Faire la guerre serait instinctif. Ainsi, Freud vint à penser que la guerre a ses utilités, tant sur le plan des remaniements géopolitiques qu'individuels. La complexité du processus de guerre fait que l'Homme ne peut que rarement s'en détacher sans aide. S'il ne distancie pas les conflits, et s'il ne remet pas en question les influences, l'homme peut produire des abominations sans même s'en rendre compte ou en être gêné (*La haine du désir*, Daniel Sibony, 1978).

Comment la guerre est elle-même une organisation presque autonome ? Elle produit des morts, des souffrances, mais, et, aussi, des évolutions.

---

<sup>6</sup> Héraclite (6ème siècle avant JC), philosophe, est issu d'une famille illustre et sacerdotale. Il renonce en faveur de son frère aux privilèges que lui donnait le statut de descendant du roi d'Athènes, dont le fils, Androclès, fonda Éphèse. Il s'oppose aux politiciens de son époque et fut persécuté pour incroyance. Nous ne savons rien de ses maîtres ; Il semble avoir été un autodidacte. Son livre, aurait eu le titre de *Mousai, les Muses*.

<sup>7</sup> Giuseppe Di Chiara, est psychanalyste titulaire, ancien président de la Société psychanalytique italienne.

### **La guerre fructueuse**

Toutefois, il ne faut pas confondre hostilité et rivalité. L'esprit de compétition attisé par la rivalité peut être fertile. Il est indissociable d'une vie de groupe.

Le groupe tient grâce à des identifications projectives des individus entre eux (miroirs vivants) : le groupe forme un palais de glaces mobiles et rassurantes dans lequel les pulsions libidinales sont régulées. Mais, aucun collectif ne fonctionne idéalement. De fait, la civilisation (lettres et savoirs, éducation et érudition) serait un processus artificiel créé, exercé, utilisé, exposé par les hommes, alors que la pulsion de mort serait un processus indissociable des hommes. Les deux fonctionnements enchaînent et exaltent...

Si le monde de l'animalité peut se soumettre à un ordre bénéfique comme les abeilles par exemple... l'humanité traversée par des pulsions animales (agression, défense), des pulsions libidinales, se perpétue par la construction d'une civilité mais les mouvements pulsionnels suintent à travers des relations sadomasochistes menant à des guerres larvées, ou ouvertes.

### **La guerre se génère, comme la névrose, d'un désir inconscient.**

Dans *Actuelles sur la guerre et la mort, La désillusion causée par la guerre* (1915), Freud décrit l'observation de voyageurs intrépides qui racontaient les cultures du monde. Il déduisit que la guerre est au-delà de la culture et de l'humanité, de l'ouverture et de la tolérance : elle prouve le point commun de l'humanité : la capacité de destruction. Ainsi, la guerre unirait tous les peuples : « *même entre les membres d'une telle communauté, des différences venues du fond des âges rendraient des guerres inévitables* » (Freud, 1915 : 6).

La diversité relationnelle enrichit certaines personnes aptes à la rencontre universelle, degré d'humanisation au dessus des guerres intestines. Pour Freud, il existait **une catégorie de sujets doués de capacités, voire d'un don, qui les différencieraient d'une masse d'individus. Le maintien de la paix passerait par une maîtrise ou une régulation des tensions, réalisable par ces sujets libres, neutres, détachés et indépendants. Ces pacifistes ne seraient donc pas juges et parties.** Voilà des conditions gérables et préalables à une non guerre.

L'histoire apprend que ces sujets sont souvent détruits (démoralisés, déshonorés, isolés, rejetés, voire tués) par les individus des systèmes (par peur du changement ou de la perte, et inaptitude intellectuelle) qu'ils essayent de faire évoluer. Fonctionnement de défenses de sujets non prêts qui par la suite, et tardivement, admireront la même personne qu'ils auront abimé.

## **La guerre, issue des maux de relations sociales**

Or, la masse faisant majorité, la majorité faisant force, la minorité ne peut maintenir un état d'équilibre, de paix. Les guerres existent toujours, les massacres se perpétuent.

En effet, le groupe se construirait sur un ensemble de règles, un Ordre. Cet ordre serait garant de la paix s'il est juste et ajustable, et de la guerre s'il est contraignant et rigide. L'ordre organisé par l'humain crée des attaches : les strates sociales par exemple génèrent un pacte social, et des chaînes relationnelles. Pour être acceptable et supportable, cet ordre artificiel doit paraître bénéfique, et rentable. Il devient « *culture totémique, restrictions qu'ils durent mutuellement s'imposer pour maintenir la situation nouvelle* » (Freud, 1930 : 148). Or, le culte du totem ne suffirait pas à maintenir la paix.

Aucune société ne peut se départir de l'importance de la relation humaine, aussi perfectionné l'ordre soit-il. Toute société forte est pleine de liens pulsionnels, libidinaux, affectifs entre ses sujets régulés par la Loi. Cette relation humaine permettra de donner un souffle de vie à cet Ordre. Ainsi, l'équilibre nécessaire au maintien de la paix est bien fragile. En effet, la relation humaine se compose elle-même d'amour et de haine : « *en raison de cette hostilité primaire qui règne entre les hommes, la société civilisée est constamment menacée de se désagréger* » car « *les pulsions sont plus puissantes que les intérêts rationnels* » (Freud, 1930 : 164).

Civilisation et guerre seraient indissociables : souhaitant établir la paix, l'homme se contraint à des règles sociales, lesquelles vont à l'encontre des besoins individuels et obligent les sujets à contenir leurs pulsions, voire leurs besoins. Une frustration émerge, gérable par la médiation, la régulation qu'apporte la société en proposant d'autres bénéfiques. En cela, la civilisation est invincible : l'intérêt du groupe l'emporte sur l'intérêt du sujet, excepté pour certains sujets libres, comme l'ermite, dont l'isolement serait salvateur.

A contrario, pour le sujet dépendant, ce qui lui échappe serait source de souffrance, dont Freud décrivait l'origine ainsi : « *les forces surpuissantes de la nature, la faiblesse de notre propre corps, et l'insuffisance des dispositions qui règlent les relations entre les hommes au sein de la famille, de l'Etat, et de la société* » (Freud, 1930 : 128). Freud considérerait les deux premières dimensions comme inaltérables, éternelles, et essentielles pour rappeler à l'homme sa temporalité.

La guerre serait donc l'aboutissement de *maux générés par les relations sociales* (Freud, 1930 : 129).

## **La guerre, défaut de communication inter-civilisations et dette de famille transmise**

Le défaut de communication, la famille, le sacré, le pouvoir, la culpabilité... sont sources de conflit : Si Caïn avait parlé à son frère, si Œdipe et les fils de *Totem et Tabou* avaient parlé à leur père, ils n'auraient peut être pas tué. L'échec de la parole est donc un chemin direct vers la pulsion, et dans les cas évoqués, la pulsion inconsciente de mort.

De plus, la guerre est liée à une croyance, au sacré. Les règles, l'interdit, l'autorité sont représentés dans la Genèse, pour Œdipe et Caïn, par Dieu, dans *Totem et tabou* par le père. L'homme a commis une faute qu'un Dieu n'admet qu'en échange d'une injonction (*tu n'auras pas d'enfant, tu ne tueras point...*). L'interdit est imposé mais incompris, subi mais non accepté, vécu malgré les parades pour l'éviter. Cette promesse étant la plupart du temps, une des plus impossibles à tenir pour celui qui l'a fait, l'homme se voit ancré dans un processus d'échec et de répétition. La violence devient une échappatoire...

La guerre serait dépendante du pouvoir. La violence est souvent issue d'une rivalité. Comprendre la rivalité et son origine peut éclairer la source du passage à l'acte. Ainsi Œdipe, se trouve agressé par un homme qu'il tue pour se défendre, mais qui est, de fait, son père. La rivalité père/fils aurait peut être pu être évitée. Oedipe est agressif en pleine conscience (meurtre du père, inceste de sa mère), mais en pleine inconscience (il ne savait pas qu'ils étaient ses parents). Oedipe est donc involontairement enchaîné, il est victime de son destin. La transmission familiale, de la violence, du pouvoir, est un héritage de souffrance. Pourtant, « *Œdipe, accueilli par le roi Thésée d'Athènes, a renoncé volontairement au pouvoir pour établir la démocratie. Il vient offrir son corps protecteur contre les invasions* »<sup>8</sup>. Freud pourrait dire qu'Oedipe a réussi à rompre le processus d'enfermement, Mélanie Klein pourrait dire qu'Œdipe a réussi à sortir de sa bouteille.

Souvent, la tradition de la guerre est ancrée dans le cercle familial qui hérite d'une faute d'un de ses membres. La dette s'auto alimente par un malheur se perpétuant sur des générations en général jusqu'à extinction de la lignée ou presque. Reprenons l'exemple d'Œdipe dont la mère se meurt du comportement incestueux de son fils : il a uni ses enfants dans un lien de sang et de famille impossible. Ses enfants s'entretueront plus tard. Dans cette tradition familiale et communautaire, l'art de la guerre serait un rite de passage à l'état d'adulte. Tels les frères de la horde primitive de Freud, le père tout puissant, garde ses femmes, et est assassiné par ses fils jaloux. Sous forme d'étude anthropologique, Serge Hefez *Dans le cœur des hommes* (2007) raconte cette perpétuation des actes dans diverses coutumes. Ainsi, tuer est une nécessité familiale, une répétition, à la fois rejetée mais obligatoirement

---

<sup>8</sup> Mireille Bremond, *Le mythe d'Œdipe, lecture littéraires et psychanalytiques*, enseignant agrégé à l'Université d'Aix-Marseille III.

perpétrée par le digne enfant d'une famille. La répétition s'ancre dans l'individu et dans son histoire familiale. La sensation d'incomplétude, telle une plaie ouverte est une marque indélébile pour les descendants (mythologie d'Œdipe...). Ils rechercheront eux aussi *le même* (confer la psycho-généalogie, les constellations familiales...). **La guerre serait un processus répétable.** Ainsi, des sociétés sont en guerre depuis des décennies tels l'Afghanistan, la Palestine et l'Israël...

### **La pulsion de mort, la pulsion théorisée, pour Einstein**

D'après Freud, l'agressivité est en chacun de nous<sup>9</sup>. Les mythes de Caïn<sup>10</sup> et Abel, d'Œdipe<sup>11</sup>, démontrent un besoin inexorable en chaque homme, cultivé ou inculte, d'exhorter une pulsion de vie primitive : la pulsion de mort. Einstein se demanda s'il était possible d'influencer la psyché afin qu'elle résiste à ces pulsions mortifères. Si selon Freud, la culture est une strate de résistance minimale à la pulsion de mort, selon Einstein, plus l'homme est cultivé, plus il serait dangereux, car ses pulsions se théorisent, sans confronter ses propres pulsions aux conflits pratiques de la vie quotidienne. Rien ne lui permet donc de relativiser ses pulsions qu'il transforme en théorie : *« c'est bien plutôt ce qu'on appelle intelligence qui succombe le plus facilement aux fatales suggestions de masse, parce qu'elle n'a pas coutume de puiser directement dans l'expérience de vie »* (Einstein, 1932 : 62).

La violence étant aussi psychologique (menace, persécution, intimidation...), l'histoire confirma que plus que la force musculaire, **l'aptitude psychique, tant stratégique que morale, prime dans la guerre.**

### **Empêcher la guerre ?**

La demande faite à Freud de trouver un moyen d'anticiper et éviter la guerre était à la fois idéaliste, présomptueuse et réaliste. Oui, les facteurs prévalents à une guerre sont observables et analysables, donc la guerre peut se prévoir. Mais la prévenir afin de l'éviter, par des démarches psychologiques est d'une dimension autrement plus difficile. Preuve est faite que même dans le groupe le plus pacifique, les tensions ne peuvent s'éviter et la violence, même minime, peut poindre tout de même. Le groupe fera que cette violence sera exacerbée, ou calmée.

---

<sup>9</sup> *Totem et tabou* : les fils de la horde primitive décrite Freud, ont tué et mangé leur père, pour posséder ses femmes qu'ils n'approcheront pas.

<sup>10</sup> Caïn tua son frère, Abel.

<sup>11</sup> Œdipe tua son père, sans savoir qui il était. Il épousa sa propre mère et lui fit quatre enfants, qui s'entretueront.

L'ennemi effrayant et fascinant, est objet à détruire ou à séduire (stratégie, diplomatie, médiologie). L'échec de la médiation mène t'il à la perte ? Pour Durkheim, *le conflit est genèse*. Les tensions peuvent donc être fructueuses. Freud interpella Einstein : « *pourquoi nous indignons nous tant contre la guerre, vous et moi comme tant d'autres, pourquoi ne l'acceptons nous pas comme telle autre des nombreuses nécessités de la vie ?* » (Freud, 1932 : 73).

### **La guerre, et l'assouvissement et satisfaction de la pulsion originelle**

Quelle croyance, pour quelle action ? Quelle pulsion pour quelle action ?

La croyance passe par l'intellect (imprégnation, abstraction), et la pulsion passe par l'énergie. En effet, rejeter la guerre est simpliste car un fondement pulsionnel mène à la lutte et la conquête. Si l'action est terrible, la pulsion est peut être compréhensible, audible, voire justifiable. En effet, l'homme est très souvent soumis à ses pulsions qui le pressurisent. Pour apaiser la tension interne, deux possibilités s'ouvrent : antalgie temporaire des turpitudes (passage à l'acte), et analgésie durable par la réparation d'une souffrance originelle (mise en place d'un fonctionnement satisfaisant).

D'après Freud, la croyance en une incomplétude ontologique serait source de souffrance pour l'être humain qui chercherait à devenir entier en possédant *le même*<sup>12</sup> (les frères de la horde, Œdipe, Caïn<sup>13</sup>), et s'en différencier (ingestion<sup>14</sup> du père par les fils de la horde)<sup>15</sup>. Or, la toute puissance convoitée n'est jamais atteinte. L'homme reste en perpétuelle quête, bloqué dans l'AVOIR car à la fois séparé (du père, des femmes) et uni à jamais (au père, aux frères, à la mère)<sup>16</sup>. Il se croit castré de lui-même et se trouve castré de l'autre. L'absent qui échappe devient multiple et présent à jamais, il est immortel et intemporel. La mythologie véhicule la notion de transmission du dévouement, voire du sacrifice, et de la culpabilité d'un acte

---

<sup>12</sup> Freud et la conservation/ Freud, 1938 : 7

« *Tout état auquel un être est un jour parvenu tend à se réinstaurer dès qu'il a été abandonné* ».

<sup>13</sup> Les fils de la horde ont voulu se différencier du père mais finalement se rapprochent de lui en le mangeant, Œdipe se différencie du père mais se rapproche de lui en prenant sa place de mari...

<sup>14</sup> Freud et l'assimilation/ Freud, 1938 : 8

« *L'action de manger implique la destruction d'un objet, suivie d'une assimilation de ce dernier* ».

<sup>15</sup> C'est à la lumière de cette règle freudienne élémentaire que doit se comprendre le meurtre d'Abel : Caïn est l'ainé, le cas (ca) inné (in) dans le paradis terrestre. Il a toute primeur, tout pouvoir, tout privilège, toute admiration. Puis naît Abel, son frère qui va lui faire de l'ombre, Caïn n'est plus le seul enfant chéri. Au début, Caïn ne s'en aperçoit pas car il pense qu'Abel et lui ne font qu'un. Etant confronté à la différence, Caïn doit prendre conscience qu'il n'est pas tout puissant, et il en fait porter la responsabilité à Abel, qui devient symbole et source de perte. Caïn qui se trouvait bien seul se retrouve confronté à un autre permanent. Il va alors se battre pour obtenir l'amour de ses parents à lui seul, mais il ne peut satisfaire ses parents seul. Il est incomplet, et se vit incomplet. Quand Caïn voit son frère, ce vécu est réactivé.

<sup>16</sup> Freud et l'ambivalence/ Freud, 1912 : 50

L'homme se retrouve dans l'ambivalence : « *Prohibition et tendance ont subsisté : la tendance parce qu'elle était seulement refoulée, non supprimée ; la prohibition, parce que sans elle la tendance aurait pénétré dans la conscience et lui aurait imposé sa réalisation. Il en est résulté une situation sans issue, une fixation psychique, et tout ce qui a suivi peut être expliqué par le conflit entre la prohibition et la tendance.* »



irréparable, le meurtre (concrètement et/ou symboliquement), qui devient une marque indélébile pour les descendants.

### **Les pulsions utilisées : l'homme s'en va en guerre**

« *L'Etat, dit Freud, (...) exige de contrôler la violence, d'en avoir le monopole, il légitime sa propre violence sur l'individu. (...) L'Etat demande le sacrifice de la satisfaction pulsionnelle, en temps de guerre comme en tant de paix, sans contrepartie.* » (Paturet, 2009 : 29). Ainsi conditionné, le militaire se sacrifierait pour transcender ses pulsions et atteindre une représentation idéale. La mort serait suggérée et deviendrait désir inconscient. Le rejet et la haine de l'autre seraient induits par des mécanismes de pseudo spéciation. Ainsi les peuples se détruisent les uns les autres. Des cruautés non soupçonnées s'éveillent. La culture fait couche de vernis, mais peut éclater face à la résurgence des pulsions morbides de l'homme. La guerre « *nous enlève les sédimentations de culture récentes et fait réapparaître en nous l'homme originaire* » (Freud, 1915 : 31). L'histoire est tristement pleine de ce constat : les soldats américains racontent comment en Iraq ils *tabassaient* les enfants, leurs roulaient dessus en camion, comment ils trépanaient les prisonniers et arboraient fièrement leurs cervelles... Ces soldats qui venaient d'un monde civilisé, s'avilissaient de haine et de pulsions de meurtres. Ils démontrent en temps réel l'expérience de Milgram : la pulsion se déverse toujours un jour !

Toutefois, l'unanimité ne fait pas loi, car certains refusèrent de participer à de telles horreurs. Donc, **certains sujets purent se différencier du groupe** test...

### **De la pulsion vers l'idéal**

La guerre permet de réajuster des pulsions refoulées, à une réalité décalée des besoins, des désirs, des pulsions. La guerre serait donc un moyen de rééquilibrer les tensions individuelles, sociales, économiques. Elle détache l'AVOIR et recentre le sujet sur ETRE<sup>17</sup>.

Elle a le mérite de resocialiser, et redynamiser les populations autour d'objectifs communs comme renforcer le sentiment collectif, revaloriser et défendre sa communauté, au point de mourir pour sauver les autres. Peut-on parler d'*Idéal du groupe* qui ferait appel à un idéal individuel initial et nécessaire ?

---

<sup>17</sup> Paturet, 2009 : 35

« *La guerre donne sens à la vie humaine dans des valeurs transcendantes mais qui ne pourront véritablement s'affirmer que dans le sacrifice* ».

### **Sur estimer la vie, sous estimer la mort**

Dans *Nous et la mort*, Freud pensait que nous surestimons notre capacité à appréhender la faucheuse, et que confession et humilité améliorerait notre rapport à la mort. *Surestimer la vie et sous estimer la mort serait aussi regrettable que sous estimer la vie et sur estimer la mort*. Peut-on penser que tant qu'on est en vie, on n'est pas mort ? Pourquoi les rendre antagonistes, alors qu'elles sont liées ?

La guerre pousse à perdre des proches, à se battre contre des ennemis, et élimine pour nombreux, les barrières éthiques. Elle change les règles, modifie toutes les conventions. Elle revêt une forme de permanence, d'immortalité, d'intemporalité. Au contraire de la paix, de la vie, « *la guerre, elle, ne se laisse pas abolir* » (Freud, 1915 : 47). Mais la guerre n'est pas que destruction. Elle est force. Elle montre les ressources inépuisables de l'être humain ; des profondeurs de la noirceur, émanent des possibilités. Ainsi, la guerre ne se réduit pas à la destructivité : « *Nous reconstruirons tout ce que la guerre a détruit, peut-être sur une base plus solide et plus durablement qu'auparavant* » (Freud, 1915 : 54).

### **Le retour de guerre**

« *Personne ne rentre comme il est parti et tous ont eu des expériences douloureuses avec lesquelles il faut apprendre à vivre* ».

LCL Pierre, chef des opérations de la Task Force Korrigan en Kapisa (Leboeuf, 2010 : 29).

De nos jours, les hommes en retour de guerre se dépêchent de rentrer chez eux pour retrouver leurs familles, leurs environnements. On rentre de la guerre, comme on rentre d'un voyage... Quelle naïveté et erreur d'omettre les décalages psychiques...

Dans les peuples plus « sauvages », et primitifs, les guerriers ne rentrent pas immédiatement chez eux. Une fois les combats terminés, ils entrent dans une phase de « rémission », loin des leurs. Ce sont des rites archaïques extrêmement utiles. Cette période de latence laisse place à la réflexion, à l'évacuation des sentiments ambivalents liés au meurtre, à la douleur, laisse se faire le chemin de la culpabilité et de la rédemption. Ainsi, loin d'être des superstitions, ces rites sont de véritables « sas de décompression », sas de réadaptation.

### **A quoi est confronté le militaire dans la guerre ?**

Au-delà de la mort, il est confronté aux pulsions de l'autre qui sont très loin de l'idéal du *Moi*. Il rencontre la culture de l'extermination poussée à son paroxysme et aux atrocités réalisées : à ce propos, M. Paturet rappelle « *les pratiques militaires dans de très nombreuses guerres, qui consistent à introduire les testicules de l'adversaire tué dans sa propre bouche, sont des attaques « contre-générationnelles », puisque l'on montre la preuve que l'ennemi ne pourra plus engendrer. D'autres privilégiant le viol, font engrosser systématiquement les femmes de l'ennemi (voir la guerre de Serbie) par leurs soldats et traduisent, à travers ces attitudes ignobles, la volonté d'arrêter la dynamique de la filiation ou encore de l'inverser en introduisant au cœur même de la généalogie de l'ennemi la sienne propre.* » (Paturet, 2009 : 96). Pour exemple récent, 800 femmes allemandes subirent dans la nuit de Noël 2015 des atteintes sexuelles infligées par les réfugiés syriens en Allemagne... Certaines pratiques de guerre troublent la généalogie, polluent la filiation en réalisant des abominations.

Comment l'officier compose-t-il avec cette réalité de la pulsion morbide et dévastatrice d'hommes aux stratégies machiavéliques ?

Les officiers sont-ils prêts à rencontrer l'ignominie : la voir sans la subir, la voir en y résistant, être traumatisé sans céder à sa propre pulsion mortifère, résister à sa propre pulsion destructrice ?

Ne risquent-ils pas de céder à la tentation de la jouissance de destruction ?

**Quel est le mécanisme et qui les protège ?**

### 1.3/ L ARMEE, UN CHOIX OU UNE LIGATURE GENEALOGIQUE

« J'aimais toujours à écouter, et quand j'étais tout enfant, je pris de bonne heure ce goût sur les genoux blessés de mon vieux père. Il me nourrit d'abord de l'histoire de ses campagnes, et, sur ses genoux, je trouvais la guerre assise à côté de moi ; il me montra la guerre dans ses blessures, la guerre dans les parchemins et le blason de ses pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés (...) ; et je ne pensais plus qu'à m'élever à la taille d'un soldat».

(Alfred de Vigny, 1835 : 33)

Quelles influences et quels processus conduisent des individus vers cette institution ?

« Les soldats ne vont pas au combat, dit-il par intérêt d'Etat ou personnel mais parce que la guerre est le seul sport où la mise comme le risque sont absolus. Et ils aiment ça (...). Voici enfin le retour de la guerre à portée de tous. Elle va garantir des frissons (...). Si les guerres d'envergure semblent en passe de s'éteindre, la guerre elle-même se porte mieux que jamais.» Jean Dominique D'Ornano, Général de division

*La guerre est un processus autogène* : elle se cultive et s'entretient par elle-même à travers la nature de l'homme nourrie par un culte de la guerre.

Le milieu militaire n'est pas considéré comme un milieu facilitateur, et facile. Ne pas parvenir à s'y intégrer dévoilerait un individu un être avec des failles psychiques ! Un idéal existe auquel chaque membre de la communauté militaire doit « coller » ; si tel n'est pas le cas, l'individu est considéré comme faillible, faible et donc potentiellement dangereux. Il est donc vivement recommandé de sélectionner correctement ces individus selon des capacités d'adaptation à ce milieu, ou, autrement dit, selon un degré certain de compliance et d'obéissance. En 2011, le rapport du Haut Comité d'Evaluation de la Condition Militaire confirmait ces modes de recrutement mais étayait aussi des évolutions depuis 40 ans<sup>18</sup>.

L'étude de la condition militaire est primordiale pour comprendre l'engagement, l'abnégation, le sacrifice du militaire : qu'est ce qui le pousse ? Qu'est ce qui le contient ? Qu'est ce qui le

---

<sup>18</sup> A propos de l'endogamie / Le taux d'endogamie baisse significativement au fil des années. L'attractivité du métier militaire décroît. En 2010 et 2011, 1/3 des militaires sont issus d'une famille à composante militaire :

- *Rapport famille du Ministère de la Défense, Les Militaires et leur famille*, par Carine LE PAGE, Chargée d'études sociologiques et Jérôme BENSOUSSAN, Chargé d'études statistiques, pour le Service de la politique générale des ressources humaines militaires et civile, Sous-direction des études et de la prospective, juin 2010 ( et 2001), p 113, 114, 172 pages
- *La condition des militaires en service hors métropole*, Rapports annuels thématiques de l'HCECM, 5<sup>ème</sup> rapport, 2011, 232 pages, page 161 (le Haut Comité d'Evaluation de la Condition Militaire (HCECM) rend compte des évolutions de la condition des individus depuis 40 ans. Ce rapport s'appuie sur de nombreuses statistiques, et des audits ...)

soutient ? Quel est le rôle de l'institution militaire pour un sujet confronté à la mort, au traumatisme ?

L'idée première est que la recherche du stress adrénurgique de la confrontation est « le pousse à combattre » du soldat. Mais, « ce pousse là » est beaucoup plus subtil et complexe qu'il paraît l'être. En effet, le traumatisme psychique se questionnerait comme base de la condition militaire pour apporter la reconnaissance et valeur attendue par le sujet.

Qu'est ce que le milieu militaire, qu'est ce que cette profession, ce mode de vie, cette institution ? A travers des livres de sociologie et d'histoire militaire, commandés par le Ministère de la Défense ... *La grande muette* sera interrogée.

Ce chapitre tente de comprendre, l'antécédence historique, religieuse et généalogique à l'origine de l'engagement dans l'armée en étudiant tout d'abord l'environnement du sujet pris dans une communauté familiale, civile, militaire et qui s'envisage sauveur de l'humanité. Ensuite, en identifiant la quête de la référence parentale, l'étude montrera différentes fonctions cliniques de l'institution militaire.

### 1.3.1/ Le mythe du sauveur

Avant de commencer ce chapitre, il est important de prendre connaissance de quelques indications sur les termes employés. La population professionnelle ciblée est le militaire, et plus particulièrement les chefs, les officiers. Le Combattant est un homme de terrain, à qui on donne une arme pour s'en servir si besoin.

Père, et fils sont compris au sens générique c'est-à-dire incluant les deux genres. Le Père signifie la Référence parentale (maternelle+paternelle), et on parle de fils- fille. La référence du point de vue de Pierre Legendre<sup>19</sup>, est « *le principe fondateur comme indisponible et comme signifiant la limite* » (Legendre, 1989 : 209). La référence est aussi utilisée en pensant au processus de transfert, du fils au père référent, du militaire au chef référent.

La culture *Ccarbo*<sup>20</sup> désigne *La civilisation chrétienne actuelle des races blanches occidentales* qui définit l'ensemble des règles issues de traditions judéo- chrétiennes, régissant la culture européenne telles que *le Bien, fond philosophique, l'inceste, fond freudien, le réel lacanien* (G. Dezeuze).

Le principe de raison, selon M. Legendre, est « *la construction culturelle d'une image fondatrice, grâce à laquelle toute société définit son propre mode de rationalité, c'est-à-dire son attitude devant la question humaine de la causalité. Cette construction produit un certain type d'institution, une politique de la causalité, dont procède ce montage de l'interdit que nous appelons en Occident l'Etat et le Droit. Le système institutionnel, porté par l'image fondatrice, a pour fonction de transmettre la Raison, d'inscrire la reproduction humaine dans le rapport à la causalité, de perpétuer l'interdit à travers les générations. Ainsi, une société n'est- elle pas un bétail d'individus comptabilisables, mais dans le principe une composition historique de sujets différenciés*» (Legendre, 1989 : 57).

#### **La rencontre à la mort**

Une vie professionnelle ponctuée de missions à l'étranger s'habitue à quatre phénomènes alternatifs : trois phases pour le militaire actif (se préparer, être, revenir de la guerre), et le retour à la vie civile pour l'ancien combattant. A ces étapes, s'identifient des lieux : l'institution, le front, la maison. A ces lieux se rattachent des ailleurs et vies psychiques... Dans les quatre cas, le sujet reste imbibé de l'institution militaire, et la mort est omniprésente.

---

<sup>19</sup> Historien du Droit et psychanalyste français.

<sup>20</sup> Diminutif souvent utilisé par M. G. Dezeuze, en référence à Freud, dans *L'avenir d'une illusion*. G. Dezeuze était Maître de Conférences en Droit et Sciences politiques, à l'université Paul Valéry de Montpellier III.

Dès la formation initiale, les élèves militaires intègrent un milieu professionnel<sup>21</sup> qui frôle et rencontre la camarade, et entretient le culte du sacrifice. Force, puissance, arme sont des réalités militaires mais « *Personne au fond, ne croit à sa propre mort ou, ce qui revient au même : dans l'inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité* » (Freud, 1920 : 31). Si Tuer est à la fois une nécessité et un traumatisme (sujet de débats<sup>22</sup>), les officiers évoquent rarement le risque léthal. Tous parlent de métier actif, en plein air, de sport, d'action, d'aventure... En effet, plus le militaire s'entraîne, plus il est censé pouvoir éviter la faucheuse, parce qu'il est outillé pour que ce soit l'autre adversaire qui périsse, et pas lui. Serait ce un déni de la réalité de mort ? La dangerosité du métier n'est-elle pas dicible ?

«*Synonyme d'échec mais aussi dans la culture française de vertu, la mort au combat est également une image forte. Non relatée, non dite, elle est pourtant latente (...), la culture militaire française avec ses chants, ses décors institutionnels et ses coulisses fonctionnelles exalte le sacrifice suprême comme vertu finale* » (Léon, 1999 : 55). La mort semble donc difficile à envisager, elle s'imagine, elle est une *fiction* (Lacan). Car, le sujet protégé et conforté dans son institution, sa maison, sa maison mère, ne peut se représenter cette mort.

### **Le totem du mythe ?**

« *Chrétien, soucieux par définition de préserver la paix mais réalistes quant à notre condition d'hommes blessés par le péché, nous concevons surtout la défense en termes de : « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* ». C'est là notre motivation essentielle ». Général de corps d'Armée Delaunay<sup>23</sup> (1993 : 18)

Les officiers tiennent place, au vu de leur position hiérarchique, de père, donc de sauveur. Place qu'il faut tenir.

Le mythe semble être le moteur, le porteur, le pilier de la construction et la structuration du militaire. Bâti depuis des temps ancestraux sur les récits des batailles, les descriptions des héros, le phénomène d'identification (reflet de ce héros en soi même = effet miroir) est une sorte de guide et de soutien dans les moments particulièrement difficile. Il permet de s'accrocher à un symbole. **Le mythe du sauveur est un palliatif à**

---

<sup>21</sup> On voit cependant de plus en plus d'officiers démissionner pour aller vers d'autres milieux professionnels : finances, enseignement... Stabilité, moindre dangerosité sont recherchés...

<sup>22</sup> Voir le *Traité de polémologie, au-delà de Freud*, de Jean Bernard Paturet

Ou *Sous les drapeaux*, de Jean Delaunay, dans lequel à la page 19, il explique les différentes approches de « *tu ne tueras point* » selon l'évangile, selon la législation, selon le responsable politique.

<sup>23</sup> Jean Delaunay est Général d'Armée à la retraite. Il revendique son appartenance religieuse, nécessaire à une professionnalisation éthique. Il a écrit plusieurs ouvrages dont *La foudre et le Cancer* (1986), *L'anti militarisme une composante de la subversion*, *Sous les Drapeaux* (1993)

**l'effondrement, et un soutien du hamac symbolique (Lacan) tissé par l'organisation militaire<sup>24</sup>.**

### **De la religion à l'institution : L'ancrage religieux du militaire**

« *L'abnégation du Guerrier est une croix plus lourde que celle du Martyr* ».

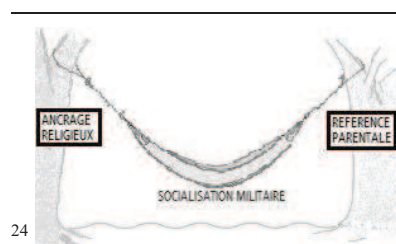
(Alfred de Vigny, 1835 : 44)

Bien que la séparation religion/armée soit déclarée depuis la révolution, l'armée française baigne encore et toujours dans la culture judéo-chrétienne. En témoignent de nombreux rites officiels annuels comme la célébration des saints, l'omni-présence d'aumôniers.... « *Nos futurs officiers (...) incarnent une France dans l'ensemble conservatrice, constituant une sorte d'isolat au sein d'une société qui s'est bien plus qu'eux modernisée culturellement* » (Weber, 2012 : 10). Le militaire est donc en partie désinséré d'une vie normale civile dite laïque car il est inclu dans un système à forte imprégnation religieuse et qui en reproduit le dogme. Le sujet se sépare progressivement d'une vie citoyenne banale : « *Chacun est le maillon d'une chaîne. Chaque maillon est nécessaire. La résistance de la chaîne est celle du maillon le plus faible. Voilà la triple réalité dont chaque jeune honnête, et à fortiori, chaque chrétien, doit être convaincu.* » Général de corps d'armée Delaunay(1993 : 39)

### **Mourir pour la patrie : le sacrifice du militaire**

« *Lorsque le Christ a libéré les hommes du poids du péché originel, en sacrifiant sa propre vie, nous sommes en droit de conclure que ce péché avait consisté dans un meurtre. (...) Un meurtre ne peut être expié que par le sacrifice d'une autre vie ; le sacrifice de soi même signifie l'expiation pour un acte meurtrier. (...) Et lorsque ce sacrifice de sa propre vie doit amener à la réconciliation avec Dieu le Père, le crime à expier ne peut être autre que le meurtre du père*». (Freud, 1932 : 216)

Les origines du sacrifice et de la position sacrificielle s'étudient tant d'un point de vue historique que subjectif. Loin de réaliser un inventaire historique de la notion de sacrifice, ce sont plutôt les références symboliques qui intéressent cette recherche. C'est pourquoi la



24

Augusseau V., 2010



courte illustration qui suit sera considérée à titre d'exemples extraits de l'histoire, et non comme démonstration scientifique.

L'attachement de la patrie à la religion est historique et persiste dans de nombreux systèmes politiques. Ernst Kantorowicz (1895 – 1963)<sup>25</sup> étudia les origines médiévales du sacrifice et de la culture à la lumière de la législation : L'avènement de la société occidentale, basée sur le juridique médiéval issue du droit et de la pensée justinienne éclaire l'influence de la religion catholique sur la pensée militaire européenne (Kantorowicz<sup>26</sup>).

Pendant des siècles, le combattant fut glorifié. Selon Kantorowicz et d'autres tels Périclès, Cicéron, Horace... les guerriers morts pour la patrie étaient des héros, vertueux, méritants, puissants, érigés au rang d'immortels, de mythes... : *quasi-déification du héros guerrier* par les grecs et les romains cinq siècles avant Jésus Christ (Kantorowicz, 2004 : 131). La patrie signifiait cité : *mourir pour la patrie*, c'était protéger les citoyens polythéistes lesquels, en échange, les honoraient, admiraient, vénéraient. Ces morts s'intégraient dans les récits populaires et devenaient intemporels tels Achille, Spartacus, Jules César...

A l'époque féodale, les esprits se modifièrent avec l'avènement d'une culture religieuse monothéiste et omnipotente. Le Christianisme stoppa la glorification des guerriers qui se sacrifiaient au nom de Dieux qui n'existaient pas. Pourquoi déifier un combattant qui se dévouait à une cause fautive ? Cette religion positiva à son tour le sacrifice humain<sup>27</sup> : « Gloire à toi notre seigneur au plus haut des cieux ». Ainsi, sacrifier le *bétail* (en référence à Legendre) pour Dieu et la patrie s'aliéna aux besoins idéologiques, dogmatiques devenus prioritaires. Saint Augustin<sup>28</sup> valorisa le sacrifice pour un Dieu unique. A l'instar de la guerre

---

<sup>25</sup>Ernst Kantorowicz est un historien allemand, émigré aux Etats Unis en 1938, naturalisé américain, il enseigna en Université et fit de la recherche sur la théologie politique notamment du moyen-âge

<sup>26</sup>(Kantorowicz, 2004 : 130, 131)

« Noël 1914, la Belgique est occupée par les armées allemandes. Le cardinal Mercier, primat ultra patriote de Belgique, est alors (...) le champion de la résistance intellectuelle de son pays à l'occupant. Pour conforter ses ouailles et encourager ses compatriotes, le cardinal distribue le jour de Noël 1914, sa célèbre lettre pastorale intitulée *Patriotisme et endurance*. Il y développe quelques idées provocantes sur les rapports entre patriotisme et religion, et aussi sur les conséquences de la mort au champ de bataille pour la vie dans l'au-delà. « Qui ne ressent pas que le patriotisme est « béni » et qu'une agression contre la dignité nationale est une sorte de profanation sacrilège ? ». On avait demandé au cardinal si le soldat tombé au service de la juste cause (...) était un martyr. Le prince de l'Eglise se vit dans l'obligation de répondre que, d'un point de vue strictement théologique, le soldat n'était pas un martyr, puisqu'il mourait les armes à la main, alors que le martyr se livrait sans résistance à ses bourreaux. « Mais si vous me demandez ce que je pense du salut éternel d'un homme courageux, qui donne volontairement sa vie pour défendre l'honneur de son pays et pour venger la Justice bafouée, je n'hésite pas à répondre qu'il ne fait aucun doute que le Christ couronne la valeur militaire, et que la mort chrétiennement acceptée assure au soldat le salut de son âme... le soldat qui meurt pour sauver ses frères, pour protéger les foyers et les autels de son pays, réalise la plus haute forme d'amour... nous sommes en droit d'espérer pour eux la couronne immortelle qui ceint le front des élus. Car la vertu d'un acte d'amour parfait est telle que, d'elle-même, elle efface une vie entière de péché. D'un pécheur, elle fait instantanément un saint »

<sup>27</sup> (Kantorowicz, 2004 : 131)

« Le 25 mars 1915, le cardinal Billot, français et patriote, critiqua sévèrement les paroles de son confrère du Sacré Collège. « Dire que le seul fait de mourir volontairement pour la juste cause de la patrie suffit pour assurer le salut signifie que l'on substitue la Patrie à Dieu... » »

<sup>28</sup> Augustin d'Hippone ou Saint Augustin, (354/430) à Hippone d'Algérie était un philosophe et théologien chrétien.

sainte, les chefs religieux valorisèrent le Mort pour une cause Juste<sup>29</sup>. La patrie devint, d'une part une terre religieuse à développer, et d'autre part une cité politique soumettant le sujet à une loyauté de service (devoir). « *Le sacrifice politique d'un chevalier eût été plutôt personnel et individuel que public ; il s'agissait d'un sacrifice personnel découlant de la nature des relations entre le seigneur et son vassal, ou de l'idée de loyauté personnelle* » (Kantorowicz, 2004 : 137). Ainsi, manipulant la peur communautaire et individuelle, les dignitaires religieux et royaux endoctrinèrent des foules pour la guerre afin de conquérir ... « *En effet, le but des croisades a été formulé en termes de guerre défensive, une défense des frères chrétiens et des églises de terre sainte, et non présenté comme une guerre d'agression contre les infidèles* » (Kantorowicz, 2004 : 141).

« *Quelle pouvait être la récompense de ceux qui se battaient et périssaient pour la Terre Sainte ?* » (Kantorowicz, 2004 : 143). Cela valait-il la peine de *mourir pour la patrie* ? L'Eglise avait alors le pouvoir d'obliger, d'exiger, d'imposer : « *la mort d'un croisé au combat apparaissait facilement comme un nouveau martyr. Le croisé, assuré de la rémission de ses péchés, était convaincu d'aller au Paradis et pouvait s'attendre à recevoir la couronne du martyr dans sa vie future pour son sacrifice au service du Christ-roi* » (Kantorowicz, 2004 : 145). Urbain II<sup>30</sup> écrit : « *celui qui sera tué dans cette campagne pour l'amour de Dieu et de ses frères ne pourra douter qu'il trouvera la rémission de ses péchés et la béatitude éternelle, conformément à la grâce de Dieu* » (Kantorowicz, 2004 : 147).

A l'époque, le pêcheur était excommunié. La culpabilité était un moteur de l'enrôlement dans la guerre sainte. Les chrétiens pénitents faisaient croisade et revalorisaient ainsi leurs images sociales en passant par le chapelet de rédemption : châtement, expiation des péchés, pardon, rachat de l'honneur. Devenus combattants par dette sociale, religieuse et pour une récompense divine, les hommes se sacrifiaient au nom du Père, du Christ, du Saint Esprit. Ils étaient frères de combat, frères d'armes, frères devant Dieu. La cohésion et fraternité entre militaires se construisit donc sur des valeurs religieuses : « *le parallèle entre l'amour de Dieu et l'amour de ses frères revêt une certaine importance, car c'était la vertu chrétienne de caritas qui devait en fin de compte servir de base pour justifier éthiquement, ou même pour sanctifier, la guerre et la mort pour la patrie* » (Kantorowicz, 2004 : 147). Tout individu était

---

<sup>29</sup> Juste est employé comme mot dérivé de Justinien I<sup>er</sup> (483 - 565) ou Justinien le Grand, empereur byzantin, qui est à l'origine de la mise en place du droit, et dont le droit civil actuel est encore inspiré dans les états occidentaux.

<sup>30</sup> Eudes de Châtillon ou Odon de Lagery (1042 / 1099), pape connu sous le nom d'Urbain II (1088/1099).

donc une partie de la *patria mysticum*, la terre sainte. La *patria*, plus que la zone géographique, la raison religieuse, représentait la communauté de l'être social.

Vers le 13<sup>ème</sup> siècle, la notion de patrie se libéra de la subjectivité émotionnelle, de la quête spirituelle pour se rattacher au *symbole visible d'une communauté territoriale nationale* (Kantorowicz, 2004 : 139). A cette époque, le roi de France créa l'impôt, auquel il soumit aussi l'Eglise, qui finançait déjà sa guerre sainte par la dîme. Il demanda « *des subsides au clergé pour la défense de la mère patrie au service de laquelle le vénérable précédent de nos ancêtres nous ordonne de combattre, car ils allaient jusqu'à préférer le soin de la patrie à l'amour de leurs descendants* » (Kantorowicz, 2004 : 142). Ainsi, le combattant fut dès lors rétribué pour son travail, et son sacrifice.

### **De l'absurdité de Mourir pour la patrie**

A ce sacrifice, tout au long de l'histoire, certains intellectuels s'opposèrent. Pour exemples, Cicéron (- 106 avant JC), homme d'état romain : « *il est des choses, en partie si sales, en partie si disgracieuses et viles, que l'homme avisé ne les fera pas, même pour la patrie et sa sauvegarde...* » (Kantorowicz, 2004 : 161). Henri de Gand (1217- 1293), philosophe scolastique italien : « *l'âme n'a pas le droit de sacrifier le salut de son âme pour l'Etat temporel* » (Kantorowicz, 2004 : 161), ni de « *de mourir au combat, non pour sa patrie, mais pour satisfaire sa propre témérité ; ou si, au lieu de défendre la justice et l'innocence de son pays, il ne cherche qu'à acquérir honneur et gloire pour son pays en défiant toute justice* » (Kantorowicz, 2004 : 163).

### **Du pouvoir de la patrie sur le sujet**

La notion de *corpus mysticum* donnait tout pouvoir au roi, et à l'Etat, en mélangeant l'Etat à une personne juridique et religieuse. Le pape Pie II en 1446 écrivait : « *Pour le bien de tout le corps, un pied ou une main, qui dans l'Etat, sont les citoyens, doivent être amputé, puisque le prince lui-même, qui est à la tête du corps mystique de l'Etat, est tenu de sacrifier sa vie quand le bien public l'exige* » (Kantorowicz, 2004 : 163).

Les chefs religieux se sont alliés aux chefs d'Etat, pour encourager, valider, valoriser le sacrifice humain à la guerre. D'ailleurs, rappelle Kantorowicz, à l'origine, il y a le premier sacrifice, celui du fils sacré, le sauveur, le prince saint. Il est donc normal que ceux pour qui il a été sacrifié, le soient aussi. Une **dette** imaginaire est donc présente et historiquement ancrée.

Ainsi, se perpétue la notion de sacrifice de l'individu pour le collectif. C'est ainsi, que les gouvernements conservent une aura mystique, une toute puissance, comme l'explique Pierre Legendre dans *Jour du pouvoir* : les organismes d'Etat, sont encore de nos jours, empreints d'une organisation féodale hiérarchiquement très marquée par le moyen âge et ses noblesses. L'armée avec ses officiers garantirait symboliquement la persistance de la *patria mysticum* en faisant Référence socio-familialement au père, au fils, et religieusement au Saint Esprit, à Dieu le père, au fils saint sauveur. Actuellement, la notion de défense de la terre sainte, issue du temps des croisades, est toujours présente...

Toutefois, si depuis des siècles, ces sacrifices apportaient au mort une aura, un respect, une noblesse d'esprit (« preux chevaliers » qui font encore rêver), le changement contemporain des valeurs incluant la perte du sens du sacrifice nuirait au pacte social européen, préalable de déclin d'une éthique fondée sur le Bien et le Mal. Ainsi, en 1949, Kantorowicz parlait de « *vies humaines liquidées. Nous sommes sur le point de demander au soldat de mourir sans proposer un quelconque équivalent émotionnel réconciliateur en échange de cette vie perdue. (...) La mort devient un meurtre de sang froid* » (Kantorowicz, 2004 : 157).

### **La reconnaissance du sacrifice pour l'état**

Dès la fin de la Grande Guerre, le sacrifice pour protéger l'Etat fut compensé par des pensions (subsides financiers distribués par le gouvernement français). Ainsi, les combattants furent pris en compte dans des procédures de « reconnaissances » institutionnelles : décorations, avancements, finances... et des mesures économiques... sanitaires...

Pourtant, l'armée est imprégnée de la mort, encore prônée comme sacrifice ultime. Pour exemple, le Général Georgelin, Chef d'Etat Major des armées françaises prononça ce discours lors de l'ouverture de la 17<sup>ème</sup> session (2009) du Collège interarmées de défense (CID) : « *Donner ou recevoir la mort constitue l'extrême limite de l'engagement de tout militaire pour son pays, et de ce fait, la mort en opérations ne peut être envisagée comme un simple accident de travail. Il convient donc que, dans le cadre actuel des engagements français sur les théâtres d'opérations extérieures, cela soit rappelé non seulement aux gens d'armes, mais aussi à l'opinion publique* » (propos rapportés par Delanoy, 2010 : 43). Le sacrifice est donc encore bien valorisé.

### ***Mourir pour la patrie, un choix ?***

Kantorowicz interrogea les manipulations politiques et militaires nazies sous le despotisme de Frédéric II. En 1949, il débroussailla ces courants de pensées étatiques, ses origines, et leurs conséquences : au nom de quoi, meurt-on pour la patrie ? « *Pouvoir tout exiger, voilà l'essence des prérogatives du pouvoir politique, toujours lié dans l'humanité au pouvoir de signifier la mort* » (Legendre, 2004 : 29).

Nous apercevons la construction institutionnelle dans laquelle sont ancrés l'armée, et ses individus, rappelant la dialectique diabolique/symbolique. « *Les pouvoirs du langage, voilà le vrai fondement des institutions de la force. (...) Les systèmes d'organisation oscillent sans trêve entre le diabolique et le symbolique. Ainsi donc, tel est l'enjeu (...) : soutenir et contrôler cette oscillation, fabriquer de la légitimité à tout prix. La **dialectique du livre et du couteau**, voilà le mouvement incessant théâtralement mis en scène sous l'égide des définitions justiniennes et pontificales du pouvoir* » (Legendre, 2004 : 25). Le militaire n'a pas de choix ouvert : mourir ou tuer, fonctionnement binaire et emprisonnant.

### 1.3.2/ Les traditions

Qu'est ce qui influence, guide, autorise l'officier ? La sociologie militaire dissèque les signes et rites de l'armée, offrant une observation et compréhension de cet environnement.

Docteur en sociologie, Mme Léon Marie-Hélène<sup>31</sup>, étudiant les commandements de deux régiments de l'armée de terre<sup>32</sup>, écrit *Uniformes et formations, socialisations et rites d'interaction dans un poste de commandement régimentaire*. Dans cet ouvrage, elle mena une enquête de terrain sur les comportements, les us et coutumes professionnels et sociaux des officiers. Extrapoler ses écrits aide à identifier les mythes, les rites, les mœurs, les habitudes de ce public. En voici un relevé non exhaustif...

#### L'anthropomorphisation de l'institution militaire

Lorsque l'institution est vécue comme une personne morale, cela a pour effets d'humaniser une organisation, et de la symboliser comme protectrice à l'instar de l'armée. Pour exemple : « *le régiment semble personnifié dans de nombreux aspects. Cette personnification est d'abord sémantique. On parle du « bal du régiment, de la vie du régiment, des activités du régiment, mais aussi de la santé du régiment, de la fatigue du régiment, de la réussite du régiment, de l'histoire du régiment, de l'avenir du régiment, des défauts du régiment, des avantages du régiment, des loisirs du régiment, des sports du régiment...* » (Léon, 1999 : 240). Ainsi, tout ce qui attrait à la vie personnelle est transféré sur cette organisation. Le transfert faisant appel des projections des uns et des autres, des interprétations individuelles vers ... la psyché collective.

#### Le méta-lien / les méta pouvoirs

Au sein des *mêmes*, existent des équipes de professionnels liés par un objectif commun. En effet, l'individu intègre la communauté (lien vertical et horizontal) en même temps que le groupe de travail militaire. Ce rapport fonctionnel essentiellement vertical attribue une place en fonction des compétences. Les rapports de pouvoir s'établissent. Le commandement ne peut dénier les *méta-pouvoirs* qui interfèrent dans les équipes, mais ne doivent pas régir la systémique militaire. Il se doit de questionner ces inter/méta-liens, et en tout cas de les reconnaître. Observer, questionner, comprendre, analyser, élaborer, digérer les informations est la base de la continuité hiérarchique. Le chef s'assurera que les méta-pouvoirs positivent

<sup>31</sup> Elle travaille avec l'Institut des Hautes études de défense nationale (IHEDN) et l'Institut des Hautes études de sécurité intérieure.

<sup>32</sup> 93<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de montagne, et le 27<sup>ème</sup> régiment de commandement et de soutien à Varcès, près de Grenoble.

la cohésion pour la rendre opérationnelle et sécurisante. L'inverse créerait une faille groupale qui pourrait s'avérer dangereuse en mission extérieure.

**Le réseau relationnel informel dépasse l'institution** par des méta-liens (relations humaines issues mais extrapolant le cadre professionnel). La communauté se renforce, se soutient, se sécurise en tissant des liens mélangeant attaches professionnelles et amicales. La visée stratégique de ces rencontres hors cadre de travail est tacite mais influente. Par exemple, classiquement, les femmes d'officiers cherchent à se rapprocher de l'épouse du plus gradé<sup>33</sup> et fréquentent les femmes d'officiers, grade équivalent ou supérieur. Les méta-pouvoirs s'établissent dans des luttes complexes et biaisées, mêlant les épouses aux problématiques professionnelles. En effet, les luttes de pouvoir s'enchaînent. La règle absolue pour un officier étant de ne pas ou plus s'afficher avec des sous officiers<sup>34</sup>.

Ainsi donc, les luttes de pouvoir s'exercent dans et à l'extérieur de l'institution militaire, fusionnant ainsi le dedans/ dehors pour faire de l'homme un militaire à temps complet et part entière. Ainsi, ces liens participent du **tissage du hamac symbolique qui soutient le chef** : en tout déplacement, ce maillage constitue un tissu relationnel majeur...

### **L'armée, une communauté totémique ? La transmission des valeurs, et du mythe**

« *Les origines de recrutement sont la première clef dans la compréhension des comportements et des attitudes entre les militaires* » conclue Mme Léon (Léon, 1999 : 271). Le Dr Léon constata des « *phénomènes de reproduction sociale, très forts dans l'institution militaire dont le taux d'endorecrutement est un des plus élevés de toutes les professions et catégories sociales* » (Léon, 1999 : 15). La vie quotidienne, collective, dans un cercle social agrémenté de militaires induirait inconsciemment l'orientation socio-professionnelle dans l'armée. Mme Léon mentionne la **socialisation anticipatrice** : de nombreuses valeurs pré-requises seraient nécessaires à l'engagement. L'idéal d'honneur, honnêteté, franchise, droiture, vérité, solidarité... (Léon, 1999 : 57) est entretenu, sous tendu par le **mythe du sauveur**. L'armée induit un fort taux d'**endogamie** par la transmission des valeurs aux enfants de militaires, grâce à l'éducation, l'imprégnation des vertus, dès la naissance, puis en cours de

---

<sup>33</sup> (Léon, 1999 : 223)

« *Ce processus est bien connu dans l'institution militaire. C'est ainsi qu'il est courant d'entendre qu'une femme porte les galons de son mari, ou qu'une femme est toujours d'un grade supérieur à son mari. (...)*  
*Les stratégies individuelles des militaires ne sont pas absentes des interactions des épouses au club féminin. Un certain nombre d'officiers encouragera leurs épouses à se rendre aux réunions afin de s'intégrer à la vie de garnison. Les épouses ne travaillant pas et soumises aux fréquentes absences des maris rompent leur isolement forcé avec ces réunions. Mais pour les officiers, la présence de leurs épouses permet également d'être informés des activités des ménages donc de leurs collègues de travail. Ainsi ces activités périphériques ne se situent pas à la marge du travail militaire mais sont consciemment évaluées et intégrées comme élément objectif de stratégie professionnelle.* »

L'épouse qui ne répondra pas à cette convention sociale, ne valorisera probablement pas la carrière de son mari. Ce qu'on peut retrouver dans d'autres milieux professionnels.

<sup>34</sup> (Léon, 1999 : 187) « *On m'a toujours dit : « les Cyrards, on leur apprend à haïr les sous-officiers ».* »

vie. L'emprise militaire sur l'individu serait un phénomène socio-familial. Des processus psychiques et symboliques, des valeurs, des comportements se transmettraient de génération en génération.

En socialisation secondaire, ces valeurs se reflètent dans l'individu qui intègre l'armée, et qui s'y identifie, mais auquel il n'appartient pas encore tout à fait. Elles sont donc à la fois admises et aimées sciemment, et s'approprient de manière inconsciente. Le sujet se modélise et s'automatise (re-définition par l'armée puis commande de ses systèmes dynamiques...).

Comment construire un mur psychique qui résistera aux chocs traumatiques ?

Ainsi, un premier **pilier de soutien psychique** se construirait via les **transmissions symboliques** transgénérationnelles. Ensuite, le pilier communautaire s'agrémenterait en cours de formation et tout au long de la vie professionnelle. Ces *bouillons de culture, pilier symbolique constitueraient un pare excitation au psychotraumatisme*. La socialisation et la construction symbolique permettrait à l'officier de supporter des situations périlleuses.

Les traditions, chants, décorations, les saluts, les hiérarchies, les uniformes..., le fait de vivre au sein des autres, manger ensemble, dormir ensemble, vivre ensemble, sortir ensemble formateraient le sujet à l'institution par la déformation de l'identité civile et intégreraient le sujet au collectif en lui offrant une identité et une appartenance. S'élabore une forme de dépendance à l'autre..., le rapport au manque. En effet, selon Freud, le besoin d'appartenance à une communauté se génère des conditions d'éducation et de manque de sécurisation du *Moi* primaire. L'armée comblerait en partie le manque individuel par la stratégie, le pouvoir, les idéaux, voire les fantasmes. Ainsi, peut-on dire que **l'armée se nourrirait du manque à l'objet du sujet**. L'armée ferait donc croire à la complétude du manque.

Le lien social historique militaire est créé sur une identification à un idéal groupal, commun, celui de sauver et protéger. Il se nourrit de l'idéal du COMMUN, c'est-à-dire du COMME UN, soit que tous ensemble il y a une unité, une cohésion, une similitude et identification entre les tous. C'est ce qu'on appelle en psychanalyse le *pousse au manque*, et la recherche de la complétude, qui vient donner ici l'illusion que cette complétude est rencontrée dans ce groupe militaire.

L'idée que l'autre sera là pour aider, secourir, promulgue la cohésion. Ainsi, un déménagement ne sera pas suivi d'un isolement, car il y aura toujours un maillage militaire de soutien... Des repas, des sorties sont proposés. D'ailleurs, traditionnellement, une part du



devoir de socialisation est attribuée à la femme de l'officier : recevoir, organiser des réunions... soutenir les familles dont les maris et les pères sont en déplacement... Il existe aussi les centres de vacances spécialisés comme l'IGESA<sup>35</sup>..., les stages « globule rouge » des pilotes pour améliorer leur sang en vol (sorties au ski)... Mme Léon parle de création de *sous mondes*, au sein de l'armée. Ces *sous mondes* sont répartis en différents types d'activités officielles ou officieuses, mais participent de la construction du militaire, grâce à la **désindividuation, la pseudospécialisation...**

Donc lorsque le militaire est soumis au psychotraumatisme, son monde et ses *sous mondes* auraient fonction de soutien. Ceci n'est pas toujours élaboré de manière consciente. Pourtant ce soutien à la fois concret et symbolique se révèle toujours efficace.

Mais, ce soutien aurait un prix, le militaire se sentirait redevable. L'individu pourrait être en dette toute sa vie, et en dette<sup>36</sup> pour sa communauté, pour laquelle il vit, dans laquelle il vit. Une des façons de rembourser cette dette serait de nourrir l'endogamie.

### **Une dé-identification et une ré identification**

Intégrer l'armée colle l'individu à une systémique absorbant l'identité civile. Sont destitués ses vêtements, ses références civiles tant qu'il est dans l'institution. Sont attribués uniforme, grade, fonction, pour offrir une identité militaire. Se met en place dès l'engagement une dichotomie des identités, rôles, tâches, allures extérieures. Petit à petit, cette nouvelle identité gagnée pour et procurée par ce nouveau groupe d'incorporation (le corps incorpore un élément qui lui semble sain) s'amplifiera et débordera sur la vie civile. Les collègues attribuent rapidement un surnom au sujet qui peut aussi être nommé « fistot » d'un parrain d'une promotion n+1. Ainsi, le système militaire introduit une nouvelle dynamique familiale.

L'identité militaire va prédominer sur l'identité civile, le groupe militaire va être priorisé sur le groupe famille. En quelques temps, l'individu est passé d'un groupe civil à l'appartenance à un groupe militaire auquel il doit solidarité, cohésion. Se joue là une métamorphose de la culpabilité primaire de l'individu vers une référence au parent (institution) auquel il doit obéir, et pour lequel il se sacrifierait (position sacrificielle pour sauver l'autre, le grand Autre, la mère).

L'individu concède désormais à deux systèmes généalogiques, transmis par sa famille d'origine et assigné par l'armée.

---

<sup>35</sup> Institut de Gestion Sociale des Armées, Opérateur social du Ministère de la Défense

<sup>36</sup> (Paturet, 2009 : 93).

« Roberto Esposito développe ensuite l'idée que si les sujets de la communauté sont unis par une dette, un devoir, cela signifie qu'ils ne « sont pas entièrement leurs propres maîtres », car un devoir les exproprie de leur propriété la plus propre, c'est-à-dire de leur subjectivité même »

## **L'anonymat, la désindividuation**

Celui qui se bat le fait rarement en son nom mais au profit ou sous le nom d'un groupe et de ses intérêts. L'individu perd son identité individuelle et favorise l'identification collective.

**L'anonymat** favoriserait la liberté d'être violent. Ne pas être reconnu, identifié en tant que personne, sujet, désengagerait à respecter l'autre et libérerait les pulsions agressives, primitives<sup>37</sup>. Alors le groupe entier pourrait passer à l'acte : dans *Lord of the flies* (*Monseigneur des mouches*, 1962), de William Golding, les enfants ne peuvent se mettre à chasser et tuer le cochon s'ils ne se sont pas grimés. Ils se recouvrent pour oublier un peu leur identité, et se stimuler. Cet anonymat conduit petit à petit la personne à se fondre dans le groupe : cette **désindividuation** amène l'individu à être membre du collectif et oublier son individualité.

L'individu ressent devoir et culpabilité vis-à-vis du collectif. Se dissocier, c'est se séparer et mettre en danger le collectif donc le tuer et se tuer avec. Persiste donc une notion d'impossible séparation et se crée un enchevêtrement de multi identifications, maillant le sujet dans un filet à la fois contenant et enfermant. **L'armée ferait primer le collectif, sur l'individuel, le groupe sur le sujet. Elle organiserait l'identification au groupe par les processus d'anonymat, de désindividuation, de pseudospéciation. Elle créerait un système d'emprise afin de le protéger et le préparer à l'impact de l'évènement psychotraumatisant.**

## **De la pseudospéciation**

Ensuite, intervient le processus de **pseudospéciation**, qui conduit les individus d'une communauté à considérer les autres comme « non », ou « faux », ou « pas vrai » ou « pas tout à fait » militaire. En effet, on constate une différenciation et un rejet de ceux qui ne sont pas considérés à la hauteur de l'idéal du groupe, et en tout cas de l'en commun du groupe. Les individus du collectif peuvent tout à fait considérer celui qu'ils trouvent différent comme individu à persécuter, à détruire, à exclure : position sacrificielle de l'Un commun. Il a pour mission tacite de lier et liquer le groupe : à travers l'agressivité dirigée sur une mono-victime sacrificielle, se régénère la cohésion groupale. C'est-à-dire qu'il n'y a plus de filtre, de distance posée, de temps de réflexion, pour la médiation. On passe de la suspicion à l'attaque. Tout autre est différent, donc dangereux.

---

<sup>37</sup> (Paturet, 2009 : 80).

Triste exemple, à propos des camps de concentration, M. Paturet rappelle que « *L'Etat nazi ne recherchait pas seulement l'efficacité matérielle et financière mais surtout à protéger les tueurs de la culpabilité œdipienne en les éloignant de leurs victimes et en répartissant le meurtre en une infinité de tâches modestes où tous participaient à la mise à mort sans jamais la donner réellement et personnellement.* »

On retrouve ce phénomène dans tous les groupes, et dans tous les milieux professionnels, mais aussi entre les différents sous-mondes des militaires : l'autre n'est pas un bon militaire<sup>38</sup>, seul ceux du groupe le sont (idéal du militaire, *Idéal du Moi*)... : Il y a donc **toujours UN différent**, et un processus de pseudospéciation en cours afin de maintenir une tension vitale, une énergie créatrice, ou destructrice, un lien social.

Il y a forcément également dans le groupe un modérateur des tensions. Ce modérateur est officiellement l'officier.

### **Principes, rites et symboliques militaires**

Les rites et traditions militaires sont entretenus et font « *converger en un point l'attention des troupes. Lorsque les troupes peuvent être unies de cette façon, le brave ne peut avancer seul, ni le poltron reculer. Tel est l'art de conduire une armée.* » (Sun Tzu, 2008 : 186). Par exemple, les drapeaux sont le symbole du groupe et de son histoire, du sacrifice des anciens et des futurs. La cérémonie des drapeaux introduit l'entrée d'un sujet dans le groupe militaire et marque son départ.

Autre exemple, le défilé est l'art de se montrer comme un bon élément. Les défilés militaires sont réputés pour leur rigueur. Le plus célèbre d'entre tous étant celui du 14 juillet, qui est le summum de la représentation des armées françaises : « *il convient d'être excellent ou du moins d'être meilleur que les autres surtout lorsque l'on se produit devant une assemblée* » (Léon, 1999 : 136). En effet, l'armée, organisation très hiérarchisée, exige de ses hommes la performance. Il y a donc une pression professionnelle, accompagnée d'une reconnaissance des efforts fournis. Il est nécessaire de montrer aux autres son propre groupe pour le valoriser et le narcissiser<sup>39</sup>. Mme Léon parle de l'interactant : se montrer, être vu nécessite un autre qui est témoin. Ce besoin du témoin est d'autant plus prégnant que plus l'officier est jeune dans la profession, plus il souhaite être reconnu comme bon élément. Ainsi, les outils traditionnels (les décorations, les cérémonies, les chants... les fêtes, les bals en tenue de soirée... les fêtes des Saints avec leurs cérémonies ... sans oublier les prières...) sont une métaphore de la réussite des princes, sauveurs, ou le retour des guerriers...

---

<sup>38</sup>Paturet, 2009 : 77)

« Si l'on en croit Carl Schmitt, la guerre de « juste cause » serait toujours grosse d'une entreprise d'extermination de l'ennemi comme vermine sociale, il affirme plus loin que toute discrimination de l'ennemi esquisse dans le même temps une guerre d'anéantissement. Une sorte de logique s'installe qui conduit de la punition de l'ennemi à sa criminalisation, puis à sa discrimination et à son anéantissement. »

<sup>39</sup> (Léon, 1999 : 137)

« L'objectif pour les capitaines est d'obtenir le plus beau défilé mais aussi de marquer leur présence et leur intérêt pour une discipline réputée difficile et fastidieuse. Ainsi, il est de bon ton de courir d'avant en arrière du défilé pendant que les appelés marchent, afin de corriger ici un bras non aligné, là un pas traînant, etc. (...) L'important étant de montrer sa présence, son observation sans faille, son perfectionnisme. »

## La discipline évite le conflit<sup>40</sup>

La discipline trouve sa source dans une nécessité organisationnelle (une masse d'individus qui doivent travailler et vivre dans une même communauté ayant les mêmes buts avec le minimum de conflits), et un devoir psychologique (réagir rapidement et efficacement en situation de crise).

En amont, le critère d'obéissance, de soumission reste majeur dans le recrutement des individus. Selon Napoléon, la discipline primait sur l'instruction et l'éthique car elle canalise les pulsions face au danger, à la souffrance, à la peur, à la mort. La violence primitive serait réutilisée, apprivoisée : « *transformer la violence interne en « violence légale », c'est-à-dire d'avoir sous leur pouvoir des individus dominés, tout en leur donnant l'impression et le sentiment d'appartenance à la même communauté.* » (Paturet, 2009 : 63). Elle fonde et scelle le collectif militaire.

« *Si les troupes sont punies avant que leur fidélité ne soit assurée, elles seront désobéissantes ; si elles n'obéissent pas, il est difficile de les utiliser. Si les troupes sont fidèles, mais que les sanctions ne sont pas appliquées, on ne peut pas les utiliser* » (Sun Tzu, 2008 : 212). La **soumission pour tous et de tous est une obligation**. Ainsi s'exprime un capitaine de 29 ans issu de l'école Saint Cyr (en 1999) : « *Dans le travail, il faut se faire remarquer. Il faut éviter les fautes individuelles, être bon dans les challenges sportifs, l'évaluation de l'instruction artillerie. On a la volonté de véhiculer une image de marque de la batterie. Ce que je cherche en premier, c'est la réussite de la batterie. Les bons résultats entraînent les barreaux<sup>41</sup> pour moi et mes cadres.* » (Léon, 1999 : 33). Cet extrait d'entretien démontre la nécessité de compliance, d'obéissance<sup>42</sup>, de respect de l'apparence sociale. On retrouve la morale militaire des guerres de religions pour défendre le Bien. « *L'appartenance*

---

<sup>40</sup> Dans la sous-section 1 de l'article D4137-1 du code de la Défense entré en vigueur au 12 octobre 2009 est écrit un règlement de discipline militaire :

« *Le service des armes, l'entraînement au combat, les nécessités de la sécurité et la disponibilité des forces exigent le respect par les militaires d'un ensemble de règles qui constituent la discipline militaire, fondée sur le principe d'obéissance aux ordres. Le militaire adhère à la discipline militaire qui respecte sa dignité et ses droits. La discipline militaire répond à la fois aux exigences du combat et aux nécessités de la vie en communauté. Elle est plus formelle dans le service qu'en dehors du service, où elle a pour objet d'assurer la vie harmonieuse de la collectivité* »

<sup>41</sup> Sur l'uniforme, le nombre de barreaux indique le grade.

<sup>42</sup> (Paturet, 1990 : 52)

« *Après avoir rejeté, la métaphysique comme science et répondu à la question « que puis je savoir », Kant montre que l'on ne se trouve pas acculé à une morale empirique, mais qu'une morale absolue et objective peut être maintenue permettant ainsi de répondre à la deuxième question kantienne : « que dois je faire ? ». La question posée n'est autre que celle du fondement même de la morale. Kant fait reposer cette dernière sur une donnée primitive : l'existence du Devoir. Nous avons conscience d'une loi qui ordonne ce qui doit être. Son commandement est sans condition- catégorique. Avant Kant, la nature du devoir était déterminée d'après la nature d'un Bien antérieurement conçu qui servait de fondement. La valeur morale des actions dépendait alors de la conformité à ce Bien. Kant adopte une autre manière de voir. Le devoir se présente comme un absolu qui ne suppose rien au dessus de lui, lui donner le Bien pour fondement serait faire du devoir un impératif hypothétique conditionné à ce Bien. Ce n'est donc pas le contenu de ce devoir qui importe, mais sa forme, c'est-à-dire le commandement considéré en lui-même et indépendant de la notion de Bien. Ainsi, le devoir sera la nécessité d'obéir à la loi uniquement par respect pour la loi. On pourra dire alors qu'une action n'est pas obligatoire parce qu'elle est bonne, mais qu'elle est bonne parce qu'elle est obligatoire* »

à une armée doit donc être accompagnée d'un ensemble de contenants éthiques transmis aux militaires » (Augusseau J, 2011). Rigueur, sévérité mais aussi sagesse, justice et reconnaissance maintiennent et contiennent un amas d'individus armés, donc dangereux et évitent le clivage et le retournement du groupe. En effet, la relation autoritaire installée par le biais de la discipline a des objectifs précis essentiellement de protection et de prévention des risques. L'usage du pouvoir hiérarchique est structuré et structurant. L'armée joue donc sur la morale et la philosophie.

En résumé, la discipline a l'avantage de limiter le conflit. Elle fait l'honneur des militaires qui la hissent au rang de vertu. A tout grade, elle demeure fondamentale, critère basique d'évolution professionnelle. Ainsi, les officiers seront « de bons élèves qui ne se font remarquer que positivement » et méritent récompense par l'avancement. Dans les interstices relationnels, la hiérarchie modélise une communication<sup>43</sup> réflexe.

### **La culture du « feu »**

Entre devoir de réserve (secret professionnel), devoir de mobilité (opérations extérieures), le militaire est soumis à des contraintes nécessaires. Dans la culture militaire, « *la poudre et le feu sont valorisés au détriment du soutien et du fonctionnel* » (Léon, 1999 : 52). Le chef doit effectuer des missions opérationnelles pour être reconnu comme « bon » élément, et espérer progresser dans la chaîne hiérarchique. La difficulté de la « guerre » est donc une nécessité pour être bon officier (et ne pas subir la pseudospécialisation : il n'a pas combattu, ce n'est pas un vrai militaire). En somme, le parcours du Feu est une étape obligatoire ou discriminante dans un parcours de carrière.

### **De la liberté citoyenne à la loyauté militaire**

A l'école, on obéit à un maître, en famille au père, dans l'armée le chef est figure d'autorité. La liberté civile se transforme en loyauté militaire. L'individu se soumet à un lien de double loyauté (famille/armée) et sera toujours contraint à un choix.

### **L'homme en ce qu'il est, se clive, le chef en ce qu'il doit faire, utilise ce clivage.**

L'institution militaire devient suffisamment satisfaisante pour que l'individu priorise ce groupe. Dès l'engagement, et même sûrement avant, un conflit intra psychique se joue

---

<sup>43</sup>(Léon, 1999 : 180)

« Lorsqu'un militaire entre dans le bureau d'un supérieur, il arbore généralement un sourire. Ce sourire est la plupart du temps indépendant du thème de l'interaction. (...) et permet d'offrir une bonne figure au supérieur. Ce sourire n'est pas forcément calculé. Il s'agit plutôt d'une ouverture qui s'est peu à peu imposée jusqu'à devenir réflexe. Le subordonné attend de cette bonne figure une réciprocité qui devrait permettre à l'interaction de se dérouler dans un climat favorable. Les rapports fortement hiérarchisés dans l'armée ne laissant que peu de zone de pouvoir au second dans l'interaction supérieur-subordonné, le militaire subordonné n'a pas intérêt à ce que l'interaction débouche sur un conflit dont il sortira, hiérarchie oblige, le plus souvent perdant ».

mettant en balance deux dynasties d'appartenance. De fait, l'armée élaborera des mécanismes de défense groupaux afin de protéger ses ouailles, lesquelles ne peuvent pas se permettre d'hésiter un jour de conflit sur un théâtre d'opération. Ainsi, **l'institution institue un communautarisme et crée un *automaton***. (L'automatisme de répétition, Aristote, Freud, Lacan...)

### **Le montage de la filiation**

**Le sujet** engagerait donc son corps et son âme pour l'institution militaire, **maillon d'une chaîne de cohésion**, il peut être remplacé par un autre maillon. L'objectif est que *ça* tienne. La cohésion entretient un système d'interdépendance des uns envers les autres pour former une chaîne efficace. L'individualité fond au sein d'un groupe moteur, porteur, rassurant, contenant. L'Un de l'individu est incorporé dans l'Un du groupe. Ces processus évoquent l'idée de psychodynamique institutionnelle, et psychothérapie institutionnelle (PI).

**L'armée induit et soutient le lien social du groupe militaire par un idéal**, base de l'adaptation au milieu militaire. C'est sur le décalage entre cet idéal promulgué, diffusé, et la confrontation à une réalité difficile (la souffrance, la mort) que l'institution devra ouvrir une réflexion : elle joue sur la faille d'un public au *Surmoi* bien développé et au *Moi* à consolider.

**L'idéal : du côté de l'imaginaire.** L'identification imaginaire à un groupe se transforme en identification réelle au sein de l'armée. Les relations se développent, sous tendues par cet idéal, de force et de puissance, et consolidées par des comportements de bravoure, de sauveur.

**L'idéal : du côté du symbolique.** L'idéal actuel des politiques est le « zéro mort ». Or, si le militaire protecteur des casques bleus est neutre, sa psyché ne l'est pas, soumise à des conflits internes. Ainsi, le sujet en recherche d'une reconnaissance parentale vit l'utopie de ne rien risquer mais la contrariété d'opérations extérieures ne validant pas un « baptême du feu », tampon de légitimité du militaire.

De plus, un jour, le *Moi* consolidé par ce groupe se confronte à l'idéal, notamment au moment de la rencontre traumatique. Se crée une fracture psychique qui s'aggrave si l'institution défaille (car ne l'accueille plus, par exemple réforme, retraite...) : le sujet ne trouvant plus de soutien, se sent perdu. Dans cette perspective, les militaires entretiennent des relations continues avec l'armée. Les réseaux d'accompagnement sont très développés en France.

## **Le groupe militaire et le droit à l'usage de la force, le passage à l'acte**

La littérature parle du traumatisme quand il a eu lieu, du traumatisme que le militaire subit, et rarement de celui qu'il fait subir à l'autre : tuer, torturer, blesser l'autre...

Etre blessé, et tuer doit être normal pour le militaire, puisqu'il est formé à ce que cela le soit.

La suite logique est la réintégration au service rapidement, ou bien la réorientation.

En OPEX<sup>44</sup>, les militaires ont officiellement le droit de passer à l'acte afin de se protéger d'un ennemi, désigné par N+1 (son supérieur), et non par eux-mêmes<sup>45</sup>. Dans l'armée, l'entraînement, le sport, le discours, la formation, l'effet du groupe conditionnent un passage à l'acte maîtrisé dans l'objectif de protéger, et tuer si besoin. L'institution militaire oriente l'énergie débordante du sujet (trop plein, Tout excessif, excès) vers une libération d'énergie (passage à l'acte : sport... combat) (*dialectique pulsion/action, tension/décharge*). Le passage à l'acte se fait sur commande, mettant en jeu de multiples dialectiques : responsabilité /culpabilité, éthique individuelle/éthique collective, protection du sujet/du groupe, contenir ses pulsions/passer à l'acte, être tué/tuer.

Ainsi, le militaire intègre, s'approprie le mythe du sauveur par son acte, inscrit dans une logique codée, précise, légiférée, historique. Il légitime sa place de bras armé dans la communauté de manière réelle. Il s'ancre dans sa généalogie professionnelle (dialectique faille narcissique/valorisation et reconnaissance).

Stanley Milgram a démontré dans des expériences comportementalistes civiles que tout individu peut être conditionné ou poussé vers une réaction d'agressivité. L'homme doit parfois faire le moins pire des choix. Tout le monde pourrait commettre l'irréparable s'il est mis en condition pour le faire (Stanley Milgram<sup>46</sup>).

Ce passage à l'acte est le résultat d'une élaboration à partir du corps et de l'esprit du militaire, devenus objets de création de l'armée à partir d'une énergie initiale individuelle. Cette énergie est logée dans un profil psychologique soumis à la pulsion et au besoin de référence paternelle pour la maîtriser, la contrôler, l'orienter (ceci ne signifie pas que le militaire soit compulsif, au contraire, il apprend à se maîtriser). En effet, c'est le rôle des parents de faire Loi, poser l'interdit, pour accéder à une sociabilité. **La pulsion est dirigée, la violence est positivée mais contrôlée : elle fabrique des héros par une stratégie amenant à la compliance, une forme de management comme conditionnement à agir et subir.**

---

<sup>44</sup> Missions d'opération extérieure, à la France.

<sup>45</sup> Durkheim voit le crime comme précédent le bien : le crime est l'anticipation d'une règle à venir. Le criminel n'est pas un être à soigner et guérir, il est un instrument socio culturel, à analyser par de nombreuses disciplines telles la sociologie, la criminologie.

<sup>46</sup> Stanley Milgram est un psychologue américain célèbre notamment pour ses expériences réalisées vers 1960 sur des individus afin d'évaluer leur degré d'obéissance à une autorité qu'ils jugent légitimes et d'analyser le processus de soumission à l'autorité, notamment quand elle induit des actions qui posent des problèmes de conscience au sujet (envoi d'électricité à des individus par d'autres)

### **Le risque d'être objet, bras armé**

Le même geste selon le contexte, passe pour acte criminel ou acte de sauveur (dialectique éthique/culture). Lors des missions, pour la sécurité de tous, obéir aux ordres, passer à l'acte, doit se faire sans réflexion : « *Réfléchir c'est désobéir*<sup>47</sup> ». Le passage à l'acte de tuer sera, alors, récompensé, valorisé. Ce qui, dans d'autres conditions, serait considéré comme crime, dans le cadre de la guerre est considéré comme honorifique. Ainsi, l'homme se trouve décalé, entre son éducation et sa culture (crime interdit) et son métier (dans lequel tuer est accepté voire valorisé). Ce décalage, non réfléchi auparavant, créerait des culpabilisations rongeantes (dialectique interdit/possible, responsabilité/culpabilité).

Deux mécanismes de défense aideraient l'individu à supporter cette violence qu'il assène et qu'il subit (dialectique sauveur/tueur, protecteur/criminel) : d'une part la croyance que chacun vit avec l'idée d'une supériorité morale à l'autre, et d'autre part le refoulement et le déni des actes.

La psychanalyse alerte depuis un siècle sur le risque de considérer le militaire uniquement comme un bras armé : vision simple, et matérialiste, utilitariste. Ferenczi et Freud, avaient signalé la souffrance du militaire. Comme le disent les psychiatres militaires actuels, l'état psychique est à évaluer. La recherche en sociologie militaire (Léon, Thiéblemont...) a montré que des processus d'inclusion au groupe contiennent le sujet souffrant. Mais, certains individus peuvent se détacher de la masse. Deux variantes apparaissent : la première, pathologique, aboutit à une auto exclusion du sujet par rapport à son milieu, qui se déresponsabilisant de ses actes, devient dangereux ; la seconde variante est celle du **sujet libre de penser, qui va mener le groupe vers une issue mentale tolérable pour tous.**

### **La culture du « muet »**

L'armée serait fondée sur le modèle patriarcal, société traditionnelle dans laquelle la loi est toute puissante, et le collectif prime sur l'individu. La loi est intériorisée (*Surmoi*). Lorsqu'on transgresse la loi, on est écarté du groupe. Le lien social se fait, quand on respecte les règles du collectif. Pour s'intégrer au groupe, il faut accepter de perdre sa toute puissance, qui est de l'ordre de l'infantile. Et pourtant en même temps, **l'armée intégrerait une relation d'objet dans son organisation : elle validerait l'officier uniquement s'il satisfait les besoins de l'institution.** Le sujet alors se cloîtrerait dans un inconscient mental (Freud) et social (Marx).

---

<sup>47</sup> Diction militaire.



Dans ce contexte, l'officier peut difficilement laisser de la place au psychotraumatisme qui risque de l'envahir et de troubler cet objectif pour lequel il s'est battu et, se bat encore, quotidiennement : être un bon élément, reconnu et valorisé (idéal du Moi ?). Le risque est trop grand pour l'officier d'ouvrir la boîte de Pandore. Reconnaître le traumatisme, pour le chef, nécessiterait de dépasser la peur de perdre cette place convoitée et entretenue.

### 1.3.3/ Les énergies primaires

Généalogie ancrée, orientation prédéterminée, il existe une causalité psychique, une énergie d'ancrage, qui pousse l'individu vers un métier. Outre les causes socioprofessionnelles, la recherche d'un emploi, d'un salaire, il y a toujours une recherche, du côté de l'inconscient, une quête. Il existerait, dans le choix de tout métier, une recherche de réparation.

Dans l'armée, cette recherche s'appuierait sur un besoin de sauver, donc se sentir utile et valorisé, qui procurerait une fascination voire une sensation de toute puissance et/ou d'immortalité. L'institution militaire utiliserait cette quête individuelle à son profit.

En quoi cette énergie serait-elle à l'origine de l'engagement du militaire ?

Comment serait-elle utilisée par l'institution militaire ?

#### De l'historialité à l'intentionnalité

Ceci fait retour sur le fondement de la pensée psychanalytique qui dit que l'inconscient est le guide essentiel, le *supposé savoir*, et sous tend un ordre social généalogique, anthropologique, sociologique pré établi (Confer *Le crime du caporal Lortie/Legendre*). Malgré toute résistance du sujet à appréhender, comprendre, reconnaître la force de l'inconscient qui l'a mené vers sa carrière, il est supposable que l'inconscient est garant de l'objet *famille-communauté*, *L'en commun des frères* (Dezeuze : 28), garant que l'individu « soit ». Ainsi pour Legendre, être c'est à la fois se référer et se distinguer de ses deux antécédents et permanents : les parents, et la communauté.

**L'enjeu, la difficulté est d'être Autre en étant soi, et d'être soi parmi et grâce aux Autres (dialectique sujet/groupe, Moi/Surmoi).** Avec ses rituels, ses procédures, ses symboles qui contiennent la Chose, c'est donc l'institutionnalisation et non le refoulement des origines qui enferme le militaire ou le contient, le soutient, selon son cheminement : « *L'institutionnalisation correspond à la promesse archaïque de la satisfaction renvoyée, dissimulée, par la promesse de satisfaction. Première opération juridico-politique de contention de la chose par la déviation : parole, récits, législation, rituels, procédures, symboles et images et autres bâtisses se construisant dans ce temps d'« amour » (« intervalles libres » de besoin)* » (Dezeuze : 26). Le mirage de la complétude est savamment construit et entretenu par l'élaboration maillée de la société (lois...)

## **Vivre et mourir, dans l'armée, de l'énergie primaire à une finitude acceptable**

Habiter sa profession, investir son métier est un processus d'ancrage. L'énergie de l'homme sera colorée positivement s'il équilibre historialité (généalogie, histoire militaire...) et intentionnalité (recherche de la référence, recherche de la communauté, objectif professionnel...). Il joue d'une dialectique entre passé/présent, maison/institution, famille/profession.

L'homme s'investit dans sa profession s'il y retrouve une sensation connue, pré consciente. En ce sens, les énergies de différentes générations se retrouvent en un point qui est ici, le métier. *La profession est le lieu d'une polymérisation énergétique de chaînes ou dettes antérieures généalogiques.*

L'énergie de l'homme se répartit en plusieurs points. L'énergie primaire de l'enfance reste ancrée dans un espace temps. L'homme ne peut donc jamais investir totalement une communauté. Même s'il cherche une référence paternelle, celle de son père de sang existe et existera toujours. Le transfert, est donc temporaire. La communauté militaire peut être le nid d'accueil ou de déploiement de l'énergie et être bénéfique<sup>48</sup>. Mais la famille de sang sera toujours existante, et lieu d'investissement d'une part des énergies, constructives ou destructrices. On peut se séparer mais on ne peut pas se détacher de sa famille (ligature généalogique) : tout attachement ultérieur reste un leurre qui aide à refouler le passé, mais en aucun cas ne peut le dissoudre. L'investissement dans le système professionnel reste un processus de transfert d'*Idéal*. Les énergies primaires infantiles restent vivaces, et perdurent même si elles se refoulent.

L'homme ne contrôle pas ses énergies primaires, énergies d'ancrage, lesquelles vont influencer sur sa vie. Ainsi, si le militaire se sent là, dans cette institution, chez lui, chez soi, il retrouverait un ancrage qu'il accepte (lien maison/institution). Il trouverait la sensation de complétude, de sérénité. Ce chez soi, ce peut être son métier, sa communauté d'adoption. L'institution militaire entretiendrait cette idée du chez soi : tout est organisé (logement, services sociaux et sanitaires...). C'est un monde dans un monde, une vie dans une société. Le militaire est happé dans ce monde. Cette sérénité générée par l'appartenance à la communauté peut lui permettre d'accepter sa mort : l'énergie réunie en un chez soi, relie l'homme à son destinal, son passé, son avenir. Ce destinal, intemporel rend la finitude de l'homme acceptable, car si l'homme meurt, l'énergie reste. Ainsi, l'énergie du sauveur est conservée,

---

<sup>48</sup> Cette vision appelle à la réflexion : l'homme ne peut être sans origine, né sous X, il aura toujours des repères, il y a toujours une antécédence généalogique (Legendre), qui en dehors de la manifestation familiale, se manifeste sous forme d'investissement énergétique en un lieu, un espace.

car le militaire s'inscrit dans l'histoire militaire, il devient à son tour, le sauveur *Mort pour la patrie*.

On retrouve en cela un des objectifs souvent inconscient du militaire : transformer sa finitude humaine en éternité mythique, laisser des mémoires, des traces, des souvenirs qui maintiendraient le sujet en vie au travers de l'histoire militaire (dialectique vie/mort, temporel /éternel, oublié/mythique). On comprend la place des Mémoires dans les institutions militaires.

### **Le rassemblement d'énergies individuelles du *Moi* primaire vers un *Moi* collectif**

L'institution est le rassemblement d'individus dans une communauté : c'est l'utilisation d'énergie de plusieurs individus, c'est la volonté de transformation collective d'un amas de tensions individuelles. Ce peut être la collection d'énergies antagonistes qui forme un Tout. Comment ce collectif, va être utilisé dans l'institution militaire pour générer une famille, en tous cas un sentiment d'appartenance ?

Le Tout vient signifier, que les Autres forment Un. Tout homme avec ses paradoxes (l'homme inhumain) forme une seule personne, tout groupe avec ses rapports de force ou de contraintes ou ses ententes forme une communauté. Même loin des autres, le militaire continue à s'identifier, à se présenter comme tel. Parce que ce groupe est sa référence.

L'institution militaire permettrait de concentrer l'énergie du corps individuel vers un corps collectif : le sentiment d'appartenance à une communauté rassure et renforce le *Moi* primaire fragilisé. Comme le sauveur l'est au mythe, *le militaire est prolongement du corps militaire, il est au corps, il est le corps (cohésion)* car, d'une part, ensemble, il dépasse l'immédiat objectif du rassemblement, et trouve un sentiment transcendant dans la simple idée de complétude. Ainsi, les militaires sont et forment l'harmonie, énergie positive qui survit à la pure matérialité de leur fonction initiale. Et d'autre part, car en dépassant la fonction d'utilité, ils dépassent les notions du fini, et s'inscrivent dans l'intemporalité du mythe.

L'institution militaire entretient le mythe du sauveur, en ce qu'elle revêt toute une dimension représentative, réflexive, symbolique. Ainsi, l'appartenance au corps militaire entretiendrait ce mythe dans l'imaginaire du sujet. C'est pourquoi, l'individu est fort de ce sentiment valorisant, en tout cas, tant qu'il n'est pas au front, à la réalité de la guerre. En effet, utilisant la faille individuelle pour réunir des individus, l'armée viendrait adroitement colmater les brèches d'un processus narcissique primaire et secondaire mal joué. L'armée entretiendrait

donc le sentiment de besoin de réparation (dialectique blessure narcissique/réparation narcissique).

Le sentiment océanique évoqué par Freud lors des rassemblements religieux donne le sentiment de « faire corps » : l'institution militaire entretient ce sentiment par la **cohésion** « frères d'armes ». Forte présence masculine, frères et pères, voilà une reproduction d'un cercle familial dynamique et sécurisant. Cela viendrait satisfaire l'individu en recherche d'identification. Ainsi l'armée conforterait, reconforterait, rassurerait le militaire, en jouant le rôle paternel sécurisant. Le sujet rejouerait alors une scène familiale : il chercherait à obéir au père, lui faire plaisir, lui plaire.

### 1.3.4/ Un fils ligaturé, une psyché contenue

Au nom de quoi meurt-on pour la patrie ? Après avoir étudié la quête des religions, des états, et des institutions, la psychanalyse vient interroger ici la quête du militaire. La réflexion s'étaye à propos de la question de référence que représente cette institution. L'idée maintenant est qu'au-delà du principe religieux, le militaire rechercherait l'identification au père, et donc sa place de fils.

#### **L'institution militaire est une référence au Père.**

Cette réflexion s'appuie sur celle de Pierre Legendre qui étudie dans *L'inestimable objet de la transmission*, le positionnement contemporain, familial et sociétal, des civils face à la fin de la transmission du Pacte social. En effet, le partage des tâches dans la société moderne actuelle mène à une confusion des rôles... où le père ne serait plus la main nourricière... Tout au long de ce chapitre, émergera la recherche d'une clarification des rôles pour l'individu grâce à l'armée.

Ce travail sur l'extrait de texte de Legendre, trouve sa place ici car il fait référence aux repères, du père, des parents, que l'on retrouve dans l'identification aux parents, souvent inconsciemment recherchée par les individus s'engageant dans l'armée.

A l'instar de la culture occidentale depuis l'Antiquité, Legendre pense que le fils est réellement incertain et est le produit de l'institution. La reproduction physiologique est insuffisante pour établir un fils et un père. La culture, l'humanisation, la position dans la société, la généalogie fera du fils un fils, et du père, un père.

Le sujet trouverait son identité dans une référence paternelle institutionnelle. **L'institution organiserait un montage de la filiation** nécessaire à la construction de l'identité du militaire. C'est une des fonctions cliniques de l'armée.

Cette inscription dans le pacte social se validerait par l'entraînement au passage à l'acte. Ainsi, le militaire deviendrait fils obéissant, et culpabilisé<sup>49</sup> (il doit tuer alors qu'il est interdit de tuer). *L'armée sacrifierait son fils, mais l'instituerait en tant que fils dans l'acte de tuer* qu'elle organise, et ordonne.

---

<sup>49</sup> ( Legendre, 1989 : 54)

« Il faut noter que la culpabilité est le concept pivot de la rencontre entre deux discours traditionnels de la responsabilité en Occident (...) dont procédait la casuistique de l'interdit. Si l'on suit le mode de raisonnement des glossateurs médiévaux, l'auteur d'un meurtre commet sa faute deux fois, et il en répond à deux titres : une première fois c'est le criminel qui agit, une seconde fois, le pêcheur ; selon cette logique du sujet divisé en deux, le meurtrier est punissable une première fois par le droit, une seconde fois par la pénitence. A cette division correspond une répartition des compétences (...) entre deux tribunaux : le for externe et le for interne, qui en somme situe le coupable, et par rapport à ce que nous appellerions le social, et par rapport à la référence fondatrice du social».

D'un côté, la référence paternelle de l'armée, autorise cet acte, et mettrait le militaire dans la position d'Abel : en étant pardonné, voire encouragé, le militaire ne peut avancer, et reste bloqué dans la position du fils.

D'un autre côté, la référence paternelle de l'armée, le place dans le pacte social : en tuant, il deviendrait justifiable, justiciable, criminel, membre de la communauté.

### **L'armée, une communauté œdipienne ?**

Idéologiquement, tout militaire est un élément de la chaîne<sup>50</sup>.

Psychanalytiquement, l'individu transposerait la structure familiale, dans la structure professionnelle. Alors, l'institution serait donc semblable à la famille, avec son système de répétition, de reproduction humaine et de cycles psychologiques : relation à la mère, au père... (Relation intra familiale). Le complexe d'Œdipe serait une réalité dans la vie de toute institution. Il serait particulièrement auto reproduit dans l'armée.

L'institution aiderait en fait le militaire à trouver sa place en tant que fils du père, en tant que militaire de l'armée, en tant qu'homme armé puissant mais non tout puissant. Ainsi, « *Tout enfant doit naître aussi du père* » (Legendre, 1989 : 42), chaque militaire deviendra référence<sup>51</sup> à son tour.

*L'institution militaire tiendrait donc cette position paradoxale et dissociative* : elle entraîne ses hommes, les prépare et les envoie à la guerre, les fait revenir, les fait repartir. Dans l'organisation même de la vie professionnelle, le militaire serait dans la position d'Isaac, « *inscrit dans le montage de la Référence absolue dont l'essence est de désamorcer le collage à la toute puissance de l'espèce humaine* » (Legendre, 1989 : 42). Ainsi, dans le va et vient sur le théâtre d'opérations, le militaire se retrouve dans la position du jouet, de la bobine, évoqué par Freud dans la description du *Jeu du For da du petit Hans* (Freud, 1909). Le militaire va aller, revenir. Il revient, il repart ; il fusionne puis se dissocie mais parfois et c'est alors pathologique, il fait collusion plutôt que fusion et se dichotomise puis se clive plutôt que dissociation saine.

---

<sup>50</sup> (Legendre, 1989 : 70).

« *La société n'est pas une addition ; c'est anthropologiquement une structure – un ensemble où tous les éléments sont solidaires entre eux : la modification d'un élément retentit sur tous les autres* »

<sup>51</sup> (Legendre, 1989 : 42).

« *La ligature (...) signifie l'articulation de toutes les places généalogiques sur la Référence absolue. La scène est fondamentale : Abraham vient d'attacher, ficeler son fils Isaac à l'autel du sacrifice pour l'égorger selon l'ordre divin ; touché par la soumission d'Abraham, Yaveh le dispense d'accomplir le meurtre, et un bélier remplace la victime (Genèse, 22). Ainsi, Isaac se trouve t'il successivement lié et délié par son père. Comprendons bien ce qui se joue dans cette scène paradigme de la culture européenne. Le père est institué comme celui qui lie et délie le fils dans le rapport au meurtre, à la fois pour son propre compte et pour le compte du fils : le père est en position d'être à la fois meurtrier de l'enfant, et celui qui le gracie* »

Il est utilisé pour satisfaire l'institution qui positionne le père, comme Abraham le sacrificateur<sup>52</sup> : L'institution en envoyant ses militaires au front se sépare donc de ses fils qu'elle a créés, engendrés, formés. La perte de ses fils assure ainsi, la transmission généalogique professionnelle : ils sont inscrits dans l'intemporalité de la mort, dans l'éternité, et dans le mythe et la dette. Elle assure la référence au père tout puissant.

### **De la reconnaissance des fils**

L'officier demande t'il reconnaissance de sa fonction comme tout enfant demande reconnaissance à son père ?

L'obéissance et la bravoure sont récompensées par des avancements, des décorations... qui sont acceptées comme des marques de reconnaissance et de connaissance de la valeur du militaire. Ces rituels sont majeurs. Certains fils peuvent se sentir reconnus, d'autres peuvent se sentir lésés (*Abel et Caïn, La Genèse*<sup>53</sup>). Celui qui se sent lésé et ne peut s'exprimer, se décollera des règles du groupe, de l'idéal. Il s'isolera, et, au pire versera dans un penchant persécutoire et persécutif. Ainsi, si la récompense, basée sur un modèle comportementaliste, assure certains de leur bonne place, la non récompense en blesserait d'autres. En ce sens encore, l'interdit doit être accompagné d'un *inter-dit* (Lacan).

**Le chef observera l'ensemble des sujets et veillera à leur valorisation.**

### **Une société en perte de référence parentale**

Selon M. Legendre, l'institution civile (*Jouir du pouvoir*) se noierait dans une utopie d'égalité, de *réciprocité*, de fraternité (*frère de son père*), à en perdre le sens de la liberté et l'exercice du sens critique. Selon lui, la société serait malade par son évolution péjorant le pacte social : entre l'homme et la femme, entre les parents et les enfants, entre les individus et les animaux, la confusion des places est générale. L'institution civile a perdu son rôle parental.

L'inverse se rencontre dans le milieu militaire qui apporte des repères à ses individus. Pourtant, Legendre remet en cause le syndrome conservateur (*Jouir du pouvoir*) des institutions qu'il définit comme encore féodales et résistantes au changement.

---

<sup>52</sup> (Legendre, 1989 : 43).

« La condition du paradoxe constitutif de la fonction paternelle : l'exercice de cette fonction est suspendu à la capacité du père, face à son fils, de passer sur son propre cadavre. (...) Abraham nous est montré à la limite extrême du renoncement à soi, car un enfant représente ici pour le père la note d'éternité – l'éternité à laquelle chacun a droit à travers sa descendance. La scène de la ligature était la preuve de la propre assignation du père dans l'ordre généalogique que verrouille la Référence »

<sup>53</sup> Adam et Eve enfantent Caïn puis Abel. Caïn devient agriculteur et Abel éleveur. Ils font des offrandes à leurs parents, mais Caïn ne trouve pas la reconnaissance qu'il espère et jalouse Abel. Caïn veut parler à son frère, mais au moment de parler, il le tue...



## Du pater familia comme repère fondateur

Or tout individu est socialisé par son milieu d'appartenance (Cyrulnik, *Les Nourritures affectives*). L'idéologie est transmise de génération en génération. Dans la culture judéo chrétienne, le père est détenteur du pouvoir intra familial, pilier de l'organisation : l'ordre social est fondé autour de la morale et de la Raison, (Pacte social), « *des montages normatifs grâce auxquels les sujets des générations successives parviennent au statut d'humains* » (Dezeuze : 35).

Ainsi, à l'origine, l'homme pense avoir tout pouvoir, il doit dominer. Le pouvoir<sup>54</sup>, « *phénomène (...) en rapport avec le marquage humain, (...) langue pour traduire en norme les rapports de force* » (Legendre, 1976 : 23), conféré au père ne serait donc pas forcément une force, mais plutôt un rôle social à accomplir (rôle parental de l'officier développé ultérieurement). L'état, (et par conséquent l'institution militaire) est constitué comme le modèle familial traditionnel : il est construit sur un modèle dominant/ dominé<sup>55</sup>. Le modèle dans lequel grandissent les enfants leur permet adultes de s'intégrer dans un système comparable (endogamie).

L'armée est imprégnée, de par le passé, d'une référence parentale apportée par son histoire, qui serait peut être perçue comme primordiale à l'équilibre du militaire. Elle devrait « *reproduire le principe de causalité, une réponse au « pourquoi humain* » (Dezeuze : 39). En effet, « *on naît dans les institutions tous présumés raisonnables* » (Dezeuze : 39). L'ordre social est donc basé sur la répétition de traditions, de rituels, lesquels sont basés sur une histoire racontée de générations en générations<sup>56</sup>. Cette répétition permet à l'ordre de durer<sup>57</sup>, à la raison de perdurer car « *Aucune société n'échappe à la nécessité de se fonder, de se repérer elle-même par rapport à ce que nous appelons la Loi, c'est-à-dire d'être elle-même marquée par ce qui s'est dit en dehors d'elle et avant elle* » (Dezeuze : 70) et « *Il*

---

<sup>54</sup> Le pouvoir n'est plus mode de domination, de subversion mais mode de langage, d'organisation, de communication qui planifie, organise.

<sup>55</sup> M. Legendre assimile la population, non pensante, au bétail en ce sens qu'elle est manipulée par les hauts dirigeants. Celui qui jouit du pouvoir peut être un « souverain Inhumain », celui qui le subit est appelé le Bétail. Actuellement, dans la fusion des genres (« dénié »), il n'existe plus ni souverain, ni bétail, Pour s'adapter dans une institution, mieux vaut ne pas être rebelle.

Pour Pierre Legendre, tout individu appartient à une communauté, institution enfermante, qui, forte du mythe de sécurité, va développer son organisation et sa puissance sur la croyance des individus qu'en dehors, ils sont en danger. La culture Ccarbo, en tant que communauté, est donc la base d'un endoctrinement individuel, social, culturel, organisationnel dans lequel la hiérarchie et l'autorité sont prédéfinies :

- Celui qui habitué à suivre les commandements de la religion, suivra les commandements du chef (père, patron) et les fera appliquer. Les énergies sont maîtrisées et canalisées dans un but d'obéissance, d'efficacité.
- Il est une théorie qui dit qu'on se positionne de la même manière dans le groupe travail que dans le groupe famille. Le management directif qui s'appuie sur le modèle familial Ccarbo consiste à l'identification des chefs au père et à la mère. Les subordonnés identifient inconsciemment ce modèle managérial (managers autoritaires, castrateurs et/ou culpabilisants) au modèle parental.
- En psychanalyse, la reconnaissance du pouvoir s'appuie sur une doctrine de la castration.

<sup>56</sup> Cette histoire, est forcément répétée et soumise à différentes interprétations, elle devient donc fiction. Qui peut dire que la fiction inspiratrice d'un règlement est bien fondée ? Donc qui peut dire que la raison sociale basée sur une fiction subjective est bien ?

<sup>57</sup> Le diction du 3<sup>ème</sup> RPIMA à Carcassonne est « *Etre et durer* », peut on en déduire que c'est applicable à la communauté militaire, elle ne peut ETRE qu'en DURANT. Cesser la répétition, c'est risquer pour la cité de ne plus ETRE.

*n'y a pas d'institutions sans fiction et la répétition est au cœur des systèmes juridiques »*  
(Dezeuze : 64).

### **Quelques définitions théoriques sur Le père**

On peut entendre par père : la Genèse (Dieu), la naissance (procréation), l'évolution (éducation).

Selon Freud, la mère est une certitude (elle porte l'enfant et le fait naître), le père est une hypothèse. Mais, le père a une fonction de construction libidinale pour ses enfants. Il est le moteur, l'origine de la séduction. Il a une fonction d'articulation et de représentation. Selon Lacan, le père est symbole de la séparation, de la construction par la différenciation. Le père fixe l'idée de temps, et d'intemporalité<sup>58</sup>, d'ordre et d'autorité. Selon Catherine Alcouloumbre<sup>59</sup>, le père est un référentiel, il donne du sens. Cette idée d'appropriation est reprise par Jean Daniel Causse<sup>60</sup> : la relation au père déterminerait le fondement du lien entre les individus<sup>61</sup>. Le père représente une juxtaposition dans le temps (succession historique), et une juxtaposition dans l'espace (Dezeuze : 3). Il maintient la notion d'Entre deux (Sibony) : entre son père et son enfant, et entre deux parents (père et mère). Il fait dialectique. Etre père, c'est naviguer entre ce qu'on nous a transmis (valeur, traditions, souffrances...) et ce qu'on voudrait transmettre.

### **Du père comme référence à l'Interdit**

Dans *Totem et Tabou*<sup>62</sup>, Freud symbolise l'image paternelle sur le totem et évoque deux **tabous** fondamentaux : la prohibition de tuer le totem, et d'épouser une femme appartenant au même totem.

Ces tabous se retrouvent dans la composition familiale européenne. Ainsi, si l'inceste est transformé par la religion en Péch, dans la religion, le principe de la Loi, est porté par la règle des *Dix commandements*.

---

58 En 1963, Lacan, dans *Des noms du Père* explique que le père permet une identification, qu'il soit absent ou présent. Il permet à l'individu, et à la société de se construire au-delà du temps.

59 Catherine Alcouloumbre, psychologue clinicienne, exerce la psychanalyse à Paris et est chercheur au centre de recherches et d'accompagnement en psychanalyse.

60 Causse JD., In *Les mythes bibliques au regard de la psychanalyse : étude de quelques grands récits*, Masters communauté et identité en psychanalyse, Concept fondamentaux psychanalyse, 54 pages, page 10, ligne 13.

« *L'inscription dans la filialité, (...) être fils ou fille veut dire ne pas venir seulement de ses parents mais d'une procédure symbolique qui passe certes par quelqu'un, mais qui reste une opération en excès de soi ou de ses parents* ».

61 « *L'inscription dans la filialité, (...) être fils ou fille veut dire ne pas venir seulement de ses parents mais d'une procédure symbolique qui passe certes par quelqu'un, mais qui reste une opération en excès de soi ou de ses parents* » (Causse : 10).

62 Freud publie *Totem et tabou*, en 1913, dans lequel il étudie la psychologie de groupe grâce à la psychanalyse. Freud, à partir de ses observations et des analyses, introduit le mythe de la horde primitive et du meurtre du père, suivi immédiatement de la formation d'une communauté fraternelle qui serait la forme originelle de notre culture. Dans *Totem et tabou*, Freud exploite dans sa démonstration l'archaïsme des hommes sauvages supposé proche de celui de nos ancêtres. Freud postule qu'il y a des comportements, des composantes de la vie psychique qui subsistent au travers du temps et au travers du monde entre tous les peuples (généalogie).

L'homme est donc pris dans un conflit entre ses envies et les interdits de la communauté, que le père fera respecter.

### **Des rôles symboliques du père ? La hiérarchie**

La Nature, par le biais de la généalogie<sup>63</sup> crée une hiérarchie de génération, repère essentiel à la place de chacun. Donc le Père, lien entre l'Être et le Néant, lien de toutes choses, reconstitue un puzzle (passé, présent, futur), il permet d'être et de devenir. Il est un médiateur ancré dans une généalogie, il éclaire et guide son enfant.

Viennent ici se poser les questions de généalogie et de permutation symbolique des places. Le père est là pour aider l'enfant à se différencier de lui-même, selon un long processus de mimétisme, identification, puis séparation *comme une négociation ou un duel, dans la réciprocité*<sup>64</sup> (Dezeuze : 73).

Le rôle symbolique du père est de permettre à l'enfant le détachement. Le processus de réciprocité, d'identification est réel, et non fantasme. Il ne peut être constructif que s'il trouve une limite (différenciation). La généalogie soutient ces processus. Elle pose un ordre chronologique, donc une limite (qui est qui, qui représente qui). Cette temporalité ramène l'individu d'être en devenir (enfant), à être en position (adulte), puis être en transmission (père), et être en fin de vie.

### **Des rôles symboliques du père ? Le pilier du groupe**

Pour Freud, le père est fondateur de la communauté. Freud rattachait le besoin d'appartenance à une communauté au besoin de la protection du père, que l'être va rechercher toute sa vie<sup>65</sup> (on trouve là la causalité psychologique de choix d'une profession).

Dans la société, l'individu est reconnu deux fois, par sa naissance naturelle et par le droit civil : reconnu par ses parents et les autres, il fait donc dès sa naissance partie intégrante de

---

<sup>63</sup> (Dezeuze : 74)

« La généalogie ne fonctionne pas par accumulation de places, mais à coup de perte, par permutation symbolique du sujet à travers les places juridiquement désignées, sur la base de relation œdipienne. C'est le sujet qui doit déménager : il doit apprendre à perdre quelque chose ; mais pour gagner quoi ? La permutation symbolique nous enseigne en quoi consiste l'échange, ou si vous préférez, le changement de registre des identifications, dans l'espace subjectif de l'Ego »

<sup>64</sup> La réciprocité s'exerce dans le sens où la différenciation s'exerce mais ne peut être totale de par le lien de transmission : le jeu du miroir, de réciprocité aura toujours lieu dans les deux sens.

<sup>65</sup> (Freud, 1938 : 4)

Freud, le Moi/ et le sentiment primaire

Freud pense que c'est dans l'individu lui-même, dès son enfance, que se crée le besoin, d'être aidé. En effet, les parents ont des lacunes et ne créent pas un sentiment de sécurité suffisant pour subvenir aux besoins d'indépendance de leur enfant. Le moi primaire est mis à mal. Ainsi, le moi produit donc le désamour, la haine, car il désire un objet qu'il hait aussi car il ne sera jamais Moi, totalement à Moi (l'enfant désire son père ou sa mère). L'écart entre l'envie et l'assouvissement de cette envie ne peut être baissé, ni anéanti et génère un mauvais vécu, une frustration, une haine, de l'agressivité.

« Le moi assure l'auto conservation : pour ce qui concerne l'extérieur, remplit sa tâche en apprenant à connaître les excitations, en accumulant (dans la mémoire) les expériences qu'elles lui fournissent, en évitant les excitations trop fortes (par la fuite), en s'accommodant des excitations modérées (par l'adaptation), enfin en arrivant à modifier de façon appropriée et à son avantage, le monde extérieur (activité) ».

groupes (famille, cité). Ce groupe lui transmet les règles, leur respect et la répartition des rôles. Il ne peut en être autrement. Refuser, c'est sortir de l'ordre social, s'opposer à la volonté de *masse* (Freud, 1929 : 24)<sup>66</sup> : « *L'état exige de ses citoyens le maximum d'obéissance et de sacrifices, tout en faisant d'eux des sujets mineurs par un secret excessif et une censure des communications et expression d'opinions, qui met ceux qu'on a ainsi intellectuellement opprimés hors d'état de faire face à toute situation défavorable et à toute rumeur alarmante* » (Freud, 1920 : 17). La communauté s'auto préserve<sup>67</sup>. Ce processus instaure l'interdit (*Das ding*<sup>68</sup>), censé protéger l'homme.

Or, Lacan explique que le père permet une identification, qu'il soit absent ou présent. Il permet à l'individu, et à la société de se construire au-delà du temps. Ainsi, au niveau inconscient, les pères et mères conservent leurs places symboliques. L'individu devra trouver sa place, dans la communauté, un juste positionnement, un ajustement du *Moi* primaire pour n'être ni trop enfermé, ni trop libre et s'adapter au monde social avec ses évolutions juridiques, civiques, politiques, sans oublier les règles de la Nature<sup>69</sup> et celles de la Cité. Dans cette cité, sont institués des parents, des pères et mères représentant l'ordre (ministres, juges, polices...) qui de par leur fonction symbolique et leur action font office d'autorité. L'armée tiendrait cette fonction symbolique.

### **Des rôles symboliques du père ? L'ordre social**

Le père n'existe que par ce que les enfants font de son image, de sa représentation : les enfants s'approprient leurs pères. Tel un mythe, la liberté d'appropriation de l'image et du signifiant du parent se fait dans un espace propre à chaque individu.

Freud rappelait qu'il n'y a pas de perte dans la recherche d'un objet perdu, ou croyant être perdu. Il ne peut être perdu, il est toujours existant même si réellement, il est absent : « *Quelque chose est là, en attendant mieux, ou en attendant pire, mais en attendant* » (Dezeuze : 22). Ainsi les places dans la famille, dans la communauté sont existantes, déterminées, et... mobiles. La ligature généalogique du pacte social telle que le demandent la religion et la culture occidentale n'est pas aussi rigide et fixe, le sujet peut se construire dans un autre modèle.

---

<sup>66</sup> Freud parle de délire de masse. Les comportements, les relations, les dynamiques de groupe, les interactions sociales conditionnent l'homme et le lient à une communauté.

<sup>67</sup> (Freud, 1938 : 5)

Freud et l'instinct de préservation/

« *Le moi tend vers le plaisir et cherche à éviter le déplaisir. A toute augmentation attendue, prévue, de déplaisir correspond un signal d'angoisse, et ce qui déclenche ce signal, du dehors ou du dedans, s'appelle danger.* »

<sup>68</sup> L'inceste est considéré naturel, inné, mais relégué au non civilisé, interdit par une Loi commune, au fondement de la civilisation :

(Dezeuze : 19) « *C'est dans la mesure même où la fonction du principe de plaisir est de faire que l'homme cherche toujours ce qu'il doit retrouver, mais qu'il ne saurait atteindre, c'est là que gît l'essentiel, ce ressort, ce rapport qui s'appelle la loi de l'interdiction de l'inceste.* »

<sup>69</sup> Non castré, non coupé de ses parents, l'enfant ne peut évoluer, c'est la mort de l'individu et de la cité.

Dans l'ordre social, Freud dit que « *le destin est projection du père* » (Dezeuze : 36), donc, sans place des parents, point de destin possible, point de fatum possible. La généalogie représente le Un multiple<sup>70</sup>. C'est là le point essentiel de l'évolution. L'acte de procréation est à la fois constitution de l'Un (1+1= 3, et création de l'Un enfant) mais aussi coupure d'une part, « *Il ne naît que des fils. Autrement dit, un père est un fils qui fait office de père.* » (Legendre) et d'autre part, « *Quand il y a retournement, les enfants tiennent l'office d'un père impossible* » (Dezeuze : 37).

Le père, le père, mais alors, qu'en penser ? Alors que le papa fait ce qu'il peut, il est géniteur, éducateur... ; le père n'est pas le papa, il a un rôle symbolique. Traduction dans le quotidien militaire, *l'officier n'est pas le papa, il représente le père.*

### **L'armée, conservatrice, sauvegarde les montages institutionnels, familiaux, sociaux**

Selon le principe du pacte social européen, le militaire ne pourra effectuer sa transmission et être père qu'en offrant sa place d'enfant à son fils<sup>71</sup> : Cela ne peut se faire que dans des conditions individuelles et sociales bénéfiques « *si déjà son propre père lui avait cédé sa place, (...) si le tiers social (...) énonce ce qu'est la vérité de cette place en mettant en scène précisément l'image institutionnelle du Père* » (Dezeuze : 43). Ainsi, l'enfant dans le militaire (on a tous une part d'enfant en nous) retrouvera sa place. Il s'adapte aux mouvements. Il suit son principe de plaisir<sup>72</sup> qui le guide à rechercher des plaisirs primaires, qui le relie à ses parents. Donc l'investissement de l'objet, de la place parentale est possible et même essentiel pour chaque individu.

L'institution militaire, en tant que construction historique et encore contemporaine, d'individus sauveurs, sanctuariserait un espace de sauvegarde du pacte social traditionnel : « *Les montages institutionnels – dont le juridisme classique résumait la complexité et la fragilité par le discours du père incertain – ont pour finalité la reproduction des vagues humaines successives sans trop de casse subjective* » (Legendre, 1989 : 205).

L'armée, en tant que référence parentale assurerait, d'une part, une sécurisation et fidélité du militaire par le rattachement au principe de Raison, et d'autre part une répétition du schéma

---

<sup>70</sup> Un visage est composé de tous les visages de sa famille, et des visages qu'il a eu dans sa vie, une ville est constituée de son histoire architecturale, ce qu'il en reste ce qu'il devient... Un est la puissance de l'ensemble, indénombrable, et est chaque élément de cet ensemble. (Richard Jenkins, sociologue)

<sup>71</sup> (Dezeuze : 43).

« *Lorsqu'un humain devient père, il n'est pas subjectivement en place automatique de père vis à vis du nouveau venu, il doit conquérir cette place en renonçant à son propre statut d'enfant. Autrement dit, il doit mourir à sa condition d'enfant pour la céder à son enfant* »

<sup>72</sup> (Dezeuze : 23)

« *C'est cet objet, Das ding, en tant qu'Autre absolu du sujet, qu'il s'agit de retrouver. Ce n'est pas lui que l'on retrouve, mais ses coordonnées de plaisir (Freud, Ethique, p65)* »

« *Dans ce principe de réalité (...) ce qu'il y a dans Das Ding, c'est le secret véritable... (...) c'est l'état d'urgence de la vie (Freud, Ethique p 58)* »

familial, soit **la préservation de la communauté militaire par la transmission de ses valeurs.**

En effet, **un des rôles symboliques du père est la transmission de l'ordre et de la discipline sociale** : « *Ce qui fut fondé avec le père s'achève avec les masses* » (Dezeuze : 34). Accepter la nature sans y poser des règles ne différencie pas des animaux et mène au conflit permanent pour conserver les hiérarchies. Les règles de la Cité instaurent une discipline qui garantit une paix contrôlée, évitant ainsi une perte de maîtrise de la chose, *Das Ding*.

Chez le militaire, la pulsion de mort existerait toujours. Ainsi pourrait-t-on dire plutôt que « *De père je jouis castré* » (Dezeuze : 33), « de père, je jouis tué ». Et par tuer, il s'agit de tuer socialement. Le père social absent n'est que plus présent par la recherche de père qu'il génère dans les générations sans père, sans repère. En tant que dénié, le père est sublimé (*Totem et Tabou*). La logique de Pierre Legendre est alors compréhensible, l'absence de père sur le plan réel engendre sa recherche sur un plan symbolique. Si elle n'aboutit pas, elle conduit à une recherche sur un plan pratique et archaïque : retour à la violence et au meurtre pour rétablir la hiérarchie (valeurs des Gangs de rue), la recherche du pouvoir : « *Du pouvoir, on ne jouit que castré* » (Dezeuze : 33).

Selon la culture chrétienne, la punition et la souffrance permettent par pénitence, une lecture distanciée et cicatrisante et autorisent une rédemption. Non castré, l'individu ne se positionnerait pas dans la société car il n'en ressentirait pas le besoin. Bien avec son *Moi* primaire équilibré, il ne chercherait donc pas à évoluer : pour grandir, l'individu aurait-il besoin d'être en déséquilibre ? Ce manque l'obligerait à chercher une stabilité, une contenance, qui peut nécessiter la soumission au pouvoir, à l'autorité, à la hiérarchie<sup>73</sup> : « *Pour jouir de la cité, on n'en jouit puni* » (Dezeuze : 33), de la caserne...

### **La fonction paternelle d'ordre, d'autorité**

Selon Lacan, « *Le père, c'est la barre, il maintient le rapport signifiant/signifié* ». Le *Nom du Père* est le signifiant fondamental, l'universalité de la Loi, de la règle, de l'Ordre. Le père symbolique existe grâce et par la mère, c'est la mère qui fait le père qui lui laisse ou non une place, qui lui fait la place, qui porte un message dans son discours. Le père existe tel qu'il est reconnu par la mère. Il faut donc « *Distinguer papa (quotidien), de père (symbole, signifiant), de nom du père (séparation). Le père est un point de capiton du matelas. La fonction paternelle fait nœud. Si on enlève cette fonction, le matelas est cassé* ».

---

<sup>73</sup> Ainsi, toute personne ne peut rester sur un seul membre inférieur (castration, amputation de soi) sans perte d'équilibre rapide. Il y a obligation soit de reposer le pied, soit de se tenir, soit de mettre une prothèse (chercher équilibre avec une substitution), soit de rester assis (pas de recherche).

Dans l'armée, cette fonction paternelle tisse des liens qui viendront se poser sur le tissu de la psyché afin de limiter les risques de ruptures lors de traumatismes. D'une certaine manière, l'armée se rapproche de la psychanalyse freudienne :

D'une part, car elle travaille sur la mort. La mort est le début et la fin, et nous menace en permanence, on ne peut lui échapper, on peut juste vivre avec cette idée. D'autre part, car elle se fonde sur un modèle patriarcal. En effet, la caserne institue le père : le *Nom du père* comme loi interdit la jouissance et en tout cas y pose des limites<sup>74</sup>. Freud croyait au *Nom du Père* qui représente la limite, la Loi. Dès le deuxième topique, avec l'élaboration du *Moi, Ça, Surmoi*, le père fait référence au *Surmoi*, levier entre autorité et culpabilité. Le *Surmoi*, est l'expression de la loi, du père, qui fait sortir de la confusion (Paturet, 1990 : 94) alors que pour Nietzsche, le *Surmoi* était mauvais et pathologique. Le *Nom du père* est universel : il établit l'ordre et le garantit, et à la fois il n'existe pas, il n'est pas palpable. Il est inexistant concrètement, et obligatoire psychiquement. L'institution jouerait ce rôle, par une réalité contraignante, une discipline ferme, et au-delà, dans l'instauration de l'idée d'un Ordre supérieur (vaquant entre notion de hiérarchie et dimension spirituelle).

Ainsi, l'Ordre opèrerait... sans cesse... chez le militaire. La caserne, comme organisation socio-professionnelle persistante dans la vie privée du militaire, et représentante de l'institution militaire, tiendrait place de *Nom du père*, ou en tout cas une fonction paternelle. La caserne assume donc une fonction protectrice et identitaire.

### **La fonction du père : séparer le désir de la jouissance.**

L'objectif d'instaurer un espace de vie psychique, qui permet d'être traumatisé par le fait d'avoir tué plutôt que rester dans la jouissance de tuer, dans l'*ubricité, la démesure et la diaphorie morale* (Paturet, 2009 : 50), forme de pulsion qui n'est plus maîtrisable, et que JB Paturet nomme *renoncement pulsionnel levé* (Paturet, 2009 : 50). La perte de cet espace fait basculer et fait rechercher cette jouissance sous un mode pulsionnel non maîtrisé. Le père vient poser l'interdit, afin de ne pas basculer dans la jouissance, ou la toute puissance. Cette fonction essentielle et renforcée du père dans l'institution militaire viendrait sauvegarder le militaire de sa jouissance (jouissance de tuer), en instaurant le *Nom du père*...

Pour le militaire, cela va permettre de faire la différence entre le désir de tuer (Paturet, 2004 : 21) et le jouir de tuer. L'armée ne peut se permettre de fabriquer des tueurs incontrôlables. L'officier en est le garant.

---

<sup>74</sup> Dans cet espace peut naître le désir. Le nom du père induit la castration comme libération de l'être, la création d'un espace de vie. La jouissance, elle, va vers la pulsion de mort.

### **Le sujet institué par l'institution et la fonction paternelle de l'officier**

Finale­ment, étudier le comportement des individus dans la cité développe la compréhension de la psyché (Dezeuze : 3), étudier un groupe (sociologie) développe la compréhension de l'individu, étudier un ensemble permet de comprendre l'Un (Lacan).

Le père, les parents ont donc autorité par la négativité qu'ils créent en leur enfant : en créant un manque, ils le poussent à se compléter et se remplir. Le sentiment d'incomplétude serait donc la base de l'évolution individuelle et sociétale. **L'institution militaire doit donc faire office de référence parentale et amener petit à petit sur le chemin de la permutation symbolique des places, le militaire qui a mûri son positionnement professionnel. Ceci n'est accessible que pour le sujet ayant suffisamment grandi dans l'institution (maturité et sens des responsabilités).**

**L'armée transmettrait le respect du pacte social.**

**Le montage de la filiation se ferait donc par un positionnement de l'institution militaire comme sacrificatrice (lie et délie), socialisatrice (inscrit dans le pacte social).**

En aucun cas, il ne peut y avoir retournement : le militaire fera un jour office de référence parentale, mais ne prendra cette place que si elle lui est attribuée. En effet, *le sujet est institué par l'institution* : L'inconscient individuel et collectif nous place en « enfant de » : le militaire est enfant de son institution, fils dans sa caserne. Il ne peut donc pas y avoir de positionnement autogène spontané. **La fonction militaire et la fonction de commandement se mûrissent, elles sont les fruits d'un processus.**

**L'armée normative contient la psyché du sujet**, en actionnant la Raison sur un plan concret, réel et imaginaire, et en jouant sur les élaborations généalogiques et les aménagements de sa structure de personnalité. D'après tous les chapitres précédents, l'armée viendrait combler un manque de l'individu en faisant référence (elle fait croire à une complétude du manque), et blocage (sur une identification au père).

En quoi l'institution militaire légitimerait le Tuer, tout en préservant le Bien en l'homme ?

Les éléments de réponses sont complexes : fonction clinique paternelle, institutionnalisation du sujet comme individu et militaire, affirmation, restauration ou réparation de l'identité, clarification de la loi, de l'interdit de l'accès à la toute puissance tout en maintenant le mythe... voilà de nombreux rôles que l'institution militaire accomplit.

Ainsi, donc, l'institution militaire crée et maintient le militaire dans un rôle d'élément obéissant. Elle le formate, le conditionne. Elle le rassure et l'intègre dans un corps



communautaire. Elle s'appuie pour cela sur le mythe du sauveur, et la référence au père ; elle entretient la croyance en une dette imaginaire et symbolique. La communauté militaire s'appuie sur la discipline et la cohésion. Elle transforme, en utilisant un besoin d'identification à une communauté, un *Moi* primaire fragilisé, en recherche de sécurisation et d'identification. Elle fait croire au militaire qu'il est le sauveur. Ainsi, il est prêt à *Mourir pour la patrie*. Et paradoxalement, actuellement, le militaire formé à *Mourir pour la patrie*, est de moins en moins prêt à vivre le traumatisme de la guerre...

L'institution militaire vient se porter garante d'un respect et d'une transmission du pacte social. Elle ordonne le militaire comme sujet de lui-même et de l'institution. Elle vient établir son identité, en lui permettant de se socialiser, de se professionnaliser. Elle joue donc une fonction clinique. En effet, comme tout professionnel, le militaire est en quête d'une réparation et d'une valorisation de soi. Ainsi, l'armée vient combler un manque. Elle institue le militaire comme fils, d'abord, et l'inscrit donc, dans une généalogie.

## 1.4/ LA FONCTION CLINIQUE DE L'ARMÉE

### 1.4.1/ La fonction clinique instituante et socialisante de l'armée

« Je me demandais si l'abnégation de soi même n'était pas un sentiment né avec nous ; ce que c'était que ce besoin d'obéir et de remettre sa volonté en d'autres mains, comme une chose lourde et importune ; d'où venait le bonheur secret d'être débarrassé de ce fardeau, et comment l'orgueil humain n'en était jamais révolté. Je voyais bien ce mystérieux instinct lier, de toutes parts, les peuples en de puissants faisceaux, mais je ne voyais nulle part aussi complète et aussi redoutable que dans les Armées la renonciation à ses actions, à ses paroles, à ses désirs, et presque à ses pensées ». (Alfred de Vigny, 1835 : 51)

#### L'exemple, *Le crime du caporal Lortie, Leçons 8, traité sur le Père. Legendre*

Le caporal Lortie appartenait à l'armée canadienne. Il était marié et père lorsqu'il demanda une permission pour aller voir sa famille. Mais, cette permission fut refusée. Connu comme un très bon élément, il décompensa : le 8 mai 1984, il entra dans les locaux du gouvernement québécois, tua trois personnes et en blessa huit autres. Puis il s'assit dans le fauteuil du président de l'Assemblée Législative. Un ancien officier de l'armée, travaillant à l'assemblée réussit à le calmer, et lui permit de se rendre, en faisant rappel de l'Ordre militaire : « *la référence militaire, et le cadrage par le règlement jouent à ce moment un rôle déterminant dans l'arrêt du passage à l'acte* »<sup>75</sup>.

Dans ce livre, écrit en 1989, l'institution québécoise décrite ouvre la réflexion sur l'institution européenne, dont elle est issue. Legendre déconstruit l'élaboration du système judiciaire, institution aux fondements religieux. Il critique également le monde médical et en particulier la psychiatrie qui médicalise la justice. Selon Legendre, elle enlève la partialité d'un jugement civil. Cet exemple démontre l'importance de la fonction clinique de l'institution, et ici, de la justice. Legendre explique la Raison, dé-Raison, **les normes sociales et le besoin des individus d'être contenus par une fonction clinique de l'institution.**

---

<sup>75</sup> Granier S., *Comment ce qui est forclos revient dans le réel ?*

(<http://analysefreudienne.net>, consulté le 31/03/11)

Le caporal Lortie a voulu tuer le Père en attaquant les membres du parlement du Québec. Par chance, peu de personnes étaient présentes. Dans ce geste, il ne sera arrêté qu'après avoir tué trois personnes et blessées d'autres personnes. Auparavant, il a envoyé trois cassettes, pour avertir de son projet meurtrier. Il comprend la gravité du geste puisqu'il souhaite être stoppé dans son élan (maintien en caserne, cassettes informatives...) mais cela n'arrive pas. Ce passage à l'acte, dans sa préparation connaît tout le paradoxe de la conscience et de la pulsion. Denis Lortie espère être stoppé dans sa pulsion en étant tué : en allant anéantir les autres, il espérait être anéanti. Il espérait que la Raison allait prendre le dessus sur la dé-raison. Mais, ce ne fut pas le cas. Le caporal concevait son acte comme un suicide, il s'attendait à être tué rapidement, dès le début, par les gardes en faction. Il fallait pour lui, dans le même mouvement, tuer et être tué. C'était un acte d'anéantissement. Mais, aucun frein ne fut posé, et il interpréta cela comme un signe du destin, son « fatum » ?

Mais quel rapport avec l'armée ?

La fonction de l'institution militaire va maintenant être développée, en s'appuyant sur les idées majeures de Legendre : positionnement de l'institution au regard d'une histoire qui la fonde, immobilisme institutionnel, jeu symbolique de l'institution, place du militaire comme sujet institué.

### **Du respect de la Référence paternelle**

Pourquoi la recherche du Père dans l'institution militaire ? Cette question revient encore.

Entre mère patrie et père état (dialectique parentale), l'homme qui s'engage dans l'armée aurait un besoin primaire et inconscient. Il serait soit en perte de repère, soit en demande de reconnaissance vis-à-vis de ses parents. Le sujet chercherait sa place vis-à-vis du père, et une valorisation par la mère : être un militaire comme son père, comme la tradition familiale, être meilleur que son père (complexe d'Oedipe), s'en différencier (certains y arrivent).

Dans la recherche d'affronter des combats aussi durs que le père, l'individu serait dans le besoin de reconnaissance (mythe Œdipe), mais il n'anticiperait pas la rencontre avec la réalité du combat (mythe du sauveur), celle qui a durci son père, mais qui l'a aussi traumatisé, et fermé aux autres, enfermé dans sa douleur (dialectique des mythes et dissociation vis-à-vis de ces mythes).

### **Le forclos revient dans le réel...**

Que peut-on dire de Denis Lortie ? Enfant de famille nombreuse, père tyrannique aux violences destructrices qu'il nie. La folie généalogique est-elle transmise ? L'acte terrible de Denis Lortie s'interprète pourtant. Il ne s'agit pas de pardonner mais de comprendre quel échafaudage psychique, social, institutionnel peut amener au parricide.

Le psychanalyste comprendra que Denis Lortie a reproduit la place de père dans la généalogie et s'y est lui-même inscrit, en commettant cet acte répétitif de violence paternelle<sup>76</sup>.

---

<sup>76</sup> Granier S., *Comment ce qui est forclos revient dans le réel ?*

(<http://analysefreudienne.net>, consulté le 31/03/11)

« Il a eu un père, mais un père qui exerçait un pouvoir tyrannique sur l'ensemble de sa famille, femme et enfants, un père que Pierre Legendre compare au père de la horde du mythe freudien, possédant toutes les femmes, y compris ses propres filles. Certains frères aînés de Denis Lortie avaient même envisagé de l'assassiner, ils avaient pour cela dissimulé des armes, et c'est à cette époque qu'il va finalement être dénoncé par sa fille aînée, victime d'inceste, être arrêté, et condamné à trois ans de pénitencier ; à partir de son arrestation, les liens ont été totalement rompus avec sa famille. Il a donc disparu à ce moment, dans ces circonstances, alors que Denis avait dix ans. Il a donc vécu avec ce père terrifiant, qui exerçait son pouvoir absolu ponctué de sévices, d'abus sexuels en tout genre, et qui finalement a été annulé par la justice, au point de disparaître.

Le fait d'avoir lui-même à occuper la place du père a été pour Denis Lortie un pas extrêmement difficile à assumer. Il avait deux enfants, un garçon de quatre ans et une fille de quelques mois. A chacune de ces deux naissances, il a été très angoissé ; il en parle à son procès comme étant un fait dont il n'a jamais fait part à personne : « est-ce que je vais être pareil ? Est-ce qu'il va survenir la même chose ? » Il y a là pour lui un impossible dans le fait de devenir père, va-t-il être comme son père ? Lorsque ses enfants manifestent un symptôme ou une opposition, il vit alors quelque chose d'inassumable. A deux ans, son fils avait arrêté de parler. Lors d'une séance chez un orthophoniste, celui-ci a demandé : « l'enfant est-il battu ? » Lortie commente : « je me suis senti comme, comme coupable de quelque chose qui était de ma faute. Et je ressentais comme l'étau se resserrer à l'intérieur de moi. » La question pour lui était donc : « Allait-il être comme son père ? » Il faut remarquer que c'est le procès qui l'amène à formuler cette question du père, alors qu'il est confronté à l'institution sociale

L'institution militaire, représentée en plusieurs points de l'histoire de ce drame se pose comme référence paternelle. Cette image a valeur d'interdit, de cadre, d'encadrement. Malheureusement, dans le cas du *Caporal Lortie*, la défaillance du père biologique est telle que les failles sont ouvertes, et qu'elles ne peuvent être contenues durablement par le discours de la raison militaire. **L'armée fait office de fixateur externe (prothèse)**, qui s'est rompu... C'est l'appel à une autre institution, la justice, qui va revenir poser l'interdit, *Das ding*, à sa place, comme limite pour l'individu et comme rappel du pacte social. L'armée a pour un temps réussi à compenser les failles initiales du caporal, mais ne l'a pas guéri.

### **La référence paternelle, entre Raison et dé-Raison**

Denis Lortie est soumis à un paradoxe : il tente d'être dans la Raison, mais il doit prendre sa place de père qui est de l'ordre de la Dé-raison. En tant que militaire, il doit combattre, agir. En tant que sujet de la société, il doit reprendre sa place de père, y survivre.

Or, les traces paternelles sont agressives. Denis Lortie suit donc le chemin de l'acte violent : « *Dans les défaites de la limite, la débâcle, quelle qu'en soit la forme socialement visible, touche la descendance. A moins que ne s'interpose, venant d'ailleurs que de l'enfer, un discours séparateur* » (Legendre, 1989 : 10). Ainsi, l'institution militaire qu'il rencontre à 17 ans tiendra ce rôle de séparation, de cadre et aidera l'adolescent à intégrer le monde adulte et professionnel. Mais lorsque le discours devient trop autoritaire, et semble injuste, il s'assimile alors à celui de son père dont l'autoritarisme et la colère étaient confusiogènes pour la famille Lortie<sup>77</sup>.

### **L'institution, contenante**

Au travers de l'étude du cas Lortie, on observe un individu en perte de repère, pour lequel l'Etat, d'abord en tant qu'institution militaire et ensuite en tant qu'institution judiciaire tient une dimension normative. Ce discours vient restructurer un chaos interne, issu d'un chaos familial, dans lequel la famille ne tient pas lieu de repère et d'ordre social. L'armée se pose en famille adoptive, dans laquelle les identifications sont claires, marquées, limitées (dialectique ordre/ désordre, structure / chaos psychique). La famille biologique est le contre-exemple par excellence, ou pourrait-on dire, par déficience, d'une déstructuration des places de chacun,

---

*de la loi. Je pense qu'auparavant, il ne pouvait pas le faire. Le signifiant père ne pouvait s'inscrire comme référence, c'est pourquoi il était soumis à ces constructions délirantes. On peut constater, dans toute cette histoire, qu'il y a, chez Denis Lortie, une propension incessante à rencontrer et à s'affronter à la limite incarnée par l'interdit.* »

<sup>77</sup> (Legendre, 1989 : 10).

« *On ne doit pas perdre de vue, dans le drame de Lortie - fils meurtrier en acte de l'image du Père- le jeu inconscient des images familiales précisément : à la figure despotique d'un père de la horde non mythique mais en chair et en os, fait pendant un implacable empire maternel, image symétrique de la mère trônant, confisquant dans l'insu le désir d'un fils assigné à une place de faire valoir* »

d'un renversement, retournement des places. Denis Lortie parvient à maintenir une place sociale grâce à la canalisation et l'étayage qu'apporte le discours militaire. **La communauté militaire a donc une fonction clinique en ce sens qu'elle vient faire office de charpente : transpositions civilisées dans la culture** (Legendre, 1989 : 10).

### **L'identification, sauvegarde du *Moi***

« *La bonne échelle n'est rien d'autre que l'état de la croyance du père dans une société. Il s'agit de comprendre ceci : que l'interdit est avant tout un problème de vérité – la vérité de la différenciation humaine. Tel est le sens de l'office du père, indissociable du principe de Raison, dont il est en somme la traduction juridique. Tout parricide le dévoile : le meurtrier s'attaque à la construction même de la Raison* » (Legendre, 1989 : 14). Lortie a pu trouver dans un premier temps, dans le discours militaire cette possibilité d'identification. Mais lorsque son chef s'oppose à sa demande que lui-même trouve justifiée, et normale, la normalité instituée par l'armée, et la référence au père militaire perd sa valeur de repère en se plaçant dans une nouvelle forme d'autoritarisme et d'incohérence du père que Lortie a connu enfant. Il ne reconnaît plus cette référence paternelle. Cet interdit de permission devient un outrage à sa vérité, sa réalité d'individu. C'est un abus de pouvoir qui vient ouvrir la porte du refoulement de sa colère contre l'image paternelle. Le forclos fait intrusion brutale dans le réel.

Cette référence paternelle choisie est donc tout à coup rejetée, car l'interdit qu'elle pose n'est pas justifié. Etant injuste, il ne peut plus s'appuyer dessus comme repère, et s'y oppose. C'est le déclenchement, inopportun, mais réel, de sa différenciation. Différenciation qui coûtera la vie à ses victimes, différenciation dans laquelle la séparation symbolique (tuer le père) rejoint la séparation réelle (tuer réellement) (la dialectique ne se fait plus, la dissociation est pathologique, elle devient clivage).

Denis Lortie changera ensuite de référence paternelle : il passera de l'armée à la justice. Dans l'armée, il aura trouvé une identification, porteuse de repères, au père ; dans la justice, en rejetant l'expertise psychiatrique, et en utilisant la fonction clinique de la justice, il accèdera à une différenciation, porteuse d'évolution. Denis Lortie demanda à être considéré, et jugé, non comme un fou, mais comme un criminel : il se repositionna ainsi dans l'Ordre social. Ainsi réapparaît ici, la fonction clinique de l'institution : Référence, Raison, respect d'un ordre social occidental bien établi.

## Tuer, et les variabilités de l'interdit

Sous quelles Humanités, le discours militaire tient-il lieu de Référence ?

Moralement interdit, historiquement réalisé, le meurtre est un imbroglio anthropologique<sup>78</sup>. Il est intéressant de concevoir à quel point la limite de l'interdit est essentiellement variable. Cette flexibilité de la limite, du *Das Ding*, est plus que dangereuse. Elle autorise le passage à l'acte. L'institution militaire est ainsi paradoxale : au nom de la vie, de sauver des vies, elle engage à tuer.

Pour le militaire, tuer devient un passage à l'acte ordonné par le Père. Tuer se transforme en geste technique maîtrisé. Le sacrifice de l'autre, ou de soi même, est considéré comme un devoir : ce serait un passage obligé pour s'identifier à la référence paternelle symbolique. L'ordre de tuer est donc fantasmatiquement et inconsciemment relié à la référence paternelle (Horde primitive, tuer le père). La mise en acte est l'obéissance à la référence paternelle toute puissante : le franchissement du symbolique au réel est réalisé. Mais, le risque majeur est que la Raison bascule en Dé raison (confusion des instances psychiques).

Le fantasme de meurtre, naturel pour tout individu, est exploité dans la profession : l'armée crée un militaire, l'individu arrive avec son passé, et le présent est transformé. Il est intégré à un ensemble, il est utile. L'individu est donc amené à concevoir l'inconcevable, à réaliser l'interdit. Il est donc préparé à la dissociation utile pour se protéger.

En effet, l'armée valide et contrôle un passage à l'acte dans des conditions bien précises, s'appuyant sur une nécessaire obéissance, discipline, et psychologie adaptée. Elle doit prendre en considération, comme un thérapeute, le risque d'échappement au traitement, c'est-à-dire à la Référence parentale : l'infraction des conditions du passage à l'acte. Tel Lortie, il y a plusieurs cas ainsi répertoriés<sup>79</sup>.

---

<sup>78</sup> (Legendre, 1989 : 25).

« Tuer sans être appelé meurtrier. Je pense que c'est d'abord à cela que nous sommes confrontés, lorsqu'il s'agit de situer la mise à mort dans l'humanité. Sur quelle base est distribuée l'innocence ? (...) Sur fond d'histoire des droits romain et canonique, de théologie de la pénitence, puis de grands travaux criminologiques, la tradition répartit les meurtres en deux classes fondamentales. D'un côté, les meurtriers légitimes, du soldat ou du bourreau -cas d'école ; de l'autre, les meurtres illégitimes, soumis à la casuistique pénale»

<sup>79</sup> Pour exemple, un psychiatre militaire américain a ouvert le feu sur sa base militaire et tué 13 soldats en 2009. Scénarios similaires...

### **Le montage et la variabilité de l'interdit en usage ?**

Quelles sont les conditions d'efficacité de la Référence en usage ?

« *C'est ainsi que procède le montage de l'interdit dans l'humanité : en représentant le meurtre sur une scène, à partir de laquelle s'établit l'écart entre la Loi et le sujet* » (Legendre, 1989 : 32). Or, dans la représentation du meurtre, de l'acte de tuer, l'institution militaire réduit l'espace entre la Loi et le sujet (dialectique *Moi/Surmoi*). Si cet espace réduit, le sujet a logiquement moins d'espace, moins de liberté, moins de recul : il peut être amené à ne plus trouver de limite entre la Loi et lui-même (*Moi/Ca*). Il peut s'identifier à la Loi, se croire la Loi (dissociation impossible voire fusion des instances psychiques *Ca Surmoi*) : la confusion s'installe entre le sujet et la Loi. Le sujet croit être Référence de Loi, il devient dangereux.

Il est donc primordial que l'institution militaire veille dans son discours à **maintenir cet écart entre la Loi et le sujet, ce qui en pratique se réalise par l'intercession de l'officier** : « *Ce mécanisme a pour fonction de désamorcer les fantasmes de meurtre en dessaisissant le sujet de la pulsion meurtrière, déléguée de la sorte à l'espace divin. Il s'agit en somme de faire passer le sujet humain, grâce à l'écart institué, du registre de l'agir à celui de la parole* » (Legendre, 1989 : 32). (Dissociation *Ca / Surmoi* pour laisser l'espace au *Moi*).

## 1.4.2/ La fonction clinique militaire contenante

La psychanalyse rappelle qu'avant d'être et d'appartenir à un groupe, nous sommes sujets. L'individu ne peut faire l'impasse de cette notion, de cette compréhension. Un siècle après les écrits de Ferenczy, Abraham, Breuer, et Freud sur le militaire, la question de la prise en charge de l'état psychique du militaire est encore à travailler. En cela, ce travail ne peut prétendre à affirmer la vérité du militaire ou de l'institution, tout simplement car ce serait enclore l'infinie possibilité d'évolution. Ce qui est intéressant ici, c'est de **comprendre comment le militaire se construit de l'ensemble des représentations qu'il a de ce milieu, de l'ensemble des projets et des envies, des objectifs qu'il a, ainsi que de l'ensemble des « objets » que ce milieu lui apporte pour le construire, le soutenir, le structurer, le contenir, le mailler, l'enchaîner... avec son accord.**

L'institution militaire s'appuierait sur un point de rupture entre le vide et la création, entre le néant et l'énergie. Elle viendrait se loger sur une faille du *Moi* primaire qui nécessite confort et réassurance.

**L'armée aurait une fonction clinique séparatrice, sacrificatrice, socialisatrice, qui s'appuierait sur une référence parentale, et une représentation de la Raison.**

Pourtant, la fonction clinique de la différenciation du fils par rapport au père n'est pas bien opérante. En fait, cette étape de maturation, séparation est une étape essentielle au sujet, mais ce processus s'élabore rarement. Le militaire accepte une perte, celle de sa liberté, de son choix, celle de sa vie, il tolère cette perte tant qu'est entretenu l'espoir de réparation attendu de la hiérarchie, considérée comme l'Autre, l'Autre au pouvoir tout puissant, à même de restaurer. La croyance, la confiance ou autrement dit, le processus de transfert sont là. Cette référence est essentielle pour le maintien de l'Ordre, la structuration de la société, le maintien du pacte social. En effet, le père référent du militaire, vient compléter, et parfois remplacer Dieu le père de la religion catholique. En ce sens, il est **essentiel de maintenir une croyance entre le chef/père et le militaire et à la fois d'entretenir une distance.**

**La cohésion du modèle familial militaire jouerait un rôle clinique concret. Mais la restauration du narcissisme par un processus de réparation n'a d'ancrage et de persistance qu'à l'unique condition que cette recherche soit consciente. Sinon, la référence institutionnelle officie juste comme une prothèse. Elle fait exosquelette structurant et possiblement temporaire.**



L'armée viendrait donc faire réparation par des processus complexes plus ou moins entretenus.

**L'armée aurait une fonction clinique de réparation du narcissisme. Tout d'abord, elle façonnerait l'homme pour devenir un militaire, professionnel obéissant, par un processus d'identification au père. Le processus de différenciation resterait bloqué au stade d'identification primaire. Ensuite, elle instituerait le militaire en tant que sujet (en lui donnant une place socio-professionnelle). Le processus de différenciation pourrait alors débiter.**

L'armée agit comme un **système de psychothérapie institutionnelle : les officiers représentent l'institution, et exercent la fonction contenante** par l'exercice de la référence à la Loi (la fonction paternelle). Pourtant ce système militaire montre des failles : le militaire de retour à la vie civile perd ses repères et peut donc décompenser un syndrome psychotraumatique.

Mais **chez l'officier il semble que le sens des responsabilités, et une plasticité intellectuelle lui permettent d'effectuer des mouvements psychiques de sauvegarde.**

**L'institution militaire prépare le commandement au conflit psychique.**

La réflexion reste ouverte sur les capacités psychiques des officiers. Bien sûr, il est impossible de faire une généralité à partir de quelques personnalités. Mais demeurent des questionnements sur les aptitudes nécessaires aux hommes de commandement.

**L'armée réorganiserait le psychisme de l'officier, par l'entraînement à la capacité de dissociation comme par excitation artificielle.**

### 1.4.3/ Un sujet institué, une psyché soutenue

« *La vivacité de la jeunesse et la lenteur de l'âge mûr finissent par prendre la même allure, et c'est celle de l'arme. L'arme où l'on sert est le moule où l'on jette son caractère, où il se change et se refond pour prendre une forme générale imprimée pour toujours.*

*L'Homme s'efface sous le soldat* » (Alfred de Vigny, 1835 : 44)

Le maillage institutionnel décrit jusqu'alors conjugue le verbe contenir. L'armée doit maintenant conjuguer le verbe soutenir.

Contenir est rassurant et enfermant. Soutenir est rassurant et valorisant.

#### **Comment le degré d'institutionnalisation influe sur la culpabilité et la loyauté ?**

Il s'agit de comprendre comment un geste peut être perçu comme anodin selon l'institution à laquelle on appartient et le degré d'intégration de cette institution dans le fort intérieur. Ce phénomène se pose pour les génocides : comment commettre des gestes inhumains sans culpabiliser ?

« *La face généalogique de la causalité, c'est le principe de paternité, qui institue la Raison des fils. Ainsi, l'échafaudage structural de la Raison commande t'il à la fois l'institutionnel proprement social et l'institutionnel subjectif* » (Legendre, 1989 : 63). Ainsi, l'armée constitue ce rappel solennel, et inscrit ses sujets dans un discours de Raison, les dégageant un certain temps de la culpabilité individuelle car « *Il s'agit en somme de canaliser et civiliser la subjectivité, en rapportant la représentation de la culpabilité au discours fondateur de la Loi, c'est-à-dire en la référant* » (Legendre, 1989 : 69). « *La culpabilité est à la fois la présence intérieure de l'institution et le critère de dimension institutionnelle qui le dépasse. Donc, pas de culpabilité sans sujet institué* » (Legendre, 1989 : 69). Donc, l'armée en référant la subjectivité du militaire au père normaliserait son passage à l'acte, canaliserait la culpabilité qui s'y rattache, et civiliserait. En effet, cette culpabilité doit être gérée afin de ne pas devenir un frein, ou une faille.

Institutionnalisant le sujet, l'armée maintiendrait le respect de l'autre, de la communauté, de la Loi (sans élaboration psychique requise) : « *l'interdit n'est rien d'autre qu'imposer la part de sacrifice qui revient à chacun, pour rendre possible la différenciation nécessaire au déploiement des générations* » (Legendre, 1989 : 137). En effet, le renoncement et le sacrifice

sont la base du fonctionnement de la société. Ainsi, autrement dit, et comme dit Legendre, en quoi l'institutionnalité et la problématique œdipienne sont-elles liées ?

### **Comment le degré d'institutionnalisation influe sur le transfert et la dette ?**

**L'Armée jouerait du processus de transfert et contre transfert, basé sur le lien de croyance.** Le don et la dette lieraient le militaire à son institution qui exploiterait cette dette.

Le transfert, « *C'est la réalisation même du rapport humain sous sa forme la plus élevée, la réalisation du symbole* » (Lacan, 1963 : 59). Lacan distinguait deux types de dettes ressenties : la première serait imaginaire (la vie serait un dû, ce qui générerait chez le sujet la culpabilité et la nécessité de s'acquitter de cette dette de vie, au prix d'un sacrifice), la seconde serait symbolique (la vie serait un don, n'engendrant pas de sentiment de redevabilité, mais pouvant générer l'envie de transmettre ce don, d'offrir ce que l'on a reçu).

Le militaire se sacrifierait pour une dette, mais le risque est de n'être jamais à la hauteur de ce que le sujet pense devoir, ou être attendu de lui (exigences surmoïques). La dette devient iremboursable, et pourtant il consacre sa carrière, voire perd sa famille, à la payer (dialectique *Surmoi/ Idéal du moi*). La culpabilité est permanente et exerce une emprise sur la psyché. Le militaire serait donc sujet soumis à une dette<sup>80</sup> imaginaire, que l'armée transformerait en dette symbolique (référence paternelle transférentielle).

### **L'officier, support de transfert du fantasme paternel**

Le transfert est donc une projection de soi sur l'autre : on oublie l'autre. C'est ce que réaliserait le militaire sur l'institution militaire. Ainsi, la référence paternelle vient combler un vide, un manque, une absence. Elle se positionne comme une rustine sur un pneu, elle vient collaber un trou, mais ne vient pas éclairer le trou (collage identificatoire voire collusion sans élaboration). Ainsi, la référence paternelle est source d'inspiration, d'identification ; elle draine l'énergie vers un point de satisfaction suffisamment bon.

Finalement, l'armée est le fruit de fantasmes, et en tant que tel, génère le plaisir. Le militaire se laisserait tuer avec jouissance jusqu'à ressentir une forme de toute puissance. L'institution serait comme un *vampire pulsionnel sans image* (Nasio, 2010 : 102) : « *la double demande orale, à la manière d'une coupure, détache le sein. Nous retrouvons trois*

---

<sup>80</sup> (Lacan, 1963 : 39).

« *Entre le rapport imaginaire et le rapport symbolique, il y a toute la distance qu'il y a dans la culpabilité. C'est pour cela, l'expérience vous le montre, que la culpabilité est toujours préférée à l'angoisse. (...) dès que s'introduit le tiers, qu'il entre dans le rapport narcissique, ma possibilité s'ouvre d'une médiation réelle, par l'intermédiaire essentiellement du personnage qui, par rapport au sujet, représente un personnage transcendant, autrement dit une image de maîtrise par l'intermédiaire de laquelle son désir et son accomplissement peuvent se réaliser symboliquement. A ce moment, intervient un autre registre, qui est ou celui de la loi, ou celui de culpabilité, selon le registre dans lequel il est vécu* »

temps. D'abord, la première boucle de la demande de l'enfant à la mère : « j'ai faim ». Puis la deuxième boucle de la demande de la mère à l'enfant : « laisse toi nourrir, mon enfant ». Et enfin troisième temps : celui de l'identification. Une fois le sein séparé et institué comme objet du désir, le sujet s'y identifie. Le fantasme est alors constitué. Le sujet devient oral, ou plutôt l'enfant devient le sein qui s'offre maintenant à la dévoration de l'Autre. La phrase de ce troisième temps devient : « **mange-moi mère** » » (Nasio, 2001 : 159), **tue-Moi patrie**.

### **L'institutionnalisation, déformation du psychisme**

**L'institution militaire mettrait en condition, organiserait une déformation du psychisme, de doux traumatismes (entraînements physiques et psychologiques) pour préparer aux traumatismes ultérieurs réels.** Elle exercerait un phénomène d'emprise pour atténuer les effets traumatiques, et servirait de hamac, de filet de réception.

En quoi et Comment ?

Elle instaurerait un processus de cadrage, discipline, un conditionnement et déformerait/formerait pour **malléabiliser la psyché à la mort...**

### **L'intégration, ou l'emprise de la socialisation**

Le fait d'être intégré dans un groupe, une profession qui crée un monde à part (et des *sous mondes*), prend de l'ampleur dans la vie privée, professionnelle et sociale de l'individu. Cela créerait un filet de réception au cas où le sujet s'effondrerait.

### **L'armée créerait un système d'emprise qui préparerait au traumatisme.**

L'armée évite que le militaire agisse uniquement selon son intuition et sans réflexion, car il serait dangereux. Elle induirait une tresse d'activité/passivité, de critique/valorisation. L'un des objectifs est de limiter la conséquence du psychotraumatisme qui suivrait le combat. L'emprise nommée ici est évoquée comme socialisation, comme processus de construction et de soutien. L'officier exerce cette emprise sur la troupe pour avoir une fonction réparatrice et préventive. Cela nécessite **une bonne connaissance des phénomènes, la connaissance de l'autre, de ses hommes<sup>81</sup>, de ses représentations mais aussi de sa propre sensibilité et de son expérience.**

---

<sup>81</sup> (Paturet, 1990 : 43)

« Sensibilité et entendement sont les deux aspects fondamentaux de l'esprit humain. (...) La grande idée de Kant est que ces deux facultés de l'esprit possèdent des principes à priori (c'est-à-dire avant toute expérience) propres à l'esprit lui-même. Pour la sensibilité, il s'agit de l'intuition pure, c'est-à-dire l'espace et le temps. Pour l'entendement, Kant a déduit une table de catégories pures. L'expérience elle apporte une connaissance empirique. Ces principes à priori sont la manière dont les hommes marqués par la finitude, connaissent. Les phénomènes sont la manière dont notre esprit est affecté par les objets. Connaître signifie donc appliquer les catégories aux intuitions ».

### **Considérer le militaire, comme individu avec ses failles**

La communauté militaire forme l'identité des contraires. Elle s'appuie sur des manques et des excès de l'individu (déploiement des énergies), l'intègre dans une famille d'adoption, et en fait un objet de guerre. Près de la rationalité, mais loin de la connaissance dans le sens du savoir, de l'instruction, de la science, la référence militaire au père concerne la fondation, la causalité psychologique de chaque militaire. Intégré dans l'armée, l'homme touche du doigt la sensation de complétude, et toutefois, demeure en partie dans l'incomplétude.

Le besoin de passage à l'acte vient signifier un manque, que le militaire tenterait de combler en agissant (recherche de complétude). D'où l'importance de ne pas négliger l'état psychologique des militaires, de les veiller, les surveiller : ils seraient potentiellement tous traumatisés...

L'institution militaire en tant que référence parentale, apparaît ici en tant que Raison, apprivoisement (transfert<sup>82</sup>), contrainte<sup>83</sup>, logique de pensée, discipline. Elle fournit à l'homme un outil de protection (communauté familiale), un outil de référence (état père, mère patrie). Le rôle de l'institution militaire est donc de former des militaires à protéger et tuer, mais aussi de les protéger d'eux-mêmes, de leurs traumatismes, de leurs pulsions. L'armée formate le sujet, le conditionne, l'intègre dans un corps communautaire. **L'institution militaire doit donc se déconstruire et se reconstruire de l'image du père comme référence absolue.**

### **L'intégration des traumatismes par la socialisation militaire/du conditionnement**

La névrose de guerre se génère suite à un traumatisme de guerre, et un conflit psychique mal ou non géré. Le *Moi* a peur d'être à nouveau mis à mal soit par un ennemi intérieur (pulsions libidinales) ou extérieur (attaque). Au-delà de la situation de guerre, ce qui se développe est donc davantage la peur d'un *ennemi intérieur* (Freud).

L'organisation militaire met en place les entraînements difficiles : elle confronte par des exercices l'individu à une situation de guerre, elle le prépare aux affects de la guerre, à une représentation du traumatisme par les récits. L'armée évite la situation abréactive, ou la provoque en aval du traumatisme : elle induit la montée de stress, pour que l'individu réussisse à se maîtriser. On tente ainsi de prévenir l'apparition non pas de l'événement, mais d'un possible effroi qui ferait suite à l'effraction du *Moi* par la violence rencontrée. S'il

---

<sup>82</sup> (Freud, 1938 : 42)

« L'analysé considère son analyste comme le retour, la réincarnation, d'un personnage important de son passé infantile, et c'est pourquoi il lui voue ses sentiments et manifeste des réactions certainement destinés au modèle primitif. »

<sup>83</sup> (Freud, 1920 : 63)

« Le médecin analyste ne pouvait viser rien d'autre qu'à deviner l'inconscient qui est caché au malade, en rassembler les éléments et le communiquer au moment opportun ».

semble possible d'apprendre à gérer la peur, l'angoisse, comment est-ce possible de gérer l'effroi potentiel ?

L'armée préparerait le *Moi* au psychotraumatisme par un processus d'intégration des risques lors des entraînements, de la formation. **Le sujet s'imperméabilise et se désaffecte en permettant à son esprit d'avoir déjà imaginé, puis symbolisé des scènes atroces avant qu'elles aient lieu**<sup>84</sup>. Le militaire acquerrait ainsi des outils psychiques mobilisables lors du phénomène morbide. Même si la protection totale de l'esprit n'est pas garantie. Il reste primordial d'une part d'accompagner cette pensée par des concepts, pas trop théoriques..., une morale, une gloire, une raison, un mythe, et d'autre part la remplir, la parfaire, qu'elle ne demeure pas vide : « *Toute notre connaissance, continue Kant, commence par les sens, passe de là à l'entendement et s'achève dans la raison, au dessus de laquelle il n'y a rien en nous de plus élevé pour élaborer la matière de l'intuition et pour la ramener à l'unité la plus haute de la pensée.* » » (Paturet, 1990 : 43).

### **L'intégration de l'inconnu et de l'inconnaissable**

Intuition vient du mot *intuire* c'est-à-dire voir à l'intérieur et *intuitio* c'est-à-dire acte de voir en seul coup d'œil (vision panoramique par connaissance directe). Dans ce cas, l'inconscient est au même titre que le phénomène extérieur, quelque chose d'inconnu : il est « inconnaissable ». L'armée va donc essayer d'agir sur cet inconnaissable en tentant d'en connaître et d'apporter le maximum d'informations et de symboliques. Inconnaissable peut signifier aussi immaîtrisable<sup>85</sup>. On ne peut pas prévoir exactement ce à quoi va être confronté le militaire. Mais, il s'agit d'y introduire des représentations particulières, et de créer le hamac de soutien symbolique. Il est donc possible d'instiller une symbolique dans l'Autre, sans qu'il se la représente, ou qu'il s'en aperçoive (Kant<sup>86</sup>) (manipulation protectrice, mais pour qui ?).

---

<sup>84</sup> (Paturet, 1990 : 44)

« Kant précise : « notre connaissance dérive dans l'esprit de deux sources fondamentales : la première est le pouvoir de recevoir les représentations, la seconde celui de connaître un objet au moyen de ces représentations. Par la première, un objet nous est donné ; par la seconde il est pensé en rapport avec cette représentation. Intuition et concepts constituent donc les éléments de toute notre connaissance » ; ce qui conduit Kant à la conclusion « des pensées sans contenu sont vides » »

<sup>85</sup> (Paturet, 1990 : 46)

« Kant distingue trois éléments dans l'analyse du réel. Le sensible brut, c'est à dire le monde tel qu'il est donné, puis le phénomène, c'est-à-dire ce qui apparaît, et le noumène, c'est-à-dire les choses pensées. Le phénomène désigne la manière qu'ont les objets d'appartenir à notre représentation. Le phénomène apparaît dans l'espace et le temps qui sont les formes à priori de notre sensibilité. Il s'oppose à la fois au donné sensible brut et au noumène. Ce dernier qualifie ce qui est conçu par l'esprit au-delà du phénomène sans qu'il puisse être connu. Il signifie **la chose – en-soi (Que Freud compare à l'inconscient)**, hors des catégories de l'entendement et des formes à priori de la sensibilité. On pourrait dire hors du champ possible de ma représentation car il est indispensable qu'une chose soit en nous, sans être représentée par nous. Ce que sont les choses-en-soi, il ne nous appartient pas de les connaître »

<sup>86</sup> (Paturet, 1990 : 46)

« Les trois noumènes, les trois inconnaissables fondamentaux sont le Monde, l'Ame, et Dieu ».

L'armée organiserait donc par la notion de cohésion à tout prix, la présence permanente, l'omnipotence du père, l'impossibilité symbolique de l'absence, pour pallier à cette détresse, par la permanence de l'officier. Elle remettrait le sujet en position d'infans, sans défense, sans pare- excitation, et viendrait **créer un pare excitation artificiel en la représentation du supérieur hiérarchique**. Cela n'est sûrement pas suffisant, puisque les traumatismes existent toujours. Mais, cela semble rendre possible la continuité du commandement.

**La fonction clinique de l'institution militaire serait donc de permettre l'accès au monde symbolique, processus de maturation de l'individu et donc de professionnalisation : comment passer de l'identification à la différenciation ?** En d'autres termes, pour reprendre Legendre<sup>87</sup> : repensons la fonction clinique de l'institution militaire.

Est-il réellement possible d'agir en avance sur ce pare excitation et l'entraîner, le préparer ?  
Comment l'institution militaire empêcherait la castration symbolique nécessaire au processus de développement de l'individu ?

**En quoi l'officier se différencie t'il ?**

**L'officier, comment dissocie t'il pour se protéger, et à la fois dialectise t'il pour porter ?**

---

<sup>87</sup> Laisser le juge jouer son rôle de père, plutôt que contre carrer son autorité par une médicalisation des procès et une déresponsabilisation des jugés. Cette médicalisation, en toute première intention veut défendre le jugé, mais va empêcher le processus de maturation en bloquant l'individu dans une étiquette de folie.

## **1.5/ L'ÉVÈNEMENT/LES CONFLITS PATHOLOGIQUES/LE TRAUMATISME**

### **1.5.1/ Psychiatrie de l'Avant et psychanalyse, histoires du front**

Comment la psychanalyse s'intéressa-t-elle au traumatisme ?

Comment l'armée s'intéressa-t-elle à la psychanalyse et la psychanalyse s'intéressa-t-elle à l'armée ?

La psychanalyse naquit officiellement vers 1880, et s'inspire largement d'une synthèse des divers courants philosophiques antérieurs. Les théories psychanalytiques initiales sur le sujet élaborées dans les années 1880, 1900, dès le début de la psychanalyse par Breuer et Freud, considéraient tout événement qui fait impact sexuel sur le sujet comme processus psychotraumatisant. L'idée principale est que tout sujet vit des traumatismes psychiques, plus ou moins bien acceptés, gérés. Le premier étant celui de la naissance.

Vers 1883, naquit la *cure de parole* ou *talking cure* par Breuer, que Freud reprit en utilisant les notions de transfert et de contre-transfert. Vers 1886, **Freud**, médecin neurologue développa la technique d'*association libre*. Freud et Breuer continuèrent de collaborer et travaillèrent sur la méthode cathartique. Freud participa à la création d'une Société Psychologique visant à rassembler les praticiens en psycho-analyse. En 1908, se créa le 1<sup>er</sup> congrès international de psychanalyse. Finalement, très vite, soit vers 1910, des tensions fissurèrent l'entente des principaux adeptes de la psycho-analyse. Les médecins psychiatres comme Pierre Janet, critiquèrent ouvertement cette méthode. Les protagonistes se séparèrent et créèrent leurs propres « écoles ». **Jung** en sera un exemple célèbre. Toute l'histoire de la psychanalyse est ainsi parcourue de séparations...

Cette partie vient principalement explorer et **comprendre le processus du traumatisme** (étiologie, pathogénie...) et en extraire des informations pratiques à travers les champs de la psychiatrie<sup>88</sup> militaire, et surtout psychanalytique... En effet, il existe une véritable approche clinique du sujet traumatisé dans un contexte de guerre, qui constitue un champ sémiologique. Il ne s'agit pas ici, de raconter toute l'histoire de la psychanalyse, mais de retourner sur ses premières traces...

Lors des guerres du siècle dernier, les chefs des armées anticipèrent les pertes possibles (morts, blessés physiques) mais sous-estimèrent largement les pertes humaines par atteintes

---

<sup>88</sup> PTSD (désordre de stress post traumatique), état de stress immédiat, queue de stress, développement de symptômes et conversions hystériques, névroses voire psychose... La psychiatrie militaire ici comprend l'ensemble des théories et pratiques médicales, psychologiques, psychothérapeutiques mises en œuvre dans la prise en charge du militaire dans le passé, présent, futur.



psychiques. La « psychiatrie de l'avant », spécialité de médecine militaire sur le théâtre d'opérations, soit à la guerre, préconisait la prise en charge au plus près et au plus vite des blessés de guerre. En Amérique, la guerre de Sécession (1861- 1865) fut l'objet de premières statistiques des blessés psychiques : « *Le neuropsychiatre Silas Weir **Mitchell** dénombra quelques 5 213 cas de « nostalgie » dans les rangs de l'armée nordiste au cours de la première année de campagne* ». (Piketty, 2010 : 11). Ainsi, ces blessures s'appelèrent d'abord *nostalgie* (étymologiquement, la douleur du retour), puis *névrose traumatique* en 1889 par Herman **Oppenheim** (psychiatre allemand, 1858-1919). Mais ses explications neurologiques furent fustigées<sup>89</sup>. En effet, la conceptualisation, qualifiée de *fumeuse* par Ferenczi (Ferenczi, 1918 : 103), comparait l'effet du traumatisme à un noyau de fer chargé d'énergie magnétique pour illustrer un excès d'excitation provoqué par le traumatisme sur le cerveau...

Selon **William Stern**, psychologue allemand (1871/1938), « *la situation du militaire actif est particulièrement propre à favoriser l'apparition des névroses étant donné les répressions d'affects imposées par le service* » (Ferenczi, 1918 : 124). L'armée entraîne effectivement à contenir ses émotions, ne rien laisser paraître. Le psychiatre allemand **Honigman** les nomma en 1907 *névroses de guerre*.

### **La Grande Guerre, terrain d'enquête fondamental des psychanalystes**

Pendant la Grande Guerre<sup>90</sup>, Thomas **W. Salmon**, psychiatre en chef du corps expéditionnaire américain développa la psychiatrie de l'Avant pour assurer des soins le plus rapidement possible. Dans ces mouvances psychiatriques, et en accord avec ce principe, les médecins psychanalystes européens partirent en guerre et constituèrent une banque de données cliniques qui développa **le traumatisme primaire puis la chaîne traumatique**... En effet, des gouvernements successifs, allemands, puis anglais..., ont missionné<sup>91</sup> les précurseurs de la psychanalyse pour analyser des troubles liés à la guerre. L'envoi au « front » fut une confrontation à la mort et à la violence. Contrainte à se spécialiser dans la traumatologie, tant sur le plan physique que psychique, la dynamique morbide de guerre apporta un matériel clinique majeur et amena la psychiatrie à utiliser la méthode psychanalytique : les psychanalystes furent interrogés sur la possibilité de travailler auprès des soldats, au plus près

---

<sup>89</sup> Freud validera plus tard en les étayant les théories d'Oppenheim : lors d'un traumatisme, un trouble s'effectuerait dans le cerveau qui aggraverait l'excitation et la fatigue psychique. D'autres médecins parlèrent de troubles endocriniens secondaires au traumatisme ou encore de tissus neurologiques endommagés, par des microhémorragies post traumatisme...

<sup>90</sup> Guerre de proximité (baïonnettes, arme blanche au bout du fusil) et de multitudes (gazifications obus, dans les tranchées...). Cette guerre devint la Grande Guerre par une violence, une attente (dans les tranchées) et une quantité de morts et blessés conséquents

<sup>91</sup> Ils demandèrent notamment l'observation et le suivi clinique de nombreux blessés.

des champs de bataille et sur la possibilité de prendre en charge les soldats traumatisés, en dehors du champ de bataille.

La théorie clinique du traumatisme s'améliora ainsi à partir de l'expérience du front. Ces missions de recherches ont permis de rassembler des éléments cliniques et d'inclure les névroses de guerre dans la typologie des névroses traumatiques, les rapprocher des hystéries de conversion, et plus particulièrement les angoisses hystériques. Pourtant, des obstacles se posèrent à l'avancée des recherches. Le corpus médical de l'époque rejeta cette clinique de blessures psychiques. Les psychanalystes eux-mêmes se divisèrent par obédiences. En effet, ils constatèrent des comportements inexplicables et subis par le sujet, emporté et dévasté par ce à quoi il devait faire face. Cette guerre mit en évidence une « *montée en puissance des atteintes à l'esprit chez les combattants* » (Piketty, 2010 : 14). Mais, alors que les Américains et les Britanniques tinrent quelques comptabilités des séquelles de guerre, la France ne fit aucun relevé précis quantifiable. Cependant, les psychiatres continuèrent à colliger leurs observations permettant de décrire quatre phases cliniques : l'hypnose des batailles (fascination par la violence), le syndrome du vent de l'obus (attente dans les tranchées), l'obusite (« plicatures » par choc émotionnel), et le shell shock (malaises physiques, cauchemars).

**Strümpell** (1853-1925), professeur en médecine interne et neurologie, reconnut une problématique psychique mais s'opposa à prodiguer un soin empathique, attitude contre productive qui maintiendrait dans une position de victime. Il préconisa un retour rapide à la vie normale ou, au front. Il suggéra même de supprimer les pensions à ceux qui conservaient leur invalidité « hystérique ». Or, Strümpell, influent, discrédita le névrosé de guerre, qui dès lors, fut traité de simulateur...

Ainsi, certains purs psychiatres induisirent un dénigrement de ces hommes : Hontes aux blessés psychiques, Honneurs aux blessés physiques. L'avenir du blessé excluait l'espoir et la résilience et se limitait à un renvoi au front, ou une hospitalisation et un hospitalisme<sup>92</sup>.

Dès 1917, neurasthéniques, angoissés, hystériques, furent classifiés *névrosés de guerre* et parfois même *psychotiques*. Les mentalités restaient causalistes et défaitistes. L'étiologie se nichait dans une vulnérabilité pré-existante du sujet, une prédisposition individuelle à ces blessures psychiques. Ainsi, la névrose de guerre était « *l'apanage des*

---

<sup>92</sup> A l'entrée dans la deuxième guerre, de nombreux combattants de la première guerre étaient encore dans les hôpitaux, soit 20 ans après les faits : enfermement, médicalisation, trépanation, micro-électrocution... Après la médicales au nom de l'avancée de la science. Après la guerre, ils vécurent l'enfer des essais cliniques... quelques tortures médicales au nom de l'avancée de la science.

*faibles* ». Ceci laissait l'espoir que le traumatisme et la névrose traumatique atteignaient les plus faibles, et, enlevaient l'espoir d'une quelconque résilience. Ces constatations cliniques médicales persistaient dans le fatalisme. Intolérances... En témoigne la célèbre gifle du Général George Pattone (1885-1945) qui fut obligé de faire des excuses publiques au soldat souffleté. Pour rappel, l'époque n'était pas complaisante : les individus déserteurs mais bien souvent dévastés, combattants hébétés, ou fuyant, furent maltraités et rejetés jusqu'au 20<sup>ème</sup> siècle, quand ils n'étaient pas pendus ou fusillés. Quiconque ne se battait pas était une honte et quiconque fuyait était puni.

## 1.5.2/ Conceptualisations initiales du traumatisme par la psychanalyse

**Karl Abraham**, psychiatre (1877-1925), missionné par le gouvernement, dès 1915, créa et géra un établissement psychiatrique pour les soldats dits névropathes. Il classifia le traumatisé de guerre comme fragile et labile, supposant l'existence d'un lien entre le traumatisme et la nature/ou l'origine sexuelle de la névrose (le traumatisme dans son rapport à la sexualité infantile). Il émit l'hypothèse qu'une régression narcissique s'activerait mais serait contenue par le groupe armé. Cette régression s'amplifierait si le sujet traumatisé quittait ce groupe. Il proposa dans son article *Sur les névroses de guerre, Contribution à la psychanalyse de guerre* en 1919, d'instaurer un temps de soin relationnel mais les limites apparurent bien vite face à la montée en charge du nombre de patients. Il considérait que les psychanalystes étaient les experts les plus à même de traiter les sujets souffrants de névroses traumatiques. Il suggéra alors la création de services réservés aux sujets souffrants de ces pathologies dans lequel la psychanalyse serait le traitement. Ses recommandations ne furent pas appliquées par le régime politique en place.

**Karl Abraham** et Ferenczi constatèrent une *modification régressive qui va dans le sens du narcissisme (...) pour une partie des combattants* (Abraham, 1919 : 47) suite au traumatisme. Karl Abraham pensait qu'un même évènement ne génère pas pour tous un vécu traumatique. Chaque évènement et ses conséquences sont contextuels. Il postulait une *pré disposition individuelle* (Abraham, 1919 : 47). Les sujets les plus atteints de névroses traumatiques seraient ceux, qui avant l'évènement, étaient *limités dans leur puissance sexuelle* (Abraham, 1919 : 49) : la libido des traumatisés serait déjà atteinte<sup>93</sup> avant l'évènement, et la guerre aggraverait l'état de ces sujets par des contraintes terribles, la blessure (blesser ou être blessé) ou la mort (tuer ou être tué), alors que le sujet ne serait pas prêt à faire ce type de sacrifice. La névrose de guerre serait donc un refuge face à une demande trop forte émanant de l'extérieur. Ce serait comme une fuite. Abraham finalement, estimait que moins le sujet est apte à un transfert libidinal, plus il est candidat au traumatisme. Plus il rentre dans la névrose traumatique, plus il régresse et s'enferme dans le narcissisme, et moins il est apte au transfert. Le processus de régression fut donc mis en évidence : « *par leur symptôme, ils revivent sans arrêt la situation déclenchant de la névrose et en appellent à la participation des autres* » (Abraham, 1919 : 52). Ils reviennent sur le moment où l'illusion de toute puissance du narcissisme a rencontré le sentiment d'impuissance, moment de faille, de conflit, de danger.

---

<sup>93</sup> Abraham décrit un de ses patients : « *cet homme était déjà connu pour ses façons douces, peu viriles, dans sa vie conjugale. (...) au cours de sa permission, il démissionna complètement auprès de sa femme* » (Abraham, 1919 : 50).

Abraham jugea même sain le sujet prêt à se sacrifier pour sauver les autres, car ce sujet là, était capable de faire un transfert positif, soit d'aimer, sans craindre de perdre (abnégation)...

**Ernst Simmel** (1882-1947) neurologue, introduisit aussi la psychanalyse à l'hôpital et développa le traitement des névroses traumatiques par la technique cathartique.

**Freud, Abraham, Jones** parlèrent de conflit du *Moi* qui « se joue entre l'ancien *Moi pacifique* et le nouveau *Moi guerrier* » (Freud, 1919 : 38). L'ancien *Moi* serait surpris de ce que le nouveau *Moi guerrier* serait capable de faire et aussi de risquer. La confrontation à la mort, directe ou suggérée, créerait un sentiment de menace, lequel se fraierait un chemin entre les deux *Moi* (s). La faille s'agrandirait et le conflit se durcirait. Le nouveau *Moi* deviendrait omnipotent. Le *Moi pacifique* fuirait devant ce changement. L'ancien *Moi*, apeuré, retournerait vers un passé protecteur, souvent l'enfance. Il réactiverait des pulsions libidinales infantiles, connues et rassurantes. Il s'enfermerait dans un processus de répétition d'une période de vie infantile. Le quotidien serait maintenu dans un vécu passé, peu épanouissant mais rassurant, contenant. Il s'agirait plus de « sauver sa peau », que d'évoluer.

Ces mécanismes peuvent fonctionner, dans une certaine limite, tant que le sujet ne se sent pas enfermé dans ce mécanisme de défense. Freud parlait de *Peur du Moi devant sa propre lésion* (Freud, 1919 : 41) : quelle que soit la névrose, le *Moi* se retrouve attaqué par une menace extérieure (guerre) ou intérieure (libido). Cette menace, intériorisée, forme des blocages dans l'instance moïque. Ces blocages sont un mécanisme de défense.

Autrement dit : le *Moi* se divise !

**Sandor Ferenczi** (1873-1933), affecté à Vienne dans un régiment de cavalerie puis envoyé à Budapest comme médecin chef neuropsychiatre, rencontra près de deux cents patients diagnostiqués hystériques de guerre qu'il décrivit en 1916 : effondrement du narcissisme, se manifestant par une perte de confiance suite au traumatisme ; peur au moindre signe similaire à la situation traumatisante, angoisse extrême contenue dans un théâtralisme hystérique permettant de fuir toute possible reproduction de la scène traumatisante. Fuite de défense, certes efficace, mais toutefois pathogène.

Les 28 et 29 septembre 1918, le 5<sup>ème</sup> congrès international de psychanalyse à Budapest, rassemblant à la fois des psychanalystes, des membres des institutions militaires, et, des institutions médicales, marqua un tournant dans l'analyse des névroses de guerre.

Evidemment, et, éminemment présents, Freud, Ferenczi et leurs collègues relatèrent leurs retours d'expériences sur les névrosés de guerre et firent connaître la psychanalyse.

Ferenczi avait répertorié les différents travaux allemands sur les névroses de guerre. Son livre *Sur les névroses de guerre*, publié après le 5<sup>ème</sup> congrès de psychanalyse en 1918, rassemble quelques pensées des psychanalystes : **Strümpell, Kurt Singer, Schuster, Gaupp, Mörchen, Bon-höffer, Hauptmann, Schmidt, Nonne, Charcot, Janet, Vogt, Laudenheimer, Forster, Jendrassik, Erben, Hamburger, Stern, Mann, Orlowsky...** s'étaient déjà intéressés à ce sujet...

Ferenczi, dans son séminaire, raconta qu'en neurologue, il recherchait d'abord, et toujours, une cause organique aux symptômes. Les patients qu'il observa présentaient des signes cliniques similaires aux pathologies neurologiques. Or, il ne trouvait pas d'étiologie mécanique, physique. Il considéra alors ces signes comme n'étant pas la conséquence physique d'une blessure uniquement physique. Il s'éloigna du champ clinique médical : il admit une intellectualisation, ou en tout cas, intériorisation des blessures, qu'elles soient physiques ou psychiques, et qui alors, s'extériorisent autrement. Il étudia la spécificité de l'hystérie, c'est-à-dire la *conversion, transformation durable d'un affect en une innervation physique* (Ferenczi, 1916 : 71). Les énergies se fixeraient sur un processus physique, servant de moyen d'évacuation. Ainsi, le sujet extérioriserait régulièrement (trémulation...), mais, superficiellement, des tensions accumulées, liées à une émotion profonde, inconsciente et morbide.

A l'assemblée, il décrivit un amour et hypersensibilité de soi, c'est-à-dire du *Moi* qui s'effondre lors du choc, pour retourner vers un narcissisme primaire. Le traumatisme génèrerait une régression du sujet vers un état infantile mais aussi une régression de la sexualité. Finalement, le sujet narcissique qui avait grandi malgré lui, « profiterait » de l'événement pour revenir vers un état antérieur qu'il préfèrerait. Ce serait une sorte de bénéfice secondaire de cette névrose, qui aurait pour conséquence de grever le désir d'aller mieux pour le sujet. **Il n'aurait ainsi aucune envie de guérir.**

Ainsi, Ferenczi assimila la névrose de guerre à une *hystérie d'angoisse* (Ferenczi, 1916 : 82). La névrose viendrait de *manifestations de désirs inconscients ou des réactions à ceux-ci* (Ferenczi, 1918 : 115).

Il détailla des signes cliniques (marche, tremblements...). Il rechercha les voies *d'écoulement de l'excitation par des voies anormales* (Ferenczi, 1916 : 90) : si l'excitation est trop intense, elle ne peut être acceptée par la conscience qui l'exclue. Le traumatisme est donc relatif à la capacité de supporter, soit qu'il existerait un seuil d'excitation maximum pour chaque

personne, au-delà duquel l'excitation serait refoulée, déniée, et l'information liée à cette excitation transformée par des voies complexes d'élaboration corporelle. Cette élaboration corporelle serait en elle-même la symbolisation d'une élaboration psychique qui n'aurait pas pu se faire par le dépassement du seuil d'excitation.

Comme l'hystérisation est une défense dans une situation trop angoissante, Ferenczi déduisit qu'hystériser une histoire personnelle permet de stabiliser un patient. Il tint compte de ses observations cliniques mais non pas d'analyses individuelles de patients pour conceptualiser un parallèle entre la symptomatologie des névroses de guerre et celle de l'hystérie de conversion. Mais, surtout, Ferenczi mit à jour **la chaîne traumatique qu'il appela la sommation des facteurs pathogènes** (Ferenczi, 1916 : 78) car il observa : une fréquence d'événements à potentiels traumatiques ; la peur et le refus d'être à nouveau confronté à un événement traumatique ; l'angoisse de cette confrontation ( « *l'angoisse intense contraint le patient à éviter certains mouvements et à transformer tout son mode de vie dans ce sens* » (Ferenczi, 1916 : 80)) ; la mise en place de toutes sortes de déplacements, d'évitements ; la mise en place de la répétition ; la cristallisation du symptôme.

Ferenczi, vers 1930, ré-effectua une étude clinique des traumatismes. Il répertoria les clivages du *Moi* avec deux évolutions possibles pour l'enfant devenu adulte : soit il considèrera toujours l'autre comme défaillant avec comme conséquence un isolement et des difficultés relationnelles, soit il gèrera mal l'excès d'excitation, et refoulera cette excitation et affect en l'hystérisant.

Il retrouva dans le sujet adulte, l'enfant débordé par le traumatisme qui veut conserver une image suffisamment bonne de l'adulte, et, qui, pour cela, s' imagine responsable à la place de l'adulte, perd confiance en lui, et se culpabilise : narcissisme bloqué, sacrifice. L'enfant intégrerait à la fois une douleur et un plaisir. Ambivalence qu'adulte, il chercherait à retrouver par fascination inconsciente du traumatisme.

Il identifia une psyché clivée, désaffectée. L'adulte rejette ses émotions, dénigre ses ressentis : la psyché est « vidée », en manque d'énergie, fragmentée, bloquée, dévitalisée. La conséquence du traumatisme serait une *paralysie de l'activité de penser*.

Pour Ferenczi, le traumatisme marque par le manque qu'il a démontré : la réponse inadaptée ou l'absence de réponse de l'adulte pour l'enfant transforme cette expérience négative en carence, et, laisse des **traces** et blessures affectives permanentes. Le besoin n'a pas eu de réponse adaptée : ce manque s'inscrit alors dans le sujet. Ce serait une mutilation du *Moi*,

avec ancrage d'une souffrance psychique et d'une sensation de détresse qui se réactiveraient tout au long de la vie.

Le narcissisme serait défaillant, doublement abîmé. Le sujet aurait recours aux mécanismes de défense économiques. Carencé, le *Moi* ne pourrait dépasser un stade de développement primaire. Il resterait dépendant (perturbation de développement du *Moi*).

Ferenczi supposait que le déni se rajoute, en un temps second, au refoulement initial, renforçant ainsi, le clivage et permettant ainsi d'éviter le conflit psychique interne.

Ferenczi diagnostiquait le traumatisme selon l'altération du narcissisme engendrée. Il questionna la possibilité de soigner le sujet traumatisé : le traumatisme devient lui-même une machine autonome, infernale, un parasite qui fixe et qui contient une grande, voire béante capacité destructrice vis-à-vis du psychisme. C'est un auto vampire. Le sujet se met en retrait, envahit par des défenses. Il laisse le processus traumatique prendre le dessus. Sentiment d'abandon et de détresse se rajoutent, écrasant ainsi la vie psychique. La douleur est enfermante. Le ressenti se clive en insensibilité et extra-sensibilité. Le clivage qu'il engendre marque autant que l'évènement lui-même.

**Freud**, lors du congrès de 1918, fantastique tremplin pour la psychanalyse, espéra pouvoir « *créer des stations psychanalytiques dans lesquelles les médecins formés à l'analyse devraient trouver les moyens et le temps d'étudier la nature de ces pathologies énigmatiques et l'influence thérapeutique que la psychanalyse pourrait exercer sur elles* » (Freud, 1919 : 34). Or, la fin de la guerre mit fin à l'intérêt que portaient les chefs d'Etat à la névrose de guerre. Et les pathologies qui s'étaient déployées avec le conflit, se résorbèrent peu à peu : « *l'arrêt des conditions de la guerre coïncida cependant aussi avec la disparition de la plus grande partie des maladies névrotiques que celle-ci avait provoqué* » (Freud, 1919 : 34). Cette constatation amena des questions :

Les névroses de guerre sont-elles des simulations qui permettent d'éviter le front ?

Sont-elles définitivement réductibles si les conditions environnementales s'améliorent ?

Les conditions de vie génèrent-elles une pathogénicité ?

Freud développa sa théorie du processus traumatique sur un lien avec les premières excitations sexuelles vécues dans l'enfance. Il supputait deux phases : tout d'abord, l'enfant, naturellement, est séduit par l'adulte, et vit une première attirance sexuelle, qu'il doit ensuite contenir (refoulement) : **le coup**. Ensuite, l'enfant devenant adulte, pubère, va vivre des



excitations sexuelles, répétant la situation infantine, mais se sentira débordé par cet afflux d'énergies : le *Moi* sera envahit : **l'après coup**.

**Freud différencie l'accident à potentiel traumatique du traumatisme.** Il lui semblait essentiel de faire émerger l'affect lié au traumatisme, plus que l'évènement lui-même. Cette mise en parole de l'affect, ressenti, enfoui, vient libérer le sujet et permettre une représentation, une symbolisation de l'évènement.

En 1939, juste avant de mourir, Freud écrit *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, dans lequel il revit sa conception du traumatisme. Il invalide la dialectique hystérie/traumatisme : d'après Abraham et Ferenczi tout traumatisme était hystérisé et hystérisable, mais tout hystérique n'est pas traumatisé. Il relie alors névrose/traumatisme et valide une dialectique narcissisme/traumatisme. Ainsi Freud ne limita pas le traumatisme à une conversion, mais à l'entretien d'une névrose.

Il évoqua le clivage narcissique généré par le traumatisme. Il valide Ferenczi d'une part à propos de la **mutilation du *Moi* par une carence affective**, et représentative suite à la solitude ressentie (**une brèche définitive s'est installée**), d'autre part à propos de la paralysie psychique couplée à une douleur omnipotente qui s'impose. La sensation de détresse est vive et très vite réactivée, ce qui démontre l'impact négatif, destructif du traumatisme sur la psyché. **Le produit de cette brèche est une souffrance permanente, évolutive, destructrice, autogène (qui s'auto alimente).**

Selon Freud, les traumatismes auraient des conséquences négatives car la fixation idéique, empêchant l'élaboration du traumatisme et l'intégration de nouvelles informations, génère un enfermement, mais aussi positives car la contrainte de répétition entretient certes la remémoration du traumatisme mais sauvegarde le sujet.

Selon Freud, les névroses de guerre étaient bien des névroses traumatiques c'est-à-dire que le sujet a rencontré un conflit psychique. Il suggérait que ce sont « *des énergies de pulsions sexuelles qui s'expriment dans la formation du symptôme, et que la névrose découle du conflit entre le *Moi* et les pulsions sexuelles qu'il repousse* » (Freud, 1919 : 36). La sexualité ne se définit alors pas comme rapport sexuel (génital) mais comme synergies d'énergies primaires. Or, limiter le traumatisme à uniquement une approche sexuelle paraît totalement insuffisant. Pour Freud, le traumatisme serait donc un évènement oublié, ou refoulé, ou dénié que l'analyste et le patient recherchent ensemble. Mais, en aucun cas, retrouver ce traumatisme, ne le résoudrait.

## **Bilan de ces travaux sur le traumatisme de guerre**

La psychanalyse, dans ses prémisses eut fort à faire avec l'armée, et pour l'armée. Le travail sur les névroses de guerre s'est donc imposé aux psychanalystes et a permis des constructions théoriques sur l'inconscient, la pulsion, les conflits psychiques.

Le traumatisme n'est pas lié qu'à l'événement extérieur vécu mais à une subjectivité du sujet et une relativité selon la culture, le ressenti et l'horreur du conflit. L'effroi ne suffit pas à faire traumatisme, ni à générer une névrose de guerre. L'idée du traumatisme primaire infantile et celle de la chaîne traumatique persistent.

A la question militaire : Comment prendre en charge ces blessés pour les rendre à nouveau opérationnels ? La psychanalyse demandait : Comment voir les blessures invisibles ? Comment prendre en charge ces scarifications inconscientes ? Quelle violence infligée et subie ? Peut-on se défaire de cette violence ?

A la psychiatrie qui traitait ces malades de simulateurs et les traitait par électrochocs (sismothérapie, alias électroconvulsivothérapie), la psychanalyse demandait : pourquoi rajoute-t-on de la maltraitance à un sujet déjà abîmé ?

Les dispensaires de proximité créés pendant le conflit disparurent, comme si la fin de la guerre signifiait la fin des troubles psychiques, et en tout cas, fin des prises en charge par le gouvernement. Plus besoin de combattants, plus besoin de soignants de combattants. Freud déplora ceci, certain que d'autres guerres adviendraient. Au sortir de la guerre, il décida d'étudier à nouveau le traumatisme. Il développa la notion de pulsion de mort et répétition.

Les psychanalystes furent ensuite sollicités en tant qu'experts dans les démarches post-guerre de reconnaissances d'invalidité pour des attributions de rentes. Les psychanalystes furent et... sont encore le « poil à gratter » de l'armée et de la psychiatrie. Ils reposèrent encore les questions différemment : Plutôt que rentabiliser l'homme blessé, comment lui restituer une place dans la société, sa place de citoyen, de sujet ? Au-delà de la reconnaissance attribuée par les autorités et les proches, que faire de ce vécu de guerre ?

Quels traumatismes pour quels conflits psychiques ?

Malgré la guerre et les retours d'expériences, les pratiques soignantes furent peu modifiées. Les traitements électriques<sup>94</sup> se développèrent davantage. Bien souvent, les blessés psychiques furent considérés comme des simulateurs. Entre 1918 et 1938, les blessés de guerre furent, pour la plupart, hospitalisés à vie, ou rejetés dans le monde civil sans aucun accompagnement.

Toutes les conceptualisations issues de cette guerre furent en réalité ignorées par les gouvernements, les armées, et le corps médical. Les névrosés de guerre dérangent en fait tout le monde.

La guerre de 1939/1945 et les suivantes n'épargnèrent pas l'Homme<sup>95</sup>. Cette guerre, annoncée par Freud, Einstein... fut l'objet d'un déni majeur des autorités françaises, et des français. Même les philosophes comme Merleau Ponty ne voulaient pas y croire (Il écrit par la suite *Et pourtant, la guerre arriva*). Ainsi, les retours d'expérience (RETEX) ne furent pas utilisés et les pertes humaines liées à des décompensations psychiques ne furent ni pré-évaluées, ni prises en considération à leur juste mesure. Si les militaires ne furent pas mieux pris en charge, des réflexions furent menées sur les névroses de guerre des civils. Il fallut attendre ensuite l'œuvre de Wilfred **Bion**, médecin qui fit la guerre avant ses études, pour voir la psychanalyse se pencher sur la question du traumatisme et la prise en charge des blessés. Mais depuis, peu de psychanalystes se sont intéressés à cette question, alors que la guerre est toujours présente sur une grande partie du globe.

Les conflits ultérieurs d'Indochine, d'Algérie... pour lesquels les hommes se déplaçaient sur d'autres terres, furent marqués de sentiments d'insécurité, d'éloignement... Louis Crocq, psychiatre militaire français, parle aujourd'hui de *névroses de guérilla*.

---

<sup>94</sup> En 1920, Freud est appelé comme expert dans le procès du psychiatre Julius Von Wagner-Jauregg jugé pour des soins qualifiés d'inhumains, c'est-à-dire pour les soins par onde électrique sur les blessés psychiques de guerre. Il n'y eu pas de condamnation. Freud aurait modéré ses propos...

<sup>95</sup> Les témoins des camps de concentration raconte bien que revenir des camps et être témoin des horreurs vécus, était déjà en soi une violence infligée aux autres qui se fermaient, et ne voulaient pas entendre ces récits morbides. Nombreux témoins précisent être l'objet d'évitements. Les rescapés, de par ce qu'ils représentaient, généraient la fuite des autres. Ainsi, à la souffrance se rajoutait le rejet.

### 1.5.3/ Explicitation du traumatisme

#### Elaboration d'une définition

Le **traumatisme** est un évènement qui vient percuter le sujet. C'est le « **coup** ».

Il est un choc ressenti lors d'un évènement et ayant des conséquences immédiates et/ou à effet différé dans le temps qui ne sont pas toujours visibles mais lestent l'individu. Le traumatisme physique marque le corps (fracture, plaie...) ... alors que traumatisme psychique peut se voir mais peut se cacher, se refouler, se nier. Il peut donc être ou rester totalement invisible, quiescent, et peu se réactiver des dizaines d'années plus tard.

Cet évènement, violent, fait impact sur l'individu. Il s'impose, il effracte.

Mais, il faut insister sur le fait que tout évènement violent ne fait pas traumatisme.

Il existe des variables selon le type d'évènement, le type d'individu qui le vit, le contexte, la culture... Il y aurait donc une **notion de relativité** dans la théorie du psychotraumatisme : le traumatisme reste propre au sujet qui le vit, la réaction qu'il engendre reste de nature intra personnelle.

#### Un conflit de défense

En clinique psychanalytique, tout sujet est un rescapé d'un traumatisme premier qu'est la naissance en ce monde. La naissance comme évènement initial de la vie et initiant à la vie, les premières coupures/séparations d'avec la mère, et tout ce que l'on retiendra dans la théorie libidinale, génèrent la chaîne traumatique de base. Celle-ci est la colonne vertébrale psychique de l'individu.

Le **psychotraumatisme** est considéré comme un conflit de défense, conflit concernant la sexualité, et s'étendant à l'ensemble des névroses. Ce conflit est la défense du *Moi* vis-à-vis d'un vécu impossible, de pensées non assimilables : le *Moi* va rejeter des idées érotiques, et s'isoler pour se protéger.

Dans cette recherche, il s'agira à terme de penser au traumatisme comme **un processus « garde-fou », un gardien permettant de garder un espace de survie entre éthique et pulsions.**

### **Le traumatisme, les conflits, le blocage du *Moi* et l'exigence surmoïque**

Au moment du choc, l'évènement vient déborder le sujet, ses flux d'énergie sont modifiés. Selon les théories médicales, un excès d'adrénaline se décharge dans le corps (phénomène d'adaptation au stress). En psychanalyse, on parle d'un excès d'excitation, que le sujet ne pourrait pas gérer, ne pourrait pas intégrer. Le sujet subirait alors un bouleversement : le *Moi* subirait un trop-plein.

Ainsi, pourra-t-on observer essentiellement trois **réactions cliniques traumatiques immédiates, sans que l'individu ne maîtrise quoi que ce soit sur son comportement** : stupeur (le *Moi* se fige, l'individu reste hébété), automatisme (le *Moi* continue d'agir sans tenir compte de cette excitation trop difficile à gérer), fuite (l'individu part physiquement ou bien psychiquement, le *Moi* refoule ou dénie l'évènement).

Existente aussi **des réactions cliniques post traumatiques secondaires** : **Etat diffus de mal-être avec un sentiment d'insécurité**, sentiment de persécution ou impression d'être utilisé, manipulé ; **modification du comportement avec des humeurs** paradoxales, colère, irritabilité... insomnies, et cauchemars, flashbacks diurnes et nocturnes, réveils en effroi, peur... comme hypersensibilité et insensibilité marquées d'une inadaptation de cette sensibilité (exemple : hypersensibilité aux malheurs d'un étranger, et insensibilité à ce qui arrive à ses propres enfants...). Transparaît la difficulté à gérer l'excès d'excitation. Le sujet varie entre phases d'excitation, et épuisement, ce qui bouleverse le quotidien : alternance et « sautes » d'humeur (colère, irritabilité), insomnies, et cauchemars, flashbacks diurnes et nocturnes, réveils en effroi, peur, sentiment de menace... L'alternance excitation/aboulie engendrerait une désadaptation sociale et professionnelle, une désocialisation (relation à l'autre peu investie, difficultés à demander de l'aide), et une introversion.

Le **traumatisme primaire** serait une **mutilation** du *Moi* par une **carence affective**, en lien à la **solitude ressentie** suite à l'évènement. Tous les traumatismes primaires ne sont pas forcément remémorés ni insurmontables. Cependant, l'émotion initiale provoquée par le coup, est donc le point de départ d'une trajectoire bien souvent inconsciente, qui se place elle-même dans l'évolution déjà engagée de l'individu. Elle va venir percuter cette courbe de vie évolutive, l'influencer, la pénétrer. **Le psychotraumatisme infantile désorganise le lien social**. Il est toujours un point de départ bien antérieur, à celui qui est mis en avant comme traumatisme évident et raconté.

Par la transmission générationnelle, l'enfant absorbe son parent tel qu'il se montre, mais réceptionne aussi le vécu interne, la douleur, le bonheur, le traumatisme... : ainsi, il reçoit et

construit son propre noyau à partir du matériel de ses parents (affects, rêves...). Le passé, le présent, du parent se projettent dans l'enfant. S'il y a eu traumatisme non élaboré chez le parent, il se rajoute et complexifie le noyau infantile, donnant un noyau traumatogène et *agglutiné* (Bleger). Le traumatisme primaire peut donc être antérieur à sa propre vie mais être l'absorption de celui du parent. Non pris en compte, il se transmettrait à l'entourage et la famille, jusqu'à générer des dysfonctionnements de la systémique familiale. Le traumatisme caché, tel un aimant, va attirer d'autres souffrances : spontanément, les malheurs vont traverser la vie de la personne traumatisée ou de sa descendance (« chats noirs »). C'est comme si chaque traumatisme s'accumulait pour générer un champ magnétique, de *transmission familiale de noyaux traumatiques non intégrés par la parenté* (Anzieu, 2004 : 10). Le Dr Lhomme- Rigaud, philosophe et psychologue clinicienne, parle des cryptes et des fantômes de la crypte : « *La première génération vit le traumatisme comme indicible, la seconde génération le vit comme innommable, la troisième comme irréprésentable* ».

En 1985, Claude Janin répertoria les traumatismes en *noyaux froids et chauds*. Il découpa trois temps : tout d'abord, les besoins de l'enfant n'ont pas été respectés ou reconnus, l'enfant subit. Le sujet est marqué par une carence, une faille narcissique, le *noyau froid*. Ensuite, la phase de puberté avec sexualisation du sujet réactive les besoins et carences vécus par l'enfant, le *noyau chaud*, enfin après la puberté, les deux noyaux subsistent concomitamment et ne sont pas gérés. On retrouve les humeurs paradoxales qui avivent le clivage évoqué par Ferenczi. Cette explication de *noyaux chauds et froids* rejoint la notion de *coup* et d'*après coup*.

En l'absence d'attention psychique, de relation vraie et voulue, il se produit une fuite de la relation pour l'enfant. Ce peut faire un impact traumatique primaire. L'évitement psychique de l'adulte produit un évitement actif de l'enfant. Ceci montre comment la relation transférentielle agit et quelle importance elle revêt. On retrouve cette notion transférentielle dans le soin ...

Le traumatisme a besoin d'une action extérieure pour venir faire mur, *pare* excitation de cet événement, de l'excitation qu'il engendre et procure. Cette protection extérieure aide au développement de défense intérieure, sinon l'excitation, l'excès du trauma va transpercer le *Moi*, dévaster toutes les défenses.

C'est dire combien la considération du traumatisme et du sujet qui le vit va influencer le devenir... La personne traumatisée, sans aide extérieure a l'impression, le sentiment d'être un objet dont les autres peuvent disposer à leur gré. Elle n'investit pas ou mal la relation à l'autre

car persuadée que quiconque, puisque extérieur, est un utilisateur, ou un persécuteur. Donc l'intervention, et en tout cas, l'attention positive de l'autre, va jouer un rôle primordial dans son rapport à elle-même : comment se différencier de l'objet qu'elle croit être, et par effet d'onde, comment ne pas être l'objet de l'autre ?

Un **traumatisme postérieur** peut provoquer un **séisme** psychique (vive détresse très vite réactivée), révéler une **chaîne traumatique** (enchaînement des traumatismes), générer des réactions cliniques, élaboration du **symptôme traumatique**. « *Rien de ce qui s'est formé dans la vie psychique ne peut disparaître, que tout s'y conserve d'une manière ou d'une autre, et peut, dans des circonstances idoines, être remis au jour* » (Freud, 1930 : 105). Mieux vaut rester vigilant sur cette réactivation potentielle et potentiellement dangereuse.

**La chaîne traumatique** ferait toujours écho à un événement précoce, primaire, alors que le sujet n'était pas prêt, alors que les capacités physiques, psychiques n'étaient pas assez développées pour cette expérience. Le traumatisme ferait donc retour sur une expérience pour laquelle le sujet était alors « immature », et s'est retrouvé inapte, décalé, clivé. Il y a donc une notion de « trop » : trop tôt, trop dur, trop violent ... qui se réactive.

**Tout évènement violent ne fait pas traumatisme** : différencier l'évènement à potentiel traumatique du traumatisme, avec relativité et subjectivité. En effet, le potentiel psychotraumatisant d'un événement dépend du décalage entre la rencontre d'une réalité différente (horreur, souffrance, mort...) par rapport à un contexte de vie et un idéal existant et porteur jusqu'alors pour le sujet.

Donc on peut scinder la répercussion de l'évènement violent en trois types : en premier, l'évènement est sidérant, le traumatisme réel aberre le *Moi* ; en second, l'évènement est refoulé, ou dénié mais aberre le *Moi* au travers de créations de mécanismes de répétition visant à protéger le *Moi*, et, déployer le *Surmoi* ; en tertio l'individu est apte à gérer l'évènement, le *Moi* déjà équilibré et suffisamment fort ne se trouble pas.

Les chefs militaires se placeraient-ils dans cette dernière possibilité ?

Le chef militaire vivrait des évènements à potentiel traumatique qu'il supporterait. En effet, il séparerait les conflits émergents, **qui pourraient générer la culpabilité**. Exemple : Élevé selon le pacte social, en tant que citoyen français (tu ne tueras point...) ; en mission, il peut être amené à faire exactement l'inverse. Comment tenir dans ce paradoxe ?

Les avantages du modèle patriarcal militaire serait de permettre au sujet de ne pas basculer dans la jouissance, dans le « *renoncement pulsionnel levé* » (Paturet, 2009 : 50), et de

différencier le *désir de tuer* (Paturet, 2004 : 21) et le jouir de tuer. En effet, le passage à l'acte pulsionnel, non maîtrisé peut devenir dangereux, comme une forme de pulsion qui n'est plus maîtrisable. La perte de cet espace fait basculer et fait rechercher cette jouissance.

Le psychotraumatisme est bivalent car il rappelle au sujet qu'il est en vie (éveille la croyance au plaisir de vivre malgré ce vécu) **donc il est une preuve de santé psychique** tout en étant un signal de détresse **par les souffrances infligées ...**

Dans l'armée, cette ambiguïté se fait paradoxe utile. Mieux vaut instaurer un espace de vie psychique qui permet d'être traumatisé par le fait d'avoir tué plutôt que rester dans la jouissance de tuer : « *Désamorcer les fantasmes de meurtre en dessaisissant le sujet de la pulsion meurtrière, déléguée de la sorte à l'espace divin. Il s'agit en somme de faire passer le sujet humain, grâce à l'écart institué, du registre de l'agir à celui de la parole* ». (Legendre, 1989 : 32)

### **La béance narcissique du traumatisme**

Le traumatisme crée des failles, des béances narcissiques qu'il est extrêmement difficile pour l'individu de venir refermer, colmater. Certains n'y arrivent jamais et se tournent vers la pulsion de mort (destruction, fixation...), d'autres survivent et d'autres surnagent en se pensant fous.

Le traumatisme vient effracter la psyché, il vient faire un trou (Lacan), noir, aspirant toutes les nouvelles idées, les possibilités. Il ne se représente pas, il se subit. Il n'y pas de symbolisation. Ce trou est une fissure de la psyché, un clivage, une coupure inaccessible. Elle est subite et subie, elle n'est pas voulue. Elle ne se maîtrise pas, elle se vit. Elle coûte. C'est le vide symbolique, et le trop plein sensoriel.

En fait, le sujet se prive de l'élaboration intellectuelle de son ressenti, ses émotions, ses perceptions, tout ce qui est de l'ordre des sens. Il ne le fait pas intentionnellement, ou consciemment, c'est un mécanisme de défense. Il se coupe de ses possibilités de symbolisation. Il se sacrifie pour maintenir en vie ce vécu traumatique. C'est un ***contrat narcissique, état de dépendance évoquant un fonctionnement masochiste*** (Roussillon, 1999).

La question qui vient est : quel traumatisme associé à quel processus psychique ?

Cette question du processus psychique consécutif au traumatisme est primordiale.



## **1.5.4/ Conversion sur le corps du traumatisme**

### **La conversion sur le corps, car le corps est un langage universel**

Le corps est un langage universel : il montre le temps qui passe, les conditions de vie, le rapport à la vie et à la mort. Le corps peut être considéré comme un objet, un outil, un transporteur, vénéré ou détesté. L'individu s'explique rarement le pourquoi du rapport à son corps : pourquoi il l'entretient, le fait souffrir... Le corps est organique, matériel, il est chair, il procure jouissance et douleur, il procure le paradoxe, l'ambivalence que chacun apprend plus ou moins à gérer, à supporter, ou ne l'apprend pas, ne le supporte pas.

Le corps somatise : il montre au travers d'un objet chair les problèmes. Le corps est le reflet du sujet, de l'intérêt qu'on lui porte, traducteur de la vie psychique. Il se donne à voir : il se rend intéressant, il est intéressant. Le corps est là, incontournable, il nous fait ETRE, être humain. Il parle, il signifie, il marque, il porte, il traduit. Il donne des informations sur la personne !

Le corps, nous le maîtrisons ou, où, il nous échappe.

### **Le corps, langage à traduire**

Le corps est langage, communicant et parfois médicament : libérateur, calmant, il extrait les énergies internes angoissantes et les extirpe du sujet, les transforme en signes corporels ou paroles, les évacue.

Ainsi, le corps fait vivre la pulsion de vie et de mort. Il les entrelace. Il anime le sujet, et montre en s'animant, qu'il est. Le corps vient signifier l'attachement des personnes à une autre dimension, celle de l'invisible, celle du dicible ou indicible, celle de l'inconscient, de l'histoire.

### **Le traumatisme et notre rapport au corps**

Le corps est un lieu de médiation des différentes instances psychiques. « *Le corps est donc un lieu pour y être, mais il ne préjuge pas entièrement de comment on y sera. L'histoire du sujet se construit de la rencontre entre le corps et les représentations qui vont progressivement l'habiter, contribuer à en écrire la mémoire et peupler son monde interne* » (Delion, 2002 :13).

Quel que soit l'auteur et son paradigme scientifique, tous constatent chez le sujet traumatisé des tremblements, et des changements des humeurs accompagnés de troubles des énergies vitales, et libidinales : « *il s'agit d'une lésion du moi, d'une blessure de l'amour-propre, du*

*narcissisme, dont la conséquence naturelle est le retrait des investissements objectaux de la libido, autrement dit, de la capacité d'aimer un autre que soi-même* » (Ferenczi, 1916 : 94).

Moment de détresse absolue, perte, facteurs d'influence, variables d'évolution, montrent l'impossibilité de restreindre le traumatisme à un conflit sexuel, un conflit narcissique... Le traumatisme confronte la confiance pré-existante au phénomène, à une perte de confiance due à ce phénomène. Il s'agit d'une forme de rapport de force entre le passé/présent, le *Moi* normal/*Moi* blessé, le *Moi* normal/*Moi* guerrier.

### **Les psychanalystes traduisent le langage du corps**

Sandor Ferenczi étudia les manifestations corporelles des patients traumatisés de guerre, comme des signes neurologiques, manifestations mécaniques qu'il détache finalement d'une explication organique et neurologique et qu'il rattache à des facteurs psychiques. Ferenczi classa les individus névrosés de guerre en hystérie de conversion, hystérie d'angoisse, ou, bien dans les deux tableaux hystériques selon le moment. L'hystérie extérioriserait une douleur, souffrance, non élaborée, mais réellement subie. Ferenczi nomma ces manifestations : *dispositif traumatophile*. Il expliqua que ces mêmes manifestations sont l'exutoire d'excitations pénibles, qui permet un *ajustement (... ) entre la conscience et les autres parties de l'appareil neuro psychiques* (Ferenczi, 1916 : 90). Il observe des hypersensibilités des organes de sens, des états de tensions excessifs (comme des sursauts au moindre bruit ou vision, éveillé ou endormi...), qui servent à évacuer le trop d'excitation, et tentent de rééquilibrer ainsi, naturellement, le corps et l'esprit.

L'approche du corps est tri dimensionnelle. Ferenczi tenait compte de l'effet mécanique mais différenciait une origine organique et/ou psychique : il est impensable de ne s'occuper que de la réalité corporelle du sujet. La psychanalyse va s'attacher à ne pas dissocier, mais à faire lien entre corps et esprit.

Comment respecter le symptôme, et trouver les signifiants qui s'y rattachent ?

Il ne s'agit pas que d'écouter et de recevoir, mais de recevoir et trouver les signifiants, les clairs et les cachés, les conscients et les inconscients, et tenter de faire faire au sujet le chemin vers ses signifiants... Il s'agit de trouver ce qui de l'ordre de l'absence n'est pas admis, pose problème : Quel est cet objet perdu dont la perte n'est pas intégrée ?

Quel décalage entre « ce qui est dit et ce qui est montré » ?

### 1.5.5/ Le processus traumatique autonome

Le traumatisme est donc étudié depuis longtemps par la psychanalyse, son étiologie, ses conséquences négatives ou positives, sa nécessité et son universalité. Le collapsus psychique relate des dysfonctionnements identiques aux urgences physiques. Un langage typique d'un paradigme sur le psychotraumatisme, la traumatologie et la traumatophilie s'est développé. *Coup, après coup, collapsus, noyaux chauds et froids, proton princeps...* la liste n'est pas exhaustive.

#### Elaboration du symptôme traumatique

Le choc rompt la sensation d'unité et de continuité (effraction, faille, brèche). Le traumatisme vient percer la psyché, et vient faire Trou et bloquer (*thanatose*). Le sujet subit alors cet excès en toute impuissance comportementale ou mentale. Il y a débordement (les flux d'énergie sont modifiés) (trop tôt, trop dur, trop violent, trop intense ...). En psychanalyse, on parlera d'un excès d'excitation, que le sujet ne pourra gérer, ne pourra intégrer. Le sujet est lesté et se trouve en paralysie et bradypsychie (le processus est conscient et verbalisable mais non maîtrisable) couplées à une douleur qui s'impose omniprésente. En état de *latence* (Brette, 2005 : 72), le traumatisme est localisable et verbalisable par autrui.

La plupart du temps, le processus de clivage (qui demeure un processus inconscient, à la différence de la dissociation qui est un processus conscient) s'amplifie : l'ancien *Moi* veut revenir, le nouveau *Moi* le refuse car il est le protecteur de la psyché, plus fort, plus expérimenté, formé par le traumatisme, l'ancien *Moi* fuit, et le traumatisme est intériorisé, conservé, séquestré.

Alors se génère l'**automatisation du processus traumatique** qui petit à petit se collant à la psyché, la transforme en **névrose** : Mise en place du régime économique du *Moi*, instinct de préservation, qui prend une place psychique importante réelle, obsessionnelle et consciente (obnubilation) ou inconsciente (refoulement, déni). Il interdit l'introduction d'une nouvelle réalité, et maintient le vécu passé dans le présent par un système de répétition... interdisant dès lors toute liberté et créativité et amplifiant le risque de désadaptation sociale et professionnelle, et de *dépendance masochiste* (Roussillon). **Le traumatisme est une représentation en lui-même auquel l'individu s'accroche.** Perdre cette représentation réveille un sentiment d'insécurité et de danger.

## **Organisation et désorganisation**

Tous les traumatismes primaires ne sont pas forcément remémorés, ou insurmontables. Un traumatisme postérieur peut par contre provoquer un séisme psychique et faire symptôme. Il y aurait donc une chaîne et un enchaînement des traumatismes, à considérer.

La conséquence pathogène d'un traumatisme refoulé ou forclos rend le souvenir présent et à la fois absent et lancinant : il ronge le sujet. Ainsi, peut naître le bénéfice secondaire du traumatisme : s'affliger sur soi même, s'auto-fasciner, s'auto-enfermer jusqu'à l'exclusion sociale vers, au pire, la forclusion et le délire, la mélancolie, la psychose.

Lever le bénéfice secondaire, affronter le traumatisme initial amène à un effondrement pour reconstruire, ou aggraver l'enfermement. Le traumatisme s'évalue avec précaution mais obligation. Il est difficile de mesurer l'éventuelle capacité du sujet à refaire cette traversée vers ce traumatisme et l'élaborer. Pourtant, il faut tenter d'avancer à petits pas. Il se joue un conflit entre le *Moi* avant le traumatisme et le *Moi* après le traumatisme : l'ancien *Moi* veut revenir mais le nouveau *Moi* le refuse, s'estimant protecteur de la psyché, plus fort, plus expérimenté, formaté par le traumatisme. L'ancien *Moi* fuit, la névrose s'ancre, avec ses peurs, ses répétitions. Le traumatisme est intériorisé, **l'ennemi devient intérieur**.

Enfin, et surtout, l'expérience traumatique est toujours subjective, c'est-à-dire propre au sujet.

## **Le traumatisme et le rapport à la mort**

Si dans la perspective freudienne, la névrose se génère d'un désir inconscient, la névrose de guerre se construit bien souvent à partir d'un traumatisme, extérieur, mais aussi à partir de l'effondrement d'une illusion, donc d'un objet abstrait. Freud parle de désillusion, notamment dans *Actuelles sur la guerre et la mort, La désillusion causée par la guerre*, écrit en 1915. Le traumatisme génèrerait la névrose, la gravité de l'un n'ayant pas d'incidence, à priori, sur l'importance de l'autre.

« *Personne au fond ne croit à sa propre mort, ou, (...) chacun de nous est convaincu de son immortalité* » (Freud, 1915 : 19). Si d'aucun sait que la mort est inévitable, personne ne la perçoit comme nécessaire. Or, lors du traumatisme, elle frôle le sujet telle une entité extérieure, intrusive et rappelle son évidence ou apporte un bénéfice (soulagement de souffrance, apport matériel par héritage...) qui agrmente une sensation de culpabilité et de redevabilité. Car « *chacun de nous est en dette d'une mort* » (Freud, 1915 : 18). Et lorsque la mort se prononce et nous coupe d'un être, l'absolue destinée de tous mourir un jour se ravive.

La mort œuvre en ce qu'elle amène à tenter de la comprendre, la rejeter, la repousser, la prévenir, l'éviter, par tant et tant de techniques, de formations, d'entraînements. Mais lorsque l'œuvre de la mort se fait corps mort, nous « *ravalons la mort du rang de nécessité au rang de hasard* » (Freud, 1915 : 19). Ainsi, la mort nous oblige. La mort oblige<sup>96</sup> culturellement à respecter le mort, « *paix à son âme* », à ne retenir de lui, non pas la vérité, réalité, mais ses bons côtés. La mort oblige à respecter un sujet qui ne le demande plus, alors que parfois moins d'attention est portée pour les êtres vivants.

Ainsi, le traumatisé entretient un rapport intense à la mort. Il semble qu'elle le côtoie. Les ombres se font permanentes, et le sujet se réjouit inconsciemment de cette morbidité latente qui nourrit sa vie. Cela le stimule et le ramène tout à la fois à ce qu'il a évité, la mort. Une fascination morbide se génère souvent à partir de l'événement, et se régénère dans l'entretien d'une vie teintée de gris, de noir, de rouge. Cette mise en place d'un système de répétition est un générateur d'énergie.

Avec et après la guerre, il est impossible de rejeter la mort. Elle est quotidienne. Elle est œuvre de l'homme. Elle donne l'espoir d'être épargné. Mais l'accumulation de morts autour de soi pendant la guerre réduit l'espoir jusqu'à l'amoindrir et le tarir. Reste alors la fatalité, et l'attente du moment fatidique. Pèse alors le sentiment d'évidence et se réveille les sensations de menace, de persécution, et d'angoisse, liées à l'attente impuissante d'une mort obligée, contrainte, nécessaire. La mort n'est plus conventionnelle, elle est intentionnelle. La mort n'est plus pathologique ou sénescence, elle est violente, brutale. Avec la guerre, notre propre mort nous échappe encore davantage.

Freud pensait que l'humain par peur du manque s'est imaginé tout un scénario de vie après la mort, soit la mort comme un début d'une autre phase de vie. Ses avis étaient très tranchants à ce sujet : « *ces existences ultérieures (...) avaient le caractère de lamentables expédients* » (Freud, 1920 : 41). La mort amènerait une *conscience de la culpabilité* (Freud, 1915 : 42), qui entretiendrait une relation mentale et funeste avec l'être perdu (l'ancien *Moi*, ou un être proche,) pour entretenir une identité mémorielle, alors qu'autrement acceptée, la mort laisse davantage de place aux personnes restantes, et que cette place permet de développer encore plus son identité.

Ainsi, de cette *conscience de la culpabilité* seraient issus les fondements de l'éthique judéo-chrétienne couplés aux fondements de la civilisation : les règles appliquées aux proches s'appliquèrent aussi aux autres inconnus (Commandements bibliques). Toutefois, Levis

---

<sup>96</sup> Exception faites de certaines têtes politiques, intellectuelles, qui ramènent ces morts à des dommages collatéraux, des nécessités minimales pour assurer la paix

Strauss démontraient que les peuples ont tous un pacte social qui leur est propre : des peuplades moins « civilisées » ou moins « développées » (dans le sens actuel, civilisation a souvent une consonance de pays développé, voire vient marquer un sentiment de « supériorité ») sont animées de leurs propres éthiques.

Selon Freud, l'inconscient n'a pas de conception de la mort, alors que le conscient peut en avoir une idée qui serait la plupart du temps négative. L'inconscient construit par strates successives d'où viennent les pulsions est neutre : « *rien de pulsionnel en nous ne favorise la croyance en la mort* » (Freud, 1915 : 27). Naturellement, il n'y aurait pas de pulsion de mort, dans le sens où la pulsion émanerait d'une forme de primarité animale qui développe l'instinct de survie. La **pulsion de mort, serait, en fait, un résidu d'une pulsion de vie**, ou de désir, atrophiée. La pulsion de mort serait un appendice de la pulsion de vie mal jouée et se métaphore par *La peau de chagrin* que Freud lit sur son lit de mort. L'inconscient ne peut pas se représenter *la mort propre* (Freud, 1915 : 30) mais peut être source de pulsions de désirs de mort. La mort génère donc déjà un conflit psychique, une ambivalence de sentiments. De retour de mission, incompréhension et bonheur de rester vivant contrastent : émotions complexes, *syndrome de Lazare*. Enfin, de la mal-gestion de ces ambivalences de sentiments, de la mal-gestion de cette culpabilité liée à la mort, découlerait l'émergence d'une névrose.

### **La répétition mortifère, séquelle du phénomène traumatique**

Manger, se laver, nous sommes tous dans la répétition. Elle fait partie du quotidien. La répétition est un acte connu de tous. Elle instaure les repères, structure la vie courante. Mais elle peut venir signifier autrement un phénomène mal vécu, traumatisant... La répétition peut devenir enfermante, voire pathologique.

La répétition est liée au conflit interne de l'individu, le *même*, bloquant. La névrose traumatique fusionne le réel et l'imaginaire : le réel passé étant omniprésent dans le présent et dans l'imaginaire, laissant impossible l'accès à une dimension symbolique. Il répète sans cesse le phénomène traumatique par défaut de possibilités de représentation.

L'être construit un nouveau mode de défense, inefficace<sup>97</sup> : la répétition. Elle concentre toute l'énergie de l'individu vers une fissure pour la colmater sans la réparer. Ce *contre investissement* ralentit, voire paralyse<sup>98</sup>, toutes les autres fonctions : « *L'individu meurt de ses*

---

<sup>97</sup> Ibid, page 4.

Le *Moi* est ce mur de défense abimé. « *Le moi dispose du contrôle des mouvements volontaires. Il assure l'auto conservation. (...) Il est guidé par la prise en considération des tensions provoquées par les excitations du dedans et du dehors* ».

<sup>98</sup> Ibid, page 39, 40. Le moi devient comme un disque rayé, il reste dans la répétition.

*conflits internes* »<sup>99</sup>. En effet, l'énergie est transformée sous forme d'angoisse<sup>100</sup>, signe avant-coureur d'un besoin de se protéger. Cette angoisse, refoulée, mise de côté, va générer la répétition du phénomène : angoisse, rêves, blocages... et générer la névrose traumatique.

L'évolution du conflit interne individuel posée par le traumatisme est bloquée par le processus de répétition.

### **Approche lacanienne de la répétition**

Selon Lacan, la répétition est une conséquence inévitable de la suprématie du Symbolique sur le Réel. Elle s'inscrit dans la résistance du sujet à la préhension du Réel. Elle cache le motif réel refoulé. La répétition, contrairement au transfert, poursuit sans cesse le Réel, rencontre perpétuellement manquée. La répétition crée un leurre de jouissance, temporel et itératif : *« L'inconscient et la jouissance sont extérieurs au sujet, qui au travers d'un dire, ou d'un faire, les actualise. (...). A ce moment seulement, celui de l'évènement, l'inconscient et la jouissance s'étalent dans l'espace supposé au dehors du sujet porteur de ce dire ou de ce faire. Toute la difficulté est d'arriver à concevoir l'inconscient et la jouissance comme des instances extérieures, parasites et entourant le sujet (...). C'est le cross-cap. »*<sup>101</sup>

La persistance de la répétition témoigne de la fuite continue des signifiants (refoulement), qui échappent au discours conscient mais qui y transpirent et rendent perceptible le désir inconscient. Ainsi, le sujet qui parle, dira inconsciemment beaucoup plus que ce qu'il veut, et croit dire consciemment. Le psychanalyste introduit la coupure dans le mode répétitif. Il bouleverse ainsi la recherche impossible du réel dans la répétition, et permet au signifiant refoulé de refaire surface, redevenir réel, pour ensuite prendre une place symbolique différente. La parole va permettre l'identification du processus de répétition de l'individu et ouvrir un premier pas vers l'apaisement du conflit interne de l'individu.

---

*« C'est sans doute pour contenir les exigences du ça que le moi doit soutenir la lutte la plus âpre, et il y dépense en contre investissements de grandes quantités d'énergie. Mais les exigences sur surmoi peuvent, elles aussi, devenir si fortes, si cruelles, que le moi se trouve comme paralysé devant ses autres tâches. (...) Si les deux autres instances deviennent trop fortes, elles réussissent à désorganiser et à modifier le moi ».*

<sup>99</sup> Ibid, page 8

<sup>100</sup> Ibid, page 5

*« Le moi tend vers le plaisir et cherche à éviter le déplaisir. A toute augmentation attendue, prévue, de déplaisir correspond un signal d'angoisse, et ce qui déclenche ce signal, du dehors ou de dedans, s'appelle danger. »*

<sup>101</sup> Nasio JD, *Introduction à la topologie de Lacan*, éditions Payot, Paris, 2010, 104 pages, page 79.

## Approche freudienne de la répétition

### Les fondements de la répétition

**L'impossible représentation mène à la répétition.** La représentation permet de se détacher d'un événement, d'un objet... perdus. La représentation est un processus de symbolisation : ce processus nécessite un cheminement psychologique qui passe par un retour aux sources, à une pensée archaïque, primaire<sup>102</sup>. Le moment qui doit être symbolisé, est vécu, réel, puis, se pense en étant détaché de la notion de temps et d'espace. Ce moment est le point de création, l'objet. Présenter et Re-présenter « *met en cause la présence dans un mouvement de retour, met en cause l'image dans un détachement de l'objet sur lequel il repose* »<sup>103</sup>. Ce détachement est séparation. Par cette représentation, l'individu peut réussir à se détacher du passé, c'est la pensée de coupure qui précède la mise en tension du passé vécu et passé symbolisé (souvenir). L'articulation qui va faire lien entre ces deux objets mis en tension permet d'avancer, de progresser. Si ce processus, fonctionne, l'individu vit le retournement : l'espace et le temps sont ouverts, l'être peut se retourner ou non, observer le passé, les changements, l'évolution, opposer les changements, les articuler dans la réalité présente. Le conflit interne est constructif.

Si ce processus décrit ci-dessus est bloqué, l'individu s'oriente vers le refoulement, le blocage, la répétition. Le conflit interne est destructeur.

Le livre *Totem et Tabou* de Freud produit une recherche sur la satisfaction originelle et l'incomplétude éternelle, source de souffrance pour l'être humain. Ce dernier cherche à devenir entier en utilisant différents procédés<sup>104</sup>. L'idée de complétude est un leurre qui l'enferme dans un cercle vicieux inconscient de répétition ayant une fonction, rassurer, mais une limite, l'insatisfaction, laissant alors l'homme dans une quête continue. **L'homme chercherait le même**<sup>105</sup> (Freud, 1938 : 7). Le manque lié à la sensation d'incomplétude, crée un décalage entre la satisfaction obtenue, et la répétition poursuivie. Une discordance

---

<sup>102</sup> Salignon B., In *Rythme et arts, texte 1, sujet et temporalité*, Masters communauté et identité en psychanalyse, Ethique et esthétique en psychanalyse, 23 pages, page 22.

« *Penser le moment où justement quelque chose s'enclenche dans la dynamique propre de la pensée humaine, et ce, non pas dans une mise en abîme de la pensée elle-même se prenant pour objet, mais dans l'analyse que suppose toute introduction de l'être au monde pour un sujet* »

<sup>103</sup> Salignon B., In *Rythme et arts, texte 1, sujet et temporalité*, Masters communauté et identité en psychanalyse, Ethique et esthétique en psychanalyse, 23 pages, page 22.

<sup>104</sup> Freud et l'incomplétude/

L'homme cherche à se compléter par la possession d'individu (les frères de la horde primitive de Freud), par la différenciation vis-à-vis de cet individu (ingestion du père par les fils de la horde).

<sup>105</sup> Freud et la conservation/ Freud, 1938 : 7

« *Tout état auquel un être est un jour parvenu tend à se réinstaurer dès qu'il a été abandonné* ».

En effet, les fils de la horde ont voulu se différencier du père mais finalement se rapprochent de lui en le mangeant, Œdipe se différencie du père mais se rapproche de lui en prenant sa place de mari...



s'installe, représentant l'impossible retour au *même* initial. Pour Freud, l'objet recherché dans la répétition est l'objet perdu. Il est perdu donc il n'est plus le *même*... L'homme retrouve la sensation de l'objet *même* : il alterne plaisir, déplaisir, dans un temps temporaire. La complétude convoitée n'est pas atteinte. La répétition fait donc entrer l'individu dans un processus intemporel. Le conflit interne s'ancre et se péjore.

### La dynamique de la répétition

La dualité psychique interne du réel freudien actionne un processus économique défensif, protecteur. Ce processus complexe se construit autour du sujet selon une **dynamique**.

L'oscillation entre déplaisir/plaisir, comme démontré dans le jeu du fort/da de l'enfant<sup>106</sup>, permet de transformer un évènement contrariant ou inquiétant en jeu. La psyché enregistre la transformation possible de ce phénomène qu'il cherche désormais à contrôler. Paradoxalement ce contrôle devient enfermement. Le rythme présence/absence<sup>107</sup> génère soulagement/souffrance. La pulsion de répétition<sup>108</sup> devient mouvement figé, soit répétitif.

Les tensions trop fortes deviennent insoutenables et mettent en danger l'individu. L'alternance normalise alors la pression interne. Selon Freud, ce rythme ouvre au *principe de plaisir*<sup>109</sup>, régulateur essentiel. (Chez l'enfant, l'objet pris comme phénomène répétitif, symbolise l'individu lui-même qui ainsi, par ce transfert, s'absente de cette souffrance). Selon Lacan, calmer l'érethisme est le principe de la vie et non de la mort. Ce *principe de réalité* (compulsion de répétition) est un principe de plaisir décalé, retardé, lié au principe du symbolique (répétition pour le principe de plaisir/ jouissance).

### La valeur de la répétition

Phénomène naturel, structurant, rassurant, symbolisant, source de plaisir, la répétition serait un acte de lien de l'être à son état précédent : la répétition donne l'illusion de ramener au *même*, attachant le sujet à son passé, le deuil, la séparation. L'individu ne veut pas affronter une perte : il maintient une constance. En sur place psychique, le sujet entretient son espace de vie interne en l'état, et évite le danger du changement.

---

<sup>106</sup> Analyse de Freud en 1920, Jeu de la bobine qui s'en va et qui revient sur commande de l'enfant. (L'enfant crie : « *fort* » = la bobine s'en va, « *da* » = la bobine revient). Cela représente le va et vient de l'objet perdu : la perte, déplaisir, et la retrouvaille, plaisir.

<sup>107</sup> Nasio, 2010 : 18

« Un ensemble d'éléments signifiants n'a de consistance qu'à la condition qu'il en manque un, et, surtout, que ce un manquant se trouve à l'extérieur de l'ensemble, ou bien en constitue le bord ».

<sup>108</sup> Freud, 1938 : 7

La théorie des pulsions. « *La puissance du ça traduit le but véritable de la vie organique de l'individu et tend à satisfaire des besoins innés de celui-ci. Le ça néglige la conservation de la vie comme la protection de ses dangers. Ces dernières tâches incombant au moi.* »

La répétition, mené encore par un moi fragilisé, devient pulsion de répétition, mené par le ça. La pulsion de répétition devient donc incontrôlable, et peut mettre en danger l'individu.

<sup>109</sup> Freud, 1938 : 5

« *Un accroissement de tension provoque généralement du déplaisir, sa diminution engendre du plaisir. Toutefois, le déplaisir ou le plaisir ne dépendent probablement pas du degré absolu des tensions mais plutôt du rythme des variations de ces dernières.* »

La répétition devient alors phénomène pathologique, selon son ampleur, sa fréquence (exemple : trouble obsessionnel compulsif...) mettant en jeu la pulsion de mort. Le passé forme une boucle psychique. La non reconnaissance de la perte de l'objet oppose le plaisir et la réalité. L'être se maintient dans le principe de plaisir, dans un retour incessant vers cet objet perdu. La personne retrouve furtivement l'état antérieur au moment de l'acte. Ce blocage explique le passage en mode répétitif.

La résistance du sujet à la remémoration (blocage du processus symbolique de représentation) dépasse, pour Freud, le principe du plaisir. Il place cette résistance dans un « au-delà » du principe de plaisir. Il nomme cette résistance *pulsion de mort* : « *si nous admettons que l'être vivant n'est apparu qu'après la matière inanimée et qu'il en est issue, nous devons en conclure que l'instinct de mort se conforme à la formule (...) selon laquelle tout instinct tend à restaurer l'état antérieur* » (Freud, 1938 : 8).

### **La répétition, processus économique du traumatisme**

Freud, notamment dans *Neurotica*, parlait du processus économique du psychotraumatisme. Le sujet, débordé par cette avalanche d'émotions quasi instantanée ne peut plus en supporter d'autres. Il va s'enfermer, et rejeter toute autre excitation. Le traumatisme générerait ainsi enfermement et répétition. La personne ne s'aperçoit pas forcément de ce changement et/ou ne l'accepte pas. Ce traumatisme modifie sa vie, le préserve.

Le traumatisme maintiendrait la psyché, car il devient la réalité du sujet, ou, en tout cas, une part de sa réalité. On parle de *régime économique du traumatisme* (Guignard, 2004 : 141) car il interdit l'introduction de nouveaux repères. Ce traumatisme du passé embolise le présent.

Le traumatisme devient une identité.

### **Le fonctionnement autonome du traumatisme**

Ainsi, le traumatisme va générer un processus interne individuel et autonome.

Le noyau traumatique travaille pour se maintenir. Le sujet est paradoxalement rassuré par ce noyau traumatique qui l'attache mais auquel il est attaché. Il lui rappelle qu'il est en vie alors que le sujet a frôlé la mort. Mais la souffrance interne est intense.

Le traumatisme est un processus endergonique. Le psychisme n'est donc pas disponible, accessible, libérable. Il résiste, il répète, il entretient. Le sujet n'investit guère ailleurs. La psyché est mobilisée pour maintenir ce noyau, elle est donc éloignée du monde symbolique, phase essentielle au dépassement du traumatisme.

Toute l'énergie se déploie pour maintenir l'étincelle de vie. Les nouveaux vécus sont peu élaborés, intégrés, car la psyché n'a pas de ressources suffisantes pour les transformer. C'est donc l'enfermement dans un cercle psychique qui rétrécit peu à peu, venant étouffer le sujet, l'asphyxier jusqu'à devenir mort-vivant.

Désorganisation et organisation, un traumatisme peut être paradoxalement destructeur et constructeur. Il enchaîne mais meuble la vie malgré tout d'où la difficulté de faire évoluer ce lien à son propre traumatisme : « *la fascination par le mystère de la douleur psychique nous imprègne inévitablement* » (Anzieu, 2004 : 10).

### **Le traumatisme et les tâches aveugles**

Le traumatisme faisant trou dans le réel, Florence Guignard parle de création de *tâches aveugles* comme des zones de pensées blanches, inaccessibles, non refoulées, présentes mais opaques. La grande difficulté est d'identifier et repérer ces tâches aveugles, processus, autres que la répétition.

Outre la résistance au changement, il y aurait donc des espaces, des bulles dans lesquelles les émotions seraient à la fois fixées, mais d'une manière inconsciente. Traiter tous les traumatisés serait alors naïf. Mieux vaudrait accepter une part d'impuissance face au traumatisme, accepter une part de non-contrôle, comme l'évènement a échappé à la maîtrise de l'individu. Ainsi, la tâche aveugle protège l'espace interne du sujet.

### **Le traumatisme et la pulsion de vie**

La personne traumatisée a un instinct de survie important qu'elle va entretenir. Le traumatisme est mené par une **pulsion de vie**, laquelle s'épuise et s'étiole en pulsion de mort (répétition, dépression...). Seule une intervention, comme l'ouverture d'une porte sur ce cercle va permettre au traumatisme de s'exprimer. Or, il y a une énorme difficulté à s'ouvrir à la relation à l'autre...

## 1.5.6/ Le soin du psychotraumatisme

Des thèses de psychiatrie militaire sur le traumatisme et l'inadaptation se ciblent sur une défaillance princeps du sujet : « *Le trouble de l'adaptation révélateur d'une inadaptation stricte au milieu militaire est aussi le mode révélateur de failles psychiques antérieures à l'engagement.* » (Cartigny, 2011 : 33). Il est intéressant de constater comment de l'étude des EVAT<sup>110</sup>, découle l'idée que si l'individu ne s'adapte pas au milieu militaire, il est porteur de failles psychiques alors qu'il est peut être simplement adéquat dans d'autres environnements...

L'angoisse transpirant par le corps et l'esprit est un signal d'alarme. Comment conduire l'individu vers le réel ? Freud travaillait ce déplacement des énergies sur la fissure : Ramener la personne de la souffrance au symbole, et du symbole au réel, en utilisant les énergies. L'*abréaction*, spontanée ou générée, est l'extériorisation émotionnelle qui libère un affect lié à un souvenir traumatique. L'effet produit est appelé *catharsis*<sup>111</sup> (purification, purgation). Il s'agit de **rendre possible la résurgence d'un affect refoulé jusqu'alors, dans le champ de la conscience, afin de réduire la tension exercée par cet affect lorsqu'il était inconscient.**

Freud abandonnant l'hypnothérapie, jugea que la répétition faisait résistance à la remémoration par refoulement. Il créa la thérapie par *association libre*, utilisant la répétition pour orienter doucement le patient vers le *transfert*<sup>112</sup>, phénomène de projection de la répétition vers un autre individu en deux phases : tout d'abord, transfert de la compulsion de répétition (le sujet répète sa façon de réagir sur l'autre), puis transfert de cette répétition vers une remémoration, et transformation de cette remémoration en explication (le sujet débute un processus de représentation, symbolisation). Le sujet reconnaît, par le biais du transfert, ce qui dans la répétition, crée un obstacle. La *perlaboration*<sup>113</sup>, est aussi importante, dans le processus de reconstruction, que l'abréaction. Elle est possible dans un lien de confiance, d'échange (sincérité du sujet/discrétion de l'autre). Ainsi, l'individu révèle des informations, mais aussi ce qui lui vient à l'esprit. Telle la mère qui digère, l'autre, psychanalyste, enseignant, chef... communiquera à bon escient les analyses, lorsque le sujet sera prêt, c'est-à-

<sup>110</sup> Engagés volontaires de l'armée de terre.

<sup>111</sup> C'est entre 1880 et 1895 que la méthode thérapeutique dite cathartique fut employée par Breuer et Freud.

<sup>112</sup> Guy-Robert ST-ARNAUD, *Orientation lacanienne sur les rites Aperçu des rapports entre les problématiques freudienne et lacanienne.*

« *Le transfert constitue un temps de fermeture du discours de l'inconscient. Ce temps de fermeture de l'inconscient, Freud le lit comme un manque à la remémoration au profit de la répétition se manifestant dans le transfert.* »

<sup>113</sup> Traduit de l'allemand, cela signifie « travail avec » : travail menant à l'éradication du symptôme. Ce travail consiste à répéter, au cours d'une analyse, les mêmes scènes encore et encore jusqu'à ce que le refoulement soit mis en échec et que s'élabore une connaissance consciente de l'histoire du symptôme, qui permette de le supprimer.

dire presque capable de parvenir lui-même au même raisonnement. En effet, le traumatisme sera identifié par la personne lorsqu'elle sera prête, c'est-à-dire lorsqu'elle aura élaboré ses propres outils, ses propres expériences nécessaires à l'approche et la considération, reconsidération du traumatisme. Ainsi, insister pour faire ressurgir des souvenirs serait inutile, voire dangereux, et pourrait refaire traumatisme. *Mettre à jour le traumatisme n'est qu'une première phase, insuffisante et frustrante voire dangereuse si on fait jaillir des réalités enfouies et ensevelissantes* sans que le sujet soit prêt : ce serait un renouvellement du traumatisme au risque de *redevenir sourd et aveugle* (Utrilla-Robles, 2004 : 135), éclatant la construction psychique, et générant un effondrement. Le passé paraîtra authentique si les émotions ressenties sont en corrélation avec une impression primitive, en dehors d'une représentation figurative de l'évènement vécu.

Le transfert est un déplacement du lien psychotraumatisant. Le soin est holistique soit panser la plaie et accompagner les processus, les relations, le contexte, le rythme de l'individu. La quête s'assouvit par la sensation d'être retourné à l'origine, le traumatisme primaire, qui a fait écho dans sa vie (sensation de vide, de trou, qui absorbait, et bloquait la compréhension ultime de son propre fonctionnement). Ainsi, le transfert s'appuie sur une relation d'amour et un processus d'identification que l'autre utilise pour conduire à l'élaboration du symptôme, soit la création de l'objet transfériel, c'est-à-dire comprendre ce qui se joue dans le transfert, ce qui le permet, ce qui le rend nécessaire.

La prise en charge du traumatisme doit donc prendre en compte l'évènement et la place psychique qu'il prend pour l'individu : une place réelle obsessionnelle et consciente (obnubilation) ou inconsciente (refoulement, déni), une place symbolique qui va faire office de pilier pour la structure psychique : « *le sujet traumatisé répète longtemps sa tendance à vivre le présent comme si c'était le passé, et le symbole comme si c'était la chose symbolisée.* » (Guignard, 2004 : 146).

Cette chute du pilier ne doit pas déclencher l'effondrement de la baraque, car la baraque a des aspects solides et bons : certains piliers et poutres sont rongés par les bêtes, mais elles sont traitables, on ne les enlève pas forcément. Faire tomber ce pilier négatif engendre l'effondrement de la structure : il faut proposer d'autres piliers de remplacement, ou tout au moins en envisager pour suppléer à l'état de dépendance entre le sujet et le traumatisme subi.

Le traumatisme est une représentation en lui-même, et prend une place importante. Le sujet peut s'y accrocher car perdre cette représentation éveille un sentiment d'insécurité et de danger.

Comment rechercher une satisfaction pulsionnelle moins destructrice que le sacrifice, et le traumatisme ?

En fait, le contexte militaire pose un cadre dans lequel les émotions sont réprimées. L'armée permettrait, avec sa discipline, son cadre, son règlement, une mise à distance de l'évènement traumatique et ses répétitions. Le chef utilise le transfert dans sa relation au groupe à la condition que le *Moi* de chacun conserve « *une certaine dose de cohérence, compréhension des exigences de la réalité* »<sup>114</sup>. Cependant, certaines limites se posent selon le degré de renfermement du sujet. De plus, une mauvaise exploitation de l'ambivalence des sentiments rendra inefficace le transfert, voire dangereux dans un contexte armé (Chapitre sur Le caporal Lortie). Le chef doit se positionner<sup>115</sup> dans une distance adaptée.

Le chef joue du transfert par l'institution dont il est le garant.

Mais, est-ce que cela fonctionne pour tous ?

Est-ce que cela dysfonctionne parfois ?

Le psychotraumatisme n'est-il pas le symptôme qui masque l'appel du sujet à se retrouver, à être reconnu ? Guérir le psychotraumatisme n'est-il pas un raisonnement sanitaire simpliste ?

Qu'en est-il de l'appel du sujet présent dès l'intégration dans le groupe militaire ?

Que faire des traumatismes mis à jour ? Les accepter ? Faire avec ?

Un travail d'acceptation, de transformation, de deuil se met en place, avec les aléas d'effondrement et de réorganisation pénibles à vivre : *L'important est moins ce qui est arrivé, que ce que tu fais de ce qui t'est arrivé*. Plus que le hors norme/hors monde, la douleur et l'inhumanité ancrent et lestent.

Pourtant, nous sommes surpris de ce que nous pouvons à la fois supporter et construire. L'espoir se construit du désir qui émerge du manque. L'espoir est inaliénable, la foi en l'espoir est primordiale, elle est force et soutien de vie.

Au-delà de l'abord du traumatisme comme évènement initial de la vie et initiant à la vie avec la naissance, les premières coupures/séparations d'avec la mère, et tout ce que l'on retiendra dans la théorie libidinale, il s'agirait dans l'armée de penser au traumatisme comme

---

<sup>114</sup> Freud, *Abrégé de psychanalyse*, éditions PUF, Paris, 1970, 86 pages, page 40.

<sup>115</sup> *Ibid*, page 42, 43

« *L'analysé considère son analyste comme le retour, la réincarnation d'un personnage important de son passé infantile, c'est pourquoi il lui voue des sentiments et manifeste des réactions destinés au modèle primitif. (...) Si tenté que puisse être l'analyste de devenir éducateur, le modèle et l'idéal de ses patients, quelque envie qu'il ait de les façonner à son image, il lui faut se rappeler que tel n'est pas le but qu'il cherche à atteindre dans l'analyse, et même qu'il commet une faute en se laissant aller à ce penchant. En agissant de la sorte, il ne ferait que répéter l'erreur des parents dont l'influence a étouffé l'indépendance de l'enfant et que remplacer l'ancienne sujétion par une nouvelle.* »

un processus « garde-fou », un gardien permettant de garder un espace de survie entre éthique et pulsions.

Comment le commandement gère-t-il des conflits complexes ?

**Comment le commandement se préserve-t-il ?**

L'être humain court après la complétude mais oublie que l'incomplétude fait sa richesse, son esprit de recherche, d'adaptation. Certains hommes se détachent du *même*, acceptent la différence, l'incomplétude pour en faire une richesse. **L'officier, a-t-il cette capacité ?**

## 1.6/ LA SPECIFICITE DU TRAUMATISME DE GUERRE

*« Personne ne rentre comme il est parti et tous ont eu des expériences douloureuses avec lesquelles il faut apprendre à vivre »*

LCL Pierre, chef des opérations de la Task Force Korrigan en Kapisa (Leboeuf, 2010 : 29)

En tenant compte de la théorie psychanalytique du traumatisme, cherchons à comprendre comment dans ce contexte professionnel militaire, le traumatisme vient faire l'écho d'une préservation du sujet dans un environnement sordide, inhumain, et dichotomie entre humain/inhumain...

Le bouleversement émotionnel (l'effroi, l'épouvante...), l'épuisement sont des facteurs humains gérés et considérés par les plus grands stratèges. **Sun Tzu** ménageait ses troupes et celles de ses ennemis, auquel il fit même apporter de la nourriture... Hannibal surprit les romains et effraya les chevaux avec ses éléphants. Tout humain que soit le stratège, et tout stratège que soit l'humain, la répercussion des faits de guerre sur la psyché ne peut être ignorée, sauf à risquer au mieux l'inhibition et au pire la désagrégation de ses troupes. Nul stratège ne peut refuser d'anticiper l'effet du traumatisme sur « ses hommes ».

Anticiper, penser, et panser, pour mieux se protéger !

Les sorties de guerre sont toujours des périodes où ces questions reviennent. Questionnez les individus qui allèrent au Rwanda, en Afghanistan, au Mali, comment se ré-adaptent-ils au quotidien occidental ? Comment gèrent-ils ce décalage entre un passé conflictuel versus un présent pacifié, entre un vécu de guerre en OPEX<sup>116</sup> versus un quotidien de paix en France ?

---

<sup>116</sup> Opération extérieure



## 1.6.1/ Le psychotraumatisme post- guerre en France, une évaluation

Les traumatismes se répercutent toute une vie sur le sujet. Tout l'environnement relationnel en subit les conséquences : des troubles du comportement surgissent et altèrent les capacités sociales, professionnelles. Comment répondre aux besoins des traumatisés est la première question posée mais d'autres répondent : pourquoi répondre ? Puisque cela fait partie des risques du métier...

Sachant que les blessures morales et séquelles psychiques peuvent surgir bien des années plus tard, après la période militaire, en 1919, les droits des Anciens Combattants et Victimes de Guerre (ACVG) furent listés dans une charte... Peu évalués, non pris en charge, non indemnisés par l'institution militaire, alors que Freud avait mis cette réalité en évidence dès la Grande Guerre, depuis un siècle des associations soutenues par des organismes tels l'ONAC, la CARAC, la CNMSS, la GABAT, l'ARAC<sup>117</sup>... travaillent à la reconnaissance des blessés.

Quelques années passèrent...

La « psychiatrie de l'avant », relancée en 1943, s'est perfectionnée et les pertes humaines sur le plan psychique furent moindres, en tout cas pendant les conflits<sup>118</sup>. Si les termes varient selon le DSM<sup>119</sup>, le traumatisme de guerre, depuis 1940, fut étudié par les américains en psychiatrie, et par les anglais en psychanalyse.

En France, un effort pour l'évolution de la détection du psychotraumatisme par l'armée fut fait. Aujourd'hui, la détection des psychotraumatismes des militaires en retour de mission s'appuie sur des tests<sup>120</sup> et des entretiens d'évaluations de troubles du comportement, savamment élaborés par des professionnels experts psychologues et psychiatres, habitués par leur formation et les besoins institutionnels, à quantifier, statuer, évaluer, normer les individus et les pathologies. Cette quantification des traumatismes des individus pourrait générer le biais d'inscrire certains dans des cases psycho pathogéniques et d'en oublier d'autres... : « *The same human mind that creates the most beautiful works of art and extraordinary marvels of technology is equally responsible for the perversion of its own perfection.* »<sup>121</sup>

---

<sup>117</sup> ONAC = Office National des Anciens Combattants, CARAC = Caisse Autonome de Retraite des Anciens Combattants, CNMSS = Centre National Militaire de Sécurité Sociale, GABAT = cellule d'Aide aux Blessés de l'Armée de Terre, ARAC = Association Républicaine des Anciens Combattants.

<sup>118</sup> En effet, les effets du traumatisme peuvent se répercuter tout au long de la vie. L'étude de **la morbidité de ces blessures n'a donc de valeur que sur un suivi au long cours. Ce qui n'est alors, mais toujours pas maintenant, effectué.**

<sup>119</sup> DSM = classification médicale s'appuyant sur une qualification par quantification des signes dont le système d'assurance américain est à l'origine afin d'évaluer le droit à couverture sociale,

<sup>120</sup> En dessous d'un certain seuil, le militaire est reconnu « sain ».

<sup>121</sup> Zimbardo Philip, (Psychology Department, Stanford University), *A Situationist Perspective on the Psychology of Evil: Understanding How Good People Are Transformed into Perpetrators.*

Ainsi, au dessous d'un certain seuil d'indicateurs, il n'y aurait pas de psychotraumatisme objectivé, reconnu et soigné. D'autre part, cette conception négligerait de facto l'existence d'effets retards connus, pourtant observés en clinique.

Selon le psychiatre militaire français, **Louis Croq**, rien ne confirme que les traumatismes viennent systématiquement et irrémédiablement créer un dysfonctionnement du *Moi*, ni qu'il s'agisse d'une faiblesse préalable de construction psychique primaire de l'individu. Ainsi, il n'y aurait pas de prédictibilité possible. **Tout homme pourrait être victime d'un psychotraumatisme quelque soit sa structure.**

Qu'en est-il des officiers ? Sont-ils soumis à ces détections ?

Quelle est la place des officiers dans l'institution militaire ?

Depuis le 10 janvier 1992, un décret permet la classification et l'évaluation des troubles psychiques de guerre pour accéder à des titres d'invalidité.

Près d'un siècle après les descriptions premières... le 20 juin 1994, le Ministre des ACVG, Philippe Mestre déclara : *"on peut considérer le poids des névroses de guerre comme mineur, presque marginal."*<sup>122</sup>. Des résistances énormes persistent sur le plan culturel (représentation idéologique de ce qu'est un combattant) et sur les conséquences financières majeures qu'engendrerait la reconnaissance de ces troubles.

Depuis 2002, le gouvernement permet une visite gratuite chez un expert à postériori, et un suivi sanitaire des anciens combattants (Code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de la guerre).

En 2011, un plan de prévention des troubles psychiques post-traumatiques chez les militaires, piloté par le service de santé des armées fut organisé par le ministère de la défense. Il s'agissait de mieux dépister, mais aussi mieux accompagner le militaire et sa famille. Il existe un suivi médical annuel individuel, réalisé par un médecin du service de santé des armées ; et les médecins d'unités sont formés au dépistage des traumatismes. Enfin les psychiatres militaires sont experts dans ce domaine, et partent en OPEX.

---

Dans, Chapter in Arthur Miller (Ed.). The social psychology of good and evil: Understanding our capacity for kindness and cruelty. New York: Guilford. (Publication date: 2004).

{Revised July 25, 2003 }

(<http://www.zimbardo.com/downloads/2003%20Evil%20Chapter.pdf>, consulté le 21/12/11)

<sup>122</sup> Dossier Pourpre : Psychotraumatismes de guerre - Accueil du site ([www.arac51.com/Dossier-Pourpre-Psychotraumatismes.html](http://www.arac51.com/Dossier-Pourpre-Psychotraumatismes.html), consulté le 10/01/2013) Le 3 sept. 2006

## **1.6.2/ Le psychotraumatisme pré- guerre en France, une préparation, mise en condition**

Chaque psychotraumatisme est individuel. Il existe des moyens de détection et de prise en charge curative pour l'individu. Toutefois, la préparation du *Moi* au traumatisme, serait possible dans et grâce à certaines conditions...

### **La solde des opérations extérieures et le silence relatif aux psychotraumatismes**

Tout militaire en opérations extérieures perçoit une majoration du solde (risque, déplacement, inconvénients)... Ce gain financier contribue à la motivation pour partir.

Recevoir de l'argent n'est-il pas une forme de compensation des risques encourus, et des psychotraumatismes subis ?

Est-ce une manière d'établir un dédommagement par avance ?

Est-ce une manière d'« acheter » le silence ?

### **De l'information au secret**

L'habitude donnée au militaire de se taire en fait un témoin silencieux des psychotraumatismes qu'il a vécus.

### **Le psychotraumatisme et le nomadisme**

Changer de résidence et de lieu d'exercice professionnel est habituel pour le militaire. Si ce comportement, de déplacement, culturel dans l'armée s'accroît, il signe une difficulté psychique : les individus traumatisés ont des difficultés à se fixer. Cliniquement, ce phénomène s'appelle *nomadisme*.

Privilégier la stabilité des repères pour le sujet limite les effets du traumatisme. Dans le cadre militaire, rendre opérationnel le plus rapidement possible un militaire traumatisé est considéré comme prioritaire et soutenant. S'il rencontre un événement à potentiel traumatique, on le maintient dans son unité de rattachement afin de lui conserver ses repères.

### **Le climat de menace**

L'irruption d'une menace provoque toujours une émotion : peur, colère, stress, choc... Elle est invasive, destructrice, mais déjouable. L'entraînement à reconnaître la menace et ne pas la subir est une forme de prévention du psychotraumatisme.

La menace est un outil d'emprise et un outil de guerre. En aucun cas, l'individu n'a intérêt à l'accepter sauf bénéfice identifié. Par exemple, les militaires acceptent le risque de se faire tuer, car ils ont signé un contrat stipulant qu'ils doivent défendre les intérêts de leurs Etats, et, aussi, par abnégation et sacrifice.

Quand l'individu accepte la menace sans aucun intérêt pour lui, on peut se demander de quoi veut-il se punir ? Sentiment prédominant de culpabilité favorisé par le surdéveloppement surmoïque ?

La nature a pourvu les animaux de capacités de défense et d'attaque (pour favoriser le territoire, la nourriture, la famille...). L'entraînement militaire montre qu'on ne peut supprimer la menace et l'agression, mais qu'on peut en faire quelque chose : résister, la retourner... ne pas céder à la dissuasion et la sédition.

La menace verbale en l'occurrence pose une distance, espace à ne pas franchir. Les militaires sont entraînés à la parole rude et abrupte, c'est une forme de protection. Si la parole devient uniquement menace, elle devient inappropriée : l'individu se sent attaqué. Les énergies s'orientent négativement vers la colère, le ressentiment. Elles ne sont pas dépensées vers une construction du *Moi*, une protection de soi, une réappropriation de son territoire.

L'armée parviendrait à situer la parole dans ce champ limite, entre menace et réassurance, entre destruction et reconstruction : le militaire **maintiendrait bloquées ses fonctions du *Moi* et utiliserait son énergie pour se protéger des menaces extérieures par l'exercice de la dissociation** des informations de menace. Ainsi, il ne se laisserait pas atteindre. La réaction ne sera pas spontanée, mais construite sur un mécanisme de défense choisi, assumée et adaptée.

### 1.6.3/ L'évènement, les injonctions paradoxales, le conflit psychique, le traumatisme

En résumé, la communauté militaire maintient une idée de cohésion, de fraternité, d'idée de famille. Cette idéologie maintient l'identification à la communauté.

Mais, la guerre crée une injonction paradoxale (tuer ou être tué), entre :

- le Bien (protéger), et faire le Mal (tuer),
- l'inceste : la confrontation à la réalité de la guerre et d'autres cultures qui n'ont pas les mêmes interdits ou qui les franchissent, et l'impossibilité en tant qu'individu et militaire d'agir (ordre de maintien de paix, interdiction d'ingérence : de nombreux militaires ont ainsi assisté à des scènes de viol, de meurtre... sans avoir le droit d'intervenir...)
- la confrontation au Réel : en dehors de l'exercice, la confrontation à la guerre, aux malheurs, en fait la confrontation de l'individu à l'atrocité, à la souffrance, à la mort et ce que cela lui renvoie de sa propre mort, et son impuissance. Il n'est plus dans l'exercice, l'entraînement, la vraisemblance de l'identification au père ce héros. Le militaire est alors dans la réalité : l'humain dans le Pire.

L'homme, la guerre, le traumatisme sont enchevêtrés dans une complexité depuis des siècles. La guerre a tatoué la peau des hommes et semble nécessaire aux ajustements de mouvements de population.

Les besoins initiaux de faire le bien sont des idéaux. Si les rêves seraient d'être un sauveur, le militaire va affronter la mort, l'échec, et le sentiment d'impuissance. Ainsi, tous ses écarts, entre les attentes initiales et les valeurs portées (faire le bien, protéger, respecter, se faire respecter, ne pas subir...) seraient en décalage par rapport à la confrontation au réel qui créerait des troubles.

« Freud considèrera les névroses de guerre comme des névroses traumatiques rendues possibles par un conflit du Moi, soit entre les pulsions d'auto-conservation et les idéaux sociaux, soit entre les idéaux sociaux eux-mêmes (l'amour ou l'obéissance à la patrie et l'interdit de tuer). » (Paturet, 2009 : 44). Etre en phase avec les idéaux sociaux auxquels il aspirerait, éviterait à l'officier, l'agrandissement d'une faille narcissique lors de l'évènement traumatique. Ainsi, **l'officier resterait responsable des événements plutôt que coupable des pertes humaines** : « Le trauma, donc, comme blessure narcissique infligée par la nécessité, l'Ananké. (...) En définitive, c'est toujours par une sortie vers le haut, par le

*Surmoi, que Freud envisage la perpétuation de l'humain, criminel ou victime, en dépit de la destructivité illimitée de l'homme. » (Asséo, 2005 : 61)*

## **2/ L'OFFICIER, LA GUERRE TRANSFORMEE, LES CONFLITS, LA DISSOCIATION**

Cliniquement, il existe une chaîne séquentielle à trois maillons : l'évènement violent, les conflits psychiques qui en découlent, le traumatisme qui s'en nourrit.

L'homme vit cette chaîne.

L'officier, par son élasticité psychique, éviterait le traumatisme, par un repérage des conflits et leur gestion adaptée via la dissociation ou métabolisation.

### **2.1/ L'OFFICIER GERE LES CONFLITS**

#### **2.1.1/ Le conflit fondateur et nécessaire**

Selon Freud, la guerre serait une démonstration extravertie du processus du passage à l'acte *aux origines de la culture*.

Dans les mythes<sup>123</sup>, deux évènements sont marquants : le meurtre et le refoulement du meurtre. Le premier est irrémédiable, le second va miner la vie du meurtrier. L'homme est donc poursuivi par ce qu'il fait de ses actes, et la façon dont il les assume. Ainsi, Caïn, les fils de *Totem et tabou* sont doublement rattachés au sang de la victime : celui de la naissance et celui du meurtre. Il y aurait donc un processus de violence. L'étude de la mythologie et de la psychanalyse tend à faire penser que le crime est de l'ordre de la nature, il est ancré dans la partie bestiale<sup>124</sup> de l'homme qui conserve en lui une part archaïque, détachée de l'éducation, de la civilisation, de la culture.

Pour Freud, le lien social démarre à partir, et, est indissociable d'une violence innée, primaire. Le meurtre est considéré comme fondateur. Pourquoi ?

D'une part, l'homme veut se sentir dominant. L'homme est sans cesse renvoyé à lui-même, et pense avoir tout pouvoir. « *On trouverait difficilement une nursery sans conflits violents entre ses habitants* », dit Freud dans ses *Conférences d'introduction à la psychanalyse* entre 1915 et 1917. La principale raison de ces conflits, Freud la trouve dans le désir de chacun de monopoliser à son profit l'amour des parents (Abel et Caïn). Dans ces conditions, les sentiments hostiles se portent d'abord sur les frères et les sœurs.

D'autre part, l'homme veut se sentir complet (voir incomplétude ci-dessus).

La violence et le crime sont l'aboutissement d'un conflit que l'individu n'a pas su gérer. Le conflit naît du décalage entre un besoin et l'impossibilité de réalisation.

---

<sup>123</sup> Caïn ignore où est passé son frère et répond au seigneur sincèrement qu'il ne le sait pas. Caïn refoule son geste de manière inconsciente mais devant les questions du seigneur, les souvenirs reviennent et sont tellement insupportables qu'ils sont consciemment mis de côté.

<sup>124</sup> « *L'homme est un loup pour l'homme* » disait Hobbes.

## **Les limites du processus d'évolution créatrice grâce au conflit**

Le conflit est source d'évolution mais cette évolution peut connaître des limites, car le conflit est trop intégré dans l'être. Pour évoluer, l'individu doit se retourner, observer et opposer les changements, les articuler dans la réalité présente. Pour Heidegger, il n'était jamais possible de réussir un réel retour aux sources. C'est un acte d'incomplétude : distinguer l'être du non être ne peut être un acte absolu. Heidegger introduisit la notion d'*étant dans la multiplicité*. L'être est présent, et représenté par diverses apparences qui sont trompeuses. Le retour aux sources est donc limité, incomplet, générateur d'erreur. L'être est multiple et indivisible. Il doit être considéré dans son état complet.

Autre limite. Le conflit n'existe que dans une mise en tension, une liaison tendant vers la déliaison. Le conflit devient séparation, coupure par la perte de la mise en tension. Cette mise en tension est faisable par l'articulation, qui agit comme tenseur. Sans tenseur, pas d'opposition, pas de conflit, simple coupure.

Autre limite encore. Le conflit est soumis au hasard. Héraclite pensait, que, par justice divine, malgré l'esprit stratégique, il existe une part irréductible de hasard. Ce hasard permet le renversement de l'ordre des choses. Il<sup>125</sup> est père de la vie, contrairement à la répétition qui enferme la vie. L'irruption du hasard introduit une discontinuité dans le temps, fait de la guerre une catastrophe pour les uns, une chance inespérée pour les autres, et permet le changement dans l'ordre du monde. Le conflit est donc évolution. Pour Héraclite, ce changement ne constitue en rien un progrès, car il n'est pas issu de la confrontation des idées, de l'émulation de la contradiction, de l'opposition. Il n'est pas évolution.

Enfin, le conflit est perte. Le risque de l'engagement dans le conflit est que l'homme perde tout ce qu'il a engagé, en premier lieu son existence et avec elle, toute possibilité de donner sens et naissance au monde.

---

<sup>125</sup> Salignon B., In *Rythme et arts, texte 2, la puissance et ses actes*, Masters communauté et identité en psychanalyse, Ethique et esthétique en psychanalyse, 30 pages, page 14.

« *La vie n'est pas dans la répétition des causes, dans la construction des choses identiques, qui se légitimeraient par la vérité des modèles, mais elle est un hasard, une erreur, une énigme des commencements... Saisir ce moment où la chose surgit et avec elle dans l'inattendu ses conséquences* »



## **Le conflit, fondateur**

La possibilité d'éviter le conflit grâce à la psychanalyse, avancée par Einstein, semble fausse. Elle contrarie le process même de la psychanalyse qui travaille sur l'acceptation et la gestion des conflits.

La violence pourrait donc s'éviter mais le conflit est primordial et inévitable. La confrontation des idées est essentielle et enrichit les êtres humains. L'histoire montre que des spécialistes ont trouvé des solutions de gestion du conflit : l'éducation, la culture, la discipline...

Ainsi, **le conflit est source d'évolution.**

## **La paternité créatrice, le conflit positif**

Tout d'abord, le conflit n'est pas source unique d'évolution car il peut se déployer en une multitude de possibilités. Ainsi, **le conflit clivé ferait traumatisme, car induisant une discontinuité et nuirait tandis que le conflit dissocié, par la continuité qu'il respecte, conduirait à la création.**

Le conflit est un point de départ d'évolution à la condition de passer au-delà des tracas, des ennuis, de l'environnement pour atteindre un état autre, un détachement qui permettrait, libre des émotions liées à nos expériences, nos vécus, d'accéder à d'autres chemins : *ouvrir le champ des possibles* (Xavier Cornette de Saint Cyr).

## **Les étapes de l'évolution du conflit**

Cependant, ce cheminement semble quasi impossible pour la plupart des individus, d'après Freud<sup>126</sup>. Seuls certains y parviennent. En effet, l'évolution est complexe, et parcourt aléatoirement plusieurs étapes :

- Le conflit (*Polémos* d'Héraclite).
- Le **retournement** : l'espace et le temps sont ouverts, l'être peut se retourner ou non, observer les changements, l'évolution, opposer les changements, les articuler dans la réalité présente,
- La **représentation**, capacité de symbolisation. On pense le moment, en étant détaché de la notion de temps et d'espace. Elle nécessite le retour aux sources, à une pensée archaïque, primaire<sup>127</sup>,

---

<sup>126</sup> C'est pourquoi la guerre serait inévitable. Et c'est en passant par la guerre, que certains sujets pourraient rejoindre le cheminement évoqué.

<sup>127</sup> Ibid, page 19.

- Le **détachement**, la séparation, qui ne sont pas forcément opposition,
- La **pensée de la coupure** (on passe à autre chose),
- L'**articulation**, la coordination,
- Le **un multiple**<sup>128</sup>, (toute chose)
- La **différence**, mère de toute chose : la différence, en marquant une distance permet un lien « inaffectable » (sans affect), fondateur. La différence bien gérée permet donc de prolonger une continuité, une stabilité.
- La **transcendance**, étape ultime.

Ces passages clés ne sont pas linéaires. Toutefois toutes les étapes sont à vivre mais l'ordre importe peu. Le conflit est alors source d'évolution qui nécessite une permanence, stabilité, ajustement et un rythme idéalique. **Ces étapes sont l'absolu nécessaire pour accéder aux séparations plurielles que Milgram et d'autres ont tenté de décrypter, et dont l'officier doit faire preuve pour accéder à ce rang.**

A priori, les étapes débutantes et finales (conflit et transcendance) cohabitent en permanence, le dernier ne pouvant exister sans la considération du premier. La dialectique de ces deux étapes relate une opposition continue, mais entrelacée, liée, constructive. L'articulation et la permanence de ces étapes permettent une constructivité. L'existence de l'une permet à l'autre d'exister.

**Mais dans la réalisation même du sujet, le conflit n'est en fait pas nécessaire et n'est pas le point de départ de l'évolution. Certains sujets accèdent directement à ces étapes sans expérimenter la rupture, le conflit. Il s'agit d'une accession spontanée à ces mécanismes de séparation. Cet individu là peut être en mesure d'accéder aux chènes.**

Pour autant, s'il en a l'aptitude psychique, cela ne signifie pas qu'il accèdera à la transcendance et la spiritualité...

---

*« Penser le moment où justement quelque chose s'enclenche dans la dynamique propre de la pensée humaine, et ce, non pas dans une mise en abîme de la pensée elle-même se prenant pour objet, mais dans l'analyse que suppose toute introduction de l'être au monde pour un sujet »*

Présenter et re présenter, « met en cause la présence dans un mouvement de retour, met en cause l'image dans un détachement de l'objet sur lequel il repose » ce détachement est séparation.

<sup>128</sup> Un visage est composé de tous les visages de sa famille, et des visages qu'il a eu dans sa vie, une ville est constituée de son histoire architecturale, ce qu'il en reste ce qu'il devient... Un est la puissance de l'ensemble, indénombrable, et est chaque élément de cet ensemble. (voir Jenkins)

## **Supporter la coupure et l'absence pour se séparer, aptitudes du chef**

Enfin, il semble important d'évoquer la pensée de la coupure et de l'absence, mères d'évolution, avec lesquelles le conflit s'entrelace et que l'officier gère.

Le conflit met en tension deux objets opposables, existants alors que la coupure (dissociation poussée) n'oppose plus ces objets, et ne les relie donc plus : le présent et le futur, l'être et le non être, l'individu et l'éventuel bébé à naître.

D'après Frankl<sup>129</sup>, le vide est le père de toute chose. Il explique que l'absence est « *Tout ce qui existe par le fait que spatialement, temporellement, et logiquement il se pose contre un vide non être. Et, il est déterminé pour ce qu'il est, en se définissant contre ce qui n'est pas le vide* ». **La coupure et l'absence sont donc sources d'angoisses terribles chez les uns, et sources de séparations constructives pour d'autres.**

## **La guerre, le conflit, le lien, la construction**

Comment considérer la guerre ? La guerre, qui contribue à l'affirmation d'une puissance signifiait la déchéance humaine pour Héraclite. Alors que Freud y voyait une forme de vie, un passage et un processus de transformation. La guerre est une résorption violente d'un surplus social. Elle peut être l'exutoire du trop plein : marchandises, finances... En effet, la destruction se fait créatrice de structures nouvelles susceptibles de redynamiser une croissance sclérosée. Libératrice des tensions, la guerre, désunion catastrophique est motrice de transformation. Elle est rupture, réoriente le devenir. Elle est une métaphore centrale de la pensée héraclitéenne.

Comment considérer le conflit ? Le conflit semble permettre le déploiement de la pensée. Il autorise le développement de la contradiction et libère l'expression, la réflexion (qui n'est plus enfermée dans l'individu mais s'exprime ouvertement). Le Polemos est donc source de soulagement des tensions internes.

---

<sup>129</sup> Mort en 1997, Victor Frankl fut formé par Freud, avec lequel il entretint une longue correspondance. Psychiatre et philosophe, il se détacha des trois écoles de Vienne – freudienne, adlérienne et jungienne – pour fonder la sienne : logothérapie. Viktor Frankl travaille sur la « recherche d'un sens à la vie, la Lutte contre le vide existentiel »

## 2.1.2/ L'officier se distancie et dépasse ses pulsions

### La pulsion pacificatrice, accepter la guerre

La guerre serait naturelle, biologique, ancrée en nous. Refuser la guerre serait une démarche affective, intellectuelle, culturelle. Freud espéra à moment donné prouver l'existence d'une pulsion pacificatrice innée : « *A l'origine, le moi embrasse tout* » (Freud, 1930 : 103). Ainsi, l'individu serait apte à tout tolérer, tout accepter spontanément. En effet, les pulsions primitives seraient des traces conservées psychiquement de réflexes ontologiques pouvant ressurgir et percer le bouclier formé par la culture. Mais ces pulsions pouvaient être d'attaque ou de défense, ou de natures pacifistes.

Il y aurait des sujets aptes à la sérénité, ou en tous cas aptes à dissocier les pulsions problématiques pour s'en différencier ...

Le paradigme d'agressivité naturelle en l'homme se renverse alors pour stipuler que chaque être naît pacifiste et ne devient défensif ou attaquant qu'à l'issue de souffrances subies. Ce sont les affres de la vie qui forgent des ruptures et des refus. *Tout est un*, comme disait Héraclite, soit que tout sujet est continuité et ne se divise qu'au fil des épreuves de la vie. Les clivages ne seraient que les effets produits d'une somme de vécus douloureux transformés en mécanisme de défense. Et ce qui serait de l'ordre de la pulsion pacificatrice, serait ce qui se joue dans le Taoïsme, soit qu'un point unique, ou un trait serait le point de départ et d'arrivée, le processus du bonheur, de paix intérieure et extérieure. En clair, le *Moi* initial serait lien et non coupure.

### Le principe de plaisir irréalisable

Freud considérerait le bonheur comme une réalisation des plaisirs individuels, soit l'accomplissement du principe de plaisir lequel ne serait que purement égoïste et diviserait les sujets entre eux et en leur sein. En effet, le plaisir rencontre indubitablement des résistances, de tous ordres, donc le principe de plaisir ne serait *de toute façon pas réalisable* (Freud, 1930 : 115).

Il reste principe, car une réalisation exhaustive de plaisir ne serait pas possible, puisque à la fois éternel recommencement. Ce principe appliqué mènerait le sujet à une quête perpétuelle, peut-être motrice un certain temps, mais sans fin, et deviendrait néfaste. De plus, le plaisir continu serait lassant, et il ne peut conserver sa saveur que dans sa ponctualité. Le

contraste permet le plaisir. Le bonheur, rattaché à ce principe, ne pourrait donc pas être un état, mais un *phénomène épisodique* (Freud, 1930 : 115).

Le bonheur, rattaché plutôt à la satisfaction des besoins, et non des envies, serait probable. Le sujet dans ce cheminement, est-il outillé psychiquement pour différencier ses envies de ses besoins ?

Freud en doutait bien : la guerre est souvent issue d'une projection, soit d'une croyance en un besoin qui serait en fait une simple envie. L'homme, incapable de différencier, le nécessaire et l'utile du satisfaisant et plaisant, ne saurait éviter le conflit, dépasser des considérations culturelles, des croyances. Ainsi, la guerre serait inévitable.

Le chemin menant du principe de plaisir au malheur, serait bien plus simple à emprunter. Et, le bonheur serait alors plus un concept qu'une réalité vers laquelle tendre. L'homme s'estimant déjà heureux de ne pas subir plus de malheur qu'il n'en vit déjà. Il y aurait donc une résistance au bonheur et une aptitude au malheur. Ces réflexions étant bien sûr dans des conceptions freudiennes. Le raisonnement construit, structuré, explicité par Freud, reste majoritairement pessimiste, et orienté vers la pulsion de mort dont il parle tant.

Le bonheur reste l'apanage de quelques rares sociétés qui se satisfont d'aimer, et ne se frustrant pas de ne pas recevoir l'amour. L'amour est un don pour l'autre, et pas un échange. Freud parlait de *complexion*<sup>130</sup> (Freud, 1930 : 150). Pour exemple, le pays du Boutan est célèbre pour mesurer chez sa population, le PNB, Produit National du Bonheur. Les religions et principes de vie extrême orientaux préconisent la réalisation du bonheur et du plaisir tout en tenant compte de celui des autres. Pour Freud, cette réalisation était dangereuse car cela amène à « *donner la priorité à la jouissance sur la prudence* » (Freud, 1930 : 116). Lacan travaillera la jouissance à laquelle il est nécessaire de donner un cadre, une limite. La jouissance serait pourtant accessible, inoffensive, régénératrice mais resterait irrémédiablement appauvrie par le langage impuissant à la circonscrire, la définir. En aucun cas, elle n'est limitable, enfermable et conceptualisable.

L'officier sera le garant de la dissociation conflictuelle bénéfique pour assurer la prudence.

---

<sup>130</sup> Dictionnaire de français Littré / (littrereverso.net/, consulté le 14/12/2012)

« *Complexion* = Entrelacement, union.

= Terme de philosophie. La complexion des termes est leur étendue, leur généralité.

= Terme de médecine. Ensemble des caractères physiques que présente une personne considérée par rapport à sa santé. »

### **La domestication des pulsions**

Si la jouissance ne peut être domestiquée, il y aurait possibilité d'agir sur ses pulsions afin d'en infléchir les conséquences en revenant dans un état de point zéro, sorte d'état d'équilibre, dans lequel le sujet ne serait pas soumis aux tiraillements pulsionnels (extraction psychique). Certaines pratiques telles le yoga, le sport, la méditation, l'hypnose permettent ainsi de se dégager de tensions déséquilibrantes, *en agissant sur ses motions pulsionnelles, de s'affranchir d'une part de la souffrance* (Freud, 1930 : 119).

Mais, accéder à cet état nécessite des conditions, des motivations particulières. Il faut toutefois accepter une modification des possibilités de jouissance, car elle devient contrôlée, et n'a rien à voir avec la jouissance sauvage et débridée d'un soulèvement pulsionnel irrépressible. Il y a donc une part de renoncement que tous ne sont pas aptes à accepter. Ce renoncement se lie à ce que Freud appelait le principe de réalité, lequel soumet les instances psychiques à un Ordre. Or, s'il est la base de la socialisation, il n'est pas spontané : Freud parlait de domestication des pulsions, comme par exemple par la culture. Cette domestication permet aux individus une médiation, et leur garantit une paix. Mais elle est relative c'est-à-dire que sa stabilité est dépendante de l'extérieur, des événements, des cultures, des tolérances. Ainsi Freud racontait qu'il est problématique et à la fois nécessaire pour se défendre de ses pulsions de « *déplacer les buts pulsionnels de telle sorte qu'ils ne puissent pas être affectés par une déficience du monde extérieur* », soit une sorte de *sublimation des pulsions* (Freud, 1930 : 120). Ce mécanisme de défense est certes constructif tant qu'il ne se déplace pas totalement de manière pathologique au point d'oublier le point de bifurcation des énergies, le point d'intérêt pulsionnel initial. Il s'agit donc de réussir à s'en détourner pour limiter la souffrance, mais pas de l'ignorer.

Il n'y a pas déni, il y a distinction des problèmes avec discernement en pleine conscience.

### **Le remodelage des pulsions**

Ainsi, la plus civilisée des éducations ne ferait que contenir les *pulsions égoïstes* (Freud, 1915 : 11), lesquelles seraient transformables et utilisables en lien social sous l'ascendant de *composantes érotiques* (Freud, 1915 : 11) : pour être aimé, le sujet serait prêt à délaissier ses faveurs égocentriques au profit d'une faveur autre, un ailleurs pulsionnel, décentré de soi, du *Moi*.

Mais, à l'échelle d'un groupe, ce processus serait complexe et passerait par une médiation politique. Pour équilibrer la pulsion, tension, contrainte interne à laquelle on obéit, la contrainte externe doit montrer des avantages tout au moins équivalents, voire supérieurs

aux satisfactions amenées par le soulagement de la contrainte interne. Ainsi, Freud parle de possibilité de *remodelage* des pulsions (Freud, 1915 : 11), mais pas d'ablation, ni suppression. Ce processus de déplacement aurait une action toute temporaire, dans la limite de l'équilibre des contraintes et avantages. Ce process serait donc bien précaire, et en constante évolution.

Le remodelage serait un processus dynamique, sans possible retournement sur le passé, mais avec un possible retournement des pulsions. Freud parle de double capacité de remodelage chez le sujet : l'une est innée, soit qu'à la naissance chacun a déjà une capacité au lien social qui lui est propre ; l'autre est acquise soit qu'au cours de la vie le processus de modelage est en constant travail.

Ce qui fait l'adaptation sociale, au sens culturel et humain, vient de l'équilibre entre ces deux capacités. Ce qui fait équilibre reste un équilibre instable en fonction des facteurs, des rencontres, des événements de la vie. **Ce qui fait donc l'officier serait la plasticité sociale.**

Le processus de paix enclenché et maintenu par le besoin d'érotisation et séduction de la relation (libido) à l'autre, est bien plus précaire, fragile, que le processus de guerre qui est un mécanisme de défense inné et primaire pour chacun : la force d'humanisation par la culture est moindre que la force primaire de l'animal qui est en l'homme.

Enfin, la capacité acquise de remodelage des pulsions reste culturelle, éducationnelle. La possibilité de contenance et de transformation de la pulsion ne démontre pas le degré de remodelage : il n'y a pas d'outil d'évaluation...

L'officier a-t-il acquis un masque soit une carapace pulsionnelle, un remodelage superficiel afin de s'adapter ?

L'officier a-t-il atteint un *ennoblissement des pulsions*, une véritable *transposition des penchants égoïstes en penchants sociaux* (Freud, 1915 : 13) ?

Comment connaître la qualité de ces transformations ?

Qui s'y intéresse ?

Au contraire, beaucoup s'en désintéresse, ce qui compte étant ce qui fait contrat social (ce qui fonctionne), et non ce qui fait contrainte et soumission sociale (ce qui fonctionne sous tension, voire ce qui dysfonctionne). Alors, forte de sa croyance en une humanité bienveillante, l'armée se consolide d'*exigences morales* pour éloigner au maximum les *prédispositions pulsionnelles* (Freud, 1915 : 13).

Mais Freud asserta que nul ne peut renier ni la guerre, forme d'extériorisation d'une pulsion de groupe trop contenue, ni les pulsions individuelles. La psychanalyse passe par cette étape d'acceptation des pulsions inhérentes au sujet. Ainsi, plus fortes sont les contraintes morales et éthiques d'une société, plus fortes sont les pulsions contenues : des pulsions acceptées et bien gérées s'évacuent et se fluidifient. Il n'est pas nécessaire de poser davantage de règles que celles qui suffisent à vivre en communauté. Plus il y a transgression, plus il y a de constructions morales inverses. Les tendances opposées se construisent et les failles s'ouvrent : « *un interdit si fort ne peut se dresser que contre une impulsion tout aussi forte* » (Freud, 1915 : 26).

**Officier, à quel prix ?**



### **2.1.3/ L'art de la guerre comme protection psychique, le conflit harmonieux**

L'être humain se construirait sur l'alternance de conflits et d'échanges. Dans cette immense néant et infini, l'individu peut se sentir perdu, en détresse. Héraclite annonçait les rapports complexes entre l'Être et le Néant : soit le conflit est une négation de l'autre, considéré comme menace et voué nécessairement à l'anéantissement ; soit il introduit le néant dans la vie quotidienne, en concrétisant la possibilité de la mort. Héraclite, Durkheim... considéraient le conflit comme source de genèse. Le conflit est fondement du changement. Ainsi, l'individu peut autant aller vers la destruction que vers la construction. La coupure existe, sépare, protège. Elle est, elle ne se maîtrise pas et peut ouvrir à la renaissance. Le Polemos, considéré comme père de toute chose, permet d'atteindre l'idéal, la transcendance d'un point de vue éthique, et l'harmonie d'un point de vue esthétique. Dans le cas contraire, le Polemos, le conflit se reproduira sans générer du bien. Sans analyse, sans réflexion, sans prise de conscience, il fixera les parties prenantes, les individus, dans un processus, enfermant, de répétition (*l'homme cherche le même*) et de rumination. Cette répétition sera pointée du doigt par le psychanalyste, qui montrera un chemin différent. Elle sera évitée par certains sujets aptes au commandement. Ils joueront du conflit pour écrire une partition harmonieuse, et non pas pour se nourrir de la division, caractéristique du petit chef et/ou du pervers.

Le conflit, acte de régulation est lui-même mouvement de séparation de l'état précédent. On observe donc un rythme entre le Polemos (opposition, conflit) et l'agein / agere (acte, pousser devant soi, avancer). Selon Kant, l'acte est phénomène de séparation, de rupture. Il rompt avec l'état, et l'acte précédent. Soit que la tension étant extrême, le conflit permet alors de passer à un autre état de tensions. Il n'est pas le Mal, et même, dans la philosophie du goût, des perceptions, des émotions, du jugement du beau, le Polemos peut conduire vers le Bien, qui, selon Platon, n'est pas un objet mais un lien. Il peut dérouter l'homme du monde matériel qu'il s'est construit et auquel il s'attache, pour le ramener à une spiritualité. Soit qu'à moment donné, le décalage entre biens matériels et niveau de spiritualité se fait tel qu'il fait discorde, opposition : l'homme choisit l'AVOIR sur l'ETRE.

La guerre remettrait l'être en priorité des sociétés et harmoniserait ainsi morale/matériel.

La pensée stratégique (« maîtrise du logo ») fait du conflit l'instrument du politique. En effet, la stratégie utilise la pensée et la parole comme armes. Elle se montre capable de

transformer en un savoir théorique, l'expérience tirée des circonstances conjoncturelles passées. De plus, la stratégie se greffe d'une argumentation et de la parole stratégique qui se différencie de la connaissance du vrai. En effet, connaître le fait, ou être conscient de la légitimité de son vouloir, est insuffisant pour dominer la logomachie qui précède la décision : la parole possède des règles et une technique stratégique qui lui est propre. L'être stratégique, s'il veut survivre et vaincre, doit joindre habileté et courage. La parole devient arme que l'on se doit de maîtriser tout comme le guerrier, et l'officier. La parole est faite de mots et de silences...

Ainsi, la guerre devient un art depuis la nuit des temps. Alors, la forme primitive du combat constitue-t-il un déni de la Raison ? Serait-ce l'attribut de l'homme soumis à ses pulsions ?

Le conflit ramène à un point de vide à partir duquel le sujet se réoriente selon ses possibles. Soit il se contente d'être, rester, revenir vers *le même* mais rester toujours incomplet : Freud parle de refoulement originaire, comme source de conflit intérieur. Ce conflit est fluctuant, instable, évolue. Devenu ingérable par l'individu, il déborde l'Être et crée la rupture du narcissisme primordial (de Freud).

Soit il est apte à évoluer, accepter l'incomplétude, tout en s'améliorant, se complétant. En effet, le conflit propose un renversement complet des valeurs d'une vie quotidienne bien réglées au métronome. Il est donc purificateur et permet un retour aux sources, à l'essentiel. Il fait lien et vient éclairer autrement, montrer un ailleurs.

## **2.1.4/ Conflits psychiques du commandement selon la psychanalyse**

**Y a-t-il déni, refoulement du psychotraumatisme, ou bien transformation ? ou n'y a-t-il pas traumatisme ?** Cette question n'est pas subversive comme d'aucuns seraient enclins à le croire. Elle soulève juste une observation de terrain qui semble quand même avoir une importance majeure dans la connaissance des ressources humaines, la gestion des profils et compétences.

Qu'est ce qui au-delà de la vie et de ses phénomènes, de ses « noumènes », permet d'optimiser une tragédie ?

### **Traumatismes incorporés (bloqués)/traumatismes sublimés ?**

Le traumatisme est en soi guérissable, mais souvent freiné par la résistance du sujet lui-même. Au-delà la question de ce qu'il va être sans son traumatisme, qui lui donne tout de même une identité, l'autre question est comment compenser la perte des bénéfices secondaires du traumatisme. Soit que le sujet va « récupérer » le traumatisme, se l'approprier et s'y identifier pour s'accorder une toute puissance tyrannique qui lui donnera le droit d'exiger et de ne rien devoir.

Le traumatisme est alors un levier des limites, du respect et donne un prétexte pour sans cesse réclamer des autres une quelconque réparation, qui bien sûr ne sera jamais satisfaite. Ainsi, le traumatisé peut s'emplier d'une toute puissance infantile mais destructrice pour son entourage, qui ne trouvera pas de fin de revendication. S'estimant lésé, le sujet peut estimer que sa souffrance le place au dessus des autres, sans en avoir conscience. Il rentre alors dans la phase de destruction de lui-même ou de son entourage. Dans ce cas, peut-être un des pires, le traumatisme devient lui-même une addiction à laquelle le sujet s'accroche et intoxique l'entourage. Nuisible, le traumatisme devient un prétexte pour se déresponsabiliser de ses actes et paroles.

## **Du traumatisme selon la personnalité**

Le traumatisme dans l'armée commence par une prévention (entraînement/formation). L'institution prépare le militaire et peut anticiper le processus de rupture<sup>131</sup> psychologique sur le terrain. Il s'agit d'identifier l'énergie destructrice, et d'aider le militaire à la rediriger vers des espaces compréhensibles, et constructifs : la puissance de la pensée, de l'énergie est donc canalisée par une logique militaire.

Ainsi, l'officier va à son tour représenter la Loi, et rappeler la législation. Il vient poser la règle, et la discipline, faire des choix efficaces. Mûre, analyste, compétent, l'officier, travailleur hautement spécialisé, échappe-t-il ainsi au psychotraumatisme ?

Plusieurs hypothèses s'envisagent : croire qu'ils incorporent (intègrent sans reconnaître, identifier, s'approprier) et/ou introjectent et subliment le traumatisme ou croire en une capacité de dissociation psychique, défense, par excitation au traumatisme.

**La matrice constituée par l'institution militaire préparerait l'introjection du traumatisme par un mécanisme psychique de dissociation,**

**La faculté de dissociation psychique serait une compétence particulièrement développée dans le commandement et permettrait une préservation de la psyché.**

D'après le Colonel Groussard, et comme le décrit Claude Weber<sup>132</sup>, dans *A genoux les hommes, debout les officiers*, ce potentiel psychique serait performant et durable, tant que chacun (sujet/institution) reste *gagnant/gagnant* (Weber, 2012 : 26).

## **La dissociation des instances psychiques**

Après le premier topique (*conscient, préconscient, inconscient*), Freud ressentit quelques insatisfactions, s'interrogeant toujours. Dans le deuxième topique, il formalisa d'autres instances précises : *moi, ça, surmoi, idéal du moi, moi idéal*, en inter relations. En 1923, le livre *Le moi et le ça* de Freud, venait poser les jalons d'une nouvelle étape de la psychanalyse. Cet approfondissement des instances psychiques permit d'étayer davantage la compréhension des mystères de la psyché. Paradoxalement, cela complexifia l'approche psychanalytique du sujet. Il convient donc de clarifier ces termes.

Si le *Moi* est considéré comme une instance essentiellement liée au conscient, Freud le relia d'abord au *ça*, force inconnue qui pousse et dirige, difficile à contrôler. Freud reprit cette idée

---

<sup>131</sup> Le tout est donc enfermant. L'homme ne tire pas de leçon de ses histoires. Il ferme la boucle et recommence. La foudre paralysante mène au retour, l'histoire se répète. (Mythe de *Totem et Tabou*, avec la horde primitive...). L'homme enfermé dans l'idée du tout héraclitien, c'est-à-dire répétitif, n'a pas de liberté, de libre arbitre. La foudre en tant qu'éclairante est donc un outil qui va permettre à l'homme de prendre conscience, de réfléchir, de communiquer.

<sup>132</sup> Claude Weber est sociologue, ethnologue et travaille auprès des écoles militaires de Saint Cyr Cœtquidan et chercheur auprès de l'université de Rennes. Claude Weber a suivi une promotion pendant les trois de formation et décrit ses observations, complétés d'analyse.

de Walter Georg Groddeck, médecin et ami, qui s'était lui-même inspiré de Nietzsche. De là, Freud développa la *libido*, qui puiserait sa source dans le *ça*. Ainsi, le *moi* ne se détache pas du *ça*, et peut même se confondre.

### **Un évènement pour l'officier/ Des conflits intra psychiques pour le sujet**

Seuls certains sujets parviennent à distinguer le *moi* du *ça*, en toute conscience. Ceux là ne se laissent pas diriger par le *Ca* de leurs pulsions. Certains restent libres et d'autres écoutent davantage le *surmoi*, considéré comme l'instance suprême de la Loi, de l'interdit, et... de la culpabilité.

### **De la culpabilité de l'officier au management de la culpabilité**

La culpabilité se niche entre *Moi* et *Idéal du moi*, au creux du *Surmoi*. Le *Moi* se condamne sous l'effet de tensions psychiques et s'afflige par des écrasements internes : « *face à la dictature du « on », seule l'angoisse permet de retrouver l'authenticité (...)* » (Paturet, 2009 : 40). Face à la guerre externe, la guerre interne peut se manifester. Le conflit<sup>133</sup> réveille le sujet : « *La guerre, paradoxalement, ouvre dans ce rapport immédiat à la mort, la possibilité d'une plénitude de vie.* » (Paturet, 2009 : 53). Ainsi, la culpabilité assombrit et immobilise le sujet, et elle le maintient dans une tension de vie.

**La culpabilité est un levier de manipulation du sujet, que l'officier est apte à repérer et utiliser.** Elle nécessite d'être identifiée, mais ne doit être ni levée par risque de *diaphorie morale* (Paturet, 2009) faisant céder toutes les limites, ni ignorée par risque de paralysie psychique. Elle doit être **gérée** pour maintenir l'équilibre instable du groupe.

### **Comment l'officier gère t-il sa propre culpabilité ?**

Ce qui, dans d'autres conditions, serait considéré comme crime dans le cadre de la guerre est considéré comme honorifique. L'officier perçoit alors un conflit, entre son éducation, sa culture (crime interdit) et son métier (tuer est valorisé). Ce décalage, s'il est non réfléchi auparavant potentialise des conflits lamenteux. Le risque de déraisonner, se penser tout puissant, culpabiliser existe toujours.

Comment supporter le sentiment qui envahit le sujet ?

Comment supporter la violence perpétrée ou reçue, bien que tolérée ?

---

<sup>133</sup> Ibid/Paturet Jean Bernard, « *Au-delà de Freud* », *Essai de polémologie freudienne*, « *une culture de l'extermination* », page 40  
« *Le polemos, principe universel de toutes choses, est la loi de l'instauration de l'Être, comme lieu de l'épreuve la plus radicale de son déploiement* »

Quelles défenses psychiques s'instaurent ?

L'agression et le sentiment qui s'y corréleraient seraient intériorisés, et pris en charge par les instances psychiques dans un processus de transformation. Cette agression va venir percuter le *Moi* mais va se digérer sur le grill du *Surmoi*. Le *Surmoi* va l'analyser et la renvoyer contre le *Moi*. Ces mouvements psychiques se corréleraient à un questionnement à bas bruit : qu'ai-je fait de mal pour en arriver là ? Où en suis-je ? Qu'est ce que je décide en tant qu'officier ?

Questions plutôt sereines si elles n'engendrent pas un doute total, une perte de confiance. Le *Surmoi* se ferait un gardien exigeant de la psyché : il entretiendrait une tension moralisatrice faisant fonction de *conscience morale* (Freud, 1930 : 179) alors que « *la tension entre le surmoi rigoureux et le moi qui lui est soumis, nous l'appelons la conscience de la culpabilité* » (Freud, 1930 : 176).

La notion de bien et de mal se rattache davantage à la notion de justice, de droit, en Occident. La culpabilité se vit en fonction de la culture dans laquelle on vit et de la justice qu'elle applique. Ainsi, la culpabilité n'est pas issue d'un sentiment propre au sujet. Elle n'est pas un ressenti inné, elle est de l'ordre de l'acquis. Elle est un sentiment inculqué et associée à une peur inconsciente de la perte. D'après Freud, la culpabilité ne pouvait naître sans le sentiment d'amour. Ce qui se joue derrière la culpabilité, c'est donc encore et à nouveau, le rapport au manque, à l'incomplétude qui fonde l'être. Et le sentiment de manque s'élargit en grandissant du cercle parental au cercle social. Ainsi, Freud reconnaissait un seul moteur la peur et « *deux origines au sentiment de culpabilité : la peur de l'autorité et la peur du surmoi* » (Freud, 1930 : 184). L'un étant extérieur, l'autre étant intérieur, la pression est donc multiple.

La culpabilité a donc de quoi envahir l'individu qui va peut être même chercher à se punir avant d'avoir fait quoi que ce soit de mal comme pour prévenir l'angoisse de perte générée par l'augmentation du sentiment de culpabilité. La puissance du *surmoi* peut donc vite venir emprisonner, et empoisonner la vie du sujet.

Cette conscience de la culpabilité se montre par l'envie d'être puni, ou de subir... (cycle sado masochiste), ce qui aurait pour effet de lever un temps donné, ce sentiment de culpabilité. La circularité entre violence, culpabilité, punition serait sans fin : l'action/réaction soulagerait les tensions internes transitoirement. Selon Freud, la culpabilité se distingue de la notion bien/mal, elle-même trompeuse et binaire. En effet, contrairement aux croyances populaires que le bien fait le bien et le mal fait le mal, l'expérience intérieure

montre que le bien peut faire fuir et le mal peut faire plaisir. Il n'est donc pas possible de se fonder sur les notions de bien et mal issues d'une culture religieuse moralisatrice, lorsqu'on analyse la psyché.

### **Comment l'officier peut-il gérer sa culpabilité ?**

Se libérer en partie de ses pulsions évacue les tensions, mais il faut savoir contrôler ses pulsions, soit les extérioriser socialement de manière adaptée et convenable. Freud affirmait « *cette proposition paradoxale : la conscience morale est la conséquence du renoncement aux pulsions* » (Freud, 1930 : 186). Alternance entre Eros et Thanatos, la culpabilité est « *l'expression du conflit propre à l'ambivalence* » (Freud, 1930 : 192).

La vie en groupe génère toujours des pulsions d'agression, et des pulsions infantiles d'amour. Ce qui commence avec les parents se continue dans la société : les interactions sociales construites naturellement sur l'ambivalence entre amour et haine sont à l'origine d'un sentiment de culpabilité, mais le renoncement aux pulsions d'amour et de haine est à l'origine de la conscience de moralité. A l'échelle communautaire, comme à l'échelle parentale, quelqu'un représente toujours l'autorité nécessaire à la régulation des ambivalences. **Si l'officier est garant d'une conscience morale du groupe, et représente l'institution, il s'assure alors des renoncements aux pulsions agressives incontrôlées, de la masse, et, en tout cas, maîtrise ses propres pulsions agressives, afin de pouvoir symboliser, à sa hauteur d'Homme, la conscience morale.** Il ne peut donc y avoir d'officier, qui sache gérer sa culpabilité, sans sujet qui ne sache gérer ses propres pulsions : **pour commander, la pression sociale et la pression surmoïque seraient appréhendées et gérées sinon confortablement, du moins avec assurance.**

### **L'économie de la culpabilité pour l'officier**

La place d'officier, permettrait-elle, par identification à l'autorité paternelle, d'économiser la charge tensionnelle de la culpabilité ? : « *il intègre par identification cette intangible autorité qui devient le surmoi ; ce dernier s'approprie la totalité de l'agressivité que l'enfant eût volontiers exercée contre cette autorité* » (Freud, 1930 : 187). La place de chef amortirait les pulsions d'agressivité envers l'autorité, puisque l'officier l'incarne lui-même. La peur par rapport à l'autorité extérieure serait moindre, et l'autorité de son propre *Surmoi* serait régulable et probablement meilleure qu'un sujet lambda de la masse militaire.

**Une des qualités de l'officier serait donc d'être un amortisseur psychique.**

### **De la culpabilité à la responsabilité**

L'officier, veillant sur ses ouailles, serait extrêmement attentif aux fluctuations émotionnelles des sujets du groupe. Il connaîtrait ses troupes et flairerait l'état moral général, afin d'appréhender les risques d'échappement des sujets, qui pourraient être néfastes pour la protection du groupe. L'officier connaîtrait ses propres ambivalences afin de pouvoir mieux évaluer et gérer celles des autres. Alors, l'officier, veilleur attentif, se sentirait plus responsable que coupable.

### **De l'attention à l'autre**

En résumé, à l'heure où les médias sont partout, et la communication omniprésente, où les machines prennent les places des hommes dans de nombreuses fonctions (drones à la place de pilotes de chasse...), rien ne peut remplacer la relation humaine entre les sujets, et surtout rien de ne doit éloigner le chef de la relation avec les hommes qu'il commande. Faire du sujet un automate, sans maintenir la parole et la relation serait un gain de vie (pas de pertes humaines physiques) mais une perte de la nécessaire gestion de la culpabilité, laquelle, dans la perspective freudienne, est grandement liée à la conscience morale, gardienne d'un respect du pacte social.

Si Freud avait « *l'intention de présenter le sentiment de culpabilité comme le problème le plus important de l'évolution de la civilisation* » (Freud, 1930 : 194), lever ces processus psychiques dans l'armée risquerait de mener à une perte des limites et un éveil pulsionnel majeur.

### **La culture, outil de renoncement pulsionnel pour l'officier**

Selon Freud, la culture éloignerait la cruauté, les instincts primaires d'agressivité de l'homme et l'élèverait vers l'idéal. Il considérerait la culture comme moyen de sublimer les pulsions mais pas de les faire régresser, les oublier, les perdre : « *au cœur de l'homme se cache un besoin de haïr, de détruire, et d'anéantir, maintenu à l'état latent en temps ordinaire, réveillé par la guerre et intensifié en « psychose de masse »* » (Paturet JB, 2009 : 59). C'est l'homme *originnaire* (Paturet JB, 2009 : 57) dont le chef, cultivé, est censé se distinguer. L'officier devrait être éloigné de ses plus bas instincts. La culture serait donc un outil prépondérant dans la gestion du stress opérationnel et du traumatisme. Cette culture entretenue par une socialisation militaire est majeure et narcissisante. Cependant, n'est-ce pas un leurre ? Peut-on réellement domestiquer des pulsions : ne vont-elles pas ressurgir en situation extrême ?



L'armée utilise les pulsions mortifères de l'homme pour l'amener à se battre pour un collectif. L'officier est censé utiliser ses pulsions mortifères tout en les maîtrisant pour faire autorité. Or, sur un théâtre d'opérations, les instincts primaires se réveilleraient. Ces phénomènes psychiques induiraient des conflits internes à l'officier, entre ce qu'il doit représenter/ce qu'il fait, ce qu'il voudrait/ce à quoi il doit se soumettre...

Selon la psychanalyse, l'officier ne pourrait faire exemption du conflit psychique suscité lors des opérations militaires. Pire, paradoxalement, l'agressivité pourrait être à la hauteur de sa culture, qui *impose d'immenses sacrifices* (Paturet JB, 2009 : 25). Aussi fort serait refoulée sa part d'agressivité, aussi fort risquerait-elle de revenir en force (passage à l'acte direct ou stratégie de destruction). En effet, considérant cette culture, ce « conditionnement », acquis et intériorisés, représentés par la discipline et symbolisés par l'Ordre, la psychanalyse identifierait là, une restriction de pulsions inévitablement agressives, *égoïstes*, transformées en adaptations sociales, particulièrement efficaces, par *les contraintes de l'éducation* (Paturet JB, 2009 : 25).

L'officier, dans sa fonction de substitut paternel, représenterait, officiellement, l'*Idéal du Moi*. Dans le topique freudien, son *Moi* et son *idéal de Moi* seraient en harmonie. L'officier, professionnellement sublimerait ses pulsions naturelles. Mais, à l'instar de Freud, Mr Paturet cible l'apparition d'un conflit entre le *Ca* et le *Moi* qui devrait correspondre à ce qu'on attend de lui, et un *Moi idéal* : « *La culture ne protège aucunement de la sauvagerie et sa chape protectrice n'est jamais suffisamment solide pour empêcher le retour de la cruauté et de la férocité refoulée* ». (Paturet JB, 2009 : 28). En effet, lors du stress opérationnel, la culpabilité refait bien souvent surface, et ce, de manière inconsciente, ou déniée. Le *Surmoi* se majorerait. *Moi* et *Surmoi* s'opposeraient à l'*idéal du Moi*. Si l'officier, ne s'est pas préparé auparavant à supporter et gérer une telle situation de conflit intérieur simultanément au conflit extérieur, il risque de se perdre, et d'entraîner la perte de ses hommes. Il faut donc préparer le chef à sa propre confrontation, d'où l'intérêt de l'entraîner.

L'armée, dans le cursus, crée des situations pré-traumatisantes pour apprendre à l'individu à connaître ses propres réactions et les détecter, les gérer, mais aussi transformer ses pulsions en actions/décisions/positions/sagesse face aux conflits internes simultanés aux conflits externes. A contrario, l'officier, en état de pleine puissance, sans conflit interne, pourrait imaginer ÊTRE l'*idéal du MOI*. Ces risques de toute puissance ou d'effondrement, face aux situations conflictuelles, sont réels. Il est donc majeur de régulariser cette auto-confrontation, et d'**habituer la pensée au conflit psychique** : ces capacités intellectuelles et psychiques seront

testées lors des entraînements. A l'instar de la torture qui laisse une empreinte psychique durable, la formation préparerait la psyché au traumatisme... Le *Surmoi* se modèlerait comme l'autorité bienfaitrice qui viendrait maintenir l'Ordre dans une psyché en conflit, en se tissant dans l'institution grâce à la fonction paternelle qui servirait à éviter la *confusion des places* (Legendre, 2004), et trouver sa place, non pas en tuant le père (Freud, 1932), mais en s'en détachant pour trouver son propre sujet, son *Moi* propre. Alors, ces êtres, officiers, maillons d'un système, se sont différenciés et ont franchi plusieurs phases de développement du narcissisme (Freud) en évoluant de l'*individualisme au socialisme* (Bion W, 1961) : « à présent je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-mêmes, et ce n'est que lorsque vous m'aurez tous renié que je reviendrai parmi vous ». (Paturet, 1990 : 97, cite Zarathoustra de Nietzsche).

## **2.2/ LES CONDITIONS SOCIO-PROFESSIONNELLES, PROTECTION PSYCHIQUE DE L'OFFICIER**

Dans tous les chapitres précédents se posait la question : en quoi l'institution viendrait protéger le sujet des conflits rencontrés ? La suite du travail développera la notion de conditionnement accepté par **l'officier qui met à disposition et à profit son discernement pour le collectif qu'il gère.**

### **2.2.1/ Le discours de l'officier, et sa fonction clinique**

*« Les récits de famille ont cela de bon, qu'ils se gravent plus fortement dans la mémoire que les narrations écrites ; ils sont vivants comme le conteur vénéré, et ils allongent notre vie en arrière, comme l'imagination qui devine peut l'allonger en avant dans l'avenir ».*

(Alfred de Vigny : 35)

#### **Le discours, contenant psychique**

Au vu des chapitres précédents, l'institution militaire a une fonction clinique séparatrice, sacrificatrice, socialisatrice, qui s'appuie sur une référence parentale, et une représentation de la Raison. Et, ce, au travers de plusieurs outils, dont l'un est le discours. Ce discours vient rassurer en ce qu'il est exigeant et directif, mais ne vient pas libérer la parole, sagement contenue. Il est maintenant intéressant de travailler autour **de la question du discours militaire.**

Le militaire est pré destiné au geste technique de tuer. Il choisit un métier qui l'y conforte et l'y confronte. La parole qu'il entendra influencera son destin. Le discours militaire, concis, directif, orienté, peut faire obéir (respect de la Loi/mythe du sauveur) ou décompenser (confusion Loi et sujet/le militaire s'identifiera au sauveur et agira en tant que sauveur : délire) : *« La causalité psychique s'inscrit dans un ordre des causes qui prend appui sur le discours d'une Référence absolue, c'est-à-dire sur le Tiers en tant que tel, considéré comme principe causal garant de toutes les paroles comme de tous les actes humains. »* (Legendre, 1989 : 40). On comprend en quoi l'institution est donc référence prédéterminée, et prédéterminante, représentée par le Tiers, l'officier qui priorise les mots et les ordres. **Le discours militaire est vertical. Il n'est pas dialogue, mais mots d'ordre, de vérité, qui aident à contenir. Il fait tuteur de croissance, artificiel et entretenu.**

Le discours en ce qu'il apporte la parole n'a pas vertu dans ce contexte à la libérer. S'il perd sa légitimité, la bascule vers un passage à l'acte devient risquée. C'est ce qui se passe

pour le caporal Lortie : « *La logique de la structure est in déménageable, tandis qu'en sont indéfinis les aménagements* » (Legendre, 1989 : 40).

L'institution militaire veillerait à ce qu'il y ait toujours une barrière entre fils et père (travail de dissociation qu'exerce l'officier) : la représentation symbolique du sauveur ne doit pas se concrétiser, le passage à l'acte doit rester validé par le père institutionnel, donc considéré légitime. Sinon, le fils peut s'emparer du pouvoir de validation, ne pas en tenir compte et légitimer tout acte : le fils deviendrait tout puissant<sup>134</sup>. La confusion des places n'est pas tolérable et est dangereuse.

L'armée est donc référence et guide l'individu vers une identité. Elle vient faire office de père en faisant barrière entre le désir de toute puissance, et la toute puissance (fonction séparatrice, dissociative positive). Elle fonde l'identité de l'individu donc limite sa quête de toute puissance. « *L'ultime visée de la sanglante rencontre avec la toute puissance, c'est de rencontrer une parole fondée enfin.* » (Legendre, 1989 : 91). Ainsi, l'armée organise un maillage verbal contenant...

### **La fonction actuelle du discours militaire**

La parole comporte ses rituels et intègre l'individu à une norme sociétale, à une communauté, qui elle-même reproduit ces rituels de parole dès la plus tendre enfance (endogamie). Si l'on considère le discours militaire comme laissant de côté le langage démagogique et politique, il a pour vocation d'être : direct, efficace, avec un objectif d'obéissance et non d'explicitation, ou de réflexion. Le discours se veut concret, concis et clair. L'institution militaire n'est pas abréactante, la parole est limitée, et restreinte à l'Ordre (Freud, *Essais de psychanalyse, La désillusion causée par la guerre* : 17).

De la restriction de phrases à des sigles, de l'« onomatopéisation » du « garde à vous » en « waou » pour les soldats et « fix » pour les officiers sont une belle démonstration de la normalisation d'un paradigme verbal spécifique qui cherche à donner des repères extrêmement conditionnés et ainsi encore cadrer la vie psychique, induire des transformations nécessaires à la sauvegarde et à l'équilibre de l'individu. Il existe, démontrée par cet exemple, une strate sémantique propre à chaque grade, parfaitement compréhensible et assimilée par tous, qui se rajoute au socle lexical militaire commun.

---

<sup>134</sup> (Legendre, 1989 : 76).

« *En quoi consiste un passage à l'acte meurtrier ? En une retranscrite des classifications qui nous font vivre tous, mais par lequel un qui se serait approprié le principe de la division, autrement dit, qui aurait changé de camp en privatisant la Référence souveraine* »

Le discours joue une importance fondamentale et fondatrice : donner des ordres simples et clairs, porter des paroles responsables et réalistes, afin que les militaires aient consciemment choisi d'aller à la guerre, rencontrer l'inhumain. « *Au creux même du langage se pose la question du sens de celui-ci pour le genre humain* » (De Charentenay P. : 2). Lacan parle de *Lalangue* (Lacan, *Encore*).

L'officier doit donc intégrer cette dimension de la parole, une dimension utilitaire, professionnelle, collective. Le discours militaire est un rite, et a pour fonction de mettre de l'Ordre : d'une part, il ordonne le soldat comme sujet de lui-même et de l'institution, il donne, ou plutôt restitue une place ; d'autre part, il institue le soldat comme fils, d'abord, et l'inscrit donc, dans une généalogie, une différenciation.

L'officier par son discours vient instituer le sujet : il organise la parole et laisse ouverte une question, celle du rapport du militaire au monde, à l'autre, à soi même. Il est l'instigateur d'un travail en profondeur, lent, souvent, de maturation, de positionnement, d'évolution. Il est parfois la seule parole qui est entendue comme bienveillante. Ce discours ne peut être que simple pour être accessible pour tous.

### **Le discours, un rite contenant**

Le discours de l'officier vers le groupe paraît au premier abord abrupt, rude et rudimentaire. Pourtant, il fonctionne parfaitement comme un code. Il ne faut donc pas sous estimer le contenu, ni le processus de construction de ce discours, qui est élaboré ainsi depuis des siècles. L'histoire a montré son opérativité, fruit d'une culture et d'une expérience transmise. Il a un sens et une portée majeurs. Il est auto constructif.

Ainsi, derrière la concrète discipline et obéissance demandées, se construit un processus complexe inconscient, pour le militaire, mais voulu par l'institution militaire, porté par l'officier. L'institution militaire ouvre dans sa parole le chemin de la socialisation. En tant qu'organisatrice de rites, et au travers de son discours, elle accompagne le militaire dans le processus de différenciation vis-à-vis de l'Autre.

**Le discours militaire est identificateur mais aussi différenciateur.**

## **Le discours construit et stratégique**

Le discours du militaire est élaboré, confectionné, construit, selon des objectifs et des attentes. A la suite de la réflexion traversant tous les chapitres précédents, et à l'instar du Chef d'Escadron Delanoy, l'engagement militaire devrait s'agrémenter d'une réflexion sur le besoin qui conduit à ce métier ainsi que d'une aide à la métabolisation de la réalité de la mort<sup>135</sup>.

Ainsi, que les militaires aient, ou non, symboliquement « tué » (détachement) la référence paternelle biologique, on peut espérer que leur engagement professionnel soit fondé sur un choix conscient, conscient de la référence parentale majeure dans l'armée, conscient de la recherche de réparation subjective et individuelle. Il s'agirait, en fait de retrouver la source, la causalité et en même temps la finalité de la quête individuelle, sans remettre en cause la réalité de la masse. Dans le processus du langage porté à l'autre, le militaire retrouverait des références parentales, des éléments d'origine et de futur, des possibilités d'explication, et au mieux d'explicitation. Il peut se trouver en tant que sujet.

Il y a donc un espace que la libération de la parole peut aider à s'approprier, et permettre de distancier son vécu, s'en détacher, se l'approprier, le remanier, s'en différencier, en un mot, le métaboliser.

L'officier accèderait à une réflexion et parole libératoires du vécu, du passé, du travail, afin que les conflits puissent prendre une juste place, qui n'envahit pas (névrose). Il s'agit, en fait d'identifier et être à l'aise avec la source, la causalité et en même temps la finalité de la quête individuelle. En connaissant ces éléments d'origine et de futur, l'officier, sujet de lui-même, oscille entre action, explication, explicitation.

## **Le discours, reconnaissant le sujet**

En conclusion, le discours militaire est un outil de management. Il n'enlève en rien, la capacité au langage, donc l'ouverture à l'Autre. Il est la marque d'une appartenance à une communauté sociale, professionnelle et ne réduit pas le militaire à sa profession.

Au contraire, le discours vient ici instituer le militaire comme sujet de son groupe qui existe, persiste, et ne perd pas son langage. C'est ainsi que l'armée est comme « *la main*

---

<sup>135</sup> Freud, *Essais de psychanalyse, Notre relation à la mort*, éditions Payot 2001, 305 pages, page 34

« Nous trouvons encore des hommes qui savent mourir et qui même réussissent à en tuer un autre. Là seulement se trouve réalisée la condition qui pourrait nous permettre de nous réconcilier avec la mort, à savoir : conserver encore, en dépit des vicissitudes de la vie, une vie à l'abri de toute atteinte. Il est en effet triste qu'il en puisse aller de la vie comme du jeu d'échecs, où un coup mal joué, peut nous contraindre à donner la partie pour perdue, à cette différence près qu'il n'y a pour nous aucune possibilité de seconde partie, de revanche. Dans le domaine de la fiction, nous trouvons cette pluralité de vie dont nous avons besoin. Nous mourons en nous identifiant avec tel héros, mais pourtant nous lui survivons et sommes prêts à mourir une seconde fois, toujours sans dommage, avec un autre héros.

Il est évident que la guerre balaise nécessairement cette manière conventionnelle de traiter la mort. La mort ne se laisse plus dénier ; on est forcé de croire en elle. »

*de l'ange qui arrête le couteau prêt à égorger Isaac. (...) c'est sans doute un des enjeux majeurs de l'analyse qu'un sujet puisse répondre par la négation, qu'il puisse vivre de ce qui l'autorise à dire non. (...)* ». Ce refus, Lacan l'énonce dans son séminaire XX : « *je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça* ». Alors, peut s'ouvrir l'espace d'une autre paternité et d'une autre filialité »<sup>136</sup>, auquel certains sujets vont accéder. Il s'agit d'une **épreuve de liberté intérieure**.

---

<sup>136</sup> Causse JD., extrait du cours V152PHP7, *Concepts fondamentaux de la psychanalyse, les mythes bibliques au regard de la psychanalyse : étude de quelques grands récits*, master 1 philosophie « Communauté et identité en psychanalyse », 54 pages, page 31

## 2.2.2/ Commander une foule organisée (Freud), l'espace psychique distancié

Dans les parties précédentes sont exploités les éléments de sociologie et stratégie militaire, afin de mieux comprendre les conditions socio-professionnelles, et psychiques du chef dans son processus d'initiation et de maturation dans le circuit militaire. La question qui se présente maintenant est de réfléchir aux mécanismes psychiques chez l'officier, qui le préserveraient du psychotraumatisme.

L'étude sociologique de l'armée par Mme Léon, montre l'existence d'un microcosme, (les militaires restent entre eux...), relativement endogame. Mais, au-delà d'une identité sociale bien marquée, c'est tout le processus psychique, qui est marqué de cette empreinte militaire : dans la vie privée, publique, l'identité militaire prédomine.

**L'armée est bel et bien un rassemblement d'individus. Elle constitue une foule de personnes, de sujets, liés par la profession, et par d'autres processus qui relèvent d'un caractère logistique... généalogique, filial, libidinal... Ainsi, pouvons-nous dire que la structure psychique de la personnalité des militaires est elle-même organisée... par l'armée.**

Dans ce chapitre, nous disséquerons la *foule organisée* qu'est l'armée.

### La foule

En 1921, dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, Freud, centré jusqu'alors sur l'étude du sujet dans son individualité et son rapport à l'objet d'amour primaire (liens narcissiques), étudia le groupe (liens sociaux), et analysa le sujet dans son rapport à la foule, avec toutes les influences qui la traversent. Il cibra particulièrement l'armée et l'église. Il employa alors le terme de *psychologie des masses*.

Freud s'inspira des études de Gustave Le Bon, dont *Psychologie des foules* (1895). Selon ce dernier, au sein du groupe, réuni par des motifs nettement inconscients, le sujet perd son individualité<sup>137</sup> (phénomène de désindividuation déjà mentionné dans cette thèse).

Freud jugea la foule *influençable, crédule, sans critique* (Freud, 1921 : 14), *simple, exubérante, ni doute, ni incertitude, antipathie, haine* (Freud, 1921 : 15). Il proclama qu'*il est dangereux de se mettre en contradiction avec la foule* (Freud, 1921 : 23), car le sujet dans la

---

<sup>137</sup> Freud, 1921 : 9

« Dans la masse, selon Le Bon, les acquisitions individuelles des hommes pris isolément s'effacent, et par là disparaît leur spécificité ».



foule est naturellement dans *l'intensification de l'affect*, l'abandon de sa *conscience morale*, *l'appât du gain de plaisir*, et la *suppression de ses inhibitions* (Freud, 1921 : 23). Finalement, Le Bon, Mac Dougall, ou Freud décelaient une capacité psychique destructrice des foules, comparable à des enfants, mal élevés, sans limites, et dans la toute puissance, au risque de redevenir sauvages, cruels, incontrôlables. C'est ce qui a pu se constater dans les récits des soldats américains en Irak : la cruauté de leurs gestes envers les enfants par exemple... Pourtant, ce n'est pas ce qui est attendu de l'armée, *foule organisée*.

### **Contenir la foule**

Les chapitres précédents abordaient déjà les origines et effets d'appartenance à une communauté ainsi que les conséquences et difficultés de s'en extraire. L'échafaudage du système militaire est complexe ! A la différence majeure d'une famille, *il y aura toujours un père présent concrètement, voire des pères, en plus des pairs*. On devine donc la constance de la contenance qui apporte un cadre sûr à la psyché. Le lien filial, affectif, professionnel, se tisse dans l'individu, autour de lui, et entre les personnes du groupe de sorte qu'il peut à la fois sentir du soutien et possiblement un étouffement si sa personnalité n'adhère pas à cette systémique serrée. Il y aurait donc dans ce groupe organisé, une aliénation, dans le sens attachement, et limite du choix, et de la pensée.

Freud distinguait les masses humaines naturelles des masses artificielles (Freud, 1921 : 31), construites, organisées, hiérarchisées et ayant un meneur comme chez les loups. Les groupes armés sont des produits de synthèse, résultant d'assemblages de chimies individuelles et régulés par des conditions d'inclusion, d'appartenance et exclusion au groupe selon des règles claires, fixes, et souvent rigoureuses (mais aussi parfois tacites, opaques et douloureuses). Les droits et devoirs communs de tous, moulus dans une ossature hiérarchique solide et portés par une morale sécuriseraient le groupe et ses membres et renforceraient cette dynamique : « *une certaine contrainte externe est mise en œuvre pour les préserver de la dissolution et empêcher des modifications dans leur structure* » (Freud, 1921 : 32), dont « *la tentative d'en sortir entraîne des sanctions et poursuites sévères* » (Freud, 1921 : 32).

Freud considérait la foule comme une masse d'individus liée par les liens d'amour. L'organisation du groupe n'est donc pas que, symbolique, structurelle, du côté de l'Ordre, mais aussi du côté relationnel, affectif : « *la masse est manifestement tenue en cohésion par quelque puissance* » (Freud, 1921 : 31) et « *l'individu dans la masse abandonne sa spécificité et se laisse suggestionner par les autres (...) pour l'amour d'eux* ». (Freud, 1921 : 31).

Pris dans le groupe, le sujet peut être envahi d'une sensation de toute puissance, et se défaire de ses refoulements pulsionnels. « *Nous dirions que la superstructure psychique qui s'est développée si diversement chez les individus est abattue, privée de force, et que le fondement inconscient, similaire chez tous, est mis à nu (rendu efficient)* » (Freud, 1921 : 10). L'homme dénudé et protégé dans le groupe, délivre ses frustrations et libère ses pulsions, accédant à une régression puérile, infantile, voire primaire et grégaire vers des pulsions agressives. Le *renoncement pulsionnel* (JB Paturet) est alors une exigence primordiale pour tout militaire et se favorise par deux facteurs :

Tout d'abord, les individus de la masse entre eux : la force du groupe est aussi d'entretenir en son sein une certaine pression, la *suggestion réciproque* (Freud, 1921 : 56). L'homme devient alors un animal de *troupeau* (Trotter), de *bétail* (Legendre), *animal de horde* (en référence à Charles Darwin, Freud, 1921 : 60).

Ensuite, le chef sur la masse : le groupe humain tiendrait dans une relation structurée, hiérarchisée dominée par un chef, incarnant la protection et le partage (porter atteinte à un membre du groupe, c'est porter atteinte au chef suprême directement). La *horde* créerait des identifications projectives massives vers un officier, qui serait représentatif de tous les sujets d'un groupe en même temps. Cette idée est finalement totalement contradictoire : aucun individu ne peut représenter toutes les particularités de l'ensemble d'un groupe. Il s'agit donc bien d'une illusion, d'une croyance, d'un rêve, d'un idéal... « *Freud note que prévaut dans les masses « aussi distinctes qu'elles puissent être par ailleurs l'une de l'autre (armée, église) le même mirage (illusion) qu'un chef suprême est là, dans l'église catholique, le Christ, dans la force armée, le commandant en chef, qui aime tous les individus de la masse d'un amour égal* » (Paturet, 2009 : 36) : le peuple croit être individuellement considéré et aimé. Soumis au chef, chaque individu a aussi un intérêt propre à croire en cet idéal, qui pour beaucoup est un objectif plus ou moins conscient (recherche de validation professionnelle qui viendrait valider par ailleurs le narcissisme du sujet). Ainsi, on peut penser que la guerre s'instrumentalise comme moyen de s'affirmer dans un moment difficile.

Se fondre dans un groupe qui nous correspond, est confortable et reposant. Le risque est d'abandonner le *Moi* propre au profit du « *cénacle* » au *Moi idéalisé*. Mr Paturet reformule les idées d'Heidegger : « *l'homme rassuré par son adhésion à l'opinion commune, vit dans la quiétude et ne distingue plus rien, soumis qu'il est, à la « conformité » et au « confort » de la « non pensée » collective.* » (Paturet, 2009 : 39). Le *Moi* individuel s'absorberait : le collectif l'emporte sur le sujet qui ne sait plus ou néglige qui il est. L'armée cautionne et accentue ce phénomène pour l'éduquer au combat.

Seuls certains sujets économiseraient, cultiveraient, donc préserveraient leur *Moi* propre... évitant ainsi la manipulation de masse.

## **2.3/ LE PERE REPARATEUR, FONCTION PROTECTRICE POUR L'OFFICIER**

### **2.3.1/ Du don enfermant à l'autorité qui fait croître**

Le don crée une relation artificielle dans laquelle les sujets s'enferment pour un échange bilatéral qui coûte et rapporte à chacun : l'institution garantit un travail mais contraint aux risques liés au métier.

#### **Donner sa vie pour se réparer ?**

Le militaire ne donne t-il pas sa vie pour les autres ? Il donne même sa vie de famille : il privilégie sa famille de travail, à celle de sang. Il est formé à faire des priorités entre travail et amour. Le choix est difficile, mais c'est ainsi, cela fait parti du métier. Le cas de don poussé à l'extrême est le don de sa vie pour la mère patrie, comme l'écrit Kantorowicz dans *Mourir pour la patrie*.

Le don est le support d'une réflexion s'ouvrant sur l'amour, la relation à l'Autre, et finalement la relation à soi même et à son propre vécu (parents, enfance, projection sur l'Autre aimé). Toute la problématique est ramenée à la question du sacrifice, du manque, de l'oubli de soi pour l'autre. Ce qui est l'illustration du militaire.

Ce qui intéresse ici, c'est penser l'espace entre le militaire et la communauté militaire, ou la relation de l'officier à l'Autre. Ceci oblige à revenir sur la base relationnelle parentale, l'éducation à la relation, la transmission du lien social. En effet, la première communauté, le premier lien social naît du groupe famille, et se transfère dans le monde professionnel.

#### **Le don, qu'est-ce ?**

Dans le langage courant, un don est soit un acte (le fait de donner « gratuitement » quelque chose à un tiers) soit une qualité de l'être ( don<sup>138</sup> pour la musique...).

Le don est définitif, contrairement au prêt qui est temporaire. Donner sa vie, *Mourir pour la patrie*, s'inscrit dans un don de soi irréversible qui permet au militaire décédé d'intégrer la généalogie des héros morts pour la France et d'incarner dans sa désincarnation « offerte » la mythologie (En étant tué, sa mort crée un vide, qui vient remplir la part symbolique du mythe du sauveur).

#### **Le don narcissique**

---

<sup>138</sup> Ce don là est relié à la Nature, la chance... presque le miracle, le sacré.

Au premier abord, le don fait appel à l'idéal (aider l'autre, sauver sa patrie par exemple) ; au second abord, on s'aperçoit que le don valorise le donneur. Le don restaure l'estime de soi, ou la représentation sociale de soi. Il résulte souvent d'un profond besoin de reconnaissance (dans l'institution militaire et par conséquence seconde, dans la société civile pour le militaire). Ce type de don, même anonyme, s'élabore souvent dans un processus de réparation : Freud parlait de *noblesse inattendue du névrosé* ( Freud, *Totem et tabou* : 106) par le déplacement de pulsion de mort vers un autre, un ailleurs.

L'engagement pour la patrie est une offrande, quitte à se mettre en danger (on retrouve cela dans de nombreux métiers : soignants, pompiers, humanitaires, militaires...). Donner de soi est thérapeutique, réparateur. Il s'agirait d'un narcissisme primaire non satisfait aboutissant à un manque de confiance en soi inconscient, et se manifestant en prenant soin ou en défendant les autres. Ainsi, l'altruisme contribue à restaurer le *Moi* « selon le type de narcissisme : ce que l'on aime soi même, ou ce que l'on a été soi même, ou la personne qui a été une partie du propre soi, et par étayage : La femme qui nourrit, ou L'homme qui protège » (Causse : 3) (mère patrie, ou père état).

Le donneur se rapproche du receveur, ou de l'Objet dans lequel il se projette par son acte et dans lequel il s'instille psychiquement. Ce rapprochement s'assimilerait au processus du narcissisme secondaire, qui fait que le sujet investit un ailleurs sensé compléter un manque, c'est-à-dire servir de complément moïque connue dans les scènes primitives. **L'officier permet donc au groupe de se reposer sur un autre que soi, et de se rassurer.** Il gagne ainsi en légitimité mais aussi en solidarité protectrice. Ainsi, le don sauve le donneur. Le don est un processus salvateur. Il soulage, valorise, socialise<sup>139</sup>, déculpabilise<sup>140</sup>. Levier plus ou moins maîtrisé, il bénéficie autant au receveur qu'au donneur. Il prévient et soigne le « fautif », il calme la culpabilité surmoïque.

La force du chef serait-elle de transformer la dette évoquée dans les chapitres précédents en don ?

---

<sup>139</sup> Le don est un moteur du lien, inévitable. Il est possible, accessible pour tous. Il est langage universel.

<sup>140</sup> « L'agression par la conscience perpétue l'agression par l'autorité » (Freud, *Malaise dans la civilisation*).

La culpabilité trop forte ou maintenue est source de regain d'agressivité. En effet, dans le processus de culpabilité, le regard punitif des parents a fini par être assimilé et intériorisé par l'enfant, qui se développe avec l'appréhension de ce regard. Il va même être « rongé » et croire à la possible croissance de cette inquisition punitive. Elle va se glisser dans l'individu qui sera toujours en proie au doute : si je n'obéis pas, je suis mauvais, on ne m'aimera plus. L'individu normal essaye de se détacher de cette notion de culpabilité.

### **Le don, instituant une relation de pouvoir et institué par la relation de pouvoir**

Bénéficiant de la référence parentale attendue, le sujet dans l'armée, de même que l'enfant pour ses parents, a devoir d'obéissance, discipline, cohésion au point d'angoisser en dehors de ces injonctions et cadres. Pour exemple, le témoignage d'un soldat blessé qui suite à des fractures vertébrales post atterrissage de parachutage ne put suivre ses collègues en Afghanistan, et crut trahir et abandonner ses frères d'armes partis en mission. Or, de telles émotions, dans un contexte de travail, paraissent disproportionnées, voire incohérentes. La dette ne se raisonne pas dans ce cas : d'évidence, cet homme aurait ralenti le groupe voire l'aurait mis en danger puisque diminué physiquement.

### **Les systèmes comme l'armée, l'hôpital, bien maillés, auto génèrent historiquement et expérimentalement cette dialectique cohésion/trahison enchevêtrant la psyché dans un métier qui donne l'impression d'être le principe et le centre fondateur de sa vie.**

Ainsi, dans certains engagements professionnels, notamment les militaires, le don reçu de l'institution (sécurité, sécurisation, famille d'adoption, référence parentale, formation professionnelle...) induit pour le sujet une dialectique recevabilité/redevabilité qui dépasse, l'engagement professionnel : on retrouve la notion de dette imaginaire et symbolique. Ce mécanisme est auto catalytique et s'auto aggrave.

Donner génère un lien et positionne l'autre en récepteur mais implique toujours une relation de pouvoir plus ou moins consciente : le receveur peut culpabiliser de recevoir (culture catholique européenne...). Dans ce cas, persiste la redevabilité que l'officier saura exploiter à la juste mesure. Il peut être lui-même enchaîné dans ce processus, avec plus ou moins de discernement, de liberté et de sérénité... Il s'agit d'une chaîne à plusieurs maillons.

### **L'armée entretient la dette imaginaire et symbolique du militaire dont elle se nourrit.**

**Elle joue sur le conflit de loyauté affective** (famille personnelle et le collectif militaire) **et le conflit des instances psychiques.** Elle fait primer l'intérêt du collectif et de l'institution sur le sujet et développe la loyauté militaire, permettant au sujet de trouver **un soutien psychique** par une identité collective forte (solidarité, cohésion, fraternité...) et une sécurisation, structuration (repères...). **Ce processus de socialisation militaire générerait des risques** soit l'élaboration d'un symptôme social par une **dépendance psychique du sujet vis-à-vis du groupe, et donc par effet secondaire, le déni du psychotraumatisme par peur pour l'armée de perte de dynamisme, de perte d'officiers, et pour le sujet : de perdre sa place dans le groupe.**

Ainsi, grâce à l'institution militaire, l'officier saurait trouver sa place de professionnel, dégagé un certain temps, de la culpabilité individuelle, **grâce à son haut degré d'institutionnalisation.**

### 2.3.2/ La fonction de substitut paternel, l'espace psychique dissociant

Quel est le contexte du commandement, de sa responsabilité et culpabilité dans le groupe particulier de l'armée ? Comment le commandement peut s'analyser ? Quelles sont les variations des processus psychiques en jeu ? Qu'en est-il du traumatisme pour l'officier ?

Trois possibilités persistent :

- Le traumatisme est dénié, car l'homme doit rester un chef,
- Le traumatisme est avéré, et l'homme le reconnaît,
- Le traumatisme est accepté, et digéré, par un processus de *transformation* (Wilfred Bion<sup>141</sup>). Il est optimisé.

Mais auparavant, comment préparer au traumatisme afin qu'il ait moins de résonances ultérieures ? L'armée induirait un filet du soutien de la psyché. La stratégie militaire forme et déforme la psyché, d'une part en travaillant sur la personnalité de l'individu (stimuler le respect à l'autorité, maîtriser son sens des responsabilités et temporiser sa culpabilité, son *Surmoi*) et d'autre part en nourrissant des traits de personnalité affectionnant le goût de l'honneur, de l'héroïsme (proposer un *idéal du Moi* auquel se référer).

La fonction paternelle protégerait-elle du psychotraumatisme ?

#### De la *significativité* de l'officier, selon Freud

Selon Freud, Giuseppe Di Chiara... l'aptitude au lien social du sujet est profondément influencée par quelques « *personnes dont chacune a acquis pour lui une énorme significativité* » (Freud, 1921 : 6) : la majorité (quantité d'individus du groupe) influencerait moins que la qualité des relations (reproductibilité du lien relationnel appris dans la famille, transféré dans le milieu professionnel). Selon Le Bon, le groupe était hypnotisé par l'officier. Le sujet au sein du groupe est en état de *contagion*, et d'*aptitude à la suggestion* (Freud, 1921 : 13). L'officier, modèle hiérarchique, fonctionnel porterait la *significativité*. Son positionnement serait essentiel, pour les individus qu'il dirige, mais... essentiellement subjectif aussi...

L'officier serait respecté, son autorité et ses compétences sont reconnues. Pour la *horde*, le chef est censé traiter tout le monde équitablement, c'est-à-dire que ses choix répondraient à des critères rationnels, moralistes, en laissant de côté tout affect ou sensibilité. Cette croyance, catéchisée par le commandement, en une égalité des frères d'armes serait primordiale pour la

---

<sup>141</sup> Wilfred Ruprecht Bion (1897–1979), médecin psychanalyste britannique.



cohésion, la paix sociale donc la survie du groupe. Cela satisfait l'idéal familial dans lequel le père de famille aimerait tous ses enfants de manière égale, et ne ferait pas de différences sentimentales, éducatives... Les masses organisées tiendraient grâce à *l'illusion d'un chef suprême qui aimerait tout le monde d'un amour égal* (Freud, 1921 : 32). La théorie freudienne sur la *foule organisée* attachait le sujet dans un double principe de désir d'égalité entre les membres de la masse, et, de domination de cette masse par un seul individu, lequel n'aurait pas de souhait d'égalité<sup>142</sup>.

Ambivalences...

### **De la subjectivité paternelle de l'officier**

La hiérarchie du groupe militaire est instaurée sur un modèle patriarcal. Les enjeux professionnels individuels sont dépassés par des subjectivités issues de pulsions inconscientes et non objectivables pour l'individu qui nourrissent les besoins institutionnels. L'armée récupère et stimule le sujet grâce au modèle de l'attachement (Bowlby<sup>143</sup>), de l'affect, créant un lien indéfectible, une cohésion, une dynamique groupale intense. Le groupe armé serait proche du *sentiment océanique* des foules liées par la religion, notamment lors des chants et prières (Freud).

Dans l'armée, l'officier tiendrait la place de *substitut paternel* (Freud, 1921 : 32) et dialectiserait une protection/contrainte, droits/devoirs, sur la masse.

Le transfert opère du sujet du groupe vers le chef.

**Le chef serait protégé du traumatisme par sa fonction paternelle qu'il exerce dans l'institution patriarcale militaire.**

### **La fonction paternelle serait-elle hystérisante ?**

L'officier, représentant le père aurait-il une fonction hystérisante pour ses hommes ?

L'officier tiendrait-il la place du « au moins un homme qui n'est pas soumis à la castration ? » donc tout puissant protecteur ? (rassurant)

L'institution militaire hystérise t-elle la *horde* afin d'exercer une fonction d'emprise qui préserverait du traumatisme ?

Ou, autrement formulé :

L'officier serait-il en position symbolique supérieure ?

---

<sup>142</sup> « Cette exigence d'égalité est la racine de la conscience sociale et du sentiment de devoir » (Freud, 1921 : 59).

<sup>143</sup> John Bowlby (1907-1990), psychiatre et psychanalyste anglais, célèbre pour ses travaux sur l'attachement, la relation mère-enfant.

Les hommes de commandement représenteraient l'institution militaire, et exerceraient la fonction contenante par la référence à la Loi, le père, l' *hommoinsun* du sujet hystérique, le protecteur absolu, l'exception, l'unique, qui sera admiré, suivi, placé sur piédestal.

L'officier joue un rôle de représentation, le groupe doit pouvoir projeter son idéal et ses espoirs sur lui. Il adhérerait à cette fonction, ou la simulerait, portant parfaitement le masque paternel. Qu'elle soit un leurre construit pour la foule, ou réelle et sublimée, cette identification projective comme père idéal serait entretenue. Mécanisme de défense, ce processus, si l'on se réfère au RSI lacanien<sup>144</sup>, **préservait l'officier d'une réalité à haut potentiel traumatique**. En effet, lors du traumatisme, l'*idéal du Moi* l'emporterait sur le *Surmoi*, créant ainsi à la fois un soutien.

Cette fonction paternelle avantageuse serait donc tout particulièrement choyée par l'institution dans un objectif de conservation (processus économique selon Freud).

### **L'officier est-il un meneur ?**

Selon Freud, les masses se rassembleraient auprès d'un chef, sur la base d'une illusion d'égalité, poussées par un besoin d'affection. Freud estimait peu les *meneurs* (Freud, 1921 : 226). Dénués d'intellect et pervertis par la soif de pouvoir, il assurait que « *l'intensité de la foi confère à leurs paroles une grande puissance suggestive* » (Freud, 1921 : 226). Ce jugement souffre du contexte dans lequel il écrivit ces mots. Croyance et force suggestives se révèlent instrumentalisées. Selon Freud, avides et perfides, la plupart des meneurs agiraient pour leurs intérêts personnels. Mais pourquoi dénier le chef d'une certaine qualité stratégique inhérente au poste ?

Le meneur du groupe doit « *être fasciné par une forte croyance (en une idée) pour éveiller dans la masse la croyance, il faut qu'il possède une volonté forte et qui en impose, acceptée de lui, par la masse, sans volonté* » (Freud, 1921 : 19). Il concilie les résistances, et doucement, les réoriente (*contagion*, et *d'aptitude à la suggestion* (Freud, 1921 : 13) vers un idéal qu'il porte). Il tempère, lisse, canalise et aiguille le groupe vers un objectif.

Intellect éclairé, personnalité charismatique, prestance endormiraient le sens critique des masses, et susciteraient surprise, respect voire admiration, et fascination. Muni du *prestige* (Le Bon) et de *puissance mystérieuse irrésistible* (Freud, 1921 : 19), le chef bénéficierait d'une aura qui générerait la confiance des autres en lui-même. Ce processus narcissiserait, voire glorifierait l'homme au commandement et rendrait honneur à ses responsabilités.

---

<sup>144</sup> Jacques Lacan, RSI 1974-1975 livre XXII  
RSI = Réel, Symbolique, Imaginaire

Il s'agit là d'une description idéale peu réaliste de nos jours. Les hommes de terrain, certes, doivent respect et obéissance aux chefs, mais n'en sont pas moins de fervents critiques. En effet, devenue uniquement professionnelle, l'armée s'adapte, laisse intervenir les associations, les syndicats... Le système fonctionne tant que la gloire demeure vivable soit ne majeure pas une accusation en condamnation, ou ne transforme pas une résistance en confrontation...

Enfin, si carriérisme, pouvoir, et gloire s'acquièrent souvent laborieusement, la destitution reste toujours possible, et survient vite ... Preuve en est faite par l'étude de l'histoire. Le chef qui se nourrit du pouvoir en meurt. Un chef peut être aussi vite déchu que promu. L'idéal est donc aussi intemporel idéologiquement qu'éphémère dans la réalité. Pour exemple, la prise de commandement s'accompagne toujours au début de l'effet « lune de miel », avant que n'arrivent les désillusions d'au moins quelques membres de la foule. La difficulté serait donc de TENIR : ne pas laisser se propager le péjoratif de sujets devenant nuisibles, et préserver l'espace de respect et d'admiration vis-à-vis de la majorité du groupe.

**Commander est manipuler l'opinion groupale, en discerner les éléments à risque, traiter et réguler ces mouvements psychiques groupaux.**

### **Le guide militaire**

L'officier serait-il doté d'aptitudes psychiques, intellectuelles, relationnelles, stratégiques et aussi, (et peut-être même surtout, dans la théorie freudienne), de la foi ?

Les aptitudes à diriger et protéger ses troupes s'avèreraient nécessaires pour déjouer les « complots » et mener à bien les stratégies mais « *doter l'homme de la foi, c'est décupler sa force* » (Freud, 1921 : 227). Ce serait donc **par la foi que le chef dirigerait les masses, et par la foi, qu'il serait protégé**. Alors, le meneur deviendrait un *guide* (Freud, 1921 : 226).

Dogmatisme, conviction... ? La foi serait un substrat à la confiance (= *confidere* en latin = avec foi) et l'autorité qui permettrait d'affirmer sans avoir à démontrer (ce que critiquait Einstein), et préserverait l'épuisement potentiel et inhérent au guidage.

Freud explicite dans *Analyse des foules*, les leviers psychiques nécessaires au commandement tels la foi (*Idéal*), l'assurance (*Moi*). La certitude et l'affirmation aux autres (précise, autoritaire), la répétition, la suggestion ainsi que la démonstration (donner l'exemple concret, servir de modèle) servent aussi le chef dans une dynamique de contagion. Freud parlait même d'*incrustation* dans l'inconscient profond par la création d'un *courant d'opinion*, puis de *vérités populaires* (Freud, 1921 : 235), par des affirmations répétées.

Ainsi se distingue le meneur qui dirige, du guide qui mène et porte. Freud parlera alors de *meneur à volonté durable* (Freud, 1921 : 229).

Faut-il craindre ces leviers de manipulation ? La contagion notamment est alors, le contraire du raisonnement. Le sujet n'a plus de recul, de distance.

Dans l'armée, l'autorité ne se discute pas, pour ne pas mettre en danger le groupe. De même, le pilotage ne se discute pas avec la troupe, il s'exerce et tient à juste distance la masse : « *pour se faire admirer des foules, il faut toujours les tenir à distance* » (Freud, 1921 : 244).

**L'officier conserverait une zone blanche, de mystère, d'opacité, de non transparence.** (*Espace libre du marginal sécant* décrit par Crozier et Friedberg).

**Pour le chef, le renoncement pulsionnel conservé se complète du raisonnement gardé grâce une dissociation bénéfique qui distancierait ce processus de contagion.**

### **Du rendement intellectuel (Freud), de la foule à l'officier**

Il existerait deux types de *rendement intellectuel* (Freud) : *l'âme de la masse, capable de géniales créations de l'esprit* (Freud, 1921 : 21), et *l'individu qui travaille dans la solitude, apte à prendre les grandes décisions du travail de pensée, les découvertes et solutions de problèmes, lourdes de conséquences* (Freud, 1921 : 21).

Groupe et guides seraient dotés d'attributions intellectuelles, et objectifs différents. Le chef aurait une faculté psychique à décider dans les situations complexes et en supporter et subir le poids des conséquences. Une pré disposition au balisage des situations conflictuelles potentialiserait l'adaptation psychique aux évènements violents de la guerre.

En effet, Freud précise que ce penseur ne se limite pas à porter les projets, s'en faire le symbole, à *parachever un travail animique* réalisé par le groupe, soit mettre en œuvre *les incitations de la masse* (Freud, 1921 : 21). Apte à se détacher et penser par lui-même, autonome, suffisamment indépendant intellectuellement et affectivement, sa labilité psychique lui permettrait l'habileté pour naviguer à vue en toutes circonstances. Il n'y a pas d'éphémère, de temporaire : **dans l'armée, le groupe est constitué et constitutif d'une identité collective que le chef bornerait et valoriserait, tout en cultivant son indépendance intellectuelle vis-à-vis du groupe qu'il mène.**

Pour la *foule organisée*, Freud décryptait un fonctionnement psychique particulier : « *on se protège contre l'abaissement collectif du rendement d'intelligence en retirant à la masse la résolution des tâches intellectuelles et en la réservant à des individus qui s'y trouvent* » (Freud, 1921 : 25). Ainsi, l'organisation requerrait une attribution du commandement à un individu spécifique, apte à se décaler des mouvements de la foule. L'organisation ne

signifierait donc pas uniquement le plan matériel, la logistique, la discipline, l'anticipation, mais l'ordre symbolique, représenté par un individu dans le groupe mais, aussi, à part, en capacité de marquer sa différence, de se distancier des affects, de réfléchir autrement, d'influencer le groupe, et gérer l'effet de suggestion (En effet, le sujet est sensible à la suggestion de par sa naissance et son rapport avec ses parents<sup>145</sup>).

Toutefois, suggestion et autorité, hiérarchie se différencient. Ce qui signifie que tout homme de commandement ne serait pas toujours doté de la capacité de suggestion. S'il a l'autorité, hiérarchiquement, l'officier n'est pas toujours écouté, ou suivi... « *D'où la seule leçon à tirer est que les hommes ne prennent pas toujours au sérieux leurs grands penseurs, même s'ils sont censés les admirer beaucoup* » (Freud, 1921 : 30). Leçon d'humilité...

### **Des mécanismes libidinaux**

Dans la théorie freudienne, la masse tiendrait par deux types de liens : ceux des individus de la masse entre eux, ceux de la masse au chef. Mais, dans la *foule organisée*, le second prévaudrait sur le premier. Et, en l'absence de ces deux liens, la masse serait un simple assemblage de personnes. L'organisation libidinale soutiendrait la *foule organisée*.

D'ailleurs « *Négliger ce facteur libidinal dans la force armée (...) semble être non seulement un manque théorique mais aussi un danger pratique* » (Freud, 1921 : 33). Le chef devrait tenir compte du besoin insatiable et pulsionnel de reconnaissance de la masse, qui pourrait être entendu comme un besoin d'amour. La *revendication libidinale* (Freud, 1921 : 33) rassemblerait la masse pour un chef, au et haut risque du conflit œdipien.

A l'inverse, un chef dénigrant cet élan d'amour initial exalterait le conflit au sein de la masse qui se déliterait. Certains pratiquent cette division de la masse et la tiennent en force. Mais ce type de commandement s'essouffle et le chef, un jour, se désagrège ou est banni.

A contrario, le « bon » officier, sans embrasser la libido du groupe, l'étoffera d'une broderie d'idéaux, symboles, gratifiants.

Enfin, si Freud suggérait qu'une masse est dirigée par une idée, il écrivit aussi que cette masse ne peut être dirigée sans chef qui porte cette idée. La pensée n'est donc pas directive, c'est l'homme qui la porte, la soutient, la répand, qui l'est. La pensée n'a pas de force sans l'esprit : quelle que soit l'idée, elle est indissociable d'un ou de plusieurs individus qui la représentent, la vulgarisent, la mettent en acte, la transmettent, et l'incarnent. Transpirent ici les notions de *passeur* et *transfert* de la psychanalyse, transposables à la fonction de l'officier...

---

<sup>145</sup> Freud, 1921 : 27

« *La suggestion est justement un phénomène originnaire qu'on ne peut réduire davantage, un fait fondamental de la vie d'âme humaine.* »

## **L'officier, de contraindre à convaincre**

Les liens complexes de la masse ne se réduisent pas à l'ambivalence des sentiments d'amour ou de haine... Pour tenir et durer dans un groupe, le sujet contient quelques besoins personnels, et accepte une frustration qu'il contre balance par des bénéfices procurés par la *horde*. Ainsi, dompté, ça tiendrait... mais Freud précisait, qu'en dehors du groupe, si le sujet n'a pas besoin de se contraindre à restreindre ses pulsions narcissiques, cela indiquerait que le groupe subjuguera et structurerait les envies par l'apport d'une organisation libidinale. Tamis d'épuration des pulsions, il serait curatif ou en tout cas palliatif, outil de sublimation.

*Détournées de leur but originel* (Freud, 1921 : 42), canalisées, elles s'offriraient sur l'autel du sacrifice, amenant l'homme récompensé et décoré par le commandement à honorer l'armée, mort ou vif. Il se sacrifie, étymologiquement : il fait le sacré.

## **L'officier, modèle d'identification**

### Des mécanismes d'identification

Bien souvent de nature infantile, *Manifestation la plus précoce d'une liaison de sentiment à une autre personne* (Freud, 1921 : 42), l'identification déterminerait les maillages relationnels. De manière inconsciente, elle fonderait la qualité des interactions allant de l'attachement, à l'attache et à la liberté des individus entre eux (Bolby).

### L'identification, dans l'Etre ou l'Avoir ?

*Rejeton de la première phase orale de la libido* (Freud 1921 : 42), marquée de sentiments aussi tendres que destructeurs, l'identification primaire déterminerait l'advenir intime et social : l'enfant verrait, par exemple, en son père, ce qu'il *voudrait être (identification)*, ou ce qu'il *voudrait avoir (liaison d'objet)* (Freud, 1921 : 44).

Freud parlait de phénomène d'*inversion*. Ce processus se créerait en fonction de la relation entre le parent et son enfant : un parent *suffisamment bon* (Winnicott) pourrait permettre l'identification<sup>146</sup> (ETRE), et un parent insuffisamment bon, voire défaillant créerait la relation d'objet (AVOIR) par un « raté » dans la structuration libidinale de l'enfant.

---

<sup>146</sup> Ainsi se crée le phénomène social comme *retournement d'un sentiment d'abord hostile en une liaison à tonalité positive* (Freud, 1921 : 60).

## **Un officier, *suffisamment bon***

Comment être un modèle *suffisamment bon* pour inspirer au *Moi propre* des masses *une forme analogue à celle du moi autre* (Freud, 1921 : 44) ?

Comment générer, suggérer, ou entretenir, un idéal qui réactiverait un lien d'identification primaire ?

L'intérêt ici est de chercher à comprendre, en quoi l'officier pourrait-il être *suffisamment bon* pour mener et protéger les masses, et se protéger lui-même.

Il activerait plus ou moins inconsciemment, mais spontanément, différents mécanismes d'identification : *forme la plus originelle de la liaison de sentiment à un objet*, (Freud, 1921 : 45), et *par voie régressive, substitut d'une liaison d'objet libidinale, (introjection de l'objet dans le moi)*, (Freud, 1921 : 45), le chef ré-induirait ce processus pour les sujets de la masse (mécanisme de répétition). Plus la projection masse versus chef serait *significative* (significatif au sens freudien = rapport subjectif à la libido, d'ordre inconscient), plus « *il faut que cette identification partielle puisse être couronnée de succès et correspondre ainsi au début d'une nouvelle liaison* » (Freud, 1921 : 45).

Le *substitut paternel* viendrait donc faire son office : la messe à la masse...

## **L'économie de l'officier, la dissociation**

**Enfin une des différences majeures du chef d'avec la masse est sa capacité innée, acquise et surtout conservée, soit économique, de dissocier.**

Chez ce sujet précis, les instances psychiques sont distinctes, sans confusion et aptes aux passerelles nécessaires à l'adaptation et à la fluidité de la fonction.

La distinction, pour exemple, entre l'instance moïque et *l'idéal du Moi* est nette. L'officier se référerait à un idéal théorique, voire, à une personne (formateur, binôme, ancien chef *suffisamment bon* servant de modèle). En effet, **le principe de réalité et la nécessité d'efficience repositionnent l'idéal en maillage sous jacent mais non plus en objectif** (comme au début de l'engagement professionnel). **L'acceptation et la charge d'une somme de contraintes, de devoirs, d'obligations maintiendraient un espace de sécurité psychique.** L'officier pourrait tendre vers un idéal, mais rattrapé par le *Surmoi*, soumettant le *ça*, il s'en maintiendrait écarté. Le mythe se confronte à la réalité. Grâce à la distinction entre le héros et soi-même, l'officier resterait stable, fiable. Ses instances psychiques, fluides mais équilibrées éloigneraient la culpabilité.

**L'officier conserverait l'examen de la réalité (Freud) grâce à une aptitude psychique de DISSOCIATION.**

### **L'officier, père idéal/le mécanisme d'idéalisation**

Il s'agit présentement de décortiquer ce mécanisme d'apparence simple. Freud définissait l'idéalisation d'un sujet/objet traité comme le moi propre, par une *libido narcissique* qui déborde sur l'objet (Freud, 1921 : 50).

« *La personne est d'essence imaginaire* »<sup>147</sup>. Le chef joue avec ce processus d'idéalisation, peut être plus consciemment qu'avec celui de l'identification. « *L'objet sert à remplacer un idéal du moi propre, non atteint* » (Freud, 1921 : 50), écrivait Freud pour l'idéal amoureux. L'être aimé complèterait et rassurerait le *Moi* fragile, en manque, faillible. Ce processus est exploité pour la propagande et l'enrôlement dans les sectes.

L'idéalisation nécessiterait le processus d'identification, lien initial. Ce lien libidinal primaire et inconscient du sujet régenterait les choix tout à fait subjectivement vers une idée qui le séduit (ETRE), mais qui reste fantasme (CROIRE ETRE). En réalité, l'individu se noie dans le groupe, avec acceptation et délectation. Croyant être sauveur, et étant objet de l'institution, il se fait engloutir (SE FAIRE AVOIR) : « *le moi devient de plus en plus dénué de revendication, de plus en plus modeste, l'objet de plus en plus grandiose, de plus en plus précieux ; celui-ci entre finalement en possession de la totalité de l'amour de soi du moi, si bien que le sacrifice de soi de ce dernier en devient la conséquence naturelle. L'objet a pour ainsi dire consommé le moi.* » (Freud, 1921 : 51). L'idéalisation peut donc être risquée.

En effet, l'idéalisation est instrumentalisée pour l'armée. Elle a un prix (la santé ou, la vie) mais n'est pas aveugle. En effet, la notion de sacrifice, est une réalité connue et acceptée des militaires (risque presque souhaité, goût et culte du risque).

L'officier se tient à la place du substitut, suffisamment relayé dans les échelons fonctionnels et hiérarchiques par d'autres substituts. Substitut, mais pas dictateur : sa place est acceptée, et même validée, par la masse pour laquelle il calibre et tempore l'*examen de réalité* (Freud, 1921 : 52).

---

<sup>147</sup> Causse JD., extrait du cours V22PHP7, *Ethique et esthétique en psychanalyse, le sujet l'objet et la manque, quelques aspects du Séminaire 4 de Jacques Lacan, la relation d'objet*, master 1 philosophie « Communauté et identité en psychanalyse », 59 pages, page 56



## **De l'idéalisation au risque de la fascination**

Convient-il de distinguer l'idéalisation de la fascination ?

Freud parlait d'*aveuglement* qui libère du *remords* (Freud, 1921 : 51). « *L'objet s'est mis à la place de l'idéal du moi* » (Freud, 1921 : 51), et en cette place va générer un appauvrissement du *Moi*, une paralysie de l'*idéal du Moi* et créerait un processus mortifère. L'idéalisation vient alors se lester de la notion de mort. Mais pulsion de mort et idéal ne sont pas si éloignés dans les mouvements psychiques. Pulsion de mort ou pulsion d'amor ?

En fait, l'idéalisation qui devient fascination abaisserait le sens critique, amoindrirait la capacité d'analyse, et de dissociation. Il s'agirait d'évaluer avant d'idéaliser, ce qui, naturellement, psychiquement, se contredit, ou en tous cas nécessite une forte liberté de pensée. L'idéalisation revêtirait une forme d'enrichissement du *Moi* grâce à l'idéal (introjection d'un plus), alors que la fascination verserait vers une forme d'appauvrissement des capacités du sujet (abandon de soi sans discernement).

## **De l'idéalisation de l'officier à la domination**

L'idéal s'imisce peut-être dans toutes les instances psychiques, et pas seulement dans le *Moi/Idéal du moi*. Ainsi, dans l'exemple militaire, ce modèle professionnel va perfuser le sujet, son quotidien, sa vie familiale. Toutefois, l'officier ne s'abandonne pas totalement à l'institution militaire : pour **conserver la capacité de renoncement essentielle à l'homme armé, l'institution entretient la capacité de dissociation chez le militaire de tout grade et de façon graduelle correspondante, et pondérée.**

« *Le prestige est le plus puissant ressort de toute domination* » (Freud, 1921 : 236). Illusion ou réelle idéalisation, le positionnement du chef s'acquerrait par la position sociale, hiérarchique et des masques matériels (l'uniforme, par exemple, valorise l'autorité). Mais la posture du sujet prime dans le vertige de l'ascension professionnelle : le prestige majeur serait intime, personnel, naturel, indépendant des faits sociaux. Ce rare charisme assaisonnerait la salade fascination/idéalisation, et rendrait goûteux au groupe le lait de directives dont il l'abreuve. Alors, comme l'enfant à sa mère, la masse et l'officier s'ajusteraient.

**Le mange-Moi mère se fait délice et l'officier se délecte...**

L'homme de masse serait rarement apte à distinguer son *Moi*, de son *Idéal du Moi*<sup>148</sup>. Son instance moïque serait relativement infantile et quémanderait valorisation, narcissisation. L'idéal de la masse s'introjecterait comme *Idéal du moi*, fusionnant avec l'instance moïque, amenant ce sujet à se croire proche du meneur (identification), à maintenir en tension voire fusion le *Moi*, l'*Idéal du Moi* et le *Surmoi*, et vivre une forme de plaisir, ou de contentement, voire satisfaction, de fierté. Les capacités d'analyse étant ainsi réduites, la psyché deviendrait malléable. Le chef devenu l'idéal de masse, psychiquement introjecté, renforcerait alors le *Moi*, contiendrait le *ça*, et tiendrait le *Surmoi* des sujets de la masse.

Ainsi, tout en contenant la foule par l'exercice de la discipline et de la hiérarchie, l'officier entretiendrait à la fois l'image, le modèle, la représentation de substitut paternel pour ses sujets, et une distance de sécurité, d'analyse par rapport à eux. **Ce processus relationnel complexe, issu de liens libidinaux, permettrait de protéger la psyché des uns comme des autres. C'est une sauvegarde mutuelle.**

Selon Freud, **la force de l'armée s'accomplissait par cette structuration paternelle**, et toutes les notions de patrie, cohésion... demeuraient futiles comparées à **la place hautement symbolique du chef**. Le *substitut paternel* existe alors à chaque échelon hiérarchique, dans chaque strate fonctionnelle. **La démultiplication de la fonction parentale produit une intensification de son pouvoir représentatif et exécutif, soit une croissance exponentielle de la suprématie de l'armée sur le sujet. Processus auto catalytique à toutes les strates hiérarchiques, assurant la solidité de la charpente.**

### **L'officier modérateur et tempérant**

Discipline, rigueur, honneur, fidélité, cohésion sont des exigences et idéaux du métier. L'officier croirait et/ou ferait croire en ces idéaux. Cette ascétique foi fédérerait le groupe. Qu'est ce qui fait que, quoi qu'il se passe, l'officier défendrait sa Patrie ? Y aurait-il, au-delà de la formation, un processus individuel, psychique ?

A la question, pourquoi *mourir pour la Patrie* ? Il n'y aurait donc pas de réponse simple, comme la notion d'engagement, la référence à l'Ordre, la Défense nationale... même si le chef militaire, est validé psychiquement par la *foule organisée*, et se fait substitut de père, modélisant la puissance, et l'autorité. Le processus d'appartenance à une communauté est complexe...

---

<sup>148</sup> En entrant dans la masse, il « abandonne son idéal du moi et l'échange contre l'idéal de masse incarné par le meneur » (Freud, 1921 : 68).

Mais, au delà des capacités intellectuelles, validées par les examens, valorisées par les avancements en grade, et, au-delà de la maîtrise de l'exercice et l'art militaire, **l'élaboration psychique différencierait l'officier de la masse. Processus sélectif, la maturation professionnelle se corrèle à l'*écologie évolutive* (JM Legay, 1966) dans laquelle l'officier harmonise coopératif/compétitif.**

## **2.4/ LA GUERRE TRANSFORMEE**

### **2.4.1/ L'écologie belliciste évolutive et le climat psychique actuel**

La guerre est éternelle... phénomène planétaire... Ainsi, dans les sociétés dites primitives, les guerres sont la prolongation de conflits qui ne se sont pas résolus, et se manifestent par des actes de barbaries. Elles jouent un rôle d'équilibre/déséquilibre sociétal. Les hommes ont une identité collective dans laquelle chacun est pris et suit le mouvement : les actes de guerre sont liés à cette identité prégnante qu'ils défendent sans limite. Sur son terrain de chasse, le héros est en proie à l'obligation d'être et rester à la hauteur des honneurs attribués dès les premières réussites guerrières.

Les guerres civiles et intestines subsistent... avec des peuplades munies d'armes de proximité mais l'ère est à la destruction massive (bombes, armes biologiques, nucléaires...). Les experts scientifiques dominent la guerre stratégique et politique par le pouvoir que leurs attribue la maîtrise de la chimie et la physique. Enfin, toutes les armées évoluent en fonction des missions qui leurs sont attribuées. Les valeurs et lois s'adaptent au contexte. Et, toute guerre a son collègue de décompensations psychiques, étiquetées de pathologies psychiatriques.

Si le combattant grec symbolisait la discipline, l'honneur, le chevalier du moyen âge guerroyait au nom du sacré. Mais en 1789, l'ordre social changea en France, et les masses devinrent éligibles aux postes de commandement. Le peuple fonda alors la notion de Patrie. Du moyen-âge et sa chevalerie à la guerre moderne, la capacité de projection vers des théâtres d'Opérations Extérieures persiste. Aujourd'hui, les OPEX sont pour la plupart menées selon les décisions de l'OTAN, œuvrant souvent pour la paix, lors de missions humanitaires ou de protection des civils dans des pays politiquement instables.

Or, les militaires affrontent des forces terroristes de plus en plus puissantes et à la fois disséminées. Ces menaces rendent le combat imprévisible. La difficulté d'anticipation, l'attente interminable aggravent le climat de danger, et génèrent un sentiment de persécution, une peur de l'exécution arbitraire.

Le militaire français est confronté à d'autres valeurs que celles inculquées. Formé à maîtriser l'usage de la force dans un contexte légal et légiféré, son action est légitimée par des pouvoirs politiques. Or, l'art de la guerre autrefois corrélé à l'éthique se perd : les enfants par exemple, sont des soldats performants et inattendus (surprise et manipulation affective de l'adulte). En

effet, le droit de la guerre, les conventions internationales comme celle de Genève ne sont pas appliquées par les parties adverses.

La France du XXème siècle a été marquée par les guerres mondiales, l'Indochine, l'Algérie, l'Iraq... LE XXIème siècle s'impacte de missions en Afghanistan, en Lybie, au Mali, en Syrie... et se souille du terrorisme. Les mobilisations de l'armée française pour la sécurisation des populations étrangères sont fréquentes, mais l'armée dans ce contexte rencontre des moments de batailles, brefs, et violents : les militaires font « tampon » au milieu de joutes civiles exterminatoires. Pour exemple, l'opération Turquoise au Rwanda et l'horreur des génocides barbares..., la Yougoslavie avec la menace perpétuelle des snipers entretenant la peur d'être abattu fortuitement, et gratuitement.

Actuellement, la montée du terrorisme transforme la guerre en attentats. La guerre sainte revient sous le masque religieux. Le climat de menace s'instille au gré des comminations. La symbolique de la guerre est perturbée, et devient illisible voire perdue. La binarité bon/méchant devient rodomontade. Chacun devient une cible potentielle.

Autrefois, les gens défendaient leur honneur ; aujourd'hui, ils vont se battre pour des pays et des gens inconnus, sans raison personnelle mais uniquement sous contrat professionnel qui stipule l'obligation de soutenir son pays, la raison d'Etat. Les motivations idéologiques s'épuisent. *Mourir pour la patrie* perd sa substance, et son sens... La fonction se mercantilise. Le terrorisme abat les règles et l'éthique.

Des questions émergent : quelle croyance pour quelle action ?

Quelles croyances pour le militaire qui s'engage, qui se forme, et qui part au feu ?

## **2.4.2/ L'institution militaire contemporaine, la fonction d'identification en péril ?**

### **La professionnalisation des armées**

La professionnalisation de l'armée conduisit à un recrutement dans la population civile, devenue ressource essentielle en personnel, d'individus libres de s'engager. L'endogamie recula et avec, les motivations, qui s'ancrent moins dans des valeurs que dans des nécessités financières vu le contexte économique actuel incertain.

Mais, la confrontation à la réalité des opérations extérieures casserait la volonté, et abîmerait davantage une psyché sans soubassement culturel, imaginaire et symbolique (idéal...). En effet, l'effritement des idéaux génèrerait une dispersion, une « instabilité » des *foules organisées*. L'armée forme des gens qui ne resteront que quelques années... Les deux premières années seraient celles où les départs de l'armée (démission, non renouvellement de contrat) sont les plus nombreux.

La pyramide professionnelle est complexe mais il convient de tenter d'en amener une compréhension actualisée. Les chefs des armées sont recrutés par une voie directe ou indirecte sur des compétences techniques et intellectuelles. Issus d'écoles militaires, en général ils prennent leurs services vers 25 ans. Une carrière dure en général 27 ans, et est parcourue de diverses formations spécialisantes, et de missions en opérations extérieures. Cependant, à l'heure actuelle, l'évolution écologique montre que les officiers rejoignent régulièrement le milieu professionnel civil.

### **La guerre transformée**

Si les missions changent, elles sont toujours propices au traumatisme de guerre. Même courtes (quelques mois), mais réitérées, elles laissent s'installer un climat d'alerte permanent, une sorte de veille, de vigilance, dans un contexte de vie modifié (lieu, entourage, promiscuité, menace et ennui à la fois, fatigue...). Le militaire est psychologiquement éprouvé, avant même d'être confronté à la réalité de la mort. Cet état commence avant le départ en mission : *« Si l'Homme est l'élément fondamental et le cœur des systèmes de défense, il en est aussi le maillon le plus fragile et le plus vulnérable. Cette vulnérabilité est majorée lorsqu'il opère dans des environnements hostiles et contraignants ou qu'il emploie des systèmes d'armes dont les caractéristiques nuisent à son intégrité physiologique et psychologique ».* (Raphel, 2006)

## La préparation psychique de l'officier ?

M. Delanoy, chef d'escadron, constate que la mort est peu abordée mais toujours présente à l'esprit, à l'entraînement et à la guerre. Il regrette qu'il n'y ait pas de préparation mentale à la mort :

- *« Les instructeurs affirment souvent que « la sueur épargne le sang ». Sans doute, mais elle ne prépare en rien les esprits et les détourne d'une indispensable intellectualisation des risques encourus sur ces théâtres d'engagement par essence dangereux »<sup>149</sup>.*
- *« ainsi, lorsqu'ils s'y trouvent confrontés, les militaires ne disposent pas des armes intellectuelles indispensables pour atténuer le choc psychologique. Beaucoup développent alors des psychopathologies post traumatiques souvent profondes. Il apparaît donc indispensable de réintroduire le sens du sacrifice ultime, de la mort dans son acception complète, par l'élaboration d'un cursus adapté en école de formation initiale comme au cours de la formation continue des militaires »<sup>150</sup>,*
- *« c'est également le concept zéro mort, qui est devenu au premier rang des préoccupations des hauts responsables politiques et militaires lors de la première guerre du Golfe, qui a incité nos concitoyens à penser que le guerre pourrait être aseptisée et sécurisée... surtout pour nos soldats »<sup>151</sup>.*

Avec la transformation de la guerre, des remises en question de l'accompagnement des militaires furent nécessaires. Des remaniements furent engagés, tant sur le plan de la restructuration des organisations sanitaires de l'Avant, que sur la prise en charge voulue et soutenue des traumatismes de guerre, ou, en tout cas, des risques encourus de décompensation psychique.

---

<sup>149</sup> Ibid/ Delanoy S. P., page 43

<sup>150</sup> Ibid/ Delanoy S. P., page 44

<sup>151</sup> Ibid/ Delanoy S. P., page 45

### 2.4.3/ Dispositifs d'adaptation créés par l'armée

La lecture de revues militaires spécialisées permet de comprendre et d'évaluer la considération qu'ont les officiers pour la fonction de commandement actuellement.

En février 2011, dans la Revue de Défense Nationale, l'Amiral Guillaud, chef d'état major des armées, dans son texte intitulé *Le Plan stratégique des armées*, finit son article en écrivant : *opérationnels, ensemble !* (Guillaud, 2011 : 5). Ainsi, il mobilise le sentiment d'appartenance à un groupe, il rassemble. Il place l'officier comme fédérateur...

#### Du décalage psychologique

« *L'engagement opérationnel, en raison du contexte de dangerosité dans lequel il prend place et de l'absence prolongée qu'il engendre, est un facteur potentiel de déstabilisation et de risque pour l'équilibre personnel du militaire lui-même, comme pour celui de sa famille.* »

(De Saint Salvy, 2011 : 19) Pour son article de mars 2011 de la Revue de Défense Nationale intitulé *L'engagement opérationnel des familles de militaires*, le Général De Saint Salvy s'appuyait sur une étude faite par l'Organisation du traité de l'Atlantique nord, à propos des familles de militaires pour expliquer les perturbations générées par les déploiements en OPEX pour les familles des militaires, lesquels sont bien préparés. Il décrit des phases émotionnelles cliniques : « *selon l'étude menée par l'Otan, parue en 2007, cinq phases caractérisent un déploiement : la phase préparatoire ou pré-déploiement, la projection, la phase de stabilisation, caractérisée par sa durée, l'anticipation du retour, le retour.* » (De Saint Salvy, 2011 : 20)

Le Général souligne l'importance du maintien du lien social entre épouses, et, entre l'armée et les familles. Dans cet objectif, sont organisées des journées de rencontres : « *il est indispensable de maintenir un lien avec les familles. (...) l'impact de telles journées est souvent positif et fort ; il permet en outre de renforcer la cohésion globale.* » (De Saint Salvy, 2011 : 21). Il mentionnait l'intérêt qu'apporte également internet pour maintenir la cohésion.

Le retour des missions<sup>152</sup> est décrit comme beaucoup plus délicat. Les familles attendent avec impatience ce moment mais désespèrent souvent. En effet, désillusionnées par les affres des missions, oscillant entre alexithymie et colères soudaines, les joies du retour s'abîment (léser) et s'abîment (tomber dans des abysses, des profondeurs, des noirceurs psychologiques) ... « *La conjugaison de la joie des retrouvailles avec d'éventuels **décalages psychologiques**, ou d'autre nature, due à la séparation de longue date, est un défi pas toujours apprécié à sa juste mesure. (...) certains parlent de véritable **reconstruction**, avec*

---

<sup>152</sup> Les missions peuvent durer quelques semaines à un an parfois...



*parfois des impacts psychologiques importants pour le militaire qui a pu être confronté à des situations difficiles et traumatisantes délicates à partager. Là encore, échelon social, voire corps médical, ont un rôle à jouer qui peut parfois s'avérer déterminant* ». (De Saint Salvy, 2001 : 21). Cet écueil se minimise par les sas de décompression<sup>153</sup>.

Le Général priorise la communauté militaire toujours là pour soutenir les siens : « *L'accompagnement des familles de militaires engagés en opérations extérieures est une préoccupation forte et constante des armées. (...) il participe très directement à la préservation de la capacité opérationnelle du combattant qui sait qu'il peut compter sur la communauté militaire, sa deuxième famille, pour assister et aider sa première famille. Il est, au fond, une attitude naturelle d'une communauté qui veille et protège ses enfants avec une attention paternelle et bienveillante, tant elle est atteinte et meurtrie chaque fois que l'un des siens est dans la souffrance* » (De Saint Salvy, 2011 : 24). Ces derniers mots parlent du père, chef militaire qui souffre quand sa famille est touchée. (Voir Plan Hommage)

### **De la prise en compte de ce décalage...**

Les précurseurs de la psychanalyse valorisaient la nécessité de donner du temps au sujet, paradoxalement à la contrainte de guerre qui n'en donne pas, et suggéraient d'ouvrir des centres de traitements pour ces blessés. La psychiatrie française s'est améliorée, tant sur le plan de l'Avant, que des centres de soins. Mais, il fallut attendre les années 2000 et le conflit afghan pour que le traumatisme se « démocratise », c'est-à-dire soit en partie reconnu par les autorités administratives, ... hiérarchiques.

L'armée devenue professionnelle ajuste alors le recrutement. Sont prises en considération les hypothèses de Karl Abraham sur une prédisposition au traumatisme. Il convient donc de sélectionner attentivement les recrues, non pas pour éviter le traumatisme (on ne peut jamais savoir ce qui peut être vécu... quoi que...) mais pour protéger l'armée, ne pas la fragiliser. Les militaires doivent être aptes à supporter les contraintes qui s'imposent en Opération Extérieure, en mission de maintien de la paix, ou de guerre.

Ainsi, le recruteur, expert psychiatre ou psychologue, connaîtra les exigences de ce milieu. Si pendant des décennies la psychiatrie fût proche de la psychanalyse, l'heure est au paradigme des sciences techniques qui rendent transparents les corps humains, et, révèlent une vérité attendue, ou tout au moins, espérée. La psychanalyse n'est donc plus liée à l'armée, et l'armée, ne fait plus appel à la psychanalyse. En effet, les tests sont construits sur des

---

<sup>153</sup> Il s'agit de faire un séjour dans un Ailleurs, sur le chemin du retour entre le lieu de la mission et le lieu de vie. En France, l'île de Chypre a été choisie. Cela permet de faire une transition pendant laquelle les militaires se reposent, font des activités de cohésion et ont accès à des psychologues. Des sessions d'information ont lieu pendant ces quelques jours.

arguments de neurosciences, des critères cognitivo-comportementalistes, et ce sont, en plus des signes cliniques, les statistiques de questionnaires, qui témoignent et valident traumatismes et séquelles.

### **Exemple du conflit afghan**

Chaque guerre est marquée par des armes et des blessures particulières. Les militaires furent confrontés à des guets apens, des attaques surprises, et surtout des attentats kamikazes. En juin 2012, le bilan déplorait 87 morts et à peu près 500 blessés de guerre français ...

Le climat très anxiogène, tensiogène, et morbide favorisait des syndromes persécutifs et des RSO (Réaction au Stress post- Opérationnel). Dans ces contextes, l'officier essaye de maintenir le calme, **apaiser des peurs, une vigilance permanente**, afin de garantir sécurisation et, sécurité. Est-ce possible ? Est-il formé pour cela ?

Le nombre de tués et blessés au combat interrogea la pertinence de la participation à cette mission (souffrances supportées par les militaires et leurs familles françaises, pour protéger un peuple étranger)...

Le conflit afghan a contribué à modifier la prise en charge du militaire et la formation des officiers.

### **Dispositifs d'adaptation**

Suite à la guerre du Golfe, du Rwanda, de la Bosnie, c'est-à-dire à partir des années 1990, le suivi médical des personnels militaires s'améliora : « *le centre des relations humaines, l'ancêtre du bureau condition du personnel environnement humain (BCPEH) de la direction des ressources humaines de l'armée de terre, a proposé des 1994 deux manuels sur le stress post traumatique mais sans succès* » (Leboeuf, 2010 : 25).

Le système sanitaire militaire, rompu aux prises en charge de terrain, se questionna davantage avec le conflit afghan. La prise en charge des syndromes psychologiques de guerre fut améliorée par l'étayage des tests d'évaluation et de suivi des RSO (réactions au stress post opérationnels), et la création de sas de décompression (Chypre) ... Le soutien psychologique évolua :

En 1990, début du suivi psychique autre que par le seul SSA (Service de Santé des Armées).

En 1994, créations des manuels sur le SPT (Syndrome Post Traumatique).

En 1998, mise en place d'un dispositif psychologique dans toutes les armées.

En 2002, première directive de soutien psychologique de l'AT (Armée de Terre), création OEH (Officier Environnement Humain) ...

En 2004, création du CISPAT pour l'armée de terre (existe dans la marine depuis 1930, en gendarmerie depuis 1990, chez les sapeurs pompiers depuis 2005 et armée de l'air depuis 2006).

En 2009, suite à l'attaque d'Uzbin (Afghanistan, 2008), création du :

- soutien psychologique de l'avant, avec référent psychologique de section dans le groupe, et psychiatre : « *La présence d'un psychiatre sur les théâtres d'opérations est désormais une priorité pour le commandement, car elle permet de limiter le nombre d'évacuations lié aux problèmes d'adaptation et d'éloignement familial, celles-ci étant vécues comme un échec par les intéressés et nécessitant une relève délicate dans un contexte de pénurie de personnel. Elle permet aussi d'éviter toute contagion sur le moral des autres soldats et de gérer à chaud des situations qui peuvent dégénérer en raison de la détention d'armes par les individus* » (Menard, 2002).
- Sas de fin de mission ou sas de décompression : lieu de transition, et moment de pause. Les RETEX (retours d'expérience) y sont favorisés : débriefing collectif, et établissement d'une fiche de suivi post opérationnelle non confidentielle, sur laquelle sont notés tous les évènements de la vie militaire.

Une préparation psychologique et physique appelée *Mises en condition avant projection (MCP)*, « *qui permet d'être mieux formés, plus aguerris, avant le déploiement en Afghanistan avec leur régiment* » (Leboeuf, 2010 : 23) s'effectue dans le centre d'entraînement au combat (CENTAC) et le centre d'entraînement en zone urbaine (CENZUB).

Les savoirs faire soignants, jusqu'alors apanage des agents de santé, furent l'objet de campagnes de formations<sup>154</sup> étendues à tous afin d'améliorer le sauvetage des militaires notamment pour les techniques de réanimation. Désormais, les soins de l'Avant sont privilégiés et favorisent la survie.

Avec la formation des militaires aux techniques de réanimation, et, les formations des personnels de santé aux gestes militaires, les frontières se lissent. Pourtant, « *aujourd'hui encore, le rôle du CISPAT reste insuffisamment compris et on ne fait pas appel à elle ou au psychologue de théâtre suite à une expérience traumatisante, mais uniquement en cas d'évènement grave entraînant des morts* » (Leboeuf, 2010 : 29).

---

<sup>154</sup> L'armée a 7 CITERA (= Centre d'Information aux Techniques d'Evacuation et de Réanimation de l'Avant).

## Les OEH

L'armée française a maintenant pris en compte toutes les données précédentes et créé depuis environ les années 2000, l'officier environnement humain, formé à la psychiatrie de guerre. Les **officiers environnements humains (OEH)** sont des officiers de diverses filières formés en cinq semaines et un stage afin de développer des aptitudes à la gestion des RSO et favoriser un environnement rassurant, contenant. En référence à Bion, on peut les comparer à des *transformateurs*.

La mission de détection des RSO, est transverse, elle se rajoute à une formation militaire solide. L'officier doit donc être en capacité d'être à la fois très réactif sur un plan militaire et préventif sur un plan humain, social, environnemental. Cela nécessite donc une grande capacité à se gérer soi-même, gérer le stress, anticiper, contenir, soutenir. « *La multiplication des engagements extérieurs et la nature des nouvelles missions ont fait émerger un ensemble de problèmes psychologiques et sociaux qui ont conduit le chef d'Etat major des armées à rédiger en 1997 une directive sur l'organisation du soutien psychologique d'une force en opération extérieure.* » (Leiffen, 2006 : 17). Conseiller auprès du commandement, l'OEH prépare mentalement au départ les familles et les militaires, et détecte les soucis qui germent. Rôle de prévention, de veille, de communication, il coordonne l'intervention de la CISPAT. Il doit connaître les hommes qu'il accompagne. Il essaye d'améliorer les conditions de vie du combattant et fait le lien avec les familles, les tenant informées et même organisant des moyens d'échanges (internet...) si possible.

Au-delà de l'aumônier qui a, de tout temps, été présent, et fait office d'écoute, (libération de la parole), l'OEH tente de détecter les signes d'appel d'une décompensation. Le sujet traumatisé peut ainsi être immédiatement pris en charge. L'objectif est de ne plus laisser le militaire sans soin. En effet, le vécu opérationnel, s'il est contenu, non verbalisé, transpire ensuite dans le quotidien professionnel et familial. Or, ces événements viennent péjorer une vie psychique et une vie sociale.

De nos jours, tout militaire est censé être sensibilisé dans ses formations au RSO, pour ne pas dénigrer celui qui décompense, mais au contraire le considérer. Si le chef reste le père, qui connaît ses hommes, et garant de leur sécurité, chacun est un relais attentif pour l'autre : la cohésion au-delà de la lutte armée se développe dans l'attention à l'autre au quotidien. C'est donc une réforme culturelle qui émerge : symboliquement, le militaire, n'est pas qu'un sauveur, il peut être sauvé, et accompagné par ses pairs et ses pères.

La continuité du suivi du sujet, l'élaboration d'un réseau de personnes aptes à connaître les risques psychiques liés aux RSO se construit depuis quelques années. Les savoirs sanitaires et les savoirs militaires s'ajustent.

Le commandement veille à l'observation clinique de ses troupes, et à l'observance des recommandations psychologiques : les OEH, aptes à rassurer, écouter, parler, anticiper, informent les officiers supérieurs des risques détectés. L'objectif étant de ne pas attendre une décompensation, mais de venir soutenir, accompagner sur le théâtre d'opérations, et détecter in vivo et in situ, et en temps réel, les risques... comme les psychanalystes le proposaient dès le début du siècle dernier...

Freud serait donc probablement satisfait de cette évolution...

### **Du regard psychanalytique sur les efforts d'adaptation de l'armée**

Mais, la psychanalyse a pourtant encore fort à faire de ses blessés de guerre, et de leurs conflits psychiques même si la psychiatrie, et psychiatrie de l'Avant se sont développées. La médecine a pris une place très importante : elle a un pouvoir décisionnel et directorial puissant. Des décisions médico-militaires (DMM) se prennent tous les jours pour l'avenir d'un individu. Les autorités se fient aux experts sanitaires, et ce, depuis la Grande Guerre.

La psychanalyse diverge sur la nécessité d'adapter l'environnement au militaire, mais c'est une des missions de l'OEH. En effet, si ces améliorations sont légitimes, la névrose de guerre n'est pas liée simplement à un défaut de l'environnement, à une défaillance de l'entourage, à une incapacité d'adaptation du sujet aux changements. Il persiste un échappement d'une nature interne, qui ne peut être nié, et doit être considéré, respecté. Le potentiel traumatique d'un événement est à la fois extérieur (qualité inhumaine de l'événement, environnement, niveau de stress...) mais aussi interne (état psychique, passé psychique...). Ainsi, une approche uniquement tournée vers l'horreur vécue réduit la prise en charge à un traitement cause/conséquence/solution, ou autrement dit action/réaction/traitement.

Expérience subjective, nous sommes tentés de suivre le sujet, sous le coup du récit, du roman individuel, qui alimente notre imaginaire. Le suivi individuel doit rester prioritaire mais des obstacles majeurs se posent :

- la réalité des ressources humaines ne permet pas toujours d'atteindre cet objectif,
- le canevas du groupe militaire est solide et sert toujours de filet de soutien au sujet. Mais, ce groupe ne pourra empêcher un isolement certain du sujet traumatisé,
- l'à priori négatif fréquent, porté à une prise en charge psychothérapeutique, limite l'acceptation de ces soins.

### **3/ L'OFFICIER SUPERIEUR, L'ART DE LA GUERRE, LA DIALECTIQUE**

#### **3.1/ METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE**

Ce travail a été suspendu de 2014 à 2015. Il a bénéficié d'un double accompagnement par des enseignants chercheurs Universitaires : Mr G. Dezeuze de 2011 à 2014 (année de sa retraite), et Mr JB Paturet, ancien Directeur de recherche en Master 2 et en DU Psychothérapeute, a alors accepté de poursuivre la direction de cette thèse de 2015 à 2016.

##### **3.1.1/ Cheminement des choix méthodologiques**

La méthode, procédé raisonné sur lequel repose une pratique, est un outil de recherche qui permet, guide et influence la construction du travail. Le *Manuel de recherche en sciences sociales* de Quivy et Campenhoudt<sup>155</sup> détaille des approches techniques, alors que *L'art de la thèse* de Michel Beaud (2006), conseillé par le département de philosophie de l'Université Paul Valéry de Montpellier, aide l'étudiant à adapter la recherche à ses capacités et son environnement. Cette pédagogie rassurante éclaira les doutes, inquiétudes liées à la gestion parallèle des études, de la vie familiale et socio-professionnelle...

Les critères méthodologiques devaient être en accord avec les préférences du chercheur et du directeur de thèse, en conformité avec les normes universitaires du laboratoire CRISES, de l'Ecole Doctorale 58, de l'UFR de psychanalyse et les normes qualité de l'HCERES.

##### **De l'identification à l'investigation**

Comme tout travail de recherche, cette thèse porte une conviction intime et un espoir mis à l'épreuve. Le cheminement de recherche éclaire la vérité initiale. Rester sur un construit théorique frustrait. En effet, sans la rencontre à l'autre, le chercheur reste dans la croyance... La théorie demeure artificielle alors que la rencontre est réelle car on observe, recueille directement ou indirectement des informations, on en teste l'application, la validité de l'échafaudage théorique, hypothétique, et on se confronte aux différences théorie/pratique.

Le terrain révèle des idées, des postures, des pensées... Confrontation du chercheur au témoignage du vécu, la rencontre induit un principe de réalité exploitable. Le terrain

---

<sup>155</sup> Quivy et Campenhoudt, *Manuel de recherche en sciences sociales*, éditions Dunod, Paris, 1995, 287 pages, page 119.

permet un questionnement parallèle à la lecture théorique par des allers retours réflexifs extrêmement explicatifs. Ainsi, le chercheur à la fois travaille sur la causalité et le processus lui-même, organique, et psychique, par une approche des registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Il prend de la distance et conserve un espace libre tel le psychanalyste : « *la surprise doit frapper simultanément le patient et le praticien. (...) pour que votre patient soit un jour délivré de sa souffrance, ne cherchez pas à l'en délivrer et restez ouvert à la surprise* »<sup>156</sup>.

Ce travail fut source de nombreux tracasseries : délimiter le sujet, la recherche, la théorie, accepter les limites culturelles et temporelles, supporter l'impression de ne pas réaliser un travail exhaustif.

### **Choix et pertinence du terrain/public d'enquête**

L'entourage a fortement suggéré d'étudier un conflit particulier plutôt que l'armée dans son ensemble. La vue des thèses et des ouvrages consacrés à des conflits spécifiques n'a absolument pas convaincu d'aller dans cette voie. Loin de cibler un conflit, il était question d'interroger une dynamique de groupe, un ensemble de personnes soumis aux rituels similaires.

Fallait-il par contre cibler une arme, plutôt qu'une autre ? L'armée de terre semblait plus appropriée comme terrain d'étude : nombre de soldats concernés par les psychotraumatismes, nombre de soldats de l'armée de terre...

Fallait-il aller vers les soldats ou vers le commandement ?

Fallait-il passer par une voie officielle ou faire appel aux nombreux contacts au sein de l'institution ?

Quel lieu, quelle personne interpeller ?

Chaque milieu militaire ayant ses propres spécificités, il semblait logique d'en choisir un à étudier, pour ne pas amoindrir la qualité d'enquête et rester dans un processus homogène. Pourtant, cibler une arme, une guerre... fut éconduit. D'une part, les guerres sont déjà l'objet d'études de nombreux spécialistes. D'autre part, le choix des armées (air, terre...) restreignait la recherche.

L'état des lieux des ressources offraient deux possibilités. La première étant classiquement la Revue de la littérature soit utiliser les témoignages écrits d'officiers ayant fait des

---

<sup>156</sup> Nasio JD, cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan, l'objet a, éditions Payot, Paris, 2001, 243 pages, page 112

publications. La bibliothèque de l'Université est bien approvisionnée, toutefois, malgré l'accès en ligne à toutes les autres bibliothèques, les publications d'officiers ne sont pas si nombreuses. Le récit du vécu se limite aux faits et n'évoque quasiment jamais les affects. Ces ouvrages sont riches en concepts et conjonctures mais pauvres en subjectivité.

Dans cette perspective, mener des entretiens paraissait instructif et juste.

Quel lieu d'enquête choisir ? Fallait-il cibler des critères géographiques (régions limitrophes, voire dans le département), des critères de formation (les officiers d'une même école), des critères d'identification administrative, armée (ministère de la défense), police (ministère de l'intérieur), des critères d'identification fonctionnelle (opérationnel, état major...) ou des critères de niveaux (grades) ?

Les facteurs d'ordre pratique, logistique circonscrivent fortement le terrain. L'absence de financement pour la recherche obligea à restreindre le champ d'études selon une sélectivité économique, soit ne pas opter pour un lieu mais pour un public, gradé.

Quelle population militaire interroger pour cette thèse ?

*« Il y a un caractère généralisable chez les officiers directs des écoles de formation pour l'armée de terre, l'armée de l'air et la marine nationale. Un officier saint cyrien, un officier issu de l'école de l'air, et un officier bordache<sup>157</sup> semblent posséder des caractères communs aux yeux des militaires, ou plus exactement, à chacun d'entre eux sont attribuées des valeurs, des normes, et des attitudes, que l'on retrouve globalement ou en partie, chez les autres. »<sup>158</sup>*. Cette variabilité offre une richesse d'informations.

L'évaluation des ressources sociales et professionnelles pour la thèse échantillonna par conséquent, et naturellement, l'étude vicinale **des officiers**. Il s'agira la plupart du temps de témoignages d'officiers ayant fait les écoles de l'air, de terre (Coëtquidan Saint Cyr l'école), de la marine (Ecole Navale) et ayant atteint un certain grade dans la chaîne de commandement (Ecole de Guerre, pour la plupart des témoins de la seconde vague de témoignages). C'est ainsi que la recherche aboutit au **Haut Commandement (officier supérieur)**.

---

<sup>157</sup> Issu de l'Ecole de la Marine Nationale en presqu 'Ile de Crozon, dite La Baille.

<sup>158</sup> Ibid/ Léon Marie-Hélène, page 272



## **Qu'est-ce qu'un officier supérieur ?**

Dès lors, les sujets d'étude furent les officiers supérieurs. Pour rappel, les grades dans l'ordre ascendant sont :

- dans l'armée de terre et l'armée de l'air françaises : les commandants, les lieutenants-colonels, les colonels, les généraux.
- dans la Marine nationale française : les capitaines de corvette, les capitaines de frégate et les capitaines de vaisseaux, les amiraux.
- dans la gendarmerie nationale française, les chefs d'escadron, les lieutenants-colonels, les colonels et commissaires.

## **Choix des entretiens**

A l'origine, deux critères officiels prévalaient : l'accord du directeur de thèse, et l'accord des directions du lieu d'enquête.

La recherche de terrain s'est construite laborieusement. Qualifié de potentiellement subversif par certains officiers, le chemin fut complexe et abscon. Les premières démarches administratives respectèrent le circuit hiérarchique. De multiples refus émanèrent des différentes autorités militaires, rayant ainsi la possibilité d'enquête sur un lieu précis. En effet, les nombreuses lettres adressées aux autorités et différentes instances militaires, pendant un an de 2011 à 2012, dans une approche officielle, comme un « bon petit soldat » dicit M. Dezeuze, aboutirent systématiquement à des réponses négatives.

Devant ces faits, cette remarquable rectitude de refus itérés<sup>159</sup> attestant d'un mécanisme de défense institutionnel, l'étudiante aurait pu reculer, abandonner, apaisant ainsi la sensation de complot en rédigeant une thèse uniquement théorique... En effet, le terme Grande Muette se mesurait au nombre de rejets officiels. Dans les mêmes années 2012/2013, plus précisément en février 2013, l'IRSERM organisa à Paris un colloque sur la difficulté de l'armée à s'ouvrir à la recherche !

L'avantage fut de transformer cette thèse ainsi qualifiée à l'origine de « subversive » en travail démiurge au sens indépendant du terme en grec, libérant ainsi l'étudiante de toute contrainte du silence. Le refus de prise en charge financière en contrat doctoral par l'IHEDN affranchit totalement la pensée... Ainsi, sans ressource spécifique, comme nombreux étudiants, et nombreux travaux en France, cette recherche fut auto financée.

---

<sup>159</sup> La demande de rapprochement du groupement de gendarmerie de Toulouse, de la Direction du service de santé des armées, du centre de recherche ... la demande de mener une enquête au sein du 3<sup>ème</sup> régiment de parachutiste de Carcassonne, du groupement de Perpignan... essayèrent un refus écrit et/ou oral.

Temps, patience, et relations, permirent l'obtention de témoignages oraux dont les traces écrites devaient répondre aux critères donnés par l'éthique de recherche (anonymat, neutralité...) et les conditions militaires (entretiens enregistrés mais non accessibles en ligne et sécurisés hors d'un ordinateur, transcription transmise à chaque témoin pour validation et accord d'exploitation).

### **Choix du type d'entretien : l'entretien conversationnel**

La psychanalyse est adepte de l'entretien individuel, à l'instar de ce que disait Sandor Ferenczi : « *La psychanalyse nous a appris que ce n'est pas tant l'exploitation statistique d'un grand nombre de cas que l'investigation approfondie de cas individuels qui peut conduire à des progrès dans la théorie des névroses.* » (Ferenczi, 1916 : 63). Alors, le choix d'entretiens d'explicitations aurait été judicieux mais nécessitait de pouvoir méthodologiquement réitérer les entretiens. Or, rien ne pouvait assurer cette possibilité.

Bien sûr, l'entretien directif basé sur une grille de questions très précises fermait la recherche.

Choisir une typologie d'entretiens devint abstrus...

Un professeur d'université spécialisé en géo-sociologie conseilla les entretiens sur mode conversationnel. Choix adapté et à adapter selon les critères des historiens en nombre du laboratoire CRISES très attachés et formés à la qualité des ressources d'enquête, (les faits, sans interprétation) des entretiens enregistrés, retranscrits puis validés par les témoins. La difficulté en tant que chercheur étant donc de limiter l'interprétation au privilège de la traduction (Sylvie Canat).

### Les entretiens « en off »

Des entretiens préalables à la recherche et au cours de la recherche avaient été réalisés, en nombre important mais en conversation « off ». Cette démarche privilégiait une discussion naturelle dans une relation de confiance.

Ce recueil d'informations préliminaire fut loin d'être stérile malgré la réticence de plusieurs personnes à se prêter au jeu de l'entretien de manière déclarée et officielle. Les uns, acceptaient mal de se voir réduit à une « identité d'officiers ». Les autres s'opposèrent directement, qualifiant de subversive une recherche sur le positionnement des officiers. Ces résistances aux tentatives de les promouvoir « sujet de recherche », et surtout « acteur de cette recherche » furent bloquantes. Ils préféraient aborder l'« objet » de recherche, sans y être

impliqués. Enfin, les derniers, engagés dans un processus de carrière, ne souhaitaient pas prendre de risque en s'alliant nommément à un chercheur pour une thèse. Ils se méfiaient de la mise au jour de leurs stratégies de carrière et ont refusé l'éventualité de les voir analysées comme telles. Toutefois, la pratique des entretiens « en off » a permis de contourner certaines réticences et d'obtenir malgré tout des informations, de l'intérieur.

Emergea pourtant un conflit de loyauté de l'étudiante à publier des éléments entendus dans l'« entre deux » de relations amicales, qui avaient permis à chacun de soulager et partager des moments difficiles, ingrats, douloureux. Ces entretiens ne se présentaient pas comme tels aux interviewés. Ils prenaient l'aspect extérieur d'une conversation informelle, sans enregistrement des propos tenus. Posture semi masquée du chercheur, ils permirent de recueillir des informations pertinentes.

Mais le secret défense et secret professionnel de ces matériaux limitaient leur utilisation: « *Le chercheur chemine sur le fil du rasoir, sous tension, entre son souci de produire un savoir rigoureux, et celui de ne pas trahir ceux qui lui ouvrent des portes ou lui accordent leur confiance* » (Weber, 2012 : 10). Ainsi, en début de travail, un peu envahie par la subjectivité, la peur de la concussion fut un biais à la liberté du chercheur. Par contre, ces conversations initiales ont nourri la motivation à l'écriture de cette thèse. Il fallait donc réaliser des entretiens sur le mode conversationnel, de manière officielle...

La conduite d'entretiens s'est donc construite par tâtonnements mais s'est révélée nécessaire. Elle est la conséquence de la complexité de la situation (rythme de travail de chacun, déploiement géographique) et résulte aussi de l'ambiguïté des positionnements des officiers (recherche officiellement refusée, mais officieusement accordée): « *L'entretien est un rapport de force*<sup>160</sup>; et un *rapport de pouvoir*<sup>161</sup>.

### Les entretiens « en on »

En 2013 et 2014, des entretiens « à découvert », supplémentaires, « en on », ont été réalisés et qualifiés d'« entretiens sur le mode conversationnel ». Ils furent structurés selon une grille de questions posée par le chercheur, en position d'écoute et de recueil d'informations.

---

<sup>160</sup> Legavre Jean-Baptiste, *La "neutralité" dans l'entretien de recherche...*, *Politix*, op. cit., 1996, p. 216

<sup>161</sup> Beaud Stéphane, *L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique"*, *Politix*, vol.9, n°35, 3ème trim. 1996, p. 238.

## La grille d'entretien

Au préalable de la démarche de terrain, se trouvent ci bas des questions à exploiter, relevées sous forme de grille d'entretien, en aucun cas expliquées et posées directement au témoin. Il s'agissait d'élaborer une trame de recherche tout en laissant ouverte la discussion, la réflexion, la possibilité d'amener des idées nouvelles à la recherche.

	Explication du cadre de recherche : thème, anonymat...	
Pouvez-vous décliner armes, grades, fonctions ?	Pouvez-vous vous présenter ?	
Le fond	Quelles opérations extérieures ?	Phase de contextualisation
	Qu'avez-vous vécu comme moments forts ?	Phase d'évocation d'éventuels traumatismes
	<i>Comment avez-vous réagi sur le moment, et après ?</i>	
	<i>Y avez-vous pensé avant de partir ?</i>	Phase d'élaboration du trauma, avant, après, pendant...
	<i>Comment vivez-vous ces moments actuellement ?</i>	
	<i>Votre vie quotidienne a-t-elle changé depuis ?</i>	
	<i>Pensez vous avoir été préparé et si oui comment ?</i>	Eventuelle préparation au trauma
	<i>Est-il possible d'améliorer la préparation à ces moments difficiles ?</i>	

## La grille d'entretien réelle

contexte	Armée Grade Années d'expérience
traumatismes	Missions marquantes Trauma Préparation de l'armée
clivage	Problèmes, événements, approche
Conflictualité commandement	Qualités Difficultés Expérience commandement Armée aide ? Différence entre France / terrain Différence entre début et maintenant Conflictualité Idéal théorique ou personne de référence
ouverture	Chose à rajouter ?
	Comment entretien vécu

Les relations professionnelles et amicales, officiers supérieurs, se prêtèrent facilement à ce type d'exercice, même si l'enregistrement venait rompre la spontanéité des interactions et formalisait artificiellement les échanges en direct ou au téléphone. Ce dernier outil facilita les entretiens puisque se déplacer jusqu'aux témoins éloignés et peu disponibles (missions fréquentes) était compliqué.

## Pertinence de l'entretien conversationnel

Cette approche méthodologique semble un peu périlleuse car elle sort du dogmatisme scientifique de la statistique et de la précision. Mais parallèlement, elle est le résultat d'une lente élaboration, d'une approche tranquille de l'homme pris dans la réticence du milieu militaire.

La plupart des officiers, au premier abord accordèrent un piètre intérêt à ce thème, tentant de dissuader même le chercheur par des processus de dénigrement subtil inhérent au climat et formation paranogène du milieu : réduction du chercheur à une simple étudiante, comparaison à une investigation journalistique dont l'armée se méfie, suspicion d'interpréter et biaiser les propos, voire d'introduire la subversion... En pleine ambivalence, la méconnaissance des militaires du milieu « psy » générait une méfiance qui ferma les portes à l'officialisation de ces *dits dans l'entre deux*<sup>162</sup>. Ceci fut, dans les premiers mois décourageant, désabusant. La question d'abandonner ce sujet d'étude émergea. Les conseils de M.Dezeuze encouragèrent à persévérer et espérer que d'autres chemins d'enquête allaient être trouvés mais aussi à s'autoriser la liberté du chercheur...

Résistances auxquelles la persévérance du chercheur ne doit pas s'arrêter, mais tenter de les comprendre, et accepter ces peurs diverses... sans s'entêter dans une quête naïve... mais en tentant de glaner des éléments utiles, dans le respect des réticences. Finalement, l'utilisation d'un réseau relationnel privé fut privilégiée. L'attente, la patience, la mise en confiance, qualités du psychanalyste, et du chercheur permirent ce recueil de données. En effet, les discussions officieuses valorisaient le sujet qui livrait ses affects. La parole se libérait alors sereinement, en milieu clos. Heureusement, de poternes relations eurent plaisir à témoigner et accordèrent une confiance toujours conditionnée pour l'enregistrement de l'entretien. Parmi ces témoins, le psychanalyste dénotera des **hommes d'expériences, en quête intérieure du sens de leurs missions, de la violence, de la mort, de la vie**, qu'ils écriront à leur tour dans des livres... publiés...

Finalement, l'entretien conversationnel aura permis de se détourner de certains refus et de recevoir des informations valables, certes, en moindre quantité, mais de qualité. L'avantage de cette technique est que, dans cette posture, le chercheur se mêle à une population cible et converse. Cette méthodologie s'est au fil du temps révélée précieuse, unique abord possible de la « chose » militaire.

Le recueil de données dû répondre à une double demande de protection de l'information en préservant l'anonymat des témoins, et en permettant l'accès aux ressources (entretiens) pour les universitaires.

Les entretiens conversationnels sont en « on », soit enregistrés sur un dictaphone, mais sécurisés. La retranscription écrite ôte le son de voix du témoin. L'accès aux ressources est

---

<sup>162</sup> Ibid/ Léon Marie-Hélène, page 11

« Tout sociologue civil désireux d'approcher les armées subit un certain nombre de mises en garde émanant d'une part de militaires persuadés qu'il est difficile de mener à bien une recherche dans leur institution, et d'autre part de civils encourageant la recherche dans des milieux réputés moins aventureux ».

contrôlé. En effet, ils ne sont pas en ligne sur internet afin de favoriser au maximum l'anonymat des témoins, condition ultime à l'autorisation individuelle de ces entretiens en « on ». La structure des questions du chercheur ne transparut pas dans la conversation, qui sembla libre et en tout cas très peu orientée : ceci perturba un peu les témoins habitués à des entretiens directifs, dirent-ils en fin d'interviews.

Enfin, les propos des témoins furent en partie retenus par la nécessité de préserver la discrétion et le secret professionnel.

### 3.1.2/ Développement, pertinence et intérêt pratique du thème

#### **Le thème est intemporel.**

Le traumatisme psychique concernant les hommes de commandement est peu abordé. Il a donc intéressé l'Office National des Anciens Combattants de la région Languedoc Roussillon. Les modalités d'usage d'un réseau relationnel avec l'ONAC, le laboratoire CRISES, les différents corps d'armées... sont avérées. Il convient de remercier les membres de l'ONAC de Montpellier, donc Mme Carine Levêque, Coordinatrice et Mme Latapie Joëlle, Directrice Régionale, qui ont chaque fois répondu favorablement et efficacement aux sollicitations et ont fait le lien avec le réseau de ressources de témoins dont elles disposent.

A leur demande, une partie de la recherche a été exposée oralement lors d'un séminaire le 26 octobre 2013. Une autre partie de la recherche avait été exposée devant les étudiants chercheurs et membres du Laboratoire CRISES, la même année. Ces exposés décrivaient les processus du traumatisme, et la condition militaire du commandement à un public militaire et universitaire.

Ils permirent de jauger les premiers résultats des recherches auprès de personnes directement concernées. Ainsi, les militaires rencontrés dénièrent d'une part l'influence de la religion dans l'armée, (alors qu'à cette journée, un aumônier catholique venait témoigner, et que le médecin psychiatre avait intitulé son exposé *Une messe pour l'homme armé*), et d'autre part la socialisation, tradition, endogamie militaire. Les théories sociales de M. Thiéblemont, Mme Léon d'endorecrutement, endogamie, castes sociales mais aussi psychotraumatismes furent rejetés par beaucoup en groupe lors de cette journée. La découverte de livres d'études de sociologie militaire, écrits par des chercheurs indépendants de toute autorité militaire, et par des chercheurs travaillant pour les études en sciences humaines militaires, a permis de s'apercevoir que ce sont les affres de toute personne qui cherche à étudier ce milieu. Il convient donc d'être tenace et de continuer à chercher un chemin d'approche. M. Bouthoul expliquait que l'armée est et doit rester un milieu d'étude comme un autre.

Pourtant, individuellement, en aparté, ils vinrent parler à l'étudiante et validèrent les idées de l'exposé : Selon eux, **le psychotraumatisme, bien qu'autrement nommé, demeure un écueil à la différence qu'il s'identifie en conflits psychiques comme processus communs à tous les chefs (du sous officier à l'officier) dans l'échelle du commandement.** C'est pourquoi, en respect des remarques constructives soulignées par l'ensemble de ce groupe de militaires rencontrés alors, **la recherche s'est davantage orientée sur la notion de**

## **commandement et des processus psychiques en jeux au sein du groupe préparé à la guerre.**

Cette recherche peut faire l'objet de réflexion complémentaire pour le recrutement des officiers. Elle peut permettre une meilleure lisibilité des ressources humaines en décryptant le profil psychologique des chefs (prosopographie) qui s'engagent et évoluent dans un milieu professionnel... A l'instar de l'armée, d'autres systèmes extrêmement hiérarchisés tels les hôpitaux sont construits sur des identifications et ancrages mémoriels similaires... Ainsi, ce sujet est transposable dans le monde civil, pour contribuer au recrutement, à la sélection des hommes et femmes de Direction de toute institution, formatés sur ce modèle.

Enfin, la thèse développa les compétences du psychothérapeute en psychotraumatologie psychanalytique, théorie transposable dans le champ pratique clinique. Elle apporta une légitimité spécifique en tant que chercheur, formateur par la construction de savoir et compétences en matière de Psychanalyse, et Stratégie. Elle a permis d'acquérir un niveau d'études supérieures valorisables dans le champ professionnel, ultérieurement.



### **3.1.3/ Les limites de la recherche**

#### **Pertinence des outils utilisés, validité et fiabilité des résultats**

Selon G. Mialaret (2004), professeur en Sciences de l'Éducation « on dit qu'un instrument de recherche est valide s'il mesure bien la réalité pour la mesure de laquelle il a été construit».

Les lectures sont l'instrument de recherche essentiel de cette thèse. Le travail antérieur fourni en masters a grandement aidé la construction théorique de cette recherche. La revue de la littérature fut puisée dans des livres, essentiellement les œuvres de Freud, Legendre, Kantarowicz, ou dans des articles mais aussi l'outil informatique (internet). Toutes les sources ont été vérifiées. Les résultats de l'approche théorique étaient-elles suffisamment scientifiques, éclairantes, spécifiques ?

Résumer et synthétiser peut mener au biais d'erreurs de compréhension d'un écrit. C'est pourquoi, j'ai tenté de croiser les informations pour assurer leurs véracités, et leurs compréhensions, au risque de donner l'impression de répétitions.

Il aurait sûrement été intéressant de balayer un spectre de lecture plus important pour étayer le travail, notamment en matière de dissociation psychique en psychanalyse.

### 3.1.4/ Biais majeur : la subjectivité et l'implication du chercheur

#### Le biais de l'entretien conversationnel et des ressources humaines

Essayant de rester neutre, de ne pas faire transparaître d'a priori, j'ai remarqué, qu'à la fois fascinée et questionnant ce milieu depuis ma jeunesse, je craignais que de l'étudier de plus près engendre des malentendus avec mes relations.

Le biais majeur rencontré tout au long de cette recherche fut d'essayer de ne pas se figer dans une interprétation du vécu, de l'observé et observable. L'interprétation selon mes propres représentations est induite par ma proximité avec le milieu militaire et des officiers. Cette position qui semble à priori facilitante pour approcher le terrain d'enquête, approche clinique peut mener à une non neutralité, et même à un parti pris.

Je ne souhaitais pas non plus que celles-ci se sentent cobayes et me considèrent comme l'observatrice inquisitrice. Et pourtant, ma place en tant que femme, sœur, amie, relation de nombreux officiers me conférait une chance inouïe, enfin, privilégiée d'étudier un milieu connu pour son communautarisme, son autarcie, son autonomie et sa fermeture aux autres. Cette recherche a pu subir l'« *effet Hawthorne* : les résultats positifs ou négatifs qui ne sont pas dus aux facteurs expérimentaux, mais à l'effet psychologique que la conscience de participer à une recherche ou d'être l'objet d'une attention spéciale exerce sur le sujet ou sur le groupe expérimental » (G. Mialaret ; 2004).

Ce travail reste donc confronté à un biais décrit par Chantal Eymard<sup>163</sup> : « *la subjectivité du chercheur est considérée comme un biais qu'il ne peut totalement maîtriser* ».

Il est plausible que le fait d'être directement concernée par la recherche, puisque ayant choisi le thème et l'orientation de travail me poussa à chercher l'idéal et non la réalité, afin de correspondre à l'image supposée idéaliste que le chercheur attendrait. Ainsi l'étudiant est lui-même sujet d'expérience.

Ce travail reste donc confronté à une subjectivité relativisée.

---

<sup>163</sup> Eymard Chantal, *Initiation à la Recherche en soins et santé*, éditions Lamarre, Paris, 2003, 237 pages, page 28.

## De la distanciation du *Moi* du chercheur

Imprégnée par l'armée, son histoire, ses mythes, et refusant de la critiquer par principe de loyauté, je m'inspirais de la dialectique du titre d'Alfred De Vigny : *Servitude et grandeur militaire*.

Pour parvenir à travailler, il fallut parvenir à se détacher, ne plus être happée par ce milieu. Passer d'une subjectivité historique, à une subjectivité sémantique soit donner et faire sens. Transformation d'un processus de peur de perte de l'objet militaire en compréhension de ce qu'il vient signifier.

Qu'est-ce que l'officier représente ?

Comment porte-t-il le quotidien, l'histoire familiale, professionnelle et la dimension symbolique ?

Comment, ce travail, au-delà de l'intérêt pour comprendre le traumatisme, et l'armée, était un moyen de garder un lien avec le milieu militaire ?

Comment, le traumatisme est devenu un moteur de recherche ?

Cette recherche permettait de relire, traduire, et traiter une partie de ma propre mémoire.

Quelques mots inscrits sur un écran, choisis en début de recherche universitaire, amènent à revisiter notre propre inconscient et d'apprécier le détachement... de la conception négative du monde freudien<sup>164</sup>.

« *L'homme de désir ne semble pas aller vers sa propre liberté mais vers la reproduction des liens passés ; vers la quête d'une nouvelle chance pour être enfant, enfoui en l'autre...* »<sup>165</sup>.

Marie Balmary résume ainsi ce travail : « *la psychanalyse dénouait en moi peu à peu les « liens de servitude », surtout ceux qui, comme pour tout un chacun, me liaient à ceux que j'aimais. Défaire les liens et en même temps rendre possibles les relations. Tâche infiniment délicate de l'analyse* »<sup>166</sup>...

Voici comment le chercheur se libère progressivement...

---

<sup>164</sup> Balmary Marie, *Le sacrifice interdit / Freud et la Bible*, éditions Livre de poche, Paris, 1986 ; 344 pages, page 129

« *Freud s'est bien défendu d'apporter une nouvelle conception du monde. Mais s'il a seulement travaillé à miner celles qui le précédaient, même mortifères, il n'a pas laissé aux hommes de quoi être plus heureux. Être plus conscient de notre néant ? A quoi bon ? Rendre le refoulement impossible comme il le souhaite et l'écrit, c'est condamner l'humanité à rechercher tout ce qui permet d'abaisser le niveau de conscience critique pour retrouver la foi, je veux dire la confiance* ».

<sup>165</sup> Balmary Marie, *Le sacrifice interdit / Freud et la Bible*, éditions Livre de poche, Paris, 1986 ; 344 pages, page 30.

<sup>166</sup> Balmary Marie, *Le sacrifice interdit / Freud et la Bible*, éditions Livre de poche, Paris, 1986 ; 344 pages, page 45.

## 3.2/ TEMOIGNAGES ET RESULTATS

### 3.2.1/ Prosopographie de l'officier dans les témoignages écrits

**Quel est le profil de l'officier ?**

**Quel est le profil apprécié de l'officier ?**

Ce serait un professionnel qui souhaite à la fois être un bon élément, et progresser dans sa carrière. Il devrait avoir été suffisamment dans le bain militaire pour en avoir parfaitement intégré les us et coutumes et ses nécessités. Il connaîtrait le goût ambivalent soulevé/honneur du Feu pour faire modèle auprès des autres.

**Quel pourrait être le profil de l'officier idéal dans la littérature ?**

**Selon Sun Tzu**

Sun Tzu, philosophe chinois, dans *L'art de la Guerre* en l'an 500 avant JC relatait les faits de guerre. Réaliste, plus pragmatique que théoricien, il donnait des recommandations de bonnes pratiques : savoir faire, savoir être, savoir se comporter... Il privilégiait la pensée à l'arme pour faire la guerre : « *L'art suprême de la guerre, c'est soumettre l'ennemi sans combat* »<sup>167</sup>. Ainsi, pour Sun Tzu la guerre s'optimisait en ne détruisant pas l'autre mais en le respectant, pour obtenir les objectifs attendus. A cette fin, l'officier évaluait, anticipait... Il était apte à créer et gérer des stratégies pacifiantes, beaucoup plus complexes que des batailles sanglantes. Sun Tzu le stratège réfléchit, élaborait, pensa le profil de l'officier. Il expliqua notamment les qualités nécessaires mais aussi les défauts rédhibitoires. Il exécutait l'officier défaillant ou impulsif car estimé périlleux pour le groupe. Il validait l'officier réfléchi, calme et vaillant : un guide infallible, sage, patient, souple, et rusé, connaissant tout de l'autre et de soi-même ; un chef apte à comprendre la morale et le moral de l'ennemi, et... y semer le doute.

« *Jamais la guerre prolongée ne profita à aucun pays* »<sup>168</sup>. Pour Sun Tzu la guerre augurait le changement. Et l'art de la guerre, c'était anticiper et **s'adapter au changement constant**. L'officier ne pouvait pas être que théoricien, il incarnait le maître de la guerre (pas au sens maîtrise et contrôle, mais au sens adaptation et flexibilité). Être et rester digne de sa place, de son grade (constance, stabilité, équilibre = DURER), il se démarquait par la pondération, le calme, le tact dans un milieu guerrier. Incarnant **un bon élément, obéissant, soumis au**

---

<sup>167</sup> Ibid/ Sun Tzu, page 10

<sup>168</sup> Sun Tzu, *L'art de la guerre*, écrit en Chine en l'an 500 avant JC, 1<sup>ère</sup> édition d'Oxford University en 1963, préface et introduction Samuel B. Griffith, avant propos B.H. Lidell Hart, traduit par Francis Wang, éditions Flammarion Champs Essai, 2008, 388 pages, page 9

**pouvoir de son supérieur<sup>169</sup>, il ne décidait pas seul.** Il convenait de rester à sa place (TENIR), d'étudier les situations, et de n'agir que si nécessaire, et en tout dernier recours, lorsque la médiation échouait. L'obéissance était donc nécessaire car elle était signe de modération, de maturité, de contrôle (SE POSITIONNER ET RESTER EN POSITION D'OFFICIER).

La guerre était avant tout mentale ; qui pouvait faire cela ? Celui qui fonce au combat ? Non, celui qui reste et réfléchit : *« la théorie de Sun Tzu quant à l'adaptabilité aux situations existantes est un aspect important de sa pensée. **Exactement comme l'eau s'adapte à la configuration du sol, de même dans la guerre il faut faire preuve de souplesse ; il faut souvent adapter la tactique à la situation de l'adversaire.** »<sup>170</sup> (FLUIDITE)*

**Ainsi, la supériorité opérative par la force psychique était l'élément princeps de la guerre, et la qualité première de l'officier. Ce dernier était donc un stratège<sup>171</sup>, guerrier, technicien, maîtrisant l'art du combat.**

---

<sup>169</sup> Ibid/ Sun Tzu page 76

*« Alors que Wu Ch'i se battait contre le Ch'in, il y avait un officier qui, avant le choc des armées, ne put contenir son ardeur. Il s'avança, trancha quelques têtes et fit demi-tour. Wu Ch'i ordonna qu'il fût décapité. Le Grand dignitaire de l'armée le réprimanda en ces termes : « cet homme est un officier de talent ; vous ne devriez pas le faire décapiter ». Wu Ch'i répliqua : « je ne mets pas en doute ses talents d'officier, mais il est désobéissant ». »*

<sup>170</sup> Ibid/ Sun Tzu page 89

<sup>171</sup> Paturet Jean Bernard, *« Au-delà de Freud », Essai de polémologie freudienne, « une culture de l'extermination », éditions du Cerf, Paris, 2009, 135 pages, page 51*

*« Naviguer serait donc biaiser, ruser, c'est-à-dire faire avec les circonstances, s'adapter aux situations, s'arranger avec la vie »*  
Paturet Jean Bernard, *« Au-delà de Freud », Essai de polémologie freudienne, « une culture de l'extermination », éditions du Cerf, Paris, 2009, 135 pages, page 52*

*« Si « naviguer est une nécessité en temps de paix, comme dit Freud, la guerre, au contraire, vient révéler tout autre chose car elle donne l'occasion d'un enrichissement de la vie »*

Il est impossible de réduire en un tableau exhaustif le profil de l'officier décrit par Sun Tzu. Ainsi le tableau qui suit rassemble ici les qualificatifs cités plusieurs fois, dans ce livre à propos des chefs militaires :

Conduites à tenir et qualités	Défauts discriminants
<ul style="list-style-type: none"> <li>-Les généraux ont acquis ces cinq points : influence morale, conditions météorologiques, terrain, commandement, doctrine,</li> <li>- les officiers sont soumis à un entraînement sévère pour ne pas être inquiet et hésitant au combat,</li> <li>- « par autorité, j'entends les qualités de sagesse, d'équité, d'humanité, de courage, et de sévérité du général. »<sup>172</sup>,</li> <li>- « le chef est doué de sagesse »<sup>173</sup>,</li> <li>- « équitable, humain, courageux, sévère, courageux »,</li> <li>- être « maître de l'équilibre, de la duperie, être capable de feindre l'incapacité et la passivité »<sup>174</sup>,</li> <li>- simulation, anticipation,</li> <li>- savoir conclure des alliances, rendre visite à l'ennemi,</li> <li>- savoir créer des mésententes,</li> <li>- respecter et bien traiter les prisonniers : être magnanime afin de pouvoir les utiliser,</li> <li>- savoir s'attaquer à la stratégie de l'ennemi, puis de lui faire rompre ses alliances,</li> <li>- être fédérateur : « celui dont les troupes sont unies autour d'un objectif commun sera victorieux »<sup>175</sup>,</li> <li>- prudence,</li> <li>- « l'invincibilité réside dans la défense, les chances de victoire dans l'attaque. »<sup>176</sup>,</li> <li>- « le vaillant sait se battre ; le prudent se défendre ; et le sage, conseiller. Il n'est donc personne dont le talent soit gaspillé. »<sup>177</sup>,</li> <li>- savoir déléguer aux bonnes personnes : « ne confiez pas aux gens des tâches qu'ils sont incapables d'accomplir. Opérez une sélection et donnez à chacun des responsabilités proportionnées à ses compétences. »<sup>178</sup>,</li> <li>- « entretenir un uniforme de bravoure, c'est l'objet du commandement militaire »<sup>179</sup>,</li> <li>- « il incombe au général d'être serein et impénétrable, impartial et maître de lui »<sup>180</sup>,</li> <li>- « s'il est serein, il est insensible aux contrariétés ; s'il est impénétrable, il est insondable ; s'il est juste, il agit comme il convient ; s'il est maître de lui, il ne tombe pas dans la confusion »<sup>181</sup>,</li> <li>- maîtriser l'information : « si le prince éclairé et le général avisé défont l'ennemi chaque fois qu'ils passent à l'action, si leurs réalisations surpassent celle du commun, c'est grâce à l'information préalable »<sup>182</sup> ; Sun Tzu parle du « divin écheveau » c'est à dire la capacité d'organiser une équipe qui sait obtenir les renseignements</li> <li>- être « avisé et prudent, humain et juste, fin et subtil »<sup>183</sup>.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-fléchir</li> <li>intérieurement devant l'ennemi</li> <li>-coléreux</li> <li>-obstiné</li> <li>- impulsif</li> </ul>

**Ainsi, Sun Tzu était persuadé que connaître l'ennemi, analyser, s'adapter, étaient les bases de la stratégie.**

<sup>172</sup> Ibid/ Sun Tzu page 120

<sup>173</sup> Ibid/ Sun Tzu page 120

<sup>174</sup> Ibid/ Sun Tzu page 122

<sup>175</sup> Ibid/ Sun Tzu page 148

<sup>176</sup> Ibid/ Sun Tzu page 152

<sup>177</sup> Ibid/ Sun Tzu page 165

<sup>178</sup> Ibid/ Sun Tzu page 167

<sup>179</sup> Ibid/ Sun Tzu page 232

<sup>180</sup> Ibid/ Sun Tzu page 233

<sup>181</sup> Ibid/ Sun Tzu page 234

<sup>182</sup> Ibid/ Sun Tzu page 246

<sup>183</sup> Ibid/ Sun Tzu page 250

### **Selon le Docteur Léon, sociologue militaire contemporaine**

« *L'image du chef, de l'instructeur, formateur, meneur et homme d'action, qui a charge d'hommes et de matériels. Il s'agit d'un cadre qui commande, écoute, guide et organise. Il est polyvalent, adaptable, souple d'esprit, honnête, exemplaire, ponctuel et garant des traditions. Il fait preuve de moralité, d'honneur, de patriotisme, de dévouement, et d'abnégation.* »<sup>184</sup>.

D'aucun pourrait voir là la description du père idéal... recueillie par Mme Léon en 1999 à propos des représentations mentales socio- professionnelles qui traduisent **ce que doit être un officier.**

Pour exemple, un profil de Lieutenant : « *la représentation la plus commune du lieutenant, (...) est celle d'un jeune homme hyperactif, cherchant par tous les moyens à se distraire, tout en accomplissant avec fougue et réussite, son travail.* »<sup>185</sup>

Il y a un profil requis préalable pour être, rester, et se faire respecter en tant qu'officier : « *les officiers font preuve d'une distance par rapport aux implications concrètes du métier. Préférant la généralisation à la spécificité, ils évoquent leur fonction et leur rôle à l'aide de notions globalisantes et éthérées. Par l'utilisation de la sémantique de leur catégorie, ils montrent qu'ils ont incorporé le faisceau de rôles qu'impliquait leur statut d'officier.* »<sup>186</sup>

L'analyse du profil établi au gré des entretiens est très précise. L'apparition de castes est frappante : chacun attaque les autres catégories d'officiers : l'autre type d'officier n'est pas un vrai militaire. Ainsi se joue la **pseudospécialisation**.

A l'instar du tableau pour Sun Tzu, voici les qualificatifs nommés dans le livre du Dr Léon :

Conduites à tenir et qualités	Défauts discriminants
<ul style="list-style-type: none"><li>- endorecrutement,</li><li>- le sacrifice,</li><li>- savoir punir au bon moment,</li><li>- obéissance, discipline</li><li>- respect de l'apparence et des castes sociales,</li><li>- cadre qui commande, écoute, guide et organise. Il est polyvalent, adaptable, souple d'esprit, honnête, exemplaire, ponctuel et garant des traditions. Il fait preuve de moralité, d'honneur, de patriotisme, de dévouement, et d'abnégation. »<sup>187</sup>.</li><li>- « l'officier est attendu comme un généraliste à la culture générale poussée. (...) L'officier évoque le naturel, l'enthousiasme, et la réserve, ... la tenue et la simplicité... l'intuition, la créativité, le devoir, et l'intégrité. (...) Les officiers préservent les valeurs familiales et morales. »<sup>188</sup></li><li>- la chaîne opérationnelle prend le pas sur la chaîne des services, que la poudre et le feu sont valorisées au détriment du soutien et du fonctionnel.</li></ul>	Ne pas punir

<sup>184</sup> Ibid/ Léon Marie-Hélène, page 59

<sup>185</sup> Ibid/ Léon Marie-Hélène, page 208.

<sup>186</sup> Ibid/ Léon Marie-Hélène, page 60

<sup>187</sup> Ibid/ Léon Marie-Hélène, page 59

<sup>188</sup> Ibid/ Léon Marie-Hélène, page 60- 61

Le petit pan historique avec Sun Tzu et un petit pan des études sociologiques contemporaines ont nourri ici l'élaboration d'un profil d'officier.

Il est impressionnant de noter que les 2600 années écoulées n'ont pas ou peu modifié les représentations idéales de l'officier.



### 3.2.2/ Témoignages préliminaires

L'aube de cette thèse fut des témoignages entendus au fil des années. Quelques exemples racontés par d'anciens combattants tous insérés dans la vie civile indiquent ici leur réalité et souffrance quotidiennes :

Un se réveille la nuit en sursaut croyant être armé de sa mitraillette et voulant se défendre, il voit encore ses copains de 20 ans, égorgés, les testicules dans la bouche... (Guerre Algérie).

Un se rappelle tous les jours, la misère des gens qui cultivaient des potagers sous la neige en plein centre ville sur tous les petits pans de terre existants (Casques Bleus, Yougoslavie).

Un vit avec l'angoisse d'être abattu à tout moment. Il subit encore le climat de menace vécu dans le passé, tous les jours sur la « snipers avenue » : à Sarajevo, les militaires se faisaient tirer dessus, par des serbes ou des kosovars, comme on tire sur les ballons dans les stands de foire (Casques bleus, Yougoslavie).

Un raconte et revisualise la scène du viol comme arme de guerre...: debouts, en ligne, face à des guerriers rwandais qui violaient devant eux des femmes, il leur était interdit d'agir (Casques bleus Rwanda).

Un sniper a dû choisir car il ne pouvait pas porter deux hommes à la fois : laissant son ami, il sauva son capitaine du champ de mine, chef à qui il voua ensuite une haine permanente ... et se jure encore de le tuer (Liban).

...

Ces stigmates orientèrent la recherche vers l'étude des conditions professionnelles du milieu.

### 3.2.3/ Les témoignages « en off »

Après une première vague de témoignages préliminaires initiant cette recherche, des témoignages « en off » alimentèrent une phase exploratoire. En voici quelques résumés.

#### Les officiers témoins « en off »

Témoin a	2010	Armée de terre	Colonel Chef de Corps
Témoin b	2010	Armée de l'air	Lieutenant Colonel
Témoin c	2010	Armée de terre	Médecin Colonel
Témoin d	2010	Armée de l'air	Lieutenant Colonel
Témoin e	2005	Marine Nationale	Capitaine de Frégate
Témoin f	2005	Marine Nationale	Capitaine de Frégate

#### Témoignage a

Récit d'une bataille en Afghanistan en 2008 à Uzbin. Une embuscade fit perdre huit de « ses » hommes, après 12 heures de combat, en état de siège, avec peu d'armement, comparativement aux assaillants.

Cet officier raconte, décrit. Il est émouvant, on perçoit une sensibilité à la souffrance subie par son groupe. Calme, et humble, il pense beaucoup aux morts et à leurs familles.

Solide, il analyse les scènes et se les repasse en boucle. En militaire, il tente d'en extraire une expérience constructive. Il participa ultérieurement à la mise en place des sas de décompression à Chypre.

#### Témoignage b

Pilote de chasse, en mission au Tchad, il faisait des missions de reconnaissance aérienne. Son escadron reçut l'ordre aberrant de voler à nouveau sur la même zone immédiatement après un premier passage aérien. Conscients du risque et contremandants, ils furent toutefois obéissants. L'avion se fit abattre, et le pilote y laissa la vie.

#### Témoignage c

En mission en Afghanistan, appelé en urgence pour rejoindre un champ de bataille, il n'eut pas le temps de rejoindre l'hélicoptère. Son collègue plus vif partit à sa place. L'appareil décolla mais explosa sous le tir ennemi. Ses collègues morts, lui fut gravement brûlé.

### Témoignage d

Lors de l'entraînement, un avion se crashe contre une montagne. Les recherches se sont effectuées par quadrillage du secteur en remontant ensemble et méthodiquement la montagne. Tous les pilotes de chasse ont dû ramasser bout par bout les chairs et les os éparpillés du corps ...

Toujours en formation, un autre collègue se crashe au décollage sur la base. Il est vivant mais trépané. Ils sont désemparés. Le médecin de la base arrive et remet immédiatement la boîte crânienne « en place »... Ce collègue dès lors régressa à un état d'un enfant de 5 ans, et se disputa les jouets de ses propres enfants...

### Témoignage e

Crash d'hélicoptère en 2005 et mort des trois pilotes lors de l'entraînement.

### Témoignage f

De cet officier qui dirigera des missions de repêchage de corps d'individus suite au crash d'un avion civil...

Tant d'autres ne seront pas cités pour des raisons de secret professionnel... secret défense... pour protéger les familles de vérités qu'elles ignorent...

**Ces entretiens ne peuvent être retranscrits mais quelques idées émergent.** Les officiers posent des mots sur leur « *roman de guerre* » (en référence au *roman familial* questionné en psychanalyse), mais peu reconnaissent les effets de ce vécu. Cela signifie t'il qu'ils dénie, ou transforment ce vécu effractant ?

La synthèse de ces discussions informelles et amicales atteste que le psychotraumatisme existe mais les témoins ignorent le traitement. Ils ne se sentent pas personnellement concernés par le psychotraumatisme mais le gèrent (dans le sens limiter les débordements) pour les subalternes, et uniquement les anciens d'OPEX, les « hommes de terrain ». Les missions humanitaires ou de maintien de la paix ne sont pas évaluées comme traumatisantes ou reconnues comme telles.

Pour résumer, ces officiers, témoins initiaux de cette recherche, reconnaissent avoir vécu des situations difficiles, graves, extrêmes, mais n'admettent pas subir de traumatismes. Réalité, ou déni ou anosognosie ?

Ces discussions révélèrent qu'au sein même de l'armée, demeurent des interprétations variables sur ce qu'est la guerre et le traumatisme : d'une part, le traumatisme ne serait reconnu qu'en temps de guerre mais pas pour les missions, d'autre part des résistances à valider officiellement les traumatismes se manifestent (on heurte là le même souci qu'avec la guerre d'Algérie qui n'était pas reconnue comme une guerre, donc les appelés n'étaient pas considérés comme étant allés à la guerre). Il convenait donc de traiter les **conflits psychiques vécus en missions opérationnelles** extérieures.

« *Il s'est éloigné du groupe, et s'est fait sauter* »... « *Le suicide fait parti du métier* ». Ils racontent comment et combien de leurs collègues se sont suicidés en ou au retour de mission. L'autolyse serait un sacrifice admissible mais non authentifiée par l'institution, voire masquée (culture du Muet) : Stratégie de protection de la famille de sang et militaire, l'honneur pour tous, ainsi que la rente pour la famille sont préservés... en déclarant le suicidé « mort au combat ».

De ces témoignages, il advient que les chefs, toutes catégories confondues, vont aussi au Feu, et qu'ils en reviennent marqués. Pourtant, ils expriment peu la tristesse ou le choc d'avoir perdu des collègues : un certain quota de pertes serait tolérable voire normal (dommages collatéraux). Apparentes désaffections, désemparantes affections ?...

Ainsi, **officier, à quel prix ?** Qu'est-ce que cela coûte de vivre cela ?

Ce métier laisse des *scarifications psychiques*. Combien de familles pourraient témoigner des changements de comportement de leur parent militaire au retour, de cette distance incompréhensible et intouchable qui se pose parfois entre le militaire et sa famille, distance renforcée par une sensation d'étrangeté. Décalage psychologique entre le vécu du Feu et le vécu du quotidien, dissociation front/maison, front/caserne : il existe un ailleurs dangereux, qui contamine le lieu de protection.

Quelle est donc la place de l'officier dans l'institution militaire ?

Comment ces chefs parviennent-ils à « gérer » les conflits psychiques qu'ils rencontrent ? Par quels processus ? C'est l'objet essentiel de ce travail de recherche...

**Comment l'institution militaire effectuerait un remplissage psychique soutenant ?**

### 3.2.4/ Les témoignages « en on » sous l'éclairage de penseurs universitaires

Après ces premières explorations synthétisées ci-dessus, et une phase de recherche et d'étude conceptuelle du milieu militaire, puis la confrontation des premiers résultats à un public aguerri, le recueil de témoignages plus ciblés et officiels fut réalisé.

En voici quelques extraits analysés simultanément sous l'éclairage de penseurs universitaires. Ces allers/retours livres/témoins constituent une houle d'informations.

#### Les officiers témoins « en on »

Témoign 1	T1	Marine Nationale	Capitaine de Frégate
Témoign 2	T2	Marine Nationale	Capitaine de Frégate
Témoign 3	T3	Armée de l'air	Lieutenant Colonel
Témoign 4	T4	Armée de l'air	Général Chef d'Etat major
Témoign 5	T5	Armée de terre	Lieutenant Colonel
Témoign 6	T6	Armée de terre	Colonel
Témoign 7	T7	Armée de terre	Lieutenant Colonel
Témoign 8	T8	Marine Nationale	Capitaine de Frégate

#### De l'homme, de la culture du troupeau (Rousseau, 1998 : 17) selon Frédéric Rousseau<sup>189</sup>

##### à l'importance des gens (témoins)

« En dépit de l'évolution technicienne de la guerre moderne, (...) l'homme demeure au cœur de tout dispositif militaire et de tout système de défense ; l'homme reste l'instrument premier du combat » (Rousseau, 1998 : 9). Ce postulat est un des points communs majeurs qui ressort de l'ensemble des entretiens. Nul ne peut se départir du facteur humain dans le commandement. Chacun témoigne en ce sens.

« L'approche humaine et relationnelle dans le commandement est fondamentale. Oui, car au-delà de l'aspect technique, l'aspect humain est primordial. » T2

L'homme reste le point sensible, variable et prépondérant de l'organisation militaire, et de l'art de la guerre. Nul art, sans homme. Nul combat sans instinct primaire, nulle stratégie sans le facteur psychologique.

« Pour commander. Il faut... savoir donner du sens à la mission des gens, savoir les faire progresser et en tirer le meilleur, identifier les faiblesses. Chaque personne a des faiblesses. Il est nécessaire d'avoir l'esprit d'équipe, de savoir créer, mais aussi de savoir être calme et prendre les bonnes décisions, et enfin de savoir aimer les gens. » T1

<sup>189</sup> Frédéric Rousseau, agrégé d'histoire française spécialiste de la Grande Guerre, et professeur d'histoire contemporaine à l'Université Paul Valéry de Montpellier. Ancien directeur du laboratoire CRISES EA-4424 et de l'ESID.

« Nous sommes très sensibilisés au rapport humain. Cela va aller si tu partages les informations. Ce partage est prépondérant, même s'il y a quand même un très gros facteur technique aussi. En France, ce côté humain est valorisé. Quand on fait l'entraînement, on est formé à cela. On a surtout un potentiel humain à gérer. » T3

Tous les témoins nomment leurs subalternes *mes gens*, mot probablement d'usage et référentiel commun, qui évoque le système hiérarchique et introduit une sorte de condescendance magnanime.

Mr Rousseau parle du facteur psychologique comme *volatile* et *parfois insaisissable* (Rousseau, 1998 : 12). Selon les officiers, le comportement des *gens* est à étudier, connaître, prévoir, tout en ayant conscience que **dans les circonstances opérationnelles, nul ne peut savoir comment l'autre va réagir, en positif ou péjoratif** (échappement, fuite, crise).

« A l'extérieur de la France, on peut vraiment observer des changements de comportement. Certains sont « normalement » intelligents au début, et à la fin leur comportement ne l'est plus, car ils sont sortis de leur contexte et vivent en vase clos, forcément, il y a des choses qui vont bouger. Dans un sens ou dans l'autre, on peut être surpris. » T3

« Après, les réactions personnelles des gens ne sont pas toujours prévisibles. Certains peuvent avoir un peu peur, alors dans des situations très difficiles, on peut être surpris. » T2

Comment faire tenir ces *gens*, cette foule organisée ?

« Loin de l'idée d'aligner et de tout mettre en ordre, la notion ici est d'aller dans le même sens. » T2

La stratégie par objectif permettrait d'assurer la même mission à des fonctions différentes. Pour partager le dessein assigné, le dialogue continu permet de donner du sens, malgré les peurs, les risques. Sans se départir d'une sensibilité qui est salvatrice, l'homme ne doit pas non plus perdre la peur. Le contexte réglementaire et culturel (les valeurs transmises quotidiennement) fait soutien :

« Les valeurs, c'est tous les jours. La pédagogie, c'est une éducation, une éducation au long cours. » T1

« Il y a aussi les traditions. Par exemple, tous les matins, on fait l'appel puis on monte les couleurs. Ainsi, on sait pourquoi on est là. (...) rappel des valeurs. Tout cet aspect là,

*communication et rappel des valeurs partagées. Ceci est nécessaire à l'investissement et au moral. » T2*

**Des hommes simplifiés (Rousseau, 1998 : 18) aux ordres simples et sémantiques (témoins)**

*« Les messages courts et directs ont un impact bien plus fort que les longues palabres »*

*Amiral Pierre Lacoste (1997 : 156)*

Le commandement d'aujourd'hui devenu pédagogique et communicant diffère des descriptions de la Grande Guerre avec la pratique du dénigrement, rejet et violence. Ce décalage prouve une évolution de la façon de commander. *« Les combattants- témoins sont très nombreux à souligner souvent pour le regretter, voire le dénoncer, l'état d'ignorance dans lequel le commandement, systématiquement, les maintient. »* (Rousseau, 1998 : 17). Ces témoins du début du siècle se sentent des êtres simplifiés, des adultes diminués, des hommes infantilisés (Rousseau, 1998 : 22). Ces citations sont utilisées à titre d'exemples.

Les témoins actuels font état de la nécessité de transmettre des ordres clairs, et simples, afin d'atteindre un objectif. La démarche d'explication, sauf en cas d'urgence, accompagne si possible l'ordre :

*« Pendant les réunions, il fixait des objectifs clairs aux personnels. Il était très simple et les ordres aussi. (...) il est essentiel de discuter. (...) cela nécessite d'avoir un contact direct avec son chef. On le demande. Cette parole du matin est très importante pour nous. Elle permet de faire passer des messages. » T2*

*« Après des équipes, il faut rester rationnel. Il y a une partie importante d'explication dans cette fonction. » T3*

Ces témoignages là s'opposent aux propos de Frédéric Rousseau : *« le type du soldat (...) représente en réalité un idéal en totale contradiction avec la croyance si profondément ancrée, si répandue, que l'automatisme de l'obéissance est ce qui convient le mieux pour un soldat »* (Rousseau, 1998 : 24).

Tous les témoins accordent une importance majeure au partage des informations, aux discussions, donc au *pouvoir des mots* (Rousseau, 1998). Les officiers attestent adapter leurs discours et leurs ordres au potentiel humain qui les environne. Il s'agit donc là aussi d'une

complexité du commandement : s'adapter à l'environnement technique et humain. En ce sens, **la thèse de la dissociation pour mieux gérer se valide.**

### **Du pouvoir des mots (Rousseau, 1998) à la décision partagée (témoins)**

Les officiers interrogés valident le propos de Frédéric Rousseau : « *les combattants ont besoin de donner du sens à leur présence et à leurs actes* » (Rousseau, 1998 : 18).

Ainsi, partager les informations et confronter les points de vue avant toute décision est important. Loin de ce qu'imagine le profane, la décision n'est pas ukase, elle est le fruit réel et dès que cela est possible, de concertations entre chefs porteurs de différentes compétences : des hommes administratifs, de terrains, du renseignement... partagent leurs informations actualisées. Ce processus d'échanges aboutit à des choix les plus rationnels et adaptés, ou en tout cas les moins pires (principe de précaution).

*Au début, on croit que le commandement c'est le chef qui décide, qui commande. Ce n'est pas comme cela. A la fin, le chef, il pense surtout, il consulte ses adjoints, on discute ensemble et on prend une décision commune, et alors on l'exécute. T4*

**Ainsi les officiers identifient, évaluent, authentifient une approche calculée et concertée de la complexité de la conflictualité :**

*« Il est intéressant de s'entourer de gens et discuter avec eux pour être sûr d'avoir balayé toutes les problématiques et, aussi, d'avoir recherché des avis contraires vraiment, avant d'envisager la meilleure solution. » T1*

*« On fait parler les gens. Pour cela, on réunit les gens, on les fait parler. Ainsi, nous prenons en compte, en écoutant les différents points de vue, les différentes modalités d'action. En réunissant les gens, cela va nous permettre, par l'ensemble de la compétence autour de soi, d'établir un point de vue commun. Finalement, la décision vient assez naturellement et elle est partagée par tous. La notion de partage et d'équipage, paraît hyper importante pour que cela se passe bien. Il est important de faire l'adhésion autour de soi. (...) Il faut savoir profiter des compétences de tout le monde. » T2*



### De la limite des mots (Rousseau, 1998 : 42) à la dialectique (témoins)

La guerre est indicible : entre les mots qui manquent, les horreurs enfouies, les peurs qui bloquent, les mots sont des passeurs. Ils servent à faire lien, même dans le mensonge : *« l'entretien régulier d'une correspondance demeure le seul lien qui relie deux mondes qui se mentent largement l'un l'autre. Ceux de l'avant ne sont pas dupes de la fiction qu'ils adressent à leurs parents. Mais pour beaucoup, cette fiction apparaît comme un mal nécessaire, un mal contre lequel les hommes ne peuvent rien. Si elle était révélée à l'arrière dans toute son horreur, la guerre, la boucherie vécue par l'avant, ne séparerait-elles pas définitivement les gens qui s'aiment ? »* (Rousseau, 1998 : 43).

*« On a essayé de donner aux gens, en opérations, des moyens de communication, comme des ordinateurs. C'est important de permettre une meilleure communication sociale. Cela coûte assez cher. Par exemple, à partir de l'Afrique, et certainement en Afghanistan, il fallait louer des capacités satellitaires. Cela fait partie aussi des budgets consacrés à certaines opérations, les communications sociales.*

*Maintenir le cercle. Il faut parler aux enfants, demander si cela a été à l'école, etc... et rassurer, dire que cela va bien se terminer... parce que ce n'est pas l'objectif d'envoyer les gens en mission et bousiller une vie familiale. » T4*

Les technologies actuelles permettent de communiquer avec les familles (excepté dans les missions où les communications ne sont pas autorisées). Au fait de l'actualité par les médias, les familles ne sont pas dupes. Mais maintenir le contact améliore la continuité familiale et sauvegarde la psyché de tous. Les mots servent de lien, même s'ils mentent pour préserver...

Selon tous les témoins, le dialogue permet de ne pas s'isoler : *« le maintien du lien affectif avec l'arrière, notamment avec les femmes, est primordial ; que ce lien vienne à se rompre et alors le sens du combat mené se brouille »* (Rousseau, 1998 : 305).

Pourtant, si l'isolement semble à la fois inhérent à la fonction de commandement, sur un plan hiérarchique, les liaisons sont régulières :

*« En fait, maintenant, avec les moyens de communication, quel que soit l'endroit du monde où nous sommes, nous sommes toujours en liaison avec notre chef. Donc, on va dire que l'espace géographique se restreint. Autrefois, les communications se minimisaient à un message par jour, maintenant, même dans les situations difficiles, nous sommes en liaison, sauf dans le cas particulier de la dissuasion parce que les communications sont coupées avec le commandement. » T1*

*« Le cadre règlementaire est tellement serré que cela sert d'appui. Tu as toujours un autre chef au dessus de toi. Par exemple, moi, en tant que lieutenant colonel, je ne suis pas seul. Il y a toujours un n+1 pas très loin. Ainsi, cela borne la fonction, le commandement, les missions. » T3*

La notion de Un dans le groupe est omnisciente et opérationnelle. Elle est à la fois symbolique et réelle. Elle fait *appui* de la fonction de commandement. Elle fait *lien libidinal* évoqué par Freud pour tenir la psyché, le moral, et favoriser les prises de décisions. Ainsi, le commandant traverse des moments de solitude dans la phase décisionnaire, car, il est responsable, mais il n'est pas seul :

*« S'il n'y a pas de décision commune, là, il décide pour le mieux. Ne jamais prendre de décision contrairement au groupe. Cela ne fonctionnera pas.*

*Il faut bien cadrer, c'est le chef qui doit le faire. Dans ce cadre là, on discute d'abord, pour voir comment on peut faire. Cela c'est important. Écouter les gens, consulter, décider en commun si possible et si cela n'est pas possible, prendre ses responsabilités.*

*Une fois qu'on a pris la décision, le chef est toujours seul. Les autres vont dire « c'est vous qui avez décidé ». C'est normal, il faut le savoir et en être conscient. Cela ne doit pas vous traumatiser. Vous avez pris la décision et même prise en commun, si vous étiez tous d'accord. Mais, cela ne m'a jamais trop inquiété cela. Je savais que j'allais être seul. Et j'aime bien être seul de temps en temps. » T4*

Donc, la dialectique se joue d'une part avec le supérieur, d'autre part avec l'équipe, mais toujours avec soi même.

**Le commandement n'est pas sans des gens commandés ; il n'est de commandement que de l'adhésion des commandés ; il ne naît de commandement que dans le lien à l'autre :**

*« L'unité militaire, comme tout groupe social confronté à une hiérarchie, possède tout un champ, par nature mal défini, d'opportunités de dialogue, de négociation, et d'opposition, et finalement de participation à la prise de décision » (Rousseau, 1998 : 82).*

*« C'est nécessaire finalement de se retirer pour remettre toutes les billes bien sur une ligne et prendre des décisions si nécessaire. Sinon, on risque de se faire trop influencer par certains caractères qui sont trop imposants. » T4*

### Des galonnards (Rousseau, 1998 : 47) aux commandards (témoins)

Le galon se gagne par la formation, et les états de service, et les relations (cooptation). Alors que le commandement se travaille d'années en années. Il se peaufine, se mûrit, il fait florès d'un processus de transformation. C'est une métamorphose.

*« On est amené à commander, mais cela est progressif. C'est un secteur, puis un service, puis un bâtiment. Cela se fait au fur et à mesure et rien ne vaut l'expérience du terrain ce qui permet d'appuyer nos méthodes de commandement et d'en retirer le meilleur, les meilleurs outils.*

*On ne se décrète pas chef du jour au lendemain. C'est une méthode, c'est un processus itératif. C'est un processus dans lequel on progresse.*

*Oui, il faut avoir une certaine maturité. On peut commander jeune mais il faut quand même avoir quelques années d'expérience. » T1*

*« J'ai toujours dit qu'il faut faire les opérations avec une sécurité maximale et c'est un équilibre qu'on ne peut pas apprendre. Il faut le sentir. On grandit aussi là dedans. On m'aurait demandé il y a 20-25 ans de faire ces choses là, je n'aurais jamais su. Cela est clair. On gagne un peu d'expérience, on sent mieux les choses. On est un peu plus calme. En prenant un peu d'âge, on ne prend pas de décisions, comme cela, irréfléchies. Ce sont tous ces facteurs qui jouent ». T4*

Le commandard est l'aboutissement d'une transformation d'un galonnard, en responsable, en chef apte à obéir, et dont l'émotion personnelle reste contrôlée voire sous emprise et commande du supérieur, et surtout adaptée au contexte : *« le chef véritable se distingue par son attitude au feu, attitude souvent très étudiée, faite d'indifférence plus ou moins affectée au danger. Et, plus le calme du chef, tout au moins apparent, contraste avec l'agitation de ses hommes, et plus ces derniers le respectent »* (Rousseau, 1998 : 65)

*« Pour gérer les autres, il faut se gérer soi-même. » T3*

Ainsi, la légitimité se gagne lentement mais peut se perdre très vite. Le commandard reconnu par ses gens (témoins) pourra vite, à l'erreur, être déconsidéré comme gradaille (Rousseau, 1998 : 75). Nulle adhésion n'est acquise, le travail se réitère, se renouvelle. Il faut faire preuve de connaissances techniques, de capacités relationnelles, d'aptitudes à l'action.

*«La notion de partage et d'équipage, paraît hyper importante pour que cela se passe bien. Il est important de faire l'adhésion autour de soi. Il faut aussi savoir partager et entendre la critique. (...) Il faut accepter d'entendre la vérité. Donc pour cela commander, revient aussi à permettre une ambiance autour de soi qui permet ces échanges.» T2*

Mais la peur de se tromper demeure une inquiétude latente. Le souci de fond, au-delà de la l'objectif opérationnel, est de limiter les risques pour les *gens* afin qu'ils rentrent en France sains et saufs. Instinct parental protecteur :

*« L'inquiétude aussi est de ne pas commettre des erreurs. Je ne veux pas qu'on puisse me montrer du doigt par après.*

*Non, je ne crois pas que l'on pense directement à cela. Mais, c'est sentir qu'on a commis une erreur. Personnellement, cela aurait été très dur de devoir m'apercevoir qu'il y aurait eu des hommes tués, ou blessés gravement, à cause de moi, parce que j'ai omis de bien les protéger, de leur fournir l'armement, ou les équipements corrects. Commettre une erreur de commandement. » T4*

*« Quand tout est perdu, il faut au moins sauver l'honneur. »*

Amiral Pierre Lacoste (1997 : 155)

### **De la capacité à l'expérience, de l'homme équilibré à l'officier équilibriste**

Il semble que tout le monde ne soit pas apte au commandement. Hors du niveau intellectuel et culturel, gérer, fédérer, sentir, anticiper, intuire... se développent et performant avec le temps et l'expérience. Mais commander reste une capacité sous tendue par un trait de personnalité de l'individu :

*« Et bien c'est comme quelqu'un qui sait bien courir, l'autre moins bien. L'autre saute plus haut, l'autre plus bas. C'est un peu cela. On n'apprend pas. Il y a des techniques évidemment. On les apprend, mais c'est de la théorie, cela reste de la théorie, qui est applicable dans la grande majorité des cas. Mais quand vraiment cela commence à coïncider... (...)*

*Je me suis toujours demandé, quand je suis monté en responsabilités, comment on n'avait jamais appris à faire cela. (...) On ne m'a jamais appris à faire cela. Même à l'école militaire, on n'apprend pas à commander. (...) Mais vraiment, apprendre à saisir les responsabilités, c'est quelque chose qui est donné, ou on ne l'a pas. J'ai vu des gens qui avaient des difficultés avec ça... » T4*

« En somme, en dépit de tous les efforts déployés, les tenants du dressage de l'homme ont dû avouer leur défaite face à l'instinct et composer avec lui » (Rousseau, 1998 : 306). Ce qui vient s'opposer, comme le souligne Frédéric Rousseau (1998 : 307) aux paroles d'Alfred de Vigny : l'homme reste prédominant dans le combattant, et là, en l'occurrence, dans le commandement. Quel que soit le grade, chacun s'en va en guerre, et chacun est appelé au sacrifice. La biologie, l'instinct précaire et primaire demeurent omniscients, il est juste contenu au mieux par le commandement, de manière plus ou moins apprise, conditionnelle au contexte... mais cela demande à **l'officier non seulement d'être un homme équilibré mais un équilibriste permanent** : « Chercher à être informé, obtenir des tuyaux par tous les moyens, est un besoin, un réflexe universel et permanent » (Rousseau, 1998 : 37)

### **L'esprit, le spirit**

Celui qui fait l'équilibriste, ne se joue pas de la mort, mais se raccroche à des valeurs fondamentales dans sa construction, et des valeurs fédératrices dans sa profession. D'aucun parle de fédérer, de faire adhérer, de faire évoluer, d'aimer ces *gens*, mais ce qui rassemble tous ces gens n'est-il pas ce phénomène nommément souligné par le témoin 4 en anglicisme : *spirit*. Ce spirit n'a-t-il pas plusieurs dimensions ? Il revêt évidemment celle de valeurs communes, mais aussi se rapproche de la spiritualité et frôle les réalités de la mort, et du sacrifice : « le groupe de combat auquel il appartient représente tout son univers. Il y puise un sentiment de sécurité ; il y puise aussi son énergie vitale, et son esprit combattif. » (Rousseau, 1998 : 310).

Le spirit est-il une forme de *pression morale du groupe* (Rousseau, 1997 : 310) pour l'homme en besoin de considération ? En tout cas, il est un lien, un moyen qui unit. Il est un souci pour le commandement qui fait en sorte d'entretenir ce spirit, et il est donc tout à la fois objectif latent et moyen de commandement : « De l'attitude du chef dépend en grande partie l'esprit combattif d'une unité » (Rousseau, 1998 : 313).

### 3.2.5/ Les témoignages « en on » sous l'éclairage des stratèges militaires

L'objectif ici était d'obtenir et exploiter des témoignages oraux ou écrits d'officiers. Dans cette partie, s'entrecroisent les témoignages oraux et la revue de la littérature. Les livres sélectionnés ont été écrits pour la plupart par des officiers de toute arme. C'est pourquoi, ils ont aussi valeur de témoignages. La sélection des textes s'opère parmi des **penseurs militaires** connus en tant que stratèges.

#### De la *conflictualité* selon l'Amiral Pierre Lacoste

L'amiral Pierre Lacoste a exercé 42 ans en tant qu'officier de marine puis a été Directeur général de la DGSE<sup>190</sup>, au moment de l'affaire du Rainbow Warrior dont il témoigne dans son livre *Un amiral au secret* (1997). Dans son livre *Services secrets et géopolitique* (2001), il développe deux aptitudes nécessaires à l'officier.

Tout d'abord, la capacité de *dichotomie* (binarité) qu'il détaille par un discernement entre :

- *commencer la guerre/faire la paix* (Lacoste, 2001 : 18), *temps de paix/temps de guerre* (Lacoste, 2001 : 33)
- pouvoirs spéciaux attribués aux autorités militaires en temps de guerre/aux politiques en temps de paix,
- *méthodes de prévention/coercition* (Lacoste, 2001 : 40),
- *transparence/secret* (Lacoste, 2001 : 100),
- *droit de savoir/ devoir de discrétion* (Lacoste, 2001 : 100),
- *esprit de système / liberté psychique*,
- *manipulation / exploitation des sources humaines* (Lacoste, 2001 : 100),
- nécessité d'objectivité / risque de *complexe de supériorité* (Lacoste, 2001 : 101),
- *devoirs des responsables d'une collectivité/ droits individuels de chaque citoyen* (Lacoste, 1997 : 10),
- *prestige du chef/ capacités décisionnelles* (Lacoste, 1997 : 71).

L'Amiral Lacoste décrit une dichotomie qui deviendrait de nos jours confusiogène : il n'y a plus de début et de fin au conflit, mais une gestion du conflit engendrant une continuité. On ne commence plus la guerre, on ne fait plus la paix, on gère la crise, avec une ambivalence permanente, des limites floues du rôle de chacun : Pierre Lacoste parle de *continuum paix-*

---

<sup>190</sup> Direction Générale des renseignements des Services Extérieurs

*crise-guerre avec ses stratégies invisibles* (Lacoste, 2001 : 18), de crises qui se renouvellent, et de secrets qui ne le sont uniquement que parce que la majorité préfère les ignorer.

D'autre part, la **conflictualité** (complexité) serait inhérente au service de commandement et inaliénable de cette fonction. Cette conflictualité serait gérable et contrôlable par un processus de connaissance, non pas théorique, mais pratique du contexte, de la situation : « *Pour contrôler et contrer, il faut « savoir et comprendre », ce sont deux conditions pour maîtriser les pratiques de la conflictualité* » (Lacoste, 2001 : 19).

La conflictualité serait directement associée à la notion de secret et de géopolitique. Soit qu'au-delà d'un certain champ de compétences techniques, l'entrée dans la sphère de commandement nécessiterait une capacité à tenir soi-même et porter les engagements, les décisions, les soumissions, et la discrétion.

Pour exemple, cette conflictualité est apparue sous l'exercice de commandement du Colonel allemand Georg Klein en Afghanistan, lors du bombardement qu'il fit réaliser sur des camions citernes bloqués dans une rivière en Afghanistan (Affaire de Kundus en septembre 2009).

Cette conflictualité serait majorée par la recrudescence des guerres religieuses, des fanatiques et terroristes (inégalité des fondements et respects éthiques/ droit international de la guerre face à des fanatiques dont le prétexte de la foi abolit ce même droit : l'absence de limite dans leur guerre génère une ambivalence morale pour le commandement).

La conflictualité serait liée au secret, du moins le temps des négociations (Lacoste, 2001 : 38). « *Personne ne m'a obligé à me taire, je m'y suis astreint de moi-même* » Amiral Pierre Lacoste (1997 : 9). Frédéric Rousseau parlera de pulsion de silence (Rousseau, 2009 : 125). Pierre Lacoste rappelle que la conflictualité se joue dans un triptyque entre trois « *modèles stratégiques : militaire, diplomatique, policier* » (Lacoste, 2001 : 47). Ainsi, l'officier dissocierait ces trois modèles, tout en privilégiant un, et en le synthétisant pour parvenir à des décisions. Il s'agirait donc d'une aptitude simultanée à la **dissociation et à la dialectique des conflits** : le chef assouplirait les passerelles entre une stratégie et une autre, voire tisserait des liens entre les différentes possibilités tactiques (**PLASTICITE PSYCHIQUE**).

Le commandement serait une véritable gestion de la connaissance, de la communication, de la relation, nécessitant information et action dans la phase de recherche, de connaissance du terrain... dans la phase décisionnaire, et dans la phase opérationnelle, qui se découperait en

trois temps : « *le niveau tactique, celui du terrain, du contact avec l'ennemi, de l'instant et du combat ; le niveau opératif, celui qui met en jeu un ensemble plus ou moins complexe d'unités diverses ; le niveau stratégique et politique* » (Lacoste, 2001 : 52).

« *Ma propre vérité s'appuie sur des faits et elle s'inscrit dans la permanence de convictions acquises dès l'enfance, confortées au fil des ans, au gré des expériences. En un mot, ce témoignage résulte de mon parcours personnel, tant familial que professionnel.* »

Amiral Pierre Lacoste (1997 : 14)

Ainsi, la structure pyramidale militaire structurerait la psyché pour optimiser cette conflictualité. Pierre Lacoste souligne que cette hiérarchie militaire viendrait aussi poser une limite alors qu'être officier nécessite une souplesse adaptative et un affranchissement relatif de la hiérarchie (espace du *marginal sécant* selon Crozier et Friedberg), pour pouvoir psychologiquement supporter la conflictualité de sa fonction : il s'agit de dissocier les problématiques sans les cloisonner, les enfermer.

« *Je crois que les grands hommes (...) sont justement ceux qui fixent leur regard très haut et très loin et qui conduisent leur peuple dans de grandes aventures sans s'attarder aux petites affaires subalternes de clans ou de revendications d'un jour* ». Amiral Pierre Lacoste (1997 : 86)

**L'officier exercerait une dialectique. Il ajusterait la hiérarchie organique en conservant la hiérarchie des responsabilités, la morale familiale et institutionnelle en conservant le respect intellectuel de cette morale, et la discipline en conservant la notion de limite. Ce en quoi il est équilibré.**

« *Je n'ai jamais été soumis à quelque pression visant à me contraindre au silence. Au contraire, il se trouve que j'ai été très souvent sollicité.* » Amiral Pierre Lacoste (1997 : 11)

En fait, le processus de commandement alternerait les jeux psychiques (**ELASTICITE PSYCHIQUE**). Commander serait un acte dynamique de modulation entre recherche/action/stratégie, selon les conflictualités contextuelles, sans se départir d'une loyauté et foi à toute épreuve et faisant filet de soutien.

L'inertie n'est donc pas envisageable pour un chef. Pierre Lacoste suggère aussi de se méfier du risque de *tropisme des idées dominantes* (Lacoste, 2001 : 76) qui influencerait sur la distance décisionnaire du commandement. A contrario, l'ouverture aux autres idées, autres opinions, tout en les confrontant, les synthétisant, dégagerait de sa propre subjectivité pour tendre vers



une objectivité d'acceptation de la divergence. L'amiral parle d'*esprit critique et d'honnêteté professionnelle* (Lacoste, 2001 : 86).

Pourtant, l'officier rencontrera des conflits de loyauté face aux chefs politiques auxquels il doit obéissance, mais dont la soif de pouvoir, les préoccupations électorales, de courte durée sont essentiellement de diffuser leurs idées et développer leur influence (confer travaux de Greg Treverton). La capacité de dissociation et dialectique du chef militaire se confronterait à un idéal différent (politique, financier) qui pourrait paralyser la productivité constructive issue de la conflictualité.

Ainsi Pierre Lacoste avertit des déviances possibles du commandement (Lacoste, 2001 : 107):

- *tropisme des idées dominantes* = paralysie (Lacoste, 2001 : 107)
- *individualisme exacerbé et arrogance intellectuelle* (Lacoste, 1997 : 206),
- *rétenction d'information* = pouvoir personnel mais paralysie du système (Lacoste, 2001 : 107)
- Clanisme, rivalités de services et de personnalités = paralysie, perte d'autorité et d'efficacité, danger (Lacoste, 2001 : 107)
- indiscretion = danger (Lacoste, 2001 : 144)
- théorisation excessive : ne pas *accepter les leçons des faits quand elles contredisent nos constructions théoriques* (Lacoste, 2001 : 144) = paralysie.
- *culture du secret : conséquences sur la psychologie et le comportement des personnels = climat de suspicion permanente, paranoïa* (Lacoste, 1997 : 140)

Enfin, Pierre Lacoste qui souligne maintes fois l'importance de la discrétion, du secret par et en rapport avec la conflictualité, rappelle toutefois qu'il s'agit d'un comportement professionnel adapté et non d'une chape d'interdit, de tabou, d'opacité : « *En France, nous demeurons paralysés par des conceptions archaïques de la loi du silence* ». (Lacoste, 1997 : 13)

De plus, s'adjoit à cette conflictualité un soupçon d'adrénaline, de stress positif, moteur, constructeur. La complexité de la fonction procurerait et entretiendrait une forme de plaisir, voire de jouissance (*Jouir du Pouvoir*, Legendre), à trouver des solutions dans des conditions inextricables : « *Les officiers d'état major doivent évoquer toutes les possibilités, les analyser, imaginer diverses solutions, en soupeser les avantages et les inconvénients. Le chef doit être*

*informé de l'ensemble des hypothèses, avoir entendu différents avis, écouter les objections, en un mot prendre conseil avant de décider.* » Amiral Pierre Lacoste (1997 : 71)

**Il s'agit de savoir être, vivre, et survivre, dans la conflictualité, mais pas forcément de savoir résoudre cette conflictualité.**

S'agirait-il d'une fierté de naviguer dans le biais, comme le commandant se satisfait de savoir naviguer en haute mer dans la tempête ? La hauteur du défi définirait-elle la valeur, la fierté mais aussi la foi du chef ?

**Officier, pour quel défi ?**

*« Durant cette période de ma vie, j'ai éprouvé de grandes satisfactions sur le plan humain et sur le plan professionnel ; je n'ai plus rien vécu de pareil depuis lors. »* Amiral Pierre Lacoste, (1997 : 57). En effet, la conflictualité inhérente aux fonctions de commandement revêt une forme d'intemporalité. Elle peut générer une appétence autogène et une nostalgie dès la retraite... Elle est addictive.

La fonction de commandement demande l'ouverture, la stabilité, l'équilibre dans le déséquilibre. Il s'agirait donc d'une capacité psychique, dans une fonction, plus que de compétences techniques. **L'officier porterait une capacité de dialectique, une aptitude à faire lien..., et à déléguer :** *« A partir d'un certain niveau, on a mieux à faire que de conduire soi même les opérations, on doit mettre son expérience et son savoir au service de ceux qui sont sur le terrain. »* Amiral Pierre Lacoste (1997 : 74)

**De la *dialectique*, selon le Général Beaufre**

Le Général André Beaufre (1902 – 1975), stratège militaire conceptualisa le conflit asymétrique tel le terrorisme... Adepte de **l'imposition en douceur de la décision comme Art suprême**, il décrivit ce processus complexe dont découleraient de la composante essentielle, la *dialectique*, la stabilité de cette dynamique, par deux méthodes.

La première consiste en l'analyse et critique des objectifs : théorie de la *contradiction*, pour avoir une liberté de décision. L'Amiral Lacoste rejoint le Général Beaufre sur ce point.

La seconde s'affère à anticiper, prévenir, prévoir : théorie de la *prospective* ou comment performer l'outil de travail stratégique, tout en différenciant ce qui peut se produire de ce qui va se produire réellement.

L'officier décèlerait la complexité d'une situation, l'étudierait, la traduirait à travers une grille de lecture théorique, éthique, légale... avant de concéder à une décision et une action. Cette approche englobe donc la notion de dissociation étudiée dans cette thèse.

Alors qu'Einstein (vu en début de travail) alertait du danger du rapport unique et unilatéral à la théorisation (la théorie ne peut se départir d'une approche de terrain complémentaire et simultanée), le Général Beaufre théorisa des actions afin d'en comprendre la complexité.

Selon lui, **l'officier, stratège, s'appuie sur trois concepts : la force, la volonté (force psychologique), la liberté et utilise deux outils majeurs : l'action et la dissuasion.** « *Si l'on veut réaliser quelque chose malgré les autres, il y a action, si l'on veut empêcher un autre d'entreprendre quelque chose, il y a dissuasion* » Général Beaufre, (1974 : 37). En effet, l'officier serait expert en *bluff* (Beaufre, 1974 : 38) (penser au semblant de Lacan, ou la mère qui se fait *dupe*...).

L'action et la dissuasion seraient intrinsèquement liées, mais la dissuasion se base sur des croyances et non des faits avérés. Il s'agit donc d'un jeu psychologique que le commandement doit être apte à mener, soit saisir l'imaginaire, la pensée, l'envie et suppositions de l'adversaire. Cette manipulation psychologique contiendrait l'action de l'autre et au mieux permettrait de le réorienter à son avantage (plasticité psychique permettant de mimer un accord à la psyché de l'autre, créer des identifications projectives en masquant l'objectif : emprise). Générant un climat d'ambivalence, le retournement devient possible : suite à la phase diagnostique, le chef insère le doute, l'incertitude en l'autre... pour pouvoir dialectiser... à son bénéfice. Cette plastique dialectique nécessite une parfaite connaissance technique et psychologique de l'autre afin d'en évaluer les besoins, les craintes, les risques, pour parfaire un *bluff* qui réorientera la décision de l'autre. La menace n'est pas authentifiée, elle est perfusée, tout en instillant la confiance.

Ce paragraphe vient conforter la thèse, et l'étayer.

Un premier biais au commandement, selon le Général Beaufre, et à l'instar de l'Amiral Lacoste, reste *l'imbrication inévitable entre la grande politique et la stratégie totale* (Beaufre, 1974 : 40) : le risque majeur de la dialectique est de fusionner l'art politique et l'art militaire, ce qui mènerait au totalitarisme. Ainsi le commandement se trouverait supplanté par une stratégie d'Etat, déployée dans l'espace et le temps. Ceci étant tout à la fois nécessaire mais aussi dangereux en faisant potentiellement de l'armée un outil et non un appui, qui à l'extrême, pourrait amener à des régimes de coercition.

Un second biais est de laisser le conflit se pérenniser soit de sous estimer son déploiement dans le temps. En effet, le risque alors d'échappement de la stratégie initiale du commandement se développe dans la durée. Le conflit s'ancre : « *Si l'on traîne, on risque fort de laisser l'adversaire mobiliser les appuis dont il dispose, prolonger la résistance et faire glisser l'opération sur le mode de la stratégie indirecte. Le conflit (...) va s'enliser dans l'usure et se résoudre par la lassitude* ». Général Beaufre (1974 : 128)

En fait, le Général Beaufre préférait obtenir de l'autre l'objectif attendu par un conflit sans compromis, usant d'une mise sous tension permanente qui va éliminer l'adversaire. Cet autre peut alors capituler. Le stratège doit donc tenir, sans être vaincu. Il s'agit donc de **maintenir le rapport de force le temps nécessaire**. Une autre technique est celle de **gagner petit à petit, point par point, ce que le général Beaufre nomme *manœuvre du grignotage par petites étapes successives ou manœuvre de l'artichaut*** (Beaufre, 1974 : 133).

Un troisième biais porte sur la dissociation des hypothèses à propos de l'ennemi envisagées par l'officier : la différenciation extrême de chaque dilemme potentiel, sans faire de lien, fait perdre la signification de la complexité des conflits. Ainsi, seule la différenciation tout en maintenant une dialectique vient éclairer le commandement. Aveindre le conflit de son complexe lui fait perdre sa nature, et fausse son analyse. Beaufre insistait sur le terme *imbrication* (Beaufre, 1974 : 50) nécessaire à la dialectique du commandement.

« *A vouloir trop séparer les genres, on risque de faire un grave contre sens sur la nature même des rapports* » Général Beaufre (1974 : 50). Ainsi, la dissection des éléments n'a de valeur que dans le tout reconstitué. La *dialectique enjeu/risque, gain /pertes possibles* (Beaufre, 1974 : 57) est inaliénable au contexte sociétal. Jamais neutre, au contraire, elle se trouve systématiquement influencée par : « *L'échelle des valeurs correspondant à l'époque et à la civilisation considérées : l'or, les richesses, la puissance, la gloire, la liberté, la justice, la démocratie, le service de Dieu ou de la Patrie* » (Beaufre, 1974 : 57).

Enfin, André Beaufre considérait le *facteur passionnel indispensable au stratège* (Beaufre, 1974 : 57). Le commandement doit donc se détourner de la matérialité, de la rationalité pour cerner les enjeux pulsionnels et libidinaux. Le Général valida ainsi la théorie freudienne du rapport libidinal du groupe au chef et des membres du groupe entre eux. La passion serait une force dont le chef doit se saisir : « *Tant que l'homme ne fera pas un effort suffisant pour savoir vraiment où il choisit d'aller, il continuera à être le jouet des forces gigantesques qu'il*

*déclenche sans le savoir, dans sa recherche aveugle d'avantages immédiats* ». (Beaufre, 1974 : 73 extrait de Dissuasion et stratégie.)

Soit qu'il est « *évident que (...) le domaine psychologique devient une zone d'action essentielle et décisive* » (Beaufre, 1974 : 74) et que le commandement ne peut appréhender les expertises techniques, matérielles, géopolitiques et stratégiques sans une approche logologique (logos) et... psychologique.

Il s'agit en fait pour le commandement de ne pas rester dans une notion de conflictualité linéaire ou duelle, mais d'appréhender les autres systèmes de pensées dans une *dimension multilatérale, pluridimensionnelle* (Beaufre, 1974 : 102). La thèse s'agrémentait alors d'une dimension de **pluri dimensionnalité de la dissociation et de la dialectique** : « *Quelle que soit l'importance du rôle imparti aux forces armées, il faut savoir le marier avec les autres formes d'action pour en assurer au minimum l'efficacité et si possible en décupler l'influence* ». Général Beaufre (1974 : 130). Ainsi, **commander nécessite une habileté sociale, intellectuelle, technique et psychologique et une aptitude aux alliances mais aussi à la perte dans un objectif stratégique** : « *Cette phase de négociation (...) : il faut s'y armer de patience et d'opiniâtreté et la hâte y est, en général, mauvaise conseillère. Son succès paraît reposer sur les possibilités de pression que l'on a su garder en réserve et qui placent l'adversaire en présence d'un choix. Il faut s'y garder également de paraître céder à l'esprit d'abandon et à une foi naïve dans la réconciliation* ». Général Beaufre (1974 : 137)

Le Général Beaufre pensait que l'action psychologique dépasse de loin la capacité d'action matérielle (laquelle trouve toujours sa limite), appréhendant ainsi le risque d'échappement car les conséquences ne sont pas toujours celles voulues. L'art du conflit psychologique est ultime mais parfois apporte des résultats inattendus, d'où l'importance d'une mesure pluridimensionnelle et prospective de la conflictualité : « *Le but de l'action psychologique est d'améliorer le rapport ami volontés sur résistances et d'amenuiser le rapport ennemi correspondant, de façon à augmenter sa propre liberté d'action et à réduire celle de l'adversaire.* » Général Beaufre (1974 : 132)

Ainsi, le général Beaufre concevait la stratégie, *non comme une doctrine unique*, mais comme *une méthode de pensée permettant de classer et de hiérarchiser les événements* (Beaufre, 1965 : 11), procédé réflexif nécessaire et propre à chacun.

Il existe donc un profil recherché pour le commandement, comme le citent plusieurs témoins, que tous les officiers ne possèdent pas. Mais, ce profil se bonifie en partie par l'expérience, et dans *des traditionnels tours de mains* (Beaufre, 1965 : 13), ce que les témoins identifient comme une passation de savoirs des anciens aux nouveaux. Il s'agit là d'une stratégie acquise grâce à une rencontre professionnelle perçue comme positive et constructive avec un officier qui leur servira de modèle, et parfois de contre modèle.

Mais, la stratégie est *mouvement intellectuel* (Beaufre, 1965 : 13) qui comme le souligne le témoin 4, à l'instar du Général Beaufre, ne doit pas *croire à la suprématie du matériel sur les idées* (Beaufre, 1965 : 15) et le témoin 4 précisera, *ni sur les hommes et le spirit qui les réunit*. Pour Raymond Aron<sup>191</sup>, Carl Von Clausewitz ou Basil Liddle Hart, la stratégie se lie obligatoirement à l'art militaire pour servir l'art politique. Les témoins 1 et 4 ne réfutent pas l'obligation de prendre en compte la dimension politique dans la pensée et l'opération militaire.

Les divers témoignages valorisent l'importance du partage des informations, des décisions, pour choisir la stratégie commune : « *Art de la dialectique des volontés employant la force pour résoudre leur conflit* » (Beaufre, 1965 : 16).

Les témoins démontrent dans leurs récits, cette disposition psychologique à mettre en œuvre cette dialectique en y incluant les notions de **responsabilité**. La décision finale incombe au commandement qui utilise cette **dialectique des volontés** : « *Lui faire accepter les conditions qu'on veut lui imposer* » (Beaufre, 1965 : 18).

Enfin, l'objectif optimal de la stratégie, selon Beaufre, d'obtenir une décision qui mène l'autre à ne pas s'engager, ou persister, ou à abandonner la lutte, ne paraît pas dans les témoignages.

Dans cette dialectique, *conserver sa liberté d'action* est majeur et permet la manœuvre stratégique *contraléatoire* (Beaufre, 1965 : 19). Les témoins ne mentionnent pas cela, puisqu'ils en réfèrent toujours au n+1. Or, les témoins 7 et 3 diffèrent de cette idée en précisant que nulle technologie ne pourra faire être le n+1 en lieu et place du n, et que donc, n, en l'occurrence le commandant en place, ne saurait se départir par dégagement sur n+1, de sa liberté d'action dans la mise en œuvre décisionnelle et opérationnelle :

( N = classement par grade / N+ = grade supérieur à N+1)

N : « *Le chef ne mesure pas tout ce qu'il y a sur place. Celui qui commande son régiment, donc les tasks force sur la Kapisa, il est dans sa zone, et il doit prendre les décisions. Le*

---

<sup>191</sup> Raymond Aron (1905-1983), philosophe, sociologue, politologue, historien et journaliste français.

*commandement lui fait confiance car c'est lui qui perçoit réellement les difficultés sur le terrain, de ses hommes et doit prendre les bonnes décisions, et ensuite, les assumer. On a beau avoir tous les moyens technologiques qui permettent de faire des comptes rendus très limpides et de les faire en anglais, et en français pour que toute la chaîne otanienne puisse les comprendre, malgré tout, le chef reste le chef dans sa zone et, donc, doit prendre les décisions en son âme et conscience. » T7*

N + :

*« En étant commandant en chef, nous ne participons pas, et cela est assez particulier. J'aurais préféré participer car alors, nous sommes dans le mouvement, dans l'action, et on peut réagir au plus vite. Alors que là, il faut se fier à un chef qu'on a mis en place. Ils sont de bons soldats, de bons militaires, de bons leaders, de bons chefs. Mais, on n'est jamais là soi-même et on a quand même la responsabilité finale. » T3*

*« Alors que le raisonnement tactique ou logistique repose presque exclusivement sur un méthodisme visant à l'application rationnelle des moyens militaires pour atteindre un résultat donné, que le raisonnement politique qui doit apprécier ce que l'opinion désire, ou peut admettre, doit faire une part prépondérante à la psychologie et à l'intuition, le raisonnement stratégique doit combiner les données psychologiques et les données matérielles par une démarche d'esprit abstraite et rationnelle. Celle-ci doit faire appel à une très grande capacité d'analyse et de synthèse, l'analyse étant nécessaire pour réunir les éléments du diagnostic mais la synthèse étant indispensable pour en tirer le diagnostic qui doit être essentiellement un choix » (Beaufre, 1965 : 23). Capacités intellectuelles et psychiques rares, aptitudes à se décaler des émotions, et analyser le moment mais aussi l'avenir (projection à distance spatiale et temporelle), l'officier serait doté d'une forme de « clairvoyance » événementielle, évoquée par plusieurs témoins.*

### **De la décision, du processus décisionnel militaire**

Chaque témoin réalise une description commune, voire communautaire, du processus décisionnel. Très protocolisé, il rassemble en un lieu commun et temps commun, les chefs des opérations, afin de partager les informations et de décider.

Ce type de processus décisionnel, en réunion de commandement, ne pourrait-il pas se rapprocher, ou ne serait-il pas issu de la pensée napoléonienne et son grand théoricien, Clausewitz qui relevait trois points de la stratégie militaire : « *concentration des efforts,*

*action du fort au fort, décision par la bataille sur le théâtre principal sous forme défensive-offensive* » (Beaufre, 1965 : 27).

La décision finale revient toujours au n supérieur. Ces réunions permettent d'ouvrir les réflexions, d'apporter les éléments variables. Mais le processus même décisionnel décrit ainsi, laisse une place infime à la liberté d'action d'urgence. Le rapport, le rendre compte est sécurisant mais limitant. La gestion de la complexité, de la conflictualité est facilitée grâce au partage avec autrui, n égal ou supérieur, ou subalterne.

*« La stratégie militaire classique avait dégagé de telles règles et prétendait même voir en elle des lois de valeur permanente et générale donnant à la stratégie une stabilité qui contrastait avec la variation constante des procédés tactiques, en fonction de l'évolution des matériels. »*  
(Beaufre, 1965 : 27)

Supporter ou transcender cette gestion, que doit faire le commandement ?

Plusieurs témoins décrivent la possibilité mais aussi l'inquiétude de voir certains chefs transcender cette gestion protocolaire, dans un but personnel de valorisation de carrière, d'obtention de galons supplémentaires et par ego.

*« Sinon, en règle générale, le règlement vient borner, et cela fonctionne bien. Bien sûr, cela est un soutien. Maintenant, cela peut être à double face. Tu peux respecter le cadre. En revanche, cela est rare de pouvoir aller en sens inverse. »* T3

Il n'y a pas lieu ici de remettre en cause ce processus mais de comprendre sa construction, son élaboration, alors que l'heure est aux guerres déséquilibrées, dites « sans éthique ». La morale clausewitzienne, fortifiée des traités de guerre, comme celui de Genève, serait nécessaire au confort psychologique du commandement, luxe de la culture, mais serait aujourd'hui éloignée de la réalité opérationnelle actuelle ... Ainsi ce processus décisionnel, basé sur une morale et éthique, gênerait de nos jours les opérations sur le terrain, dicit les témoins :

*« Alors en opérationnel, c'est pareil et plus complexe. En Afghanistan, il y a les combattants ennemis militaires et les combattants civils. Le combattant est celui qui a une arme. Mais c'est parfois difficile de distinguer le civil du combattant civil. En effet, tu ne dois pas riposter sur des civils. Mais si le civil te tire dessus, et ensuite, il pose son arme, il n'est plus combattant.*

*Les règles d'engagement sont donc à la fois claires et complexes. Par exemple, s'il y a un tir qui vient d'une maison, tu sais exactement de quelle fenêtre on t'a tiré dessus, mais tu n'as*



*pas le droit de riposter car derrière la fenêtre tu ne sais pas s'il n'y a que le tireur, ou le tireur et sa famille. Et pourtant, on doit se protéger. Alors tant pis, je rentre à la base. Pourtant le cadre règlementaire est strict. Et si je décide de tirer, et bien, je dois accepter les dommages collatéraux, malgré un cadre règlementaire strict : la prise de décision individuelle reste importante.*

*Il y a donc une marge de décision à mettre en œuvre, et le cadre règlementaire aide beaucoup. » T3*

### **Tableau 1**

Les témoignages font apparaître les règles décisionnelles et stratégiques résumées par Beaufre (Beaufre, 1965 : 28) :

Clausewitz	Liddle Hart	Mao Tse Tung	Lénine / Staline	Foch
« Concentration des efforts » « Action du fort au fort » « Décision par la bataille sur le théâtre principal sous forme défensive-offensive »	« Dispersion de l'adversaire par approche indirecte » « Surprise par le choix d'actions imprévues » « Action du fort au faible » « Décision au besoin par les théâtres d'action secondaires »	« Repli devant l'avance ennemie par retraits centripètes » « Avance devant la retraite ennemie » « Stratégie à un contre cinq » « Tactique à cinq contre un » « Ravitaillement sur l'ennemi » « Cohésion intime entre l'armée et les populations »	« Cohésion morale pays/armée » « Importance décisive des arrières » « Nécessité de la préparation psychologique de l'action de force »	« Economie des forces » « Liberté d'action »

Mais, personne ne décrit précisément les différents choix de liberté d'action du stratège, opératifs selon la variabilité conflictuelle. Le diagnostic évoqué par Beaufre ne peut se départir de synthèse, analyse pour une manœuvre tactique incluse dans une stratégie qui se veut, dans l'armée, par objectif. En effet, T1 précise l'importance de *conserver ses objectifs en tête*.

Ainsi, voici, encore une fois étudiées par Beaufre, les *diverses possibilités offertes à la décision stratégique* (Beaufre, 1965 : 30), dans son tableau 1. En tableau 2 (Beaufre, 1965 : 34), il synthétisera ses éléments des stratégies, ses objectifs stratégiques militaires, sa liberté et les conditions d'action laissées à l'officier :

**Tableau 2**

<i>Action</i>	<i>Définition</i>	<i>Conditions qu'elles supposent et remarques</i>	<i>Conséquences à en attendre</i>
<i>Attaquer</i>	<i>Chercher à atteindre une vulnérabilité adverse</i>	<i>Il faut que la vulnérabilité soit décisive partiellement ou totalement et que les moyens soient suffisants</i>	<i>Décision ou prise d'initiative en vue de la liberté d'action</i>
<i>Surprendre</i>	<i>Attaquer une vulnérabilité qui n'est pas protégée</i>	<i>Il faut que la vulnérabilité ne soit pas protégée et qu'elle soit suffisamment sensible</i>	<i>Rupture des dispositions et du moral adverse et prise d'initiative en vue de la liberté d'action</i>
<i>Feindre</i>	<i>Menacer une vulnérabilité choisie de façon que la parade ennemie découvre celle que l'on veut attaquer</i>	<i>Il faut que la vulnérabilité choisie soit mal protégée et très sensible à l'adversaire</i>	<i>Force l'adversaire à couvrir la vulnérabilité menacée et prise d'initiative en vue de la liberté d'action</i>
<i>Tromper</i>	<i>Sens étroit Paraître menacer une vulnérabilité et en attaquer une autre</i>	<i>Comme ci-dessus mais la menace de vise pas à déterminer une parade mais à maintenir l'incertitude</i>	<i>Prépare la prise d'initiative en vue de la liberté d'action</i>
	<i>Sens général Paraître avoir une attitude différente de celle qu'on a</i>	<i>L'incertitude peut aller jusqu'à créer un faux sentiment de sécurité</i>	<i>Prépare la prise d'initiative en vue de la liberté d'action</i>
<i>Forcer</i>	<i>Atteindre une vulnérabilité malgré l'opposition adverse</i>	<i>Les moyens doivent être suffisamment pour cette action de force. Exploite l'initiative obtenue</i>	<i>Vise à priver l'adversaire de sa liberté d'action ou à l'user en vue de la liberté d'action</i>
<i>Fatiguer</i>	<i>Forcer l'adversaire à dépenser son énergie et ses moyens pour défendre ses vulnérabilités</i>	<i>Comme ci-dessus, mais le processus d'usure est toujours réciproque. N'est intéressant que si les moyens sont supérieurs ou si le rapport des usures est positif</i>	<i>Vise à priver l'adversaire de ses réserves d'énergie ou de ses moyens donc de ses disponibilités d'initiative en vue de la liberté d'action</i>
<i>Poursuivre</i>	<i>Se replacer dans des conditions permettant d'atteindre des vulnérabilités adverses</i>	<i>S'effectue sur une esquivé qui vise à reprendre la liberté d'action perdue</i>	<i>Garder l'initiative en vue de la liberté d'action</i>
<i>Se garder</i>	<i>Etre dans une disposition permettant de couvrir à temps ses vulnérabilités</i>	<i>Repose sur un calcul de force et de détail</i>	<i>Vise la sécurité contre une prise d'initiative adverse en vue de la liberté d'action</i>
<i>Dégager</i>	<i>Changer sa disposition pour amener l'attaque adverse sur des vulnérabilités protégées</i>	<i>Avoir les moyens nécessaires. Le dégagement change le sens de la lutte.</i>	<i>Vise le rétablissement de la sûreté en vue de la liberté d'action</i>
<i>Parer</i>	<i>Protéger une vulnérabilité attaquée</i>	<i>La protection doit être efficace et ne pas obliger à découvrir d'autres vulnérabilités</i>	<i>Vise le rétablissement de la sûreté en vue de la liberté d'action</i>
<i>Riposter</i>	<i>Atteindre une vulnérabilité adverse telle que l'ennemi doive abandonner son attaque</i>	<i>Il faut que la vulnérabilité soit décisive ou au moins sensible à l'adversaire</i>	<i>Vise à reprendre l'initiative en vue de la liberté d'action</i>
<i>Esquiver</i>	<i>Placer la vulnérabilité attaquée hors de portée de l'ennemi</i>	<i>Doit obliger l'adversaire à de nouvelles dispositions Ne doit pas découvrir d'autres vulnérabilités</i>	<i>Rétablissement de la sûreté en vue de la liberté d'action</i>
<i>Rompre</i>	<i>Esquive générale abandonnant un enjeu limité</i>	<i>L'enjeu abandonné ne doit pas être décisif</i>	<i>Rétablissement de la sûreté en vue de la liberté d'action</i>
<i>Menacer</i>	<i>Prendre des dispositions permettant d'attaquer une vulnérabilité adverse</i>	<i>Avoir les moyens Menacer une vulnérabilité suffisamment sensible</i>	<i>Vise à limiter la liberté d'action adverse en vue de la liberté d'action</i>

Cette synthèse du processus décisionnel du commandement s'éloigne de la vision clausewitzienne du 19<sup>ème</sup> siècle dans laquelle la gestion de la force est primordiale.

Beaufre parlait de *doctrine de combinaisons* (Beaufre, 1965 : 36), soit une manœuvre psychologique visant à désorienter et décevoir l'attente, les prévisions de l'adversaire. Cette doctrine là n'est pas mise en exergue dans les témoignages, mais elle est décrite un peu comme telle, notamment par les témoins ayant vécu l'Afghanistan (T3, T7). Les rebelles afghans semblent étudier de près et mener cette doctrine de combinaisons. D'autant que dans le camp français, telle que la décrivent ces témoins, la décision stratégique n'est pas

immuable, mais adaptable et flexible continuellement : « *Le stratège ne peut s'appuyer sûrement sur aucun précédent et il ne peut disposer d'aucune unité de mesure stable. Les calculs doivent apprécier constamment la valeur d'une réalité changeante, non seulement dans le présent mais dans l'avenir.* » (Beaufre, 1965 : 38).

Les conflits actuels ne peuvent accepter une stratégie rigide, le commandement se veut flexible, adaptable, *clairvoyant* (T7).

L'officier « joue » donc du faisceau de possibilités, de statistiques, de facteurs psychologiques, avec ce que cela contient de variabilité, d'aléatoire, donc de *manœuvres contraléatoires* auxquelles il doit se préparer. Commander est donc fondamentalement lié aux éléments instables.

**Commander apparaît donc comme l'art de surfer sur une instabilité événementielle permanente (*l'officier équilibriste*). Cette fonction nécessite donc une structure psychologique, psychique et intellectuelle, à la fois construite, et adaptable, à la fois forte et flexible, à la fois clairvoyante, anticipatrice et protectrice. Tout réside donc dans l'Homme.**

**Le commandement est alors profondément lié au facteur humain, qu'aucune stratégie ne peut suppléer.** Il s'échappe de la règle, fondamentalement, ainsi en sont définies les limites psychiques. Soit que **l'officier sache s'échapper d'une stratégie pour en utiliser plusieurs, d'une règle tout en respectant et en en imposant d'autres, et tout cela dans un rapport au temps immédiat et différé (temps réel et temps projectif).**

Et les progrès technologiques, si exponentiels soient-ils, ne changent pas la nécessité humaine. Le commandement actuel dispose, de technologies avancées, mais a développé une approche profondément humaine. Chaque témoin tient compte de ses « *gens* », comme ils les appellent tous : « *C'est ce qui fait que la stratégie est un art, et non pas une science* ». (Beaufre, 1965 : 40).

### **Entre bienveillance et directivité, équilibre instable et nécessaire, dans l'incertitude**

Dialectique « *extraordinairement subtile visant à apprécier la probabilité des réactions de l'adversaire en fonction de ses moyens et de sa volonté de les employer, mais aussi en fonction de l'opinion qu'il peut avoir de nos moyens et de notre volonté de les employer et même de l'idée qu'il se fait de l'idée que nous nous faisons de ses moyens et de sa volonté de les employer. De cette montagne d'évaluations conjecturales, d'hypothèses et d'appréciations*

*fondées sur des intuitions complexes, n'émerge qu'un seul facteur de valeur certaine : l'incertitude* ». (Beaufre, 1965 : 72).

*Il n'est et naît d'incertitudes autant que de variables, que l'officier tente de minorer sans pouvoir les éliminer.*

**Acceptation du flou, du doute, de ce qui échappe, stratégie indirecte, dialectique du commandement, l'officier gère en manœuvrant, de manière à avoir le meilleur rapport de force.** L'improvisation et la surprise sont des approches plutôt rentables, peu onéreuses, et efficaces. Elles nécessitent pourtant l'évaluation des variables (capacité d'anticipation) : « *tout conflit ne peut se jouer qu'à l'intérieur d'une marge bien définie de liberté d'action* » (Beaufre, 1965 : 97), même s'il n'est jamais assez sûr d'être assez fort : « *Le vaincu mérite son sort parce que sa défaite résulte toujours des fautes de pensée qu'il a dû commettre, soit avant, soit pendant le conflit* » (Beaufre, 1965 : 119).

En effet, l'officier est responsable de l'ensemble des hommes, et de la stratégie qu'il applique : « *Le destin de l'homme dépend de la philosophie qu'il se choisira et de la stratégie par laquelle il cherchera à la faire prévaloir* ». (Beaufre, 1965 : 44)

« *En stratégie comme dans toutes les choses humaines, c'est l'idée qui doit dominer et diriger. Mais ceci est déjà une philosophie.* » (Beaufre, 1965 : 124). L'ensemble des témoins valide qu'aucune guerre n'est identique. Chaque lieu, chaque moment est différent, et qu'une part de la capacité de l'officier est d'identifier ce à quoi il a à faire, et s'adapter, ou adapter sa stratégie en conséquence. L'entraînement et surtout l'expérience jouent alors un rôle primordial dans cette profession. Beaufre lui-même signifiait en 1972 : « *Chaque guerre, mais chaque campagne présentent des caractères spécifiques différents des autres guerres et des autres campagnes. La guerre n'est jamais conforme à l'image plus ou moins stéréotypée qu'on a tendance à en donner* ». (Beaufre, 1972 : 3).

On ne peut donc jamais vraiment se préparer à l'avenir d'une guerre, ni même vraiment s'en préserver, comme disait Lao Tse « *l'expérience est une lanterne que l'on a accrochée dans le dos et qui ne sert qu'à éclairer le chemin déjà parcouru* ».

### **De l'intégrité... du commandement selon Poirier, dans l'incertitude**

Raymond Aron décrivait son ami Pierre Gallois dans la préface du livre *Stratégie de l'âge nucléaire* ainsi : « *Le Général Gallois est un de ces rares militaires de ces hommes rares qui ont le cœur chaud et la tête froide, qui préfèrent la sagesse à la popularité, qui croient aux faits et aux raisonnements, et se méfient des doctrines traditionnelles* ». (Aron, dans Gallois, 1960 : I). N'est ce pas une belle description de l'art du commandement ?

Les manuels de guerre, les lois et conventions de Genève sont-elles encore d'actualité ? Poirier pose la question de l'intégrité du commandement : La question qui se pose est de savoir à qui, à quel monde se réfère le commandement de nos jours. A l'heure où la défense devient civile, et où le renseignement se privatise, où l'information se tarifie (les compétences acquises se négocient dans le privé...) ... qu'en est-il de l'éthique ?

### **Comment immuniser la pensée stratégique, celle du savoir pour pouvoir (Poirier, 1994 : 8) vis-à-vis des secteurs stratégiques ayant des objectifs différents (lucratifs, politiques...) ?**

Comment le commandement conserve t-il une morale apte à maintenir les objectifs de protection ?

Quel idéal est mobilisé ?

Le pouvoir du savoir, le savoir pour pouvoir... entre quelles mains, avec quelle éthique, dans quels objectifs ?

Pilier de la stratégie de la dissuasion initiée par Beaufre, et Ailleret, Poirier soulève ces questions d'actualité...A son tour, il rappelle que la stratégie ne peut se départir du facteur humain, à l'instar de l'ensemble des témoignages qui valorisent le *facteur humain, avec ses impuretés* : « *la pensée politico-stratégique, est fondamentalement marquée par le concours conflictuel de familles culturelles et de types mentaux différents mais dont la diversité même est nécessaire à l'intelligence de la stratégie* ». (Poirier, 1994 : 8).

### **De la pluralité et complémentarité (Poirier, 1994 : 9) dans l'incertitude**

Selon Poirier, la stratégie militaire n'est autre qu'un des moyens de la stratégie politique. Elle est un outil : « *La lecture du système des acteurs-actants politico-stratégiques (...) semble d'une grande puissance herméneutique et heuristique* ». (Poirier, 1994 : 9)

Le commandement ne peut se départir de la pensée complexe, et ce faisant, de l'incertitude qui l'accompagne. Mais accepter cela, comme faisant entièrement partie de la pensée stratégique, c'est saisir la difficulté de la fonction, et s'en accommoder. C'est s'adapter, faire

le grand écart entre la théorie et le terrain, en permanence, comme l'attestent les témoins. **L'officier est donc par essence un acteur pontifical** (au sens étymologique, il fait le pont).

« *Quant au théoricien, il doit s'accommoder d'un matériau-information complexe et insaisissable ne lui offrant d'autres régularités, d'autre invariant, que... l'incertitude* ».

(Poirier, 1994 : 11)

Et la solitude qui va avec...

### **Des valeurs, selon le Général Massu**

Loin de la stratégie totale décrite par Beaufre, la fidélité et l'honneur sont les valeurs majeures soutenues par le Général Massu : « *Ne pas se battre, c'est la pire des choses* » (Massu, 1998 : 17).

« *Depuis ma plus petite enfance, je n'avais pas pu imaginer ma vie ailleurs que sous l'uniforme* ». Général Massu (1998 : 143). Il ne s'agit plus de conflictualité mais de conduites d'actions pour réussir l'objectif. Le Général Massu ne « psychologisait » pas les faits d'armes, il était frondeur, et basait son approche sur la force, l'action, et les valeurs : « *Pour faire la guerre, et la faire faire à des subordonnés qui y croient, qui ont du cœur, de la flamme, il faut avoir un objectif* ». Général Massu (1998 : 68)

La foi anime, maintient en vie et aide l'officier à commander. Le Général Massu décrivit avec admiration ses officiers supérieurs, Leclerc, De Gaulle. Le Haut commandement pour Massu est d'une **classe humaine et intellectuelle supérieure, supervisante et tout à la fois compréhensive et humaniste**. Il citera à propos de :

De Gaulle : *conviction puissante* (Massu, 1998 : 43), *s'est imposé contre vents et marées* (Massu, 1998 : 43), *savait être très séduisant* (Massu, 1998 : 99).

Leclerc : *un feu intérieur qui imposait le respect et la distance* (Massu, 1998 : 44), *il voyait tout, conscient du travail que chacun de ses hommes accomplissait, il savait récompenser, c'était un patron* (Massu, 1998 : 45).

Par contre, Massu n'appréciait pas le système politique et ne faisait pas d'alliances. Il était militaire avant tout : « *Le militaire, c'est le type qui dit toujours : « amen, garde à vous, repos », et qui se contente d'exécuter strictement les règlements, les ordres et les consignes de ses chefs, sans vouloir jamais réfléchir à quoi que ce soit, sans chercher le pourquoi ni le comment, ni à savoir s'il n'y aurait pas d'autres façons d'agir, plus astucieuses et qui permettraient d'arriver au but avec moins de pertes humaines* ». Général Massu (1998 : 148).

Il accusa le *double jeu* (Massu, 1998 : 86) politique du Général De Gaulle par rapport à l'Algérie, entre intégration et colonisation. Le Général Massu n'accepta pas qu'un homme de commandement se fasse à la fois militaire et politique, soit que la stratégie ait ses limites et que l'homme dut choisir son appartenance professionnelle, idéologique et stratégique.

**La conflictualité serait linéaire et non pluridimensionnelle, pour lui.**

Il admirait en De Gaulle le *rebelle, grand patriote, sa simplicité et son courage*, mais n'admit pas la transformation observée par les années politiques où il rencontra *quelqu'un de rusé* (Massu, 1998 : 89) : « *Il a acquis la duplicité, et comme c'était un homme très intelligent, il s'en est admirablement servi. (...) L'armée en a été la victime.* ». Général Massu, à propos de De Gaulle (1998 : 90)

Ainsi, tous les hommes de commandement n'ont pas une approche multiple et similaire des problématiques. La thèse serait alors infirmée par les propos du Général Massu qui n'adhérait ni à la dialectique ni à la conflictualité. Sa vision était unilatérale et frontale. Commander ne serait pas une approche démagogue et le chef ne serait pas là pour faire plaisir...

**De la négociation et du temps, selon le Général Yves Gras**

« *Pour le moment, la situation exigeait d'être mou.* » Général Gras (1977 : 104)

La négociation permet une trêve bénéfique, le repos, la reconsidération des éléments, et la réévaluation des enjeux et biais stratégiques. Le combat n'est pas forcément plus efficace dans la virulence. La lutte est une question de force, de temps, et de stratégie. Le Général Gras était donc partisan de : « *la négociation, non pas comme un moyen de concilier les intérêts ou les idées des deux partenaires, mais comme un procédé de combat lui permettant de gagner du temps ou bien d'atteindre ses objectifs de manière plus économique que la guerre* » (Gras, 1977 : 104).

**La négociation serait donc incontournable et signerait l'adaptation et l'intelligence de l'officier** capable de concilier l'art de la guerre et l'art politique. Elle serait un **modèle de défense économique** (au sens freudien). Cette pensée vient s'opposer à celle du Général Massu mais rejoint celle du Général Beaufre et de l'Amiral Lacoste. On ne peut donc pas faire de dissociation des problématiques sans dialectiser. Ce sont les remarques prégnantes de ces militaires. Mais la *stratégie* doit rester *réaliste* (Gras, 1977 : 437).

Enfin, le Haut Commandement, éloigné des préoccupations opérationnelles matérielles et techniques se constitue pyramidale. Cette structure se renouvelle au fil du temps, afin de reproduire les groupes commandés, et maintenir une impulsion, une dynamique dans une réalité : « *Le problème des cadres supérieurs. Il ne peut pas se soustraire aux facteurs temps. On ne forme pas des colonels et des généraux en quelques mois comme des sous lieutenants* ». Général Gras (1977 : 444)

**L'officier supérieur ne peut pas s'exonérer d'être poli par le facteur temps.**

### **Synthèse des témoignages**

Les écrits du Général Beaufre se théorisent complètement à partir d'une expérience de terrain. Il parvient à se décaler de son vécu pour en exploiter les expériences, mais il ne parle pas de lui, de l'incidence de son vécu militaire sur lui-même. A contrario, l'Amiral Lacoste mixe les récits professionnels, personnels et les faits historiques... avec un recul et une analyse des situations exposées. Dans les deux cas, confrontés à des situations périlleuses et complexes, s'observe un rebondissement psychique. Ils font preuve de résilience, et de force (continuer à avancer.... malgré tout ... quoiqu'il arrive...).

Le Général Massu décrivait précisément, militairement les faits. Cette scrupulosité du détail montrerait la peur de perdre cette histoire, ce souvenir très précieux et unique, son *roman de guerre*. Il se plaçait en personnage principal d'une biographie basée sur la fidélité et l'honneur.

Autrement dit, leurs écrits étaient le reflet exact de leur personnalité.

Seul l'amiral Lacoste évoqua l'aptitude à **la vigilance induisant parfois la déformation professionnelle pouvant conduire à la méfiance**. Si la vigilance se place du côté de la prédictibilité de Beaufre et l'anticipation des conflictualités de Lacoste, la méfiance se situe du côté du pathos...

L'officier se doit de rester en permanence sur la ligne de crête de la vigilance, sans verser sur le versant de la naïveté ni sur celle du soupçon pathologique.



**Le schéma du commandement pourrait ainsi se réduire par 10 C :**

Commandement								
Connaissance intellectuelle			Capacité psychique					
	Culture du milieu militaire	Compétence technique	Dissociation	Conciliation	Choix	Contenance	Croyance	Clairvoyance
Quelques références théoriques	Sociologie militaire Thiéblemont Léon Weber		Psychanalyse Freud	Stratégie Sun Tzu		Stratégie Sun Tzu  Psychanalyse Freud	Psychanalyse Freud  Général Bigeard	Général Stubblebine III

**7 C auxquels nous pourrions rajouter 5 D Dissociation, Décision, Discrétion, Diplomatie, Discernement ? (un clin d'œil aux 12 commandements de la Bible)**

Les processus psychiques décrits démontrent des capacités de dissociations des informations, capacités intrinsèques et développées au cours d'une carrière, qui permettent au chef de survivre, croître. Se nourrissant de ses expériences et apprentissages, l'identité professionnelle de l'officier se construit au cours d'un processus lent de maturation pour l'amener petit à petit vers des fonctions de Haut Commandement. Au-delà d'une intelligence paradigmatique dans un domaine scientifique, la composante commune est de savoir dialoguer, articuler, pontifier et harmoniser en temps et heures ajustés avec différentes personnes, les diverses problématiques, sans se dépêcher.

**L'art de la guerre, n'est ce pas l'art d'ETRE, l'art d'OFFICIER, l'art de DURER ?**

A l'instar de Sun Tzu, nul ne fera l'apogée de la précipitation...

### 3.3 / L'OFFICIER, SUBSTITUT MATERNEL TACITE

Comment cette harmonie se déploie t-elle? Quelle partition l'officier compose et joue t-il ?

« *Pour agir intelligemment, l'intelligence seule ne suffit pas.* » Fédor Dostoïevski<sup>192</sup>, *Crime et Châtiment*, troisième partie, chapitre III

#### 3.3.1/ La fonction alpha (Bion), ou capacité de soin et de responsabilité (Di Chiara)

A étudier de plus près l'armée, la fonction maternelle jouerait un rôle prépondérant. Peut-on évoquer un substitut maternel pour cette masse ?

Freud n'associait pas les capacités d'un chef à son genre (sexe masculin/féminin). Pourtant, la psychanalyse distingue le genre, de la sexuation. Y a-t-il une répercussion sur le commandement, selon, non pas le genre (homme/femme), mais selon la sexuation de l'officier (polarité psychique majeure d'orientation féminine ou masculine) ?

L'officier fait-il aussi substitut maternel ?

Si oui, dans quelles conditions ? Dans quelles fonctions ?

#### L'officier, binôme parental

D'après les écrits freudiens, particulièrement, *Totem et tabou*, et *Psychologie des foules et analyse du Moi*, les armées sont comparables à des hordes primitives régies par des Lois, par la Loi, *Das Ding*.

L'officier représente le père de la horde, mais il ne peut être tué. *Tuer* dans le sens primitif, concret, et non dans le sens de filiation *Tu es*. Pourquoi ne peut-il être tué ? Car il représente aussi, et cela de manière tacite, la mère. L'individu est donc pris dans un **complexe œdipien avec l'officier qui porte la fonction père et mère simultanément**. En ce sens dernier, on peut redire que les militaires entre eux sont liés par quelques tensions de l'ordre de la pulsion et de la libido, entretenues par cette hiérarchie qui fait double office.

L'officier jouerait-il le complexe œdipien en portant la fonction père et mère simultanément ?

L'officier ferait-il père et mère ? (limiter les risques, protéger les siens, rassurer, nourrir sur différents plans humains)

---

<sup>192</sup> Fédor Dostoïevski, *Crime et Châtiment*, troisième partie, chapitre III, 1866.

L'officier apporte le cadre hiérarchique du substitut paternel (la structure de la maison), mais, génère le cadre sécurisant du substitut maternel (l'intérieur nourrissant d'une maison (confort, alimentation...)) ?

L'institution militaire fait fonction clinique contenant par la référence à la Loi (fonction paternelle), et la fonction alpha (fonction maternelle). L'officier est donc substitut du couple parental.

**L'armée est donc une construction qui semble simple et régie par des Lois claires, mais dont la construction psychique groupale serait complexe car élaborée sur des manques individuels normopathes qui se tressent dans la recherche d'un idéal parental et s'ancrent dans la croyance en cet idéal, trésor pourtant à jamais perdu, source de création et de construction du sujet.** Ainsi porté par les idéaux rationnels et imaginaires, l'individu se rassure de ce lien à l'autre, le grand Autre, la Mère, appel permanent et nécessaire à chaque individu du groupe pour que ce groupe tienne. **Trouver cet idéal parental dans l'officier, permettrait d'arrêter de chercher, et de se poser, de se reposer, dans une relation continue de double dépendance.**

L'officier assurerait le rôle de modèle et entretiendrait la double dépendance afin que la cohésion perdure. Là, se symboliserait sa place : métaphore de l'Autre, du parent, avec toutes les fonctions qui lui sont donc attribuées par l'enfant : du côté du père (donner un nom, une identité, élever, éduquer... protéger...) et de la mère (créer, faire naître, élever, nourrir, accompagner, aimer, rassurer, protéger...).

**Le sujet vient se substantier selon ses besoins, à cette bi polarité.**

**L'officier, du substitut paternel continent (cadre) au substitut maternel contenant (transformation)**

L'armée porte donc un schéma parental, structurel et structurant. Mais si la référence au père est reconnue, celle à la mère est implicite voire déniée, ignorée, et rarement élaborée. A la question, mais pourquoi, moi, sujet, individu, j'ai choisi de *mourir pour la patrie* ?, l'officier ne pourra donner de réponse, mais rassurera, soutiendra face à un questionnement angoissé et angoissant, et dangereux selon la situation. Il ne s'agit donc pas de répondre aux questions du groupe, mais de répondre à l'appel dans la question.

L'officier est garant de l'armature institutionnelle, nourricier.

Dans des pays étrangers, où la population à protéger peut commettre des attentats, où, les enfants peuvent tuer, le sauveur judéo-chrétien est perturbé : la psyché pourrait perdre ses repères. Le climat de menace généré par les nouvelles guerres terroristes, les guerres asymétriques, entretient un climat paranoïaque, qu'il faut absolument calmer. Les sentiments d'impuissance et de persécution supplantent l'envie d'aider et de protéger. Ils s'introduisent dans la psyché et produisent des clivages. Confronté aux terrains durusculs, l'individu peut refuser cette réalité, et fuir ...

Là, l'officier serait la lumière dans le brouillard... Rassurer les individus est une fonction aussi importante que guider et élaborer des stratégies de commandement.

**Tous les officiers veilleraient au maintien d'une matrice maternelle** : élaboration de l'enfant dans la matrice corporelle, enfantement, puis éducation et structuration (maison, école...). Idéalement, ils organiseraient les conditions de soutien pour chacun. Cette fonction là se nomme **fonction alpha (Bion)**. Elle est cruciale, et dépasse l'instinct de père, de loi, d'autorité, de régulation demandés aux officiers pour régir un groupe. Elle dépasse le management, car elle est tout à la fois, naturelle, intuitive, et transmise (on peut l'apprendre, la transmettre, jusqu'à un certain point).

### **L'officier, semblant féminin**

Dans la logique du conformisme militaire, la fonction clinique de l'officier serait de cadrer la vie psychique, induire des transformations nécessaires à la sauvegarde (Pacte social à intégrer) et à l'équilibre de l'individu dans la masse : l'être social ne peut renier l'importance de l'autre, et renonce à une ambition ou un imaginaire de toute puissance.

Si l'autorité fait croire l'autre, l'officier rectifie le subalterne en dialectisant distance constructrice/proximité. **Dialectisant la représentation père/mère**, le chef, selon les termes de JD Nasio fait *semblant*<sup>193</sup> et *artifice*, aptitude à mettre de côté son *Moi* pour être dans une écoute attentive et neutre de l'autre. Lacan parlait de *faire la dupe* : « *en fait, quand la femme cache, elle offre le mystère et laisse place à la surprise, alors que l'homme dissipe l'énigme et étouffe les questions* »<sup>194</sup>. Ainsi, on pense d'emblée que l'armée est plutôt masculine, mais pour que son organisation, ses groupes tiennent, elle est aussi liée au semblant féminin<sup>195</sup>.

Ainsi, *l'officier conjugue substitut paternel, et semblant féminin*.

---

<sup>193</sup> Nasio JD, cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan, l'objet a, éditions Payot, Paris, 2001, 243 pages, page 112

« *Le semblant s'est fait table rase de toute idée, sentiment ou encore de toute passion, jusqu'à devenir surface vierge d'inscription* »

<sup>194</sup> Nasio JD, cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan, l'objet a, éditions Payot, Paris, 2001, 243 pages, page 114

<sup>195</sup> Nasio JD, 2001 : 114.

« *En fait, quand la femme cache, elle offre le mystère et laisse place à la surprise, alors que l'homme dissipe l'énigme et étouffe les questions* »

Alors porté par les idéaux rationnels et imaginaires, l'individu se rassure de ce lien à l'autre, appel permanent et nécessaire à chaque sujet pour que le groupe tienne.

C'est donc là que vient se symboliser la place du guide : il va être une métaphore de l'Autre, le parent, avec toutes les fonctions qui lui sont donc attribuées par l'enfant.

### **La fonction clinique de l'officier**

Le chef ne fait pas que *substitut paternel*, il est **métaphore maternelle**. Comment, d'une même personne et fonction, va-t-il associer deux rôles, l'autorité faite père, et la matrice faite mère, ou **l'ordre masculin et le semblant féminin** ?

**Si la place du père paraît prépondérante, la place de la mère est fondamentale. L'institution institue donc le chef (papa), le père symbolique, et le nom du père. Pourtant elle perpétue la mère Saint Bol (Graal, contenant mythique recherché) IC (intervalle de confiance<sup>196</sup>) soutenante.**

**Donc, les officiers représentent l'institution militaire, et exercent la fonction contenante par l'exercice de la référence à la Loi (fonction paternelle) et de la *fonction alpha* (Bion) (fonction maternelle).**

### **L'officier et le transfert matriciel**

Freud, dans *Essais de psychanalyse appliquée* décrit « *trois inévitables relations de l'homme à la femme qui sont ici représentées : voici la génératrice, la compagne et la destructrice. Ou bien les trois formes sous lesquelles se présente, au cours de la vie, l'image même de la mère : la mère elle-même, l'amante que l'homme choisit à l'image de celle-ci, et finalement la terre-mère qui le reprend à nouveau* ».

*Mange-Moi mère* : l'armée absorbe le sujet par *inclusion maternelle* (Paturet, 1990 : 107), gestation, et matrice, pour produire un individu à son image. *Allons enfants de la patrie...* Il importe par contre, que chacun ne se perde pas dans les transferts mais puisse conserver une estime de soi juste, réelle.

---

<sup>196</sup> En statistiques

## **L'accompagnement par l'officier**

Qu'est ce qui permet à un officier d'exercer cette fonction de traduction, d'apaisement, nécessaire au management et à la gestion de groupe, vitale dans un contexte de guerre ?

Quotidiennement, l'officier s'assurerait des conditions de portage psychique par la matrice militaire. Efficace, il serait là quand il faut, au besoin, à juste mesure, à bon escient. Il recevrait les paroles, les émotions, les agressions des autres et y résisterait de manière à devenir un pilier, un réceptacle, un exutoire stable et fiable car « *lorsqu'une personne est préparée à un choc, à un danger imminent, l'investissement d'attention mobilisée pendant l'attente est capable de localiser l'excitation produite par le choc et peut empêcher l'apparition d'effets à distance comme ceux que nous observons dans les névroses traumatiques. L'autre possibilité de localisation des effets du choc est une lésion grave et réelle du corps au moment du traumatisme, qui soit à la mesure du choc psychique* ». (Ferenczi, 1916 : 90 à propos de l'hypothèse de Freud)

Cette fonction de responsabilité pré-amortirait l'excitation du coup par la digestion, par anticipation, en temps réel ou à postériori des événements. Cette **aptitude à la transformation, appelée croissance serait développable, potentialisable et exponentielle** (tryptique de W. Bion, *Éléments de la psychanalyse, transformation ...*).

Quelles sont les conditions et les limites de cette contenance psychique exercée par l'officier ?

## **L'espace psychique**

A ce stade, la réflexion sur la fonction de contenant psychique est primordiale et contribue à mieux connaître les fonctionnements et mieux appréhender les ressources humaines de l'armée.

Quels sont les concepts de la contenance psychique ?

Individuellement, tout sujet est muni d'un espace psychique que nous utilisons tous différemment. Certains ne perçoivent pas qu'ils peuvent prendre de la distance et donner une place à la réflexion dans cet espace. D'autres, savent naturellement ou ont appris à le connaître, l'utiliser.

L'espace psychique est un lieu de traitement de l'information, des émotions, des pulsions, des envies, des désirs, des haines et des agressivités... Réceptacle/déversoir, c'est un système de digestion des aliments pulsionnels et émotionnels. Il ne s'agit pas de tout ingérer et tout

garder. Dans l'*espace flottant*, certains éléments sont conservés, d'autres exclus, parce qu'inutiles ou potentiellement toxiques.

Quand cette fonction ne se fait plus ou pas correctement, l'enfant se construit en quinconce biaisée, offert au délitement psychique et à la décompensation pathologique.

Les officiers sont censés très bien gérer leur propre espace psychique afin de pouvoir gérer celui du groupe. La psyché de l'officier doit résister !

Est-ce une résistance ou simplement une existence ?

### **L'appareil psychique.**

C'est quoi ? Comment l'entretenir, comment l'utiliser, comment le restaurer ?

Comment fonctionne le système digestif intellectuel-psychique des données ?

« *Le corps est donc un lieu pour y être, mais il ne préjuge pas entièrement de comment on y sera. L'histoire du sujet se construit de la rencontre entre le corps et les représentations qui vont progressivement l'habiter, contribuer à en écrire la mémoire et peupler son monde interne* ». (Delion, 2002 :13)

Wilfred Bion, médecin, psychanalyste anglais, et Didier Anzieu, psychanalyste français, parlaient de constitution de la psyché humaine dès l'enfance, comme une zone tampon, une zone intermédiaire. Pour Bion, la projection vers l'autre est constituante et constitutive.

Le bébé naît inapte à filtrer les émotions. Ses *vivances émotionnelles* l'envahissent : il vit directement les phénomènes sans les symboliser, les mettre à distance. Ce vécu est indicible, innommable et irreprésentable car hors parole puisque le nourrisson est dans le bain du langage, mais ne le maîtrise pas. Incapable de digérer les ressentis, Bion parle d'*éléments β (bêta)*. La fonction mère, dans *l'attention flottante*, prête son propre appareil psychique à l'enfant qui progressivement intégrera les outils maternels et construira son propre espace psychique. En effet, il s'appuie sur l'appareil psychique de sa mère (ou la part féminine de l'homme), l'enregistre, l'intériorise, se l'approprie.

En effet, la mère projette naturellement son appareil psychique sur l'enfant. Elle devine ses besoins, les anticipe. Le bébé n'est pas capable d'identifier toutes les informations qu'il reçoit, qu'il ressent. Il les projette sur la mère (pleurs...) qui les reçoit, les entend, les transforme : « ne t'inquiètes pas, cela n'est pas grave, c'est juste... maman est là... ». Elle explique et sécurise. Elle contient. L'angoisse est donc envoyée à la mère qui renvoie du sens et de la sécurisation à son enfant. Par exemple, en nommant les choses, la mère a transformé

le vécu subi par l'enfant en information assimilable : le vécu *élément bêta* a été digéré et transformé en information, *élément alpha*. Ces nouvelles données, claires, sont intégrables pour le bébé.

**L'appareil psychique de la mère sert de contenant psychique.** Comme la poche du kangourou dans laquelle le bébé grandit après sa naissance, **Delion** parle du psychisme de l'enfant à l'*abri à l'intérieur*, phénomène qui perdure après la gestation et la naissance par une *matrice de l'esprit maternel*, une sorte de *quasi gestation* (Delion, 2002 :18). Mère / enfant se connectent par identification ponctuelle : c'est un processus de *transformation* des données, de digestion (élimination de ce qui est incompris, inconfortable voire toxique pour l'enfant). Profitant de ce processus une multitude de fois, le nourrisson puis le petit enfant (double dépendance avec sa mère) apprend à le connaître, à l'utiliser pour lui-même (dépendance à la mère), et va se l'approprier (indépendance).

Le contenant psychique est transmis. L'apprentissage est évolutif pour et par la relation mère / enfant. Processus, vivant, adaptable, il permet à la psyché de s'élaborer, de se structurer. La *fonction alpha* matricielle est active, dynamique, adaptative et d'une qualité variable...

Bion et **Winnicott** nommaient *bonne mère*<sup>197</sup> celle qui est apte et disponible à ressentir de l'empathie pour son enfant, penser ses besoins avant qu'il ne réclame, et gérer son propre appareil psychique (traiter les données et les « digérer » pour elle-même et son enfant).

Des conditions défavorables ne présagent pas à contrario une « mauvaise » mère. Cependant, le dispositif psychique de l'enfant souffrira de carences ou de brèches. En effet, si la mère ne parvient pas, pour diverses raisons, à transformer les éléments, elle les renvoie avec un aspect péjoratif amplifié au bébé (l'angoisse est renvoyée comme terreur...), le contenant psychique dysfonctionne car la mère est déstructurée. Le bébé est alors enfermé et enchaîné à sa mère qui ne peut l'aider à se construire. Il se bloque (pas d'évolution ...), ou cherche une aide (énervement, appel à un autre adulte...), ou au pire élabore un ailleurs hallucinatoire<sup>198</sup> mais intime donc, sur le moment, rassurant.

---

<sup>197</sup> La maman maternelle son enfant. Naturellement, elle le porte, l'embrasse, le berce, le balance. Elle l'accompagne physiquement. Elle est un soutien physique, un tuteur. Cette proximité rassure l'enfant, lui fait sentir le contact de l'autre, sa mère, et intègre le contact, le toucher, l'odeur, la voix... L'enfant, et la mère ne font qu'un et petit à petit, font deux. Cette approche physique permet donc à l'enfant, de reconnaître progressivement les limites entre lui et la mère : la fusion s'estompe et il trouve son espace. La mère, dans cet accompagnement physique, est aussi présente psychiquement. Elle lui parle, chante, et fait autre chose. Elle est disponible, elle s'adapte aux besoins du bébé, elle transforme ses habitudes de vie pour les adapter au nouveau rythme que nécessite son bébé. Elle est à l'écoute, elle s'inquiète, elle apaise... elle le tient, et le rassure, le sécurise. Le bébé se sent rassuré, contenu, et il intègre ses sensations, cela construit lentement son processus psychique propre. Le Moi se constitue, selon ce qui est transmis.

Ainsi, se développent les limites et aptitudes physiques et psychiques de l'enfant.

<sup>198</sup> Le délire par exemple, est une version déviée, du traitement des informations. Il vient faire contenance, conteneur, pour un événement qui ne trouve pas de sens, qui sème le chaos. L'autre parental n'a pas pu permettre de comprendre et symboliser ces moments de chaos, de traumatismes probables.

L'individu ne maîtrise pas son passé, en tant que nourrisson. Il est souvent affectivement, et émotionnellement collé à son passé. On peut parler d'« impensé originaire », c'est-à-dire d'une non symbolisation. Il ne comprend pas cela et ne réussit pas à prendre de la distance puisque qu'il n'appréhende pas son vécu.



Au travers des différents contacts, le bébé intègre sa propre surface corporelle. Il délimite son champ physique, la limite de la Peau. Anzieu parlait de *Moi-peau* qui opère la contenance physique et psychique. La peau délimite et dialectise dedans/dehors, intérieur/extérieur, physique/psychique. Elle est constitutive du *Moi*. L'appareil psychique réplique la peau : barrière/lisière, solide/fragile, façonnée selon la qualité et quantité de ses strates. Elle reçoit les informations, les transmet, les transforme (le froid devient des poils hérissés...). La peau est contenante comme l'appareil psychique. Elle est souple, et forte. Elle est barrière protectrice, pare excitation.

### **La différence entre contenant et conteneur**

Pour Bion, la *fonction contenant* reçoit, garde, apaise.

Pour Anzieu la *fonction conteneur* est active, elle transforme, élabore constructivement.

Faire réceptacle c'est dire faire *contenant*, mais faire *conteneur*, c'est transformer et renvoyer l'information de manière utile, avisée. Ces fonctions nécessitent de la confiance en soi, de la réflexion, de la pédagogie, de la diplomatie : elles ne sont donc pas accessibles et bien utilisées pour et par tous.

L'officier a intérêt à réussir à bien utiliser la fonction contenant afin de ne pas laisser fuir les militaires vers des leurres pseudo-contents (conduites à risques comme des sports dangereux servant d'exutoires à un surplus de tensions internes, automédication par alcoolisation...).

En effet, cette fonction, organisatrice, structurante drainera l'excès d'énergie primaire, pulsionnelle, envahissante pour éviter la contention, intériorisation, puis retournement négatif des pulsions vers l'individu lui-même. La transformation soulage et déplace le surplus destructeur ou déstructurant du conflit vers l'extérieur. L'apaisement émerge quand ces débordements, confusions sont clarifiés. Le chef mâchera le bol indigeste pour en sentir toute la saveur amère et en trier les éléments assimilables, supportables. Injonctant la discipline, il évalue en parallèle le risque de désorganisation, le potentiel ressenti et la voie digestive adaptée pour restituer un sens intégrable pour la psyché.

La fonction contenant permet de recréer une défense structurée et cohérente, rassurante. Elle permet de livrer son vécu et de réorganiser ses idées, en vue d'une amélioration de son présent. **L'officier ne vient pas résoudre l'énigme qui agite et habite l'individu, mais**

**l'aide à la trouver et la comprendre, au moins la supporter et faire vivre dans un groupe.**

### **La capacité de soin du responsable**

Dans une institution vit l'ensemble des psychismes des individus qui se rencontrent, s'allient, se confrontent. L'armée instaure ordre et discipline, et des tâches claires et précises qui évitent les nids de tension et d'incompréhension. La hiérarchie structure et limite les débordements.

Comme le souligne les témoins, les militaires traversent et subsistent à des situations extrêmes, dans des missions où agir n'était pas toujours autorisé, et dans lesquelles le devoir de réserve et le secret défense priment. Les chefs sont donc formés à ne pas montrer de signes de stress, d'épuisement... et à refouler les événements traumatisants.

**Cette matrice militaire est bivalente, d'abord d'une résistance froide et abbesse d'une force particulière qui fait puissance psychique.**

En effet, devant la fréquence et la gravité du risque de morcellement psychique des militaires en OPEX, il est important que les officiers soient aptes à identifier ces « fragmentations psychiques » des sujets, et à entretenir une cohésion du groupe. Être fort ensemble et grâce aux autres par l'esprit de corps, la cohésion. Chacun soutiendrait l'autre. La mise en parole des vécus, permet de limiter les interprétations individuelles, et de retrouver le cadre symbolique de travail, se rappeler les valeurs qui sous-tendent la matrice. Dédramatiser même les situations les plus dramatiques, savoir rester calme dans les tempêtes.

Un mécanisme d'identification empathique permettant l'accès à l'autre, en conservant une distance salvatrice (identification et séparation) se jouerait : **Processus complexe d'intuition, intellectualisation, transformation** (WR Bion).

Connaissant et contrôlant ses propres affects, l'officier, substitut symbolique du père et de la mère, viendrait se faire le tableau sur lequel les gens inscriraient leur confiance. Il offrirait son corps et sa pensée à la projection des événements bêta inintégrables du groupe auquel il restitue un sens et une logique alpha, réunifiant ainsi corps et pensée communautaires. Il narcissise ses troupes tout en les contenant et réinduit la croyance dans les valeurs communes qui fédèrent. Il représente la membrane osmotique des mouvements émotionnels de ses troupes qu'il écoute avec bienveillance et stabilise. Le « corps » de la troupe se préserve, le « chef de corps » (armée de terre) rassemble les âmes. L'organisation militaire forme une matrice attentive autour de ses professionnels telle une *constellation transférentielle* de

Toskaïes. Pour beaucoup, l'armée fera office de *psychothérapie institutionnelle*<sup>199</sup> car la fonction alpha s'exerce pour tous.

### **L'officier est un transformateur.**

Mais ce processus peut échouer, particulièrement quand le moment d'identification et/ou d'émotion se prolonge au-delà de l'évènement violent et au-delà d'un affect raisonnable et raisonné. Si ces conditions ne se mettent pas en place, il n'y a pas de portage du groupe et de chaque individu par la matrice. Le risque est d'être happé émotionnellement par toutes ces perturbations vécues... Mme Van Lysbeth parle de *perception inconsciente de collusion* (Van Lysebeth, 2004 : 977) dans laquelle l'autre nous enchaîne. Ce phénomène consiste à s'identifier et coller psychiquement à l'autre, réveillant des souvenirs, empêchant le nécessaire *sans mémoire et sans désir* de l'officier. *Réactivés, les effets d'induction réciproque que la pensée de l'un produit chez l'autre* (Vidlôcher, 2004 : 986) bloquent la croissance autorisée par la fonction alpha. Cette perception inconsciente est complexe. **Le chaos peut alors morceler le sujet avec un risque réel d'éclatement ou générer une position adhésive<sup>200</sup> qui le colle à l'armée avec le risque d'écrasement par l'institution (Delion<sup>201</sup>, 2002 : 20), à l'instar des soignants qui autogènèrent le workaolisme pour ensuite en dépérir (cancers autogènes, suicides...) alors que l'institution en fait des bénéfiques productifs (management par la culpabilité) mais aussi les frais (burn out).**

Quelle place et fonction de la neutralité dans la fonction alpha de l'officier ?

Penser et panser cette neutralité dans la relation, pour l'officier, offre l'acquisition de la différenciation par la maîtrise de l'investissement vers l'autre. L'officier ne dénie pas ses affects mais les ajuste, les régule.

---

<sup>199</sup> En initiant la psycho-pédagogie institutionnelle, en s'appuyant sur la psychanalyse, M. Fernand Oury replace l'inconscient de l'individu dans le groupe, et l'inconscient du groupe dans la classe. On repense la prise en charge dans son aspect complet : l'environnement et l'individu, le groupe. Tout a un effet. Les liens tissés entre les différentes personnes, qu'elles soient élèves, ou professionnels, contribuent à l'amélioration de l'individu (développement, stabilisation). Ainsi, la classe institue l'individu, et le restitue à lui-même en le contenant dans un espace groupal, spatial, psychique... Tout vient être contenant et trouver un sens. En transposant cette idée, dans l'institution soignante, on parle de psychothérapie institutionnelle.

<sup>200</sup> « La position adhésive

*Concept issu de L'enfant observation d'Esther Bick et repris par Meltzer et les post-kleinien, la position adhésive est un état de défense contre des angoisses archaïques d'absence de force liante des ressentis corporels qui fait que le sujet se colle aux objets, aux personnes, aux images, ou même aux pensées par opposition à être tenu à l'intérieur d'un contenant de pensée (...) si on n'a pas une peau psychique capable de représentation d'objets internes, de scénarios de conflits de base pour se tenir psychiquement, jouer, rêver, se faire peur et maîtriser les angoisses flottantes, on est vide de pensée et on subit le trou de noir de la psyché dont parlait Tustin. On s'écoule par tous les orifices du corps. L'adhésivité est la défense la plus archaïque face à l'absence de force liante du tonico-moteur et des sensations non mentalisées. On ne se tient pas si on n'est pas tenu dans les pensées. (...) La position adhésive est un moment archaïque de la maturation du psychisme du tout-petit qui cède progressivement quand l'enfant peut symboliser des représentations internes pour jouer des allers-retours entre les objets internes et les objets externes. »*

(Lafforgue, 2002 :122 )

<sup>201</sup> Pierre Delion, psychiatre

Il maintient pour le groupe un écart, un décalage suffisant pour maintenir un manque : nourrir le besoin mais pas l'assouvir pour entretenir la nécessité et l'existence communautaire. Il ne s'agit pas de dénier l'environnement, la matrice, d'affect<sup>202</sup> et de générer un environnement matériel, déshumanisé, dés'« affecté » mais de répondre au besoin contextuel.

Position hiérarchique, de pouvoir, d'avoir, et d'être, Etre référent, c'est laisser un espace entre l'individu, le sujet, et l'Autre, ou le Tiers tel qu'il est imaginé, et adapter cet espace à une réalité supportable. Le franchissement de cette distance nuira à ce rôle, à cette fonction, car il enlève le recul nécessaire à la « digestion » des données, au traitement des informations.

---

<sup>202</sup> Selon Lacan, dans *Encore*, l'affect est ce qui résonne entre le corps et la psyché. C'est un signifiant, un marqueur. Et il est marqué par ces instants de début de vie, dans lequel ce corps est totalement dépendant de la mère, de l'Autre. Dans cette période, le sujet intègre la mère, ce qu'elle fera de ce bébé, de ce corps, de cette psyché : se crée un langage entre mère et enfant. C'est dans ces moments fondamentaux de début de vie, que naissent le rapport au corps, le signifiant affect, qui restera tout au long de la vie. Là, Lacan rejoint Mélanie Klein, Winnicott et Bion. Il parle de Lalangue comme langage initial mère/enfant qui conditionnera toute la vie du bébé : dans, au travers, et par cette Lalangue, émerge le signifiant premier de l'affect, le signifiant qui vient faire Lien, force de liaison entre corps et esprit, entre bébé et mère, entre sujet et l'autre, force de liaison et de représentation, de symbolisation.

### 3.3.2/ De la compétence dialectisante

#### **Dialectiser l'objectivité à la subjectivité, pulsion et transformation**

L'officier tente de remettre un peu d'objectivité dans la subjectivité envahissante sans mettre trop de distance, et entrer dans un système de désaffection, qui serait néfaste, pour tous. Le chef vient réguler le risque de collage, de collusion entre quotidien de guerre et quotidien civil, vie civile, familiale, sociale.

Comment se fait cette transformation de la tension, la pulsion en apaisement ?

La régulation est un processus évolutif, dynamique qui garantit une circulation de la pensée, un système de charge/ décharge entre le *Moi* et *l'idéal du Moi* groupal et individuel, tout en déchargeant le *Surmoi*.

L'officier prendrait en compte les affects primaires, sans les renier, mais en les performant.

Considérons qu'aux conséquences du traumatisme, prévaut une angoisse vécue par la personne quand elle était nourrisson qui « *aura une grande importance dans la balance pulsionnelle* » (Delion, 2002 : 13) : « *les angoisses primitives font effraction au moi* » ; à la différence des angoisses névrotiques, elles sont hors psyché, correspondant aux éléments bêta de Bion, antérieures aux angoisses dépressives (Klein) et aux angoisses de séparation.

*La Hiflosigkeit de Freud est en quelque sorte le prototype de ce que les post-kleinien nomment les angoisses archaïques et qui prennent les formes suivantes, juste à titre d'exemple : chez Winnicott, ce qu'il nomme les agonies primitives : se morceler, ne pas cesser de tomber, ne pas avoir de relation avec son corps, ne pas avoir d'orientation.* » (Delion, 2002 : 14). Cette angoisse, non verbalisable, se transforme en violence envers soi-même et les autres... et reflète l'éparpillement psychique du sujet.

La matrice militaire reproduit l'espace que propose la mère à son enfant dans son *attention flottante* : « *La haine qui sous tend l'amour maternel a, paradoxalement, pour effet, de renforcer le caractère exclusif, fusionnel de la relation avec l'enfant. Ce qui est visé, c'est le maintien de l'unité primordiale que la mère entend faire perdurer, quelles qu'en soient les vicissitudes* » (Dorey, 1986 : 129). Cela permet à l'autre de se retrouver, se rassembler, se ressembler, se restituer. **D'un sentiment de décontenance, de perte, l'officier tente de redonner une cohérence par des points d'ancrage, maintenus et réitérés, intégrés, dont découlera un apaisement.**

### **Dialectiser pulsion de vie, pulsion de mort et jouissance sacrificielle**

Dans l'armée, existe une relation d'amour inconditionnelle soit que la relation ne soit pas tournée vers soi, mais vers l'Autre. **D'une logique professionnelle à une condition, puis à une concession, et enfin au sacrifice, la pulsion libidinale s'assigne en jouissance mortifère, moyen d'expulser l'agressivité.**

L'armée simule un principe de plaisir au combat, « *mode primaire de travail de l'appareil psychique et qui, en ce qui concerne l'auto-affirmation de l'organisme soumis aux difficultés du monde extérieur est d'emblée inutilisable et même extrêmement dangereux* » (Freud, *Essais de psychanalyse* : 52), et façonne le principe de réalité en modélisant le sujet à l'autoconservation du *Moi* groupal : « *celui-ci ne renonce pas à l'intention de gagner finalement du plaisir mais il exige et met en vigueur l'ajournement de la satisfaction, le renoncement à toutes sortes de possibilités d'y parvenir et la tolérance provisoire du déplaisir sur le long chemin détourné qui mène au plaisir.* » (Freud, *Essais de psychanalyse* : 52).

Pour identifier les mouvements, les tensions, les pressions, il est nécessaire d'observer, écouter, être présent. Partager les ressentis, les émotions qui se mettent en parole créent un lien de confiance, une alliance. L'officier reste un peu en retrait pour garder une distance salvatrice. Il recueille les informations des uns et des autres, et en permet l'élaboration structurée, positive, constructive. Dans l'idéal, il est un catalyseur qui permet la *transformation*. Les attaques des uns envers les autres, fréquentes dans un groupe sont entendues et désamorçées. La régulation s'exerce sur l'individu, l'individu dans son environnement, et sur le groupe.

**Désidéaler en laissant l'illusion**, afin qu'une tension énergétique subsiste, une vie se maintienne, le groupe tienne. **TENIR est l'objectif permanent subjacent** à l'instar de la devise du 3<sup>ème</sup> RPIMA : « être et durer ». L'officier entretient la fonction de pare-excitation. Il entretient le lien, la vie, et permet un discernement partiel mais juste au groupe. Pare-Feu essentiel et complexe, il ne sera pas mécanique, déshumanisé mais valorisant.

### **L'officier porte la fonction phorique, c'est-à-dire celle de leader du psychisme groupal**

Il en assume la responsabilité, pose une limite, tout en laissant l'espoir pour que le groupe continue à croire en un avenir possible.

Ainsi, **commander c'est maîtriser la manière dont nous faisons lien avec l'autre** : contrôler notre façon d'établir la confiance et faire nouage à l'autre, ne pas plonger dans une

relation affective mais objective, distante et écoutante. Il s'agit de rester humble et donner sens à l'énergie passionnelle en gardant présente la notion de hiérarchie par l'induction d'une *exigence surmoïque* (Bourdin, 2007 : 719) : obéir reste fondamental.

**Dialectiser contrôle/relation, présence/neutralité s'harmonise par une partition qui emplit suffisamment le groupe.** A contrario, le chef froid, silencieux réveillerait l'angoisse du néant, de l'effacement. La terreur du vide effondrerait la psyché. Donc, la neutralité est un concept peu réaliste dans l'absolu : le chef décide, dirige, oriente. Il est impliqué. Il connaît les capacités et le temps d'élaboration psychique de ses troupes. Il doit rester Homme aux yeux de ses hommes. En fait, **la neutralité impose à l'officier de s'effacer en tant qu'individu de désir, mais être présent en tant que sujet de transfert**, « *pour une présence en retrait qui ne soit pas un retrait de présence* » (Bourdin, 2007 : 719).

**L'officier dialectise l'ajustement et la justification :** Jean Oury, psychiatre, dit que le travail en institution n'a pas de *finalité* mais a une *justification* (Oury, 1998 : 21). Ainsi, la fonction mère de l'officier sert-elle à « *contre carrer les forces de résistance barrant l'accès à l'émergence* ». (Oury, 1998 : 26)

« *J'ai limité le savoir pour faire place à la foi* ». (Kant, *Critique de la raison pure*). **Dialectisant la confiance et la foi**, expérience singulière, personnelle et *non démontrables et ne relevant pas du champ de connaissance de la raison pure* (Paturet, 1990 : 42), dépassant la connaissance psychologique, psychiatrique, psychanalytique, **le chef porte la croyance indéfectible en l'ouverture du champ des possibles...**

Ce n'est pas l'exigence surmoïque, ce n'est pas le *Moi* qui va bien, c'est au-delà... d'une foi mesurée, et insondable... porteur d'espoir permanent...

En ce sens, le chef **dissocie le besoin de la demande sans** donner la réponse attendue, car d'une part, cela ne laisserait pas d'espace à la frustration, au désir, d'autre part, cela ne correspondrait pas toujours au réel besoin. Etre référent, relation transférentielle, est une notion symbolique, mais ne signifie pas qu'il faut donner en retour. Etre référent, c'est représenter. C'est laisser un espace entre l'individu, le sujet, et l'Autre, ou le tiers tel qu'il est imaginé, et adapter cet espace à une réalité supportable (**fonction alpha de l'officier**).

Ce qu'on apporte à l'autre ne comble jamais le manque d'être. Ainsi, l'institution militaire vient suppléer partiellement un manque. Elle vient en plus, mais pas en complément. En maintenant l'individu dans une matrice, elle assure un équilibre pour le sujet qui ne court plus

après la complétude. En effet, « *un ensemble d'éléments significatifs n'a de consistance qu'à la condition qu'il en manque un* » (Nasio, 2010 : 18).

A la base de la *fonction alpha* et de la *capacité de soins et de responsabilités* existe un vécu relationnel essentiel, primitif, archaïque, nommé la relation d'amour, relation existentielle, qui traverse toute la vie, la pré-vie et l'après-vie. Cette relation à la mère marque d'une empreinte la relation à l'autre. Cette fonction alpha maternelle, fonctionnelle et/ou dysfonctionnelle se transmet.

Dans la théorie freudienne, l'être se construit sur un rapport narcissique entre lui-même et sa mère. Ce rapport détermine un mode relationnel et devient *clef de voûte de la structure même de l'être humain* (Freud). L'Autre est donc perçu selon la manière dont l'individu a perçu sa mère. L'être chercherait à retrouver une partie de lui-même, ou une fusion connue par tous : la fusion avec la mère in utero est souvent prolongée après la naissance. Cette relation, où l'être nouveau au monde, ne fait qu'Un avec celle qui l'a fait naître, est recherchée et idéalisée. C'est un peu cette quête qui mène le sujet dans la famille militaire : « *ce qui possède la qualité éminente qui manque au moi pour atteindre l'idéal, est aimé* » (Freud, 1914 : 105).

Identifier et accepter le manque inhérent à tout être humain... Cette relation fusionnelle est recherchée et retrouvée dans la matrice militaire. Cette relation où deux égale Un est nommée par Freud *narcissisme primaire, sentiment primitif d'omnipotence*. L'homme, dans sa quête d'amour, est donc intrinsèquement en recherche d'un Autre semblable, souvent en certains points similaires à la figure parentale. Il s'agit d'une recherche non pas d'une scène primitive (événement) mais d'un système social primitif (processus). L'individu reste à la recherche d'un mythe, celui de la référence parentale dans son rapport au sentiment d'impuissance et de toute puissance de l'enfant (**mythe du sauveur**). Mais cette quête de renaissance, de reconnaissance, d'Unité, d'union, de cohésion, peut être un leurre : l'individu tente de retrouver la plénitude sans passer par l'étape de castration. Donc le militaire qui cherche uniquement cette référence, enfermé dans un processus de répétition, reproduction, ou amélioration de la systémique familiale, se leurre. Il doit accepter le processus de séparation, et différenciation vis-à-vis de ses pairs. Certains n'y parviennent jamais...

L'armée, entre références paternelle et maternelle, semble proposer un ajustement approprié. Le militaire devient professionnel, et se dégage, se détache d'émotions qui le liaient mais aussi l'entravaient à sa communauté. Il est alors, professionnel, avec une juste distance. **Il dialectise la référence parentale, la relation d'amour et la relation de haine**, complexité de la relation à l'autre. En effet, l'amour idéal contient une haine idéale : opposé



radical qui à défaut de compléter, s'oppose. La quête donc d'une famille militaire, d'une référence parentale à qui donner son amour, et sa vie, comporte aussi *une parcelle d'hostilité, capable de stimuler notre désir de mort inconscient* (Freud, *Essais de psychanalyse, Notre relation à la mort* : 44 ).

L'Un n'accepte pas la différence de l'autre. La haine, contrôlée, vient rappeler à l'Un que l'Autre est différent sur tel et tel point. On hait donc l'autre pour sa différence. « *Ce qui diffère de moi, loin de me léser, m'enrichit* » dicit Saint Exupéry. Ainsi, la haine fonctionne comme un outil, un catalyseur, « une mise à distance de l'Autre ».

A l'adoration, la vénération, le fantasme, la haine sert de limite, de « garde fou ». La haine est « *une négation qui doit (...) être entendue comme facteur de différenciation* » (Dorey, 1986 : 115). Ainsi, l'institution peut venir stimuler cette haine afin de mener l'officier à la guerre, et prend le risque d'une décompensation (voir Legendre, *Caporal Lortie*). L'officier, référent parental vient faire résonance d'un vécu douloureux et réveiller des angoisses archaïques incontrôlables. La haine, comme vide, vient se poser comme limite, noyau de l'amour.

L'officier devra composer et jouer de cette haine et amour pour la référence parentale. Si cette ensemble amour – haine que Lacan appelle Hainamoration est vécu correctement, il représente un rythme, une courbe sinusoïdale : amour/ haine/ amour/ haine : « *deux sortes de processus se déroulent continuellement dans la substance vivante ; leurs directions sont opposées : l'un construit, assimile, l'autre détruit, désassimile* » (Freud, *Essais de psychanalyse, Au-delà du principe de plaisir* : 107). Il s'agit d'un espace dans lequel l'individu oscille entre renoncement et quête, espace dans lequel la haine vient signifier l'échec. L'équilibre de cette courbe sinusoïdale, par l'alternance de ses ressentis, permet une acceptation d'un état d'appartenance à un système social, professionnel...

Cette relation décrite ci-dessus représente le vécu du militaire pour son métier, sa mère patrie, son père état, complexe œdipien...

Selon Bion, le sujet doit se référer à son intuition, croire en son propre jugement, en son propre *Moi* pour entendre celui de l'autre.

La *fonction alpha* se déploie dans le temps, dialectisant intention/intuition. Comme disait La Fontaine « *Patience et longueur de temps, font plus que force ni que rage* ». Si la fonction alpha est un processus adaptatif et temporel, un questionnement émerge quant à la **permanence de la dissociation intriquant la continuité du *Moi***. Ainsi, pour preuve, les propos soutenus par le Colonel Georges Groussard, des services secrets français, et rapportés

par Robert Belot, Professeur d'Histoire à l'Université de Belfort, dans une contribution aux recherches du CEHD<sup>203</sup> restitués dans un troisième volume publié en 2007 : « *Le travail d'un service de renseignement (...) est obscur, ingrat ; il se compose de tâches qui n'ont rien de romantique, de léger, d'aisé ; il exige des qualités humaines, qualités d'ordre, de méthode et de prudence, de discrétion et de courage qui sont l'apanage d'individus équilibrés, et non de fous. Il exige de plus une abstraction de la personnalité, une modestie et un esprit de sacrifice dont peu d'hommes sont capables, et dont encore moins d'hommes sont capables longtemps* ». Groussard/ Belot, 2007 : 179.

**Dialectisant dépendance/obéissance, transformation/responsabilisation,** muni de capacités intellectuelles et psychiques spécifiques, le chef *suffisamment bon* pour faire tenir la masse exerce t-il une *fonction alpha* ou une **stratégie alpha** ?

**La stratégie alpha de transformation serait un mouvement psychique pérenne à la différence de la fonction alpha avec sa dissociation qui est un phénomène temporaire et adaptatif.**

Si « *La route qui monte et la route qui descend est une* » (Héraclite<sup>204</sup>), **le chef cultive différence et rassemblement.** Le **stratège va retrouver les éléments divergents dans le sujet et dans le groupe et reconstituer un puzzle<sup>205</sup>,** assemblé. L'officier demande à ses subalternes de « faire avec » (leurs propres conflits internes) car comme l'a écrit Michel Dubost, évêque aux armées en 1993 : « *Se révolter aggrave les servitudes de la vie militaire* » (Delaunay/ Dubost, 1993 : 7).

***Le pouvoir d'officier n'est restreint que par le prix qui lui en coûte.***

L'officier aura t-il lui-même effectué un travail d'assemblage intérieur, de réalisation et d'acceptation de sa propre différence ?

Articulation de l'être avec son néant, le conflit psychique prend la notion d'intemporalité, tout en ancrant le sujet dans sa temporalité. Ces luttes font la nuit des temps. Cette différence, tatouage et signature des soldats de PAN (référence au dieu grec, selon les stoïciens, Pan colligeait l'intelligence créatrice universelle de la nature, protecteur de ses troupeaux), se

---

<sup>203</sup> CEHD = centre d'étude d'histoire de la défense.

<sup>204</sup> Salignon B., In *Rythme et arts, texte 1, sujet et temporalité*, Masters communauté et identité en psychanalyse, Ethique et esthétique en psychanalyse, 23 pages, page 16

<sup>205</sup> Salignon B., In *Rythme et arts, texte 1, sujet et temporalité*, Masters communauté et identité en psychanalyse, Ethique et esthétique en psychanalyse, 23 pages, page 12.

« *Penser le mode du rassembler, c'est aller vers ce qui permet originairement de faire se tenir ensemble la lumière et la nuit et ce non pas dans une relation d'inclusion, ni de causalité, mais dans une relation de coprésence des deux en un : le même* ».

dialectiserait vers la possible mais, rare, transcendance<sup>206</sup> (sous forme d'inspiration, de quête ou d'accès). **L'officier ayant charge d'âmes reste Homme, dont le seul travail sur terre, serait de sauver son âme...**

---

<sup>206</sup> « Si par ailleurs la marque distinctive de la réalité humaine tient à ce que c'est en comprenant l'être qu'elle a un rapport avec l'existant, il faut alors que pouvoir différencier, par lequel la différence ontologique devient effective, ait enraciné sa propre possibilité jusqu'à l'essence de la réalité humaine. C'est ce fondement de la différence ontologique que nous désignons par anticipation, comme transcendance de la réalité humaine » Heidegger.

### **3.4/ L'OFFICIER DUPE DU SYSTEME**

« *L'expérience sans la théorie est aveugle, mais la théorie sans l'expérience n'est qu'un simple jeu intellectuel* » Kant Emmanuel, *Critique de la raison pratique*.

L'officier se fait-il la *dupe* du système ou est-il dupe du système ?

L'institution est-elle l'objet du chef, ou le chef est-il l'objet de l'institution ?

Qu'en est-il de l'effet dissociatif dans une démarche de stratégie ?

Qu'en est-il de l'effet de dissociation dans une production stratégique ?

Au terme d'une dissociation efficace et puissante pour son institution, le sujet se rassemble-t-il et se ressemble-t-il ?

Qui est-il ? Qu'est-il devenu ? Est-il encore ou est-il devenu un sujet libre ?

Comment dissocier la carapace de la chair ? Le squelette est-il l'exosquelette ?

Des questions qui peuvent être intéressantes, à poser...

Autrement dit, ce qui est bon pour le groupe et le système le sera-t-il pour l'individu ?

#### **DES CHAINES AUX CHENES ?**

Voilà la question fondamentale de cette thèse. Comment le sujet peut-il être performant dans les chaînes et parvenir aux chênes ? Soit comment peut-il se frayer un chemin et s'épanouir dans sa profession et un système tout en étant soi-même ? Est-ce possible ?

La pensée libre est-elle dialectisable au milieu militaire ?

Les officiers supérieurs experts de l'art de la guerre sont-ils des êtres libres ?

#### ***Etres libres dans un système clos... ?***

Un officier supérieur diffère-t-il majestueusement des autres par son talent à communiquer, à convaincre, à naviguer, à biaiser ou par sa liberté fondamentale, dans un système configuré, maîtrisé, de penser, et faire évoluer la pensée ?

La réalité de la fonction, comme le décrit l'Amiral Lacoste est qu'une émanation charismatique se dégage de ces êtres qui portent l'uniforme ...

Dans la masse du commandement supérieur, la minorité qui, non pas possède (AVOIR) mais EST libre de ce qu'elle est en tant que sujet venu au monde, en tant qu'homme ou femme libre qui a intégré un système sans avoir été phagocyté, seule cette minorité se distinguera.

**Aucun système, aussi performant soit-il, ne peut dénier le sujet de sa construction première, ontologique, de son être d'origine. Ce sera le sujet qui s'adaptera, ou modifiera son apparence et ses masques pour s'adapter.** Le point de discussion est là crucial, car il vient contredire la pensée freudienne de marquage de l'être par les conditions de croissance culturelles, environnementales. L'idée fondamentale est que, nul être sainement né, ne pourra être touché ou dissocié, au point de ne plus exister en tant que sujet et n'être qu'un objet de système :

**L'officier ne serait qu'un sujet très bien adapté, et en parfaite adéquation avec le système dans lequel il évolue, qui se ferait sciemment et temporairement l'objet de ce système. Il garde à tout moment une capacité de débrayage, gage de sa liberté.** L'objectalisation du sujet pour et dans un système, ne sera pas une finition satisfaisante, et réaliste à long terme, ou en tout cas épanouissante dans le sens de la liberté. Ce sera enfermement. Jusqu'à quel point l'objectif de performance amènera le sujet à mimer l'objet ? En quoi la dissociation permettra d'atteindre cet objectif ?

En quoi atteindre cet objectif, sera, finalement, utile pour le système et futile pour le sujet ?  
En quoi la liberté fondamentale dans le maillage militaire, donne la clé de l'innocuité ?

**L'officier, mythe du sauveur et l'armée, mythe de Pandore**

**De la liberté, de la liberté dans un système, de la liberté impossible...**

**Objet dans un système, sujet quand même ?**

**De la liberté du choix des chaînes...**

*Les témoignages, emprunts d'humilité et de pudeur, déjoignent ces chefs d'un ego qu'on pourrait croire majeur. Cette substance rare fait un sirop délicat et délectable, métabolisant l'haire du militaire, la bure du sacrifié, le schème du sujet, les chaînes de l'officier, en chaînes...*

## **Des chaînes aux chênes ?**

Jean le Veinard des Frères Grimm offre son salaire à la cupidité des autres auxquels il cède tout. Il profite du plaisir de l'instant, et est bienheureux d'accéder à la dépossession, il remercie Dieu de cette liberté qui lui permet de retrouver l'amour (de sa mère)... **L'officier** ... Scientifique, administratif, gestionnaire, stratégique, expérimenté, humaniste, existentialiste... *Du paraître au pare-être, traversant l'aitre des êtres, s'allégeant des larmes de vénus (perles de savoirs), l'officier supérieur serait l'or (le solide militaire) devenu goutte (se fluidifiant) d'aure (souffle léger)...*

*De PAON à PAN s'effectuerait une transformation possible... L'initiation de l'ascète*

### **CHEF QUI SERRES- TU ? QUI SERS- TU ?**

#### **TU SERS PAON<sup>207</sup> ?**

Coincé dans les serres de ton orgueil et donc en pensant le maîtriser, tu es esclave du système qui te maîtrise car tu es manipulé par ton égo.  
Tu crois faire sacrifice.

#### **TU SERS PAN<sup>208</sup> ?**

Car tu t'es dégagé de tes serres pour t'ouvrir à l'univers et être au service, de façon gratuite  
Tu fais sacre et fils.

### **OFFICIER, guide de la masse vers la messe, guide de l'opaque au diaphane HOMME de direction ET de dilection ?**

---

<sup>207</sup> Le PAON représente dans le christianisme, l'église, gardienne de l'eucharistie, ou dans la mythologie, l'égo de l'homme.

<sup>208</sup> Dans la mythologie grecque, Pan représente le protecteur des troupeaux, des groupes.

## CONCLUSION

La question de la transformation des chaînes en chênes s'est-elle éclairée ?

Qu'est ce qu'un chef ?

La traversée du profil psychique du Haut commandement sur la nef freudienne marginalise ce travail dans une frange entre sociologie et psychanalyse. Ce travail fut initié par l'étude des psychotraumatismes concernant les officiers. Dans un premier temps, la première partie de la thèse ne pouvait pas faire l'économie d'une relecture du rapport entre l'institution, la religion, l'armée et la psychanalyse. Leurs histoires réciproques se détaillent à travers le prisme des traumatismes de guerre et le sens du sacrifice.

Le cœur de la recherche explora la prosopographie de l'officier, plus spécifiquement la capacité dissociative comme compétence requise et recherchée tout particulièrement dans les situations conflictuelles pour gérer en temps réel, sans précipitation, en dichotomisant les différents thèmes, niveaux et enjeux, et problématiques simultanées. La fonction de l'Ordre représentée par l'armée et symboliquement inhérente à la fonction paternelle fut abordée à l'aune de l'incarnation qu'en fait le chef, ce qui le protégerait en partie des traumatismes.

L'approche théorique s'est ensuite confrontée au terrain par la rencontre de ces hommes. Toutefois, au-delà de la technique méthodologique, le respect absolu de l'anonymat a dû être triplement garanti pour des raisons que chacun comprendra. C'est pourquoi le lecteur profane ou averti devra se contenter des interprétations du chercheur. Ainsi, après de multiples rencontres amicales dans ce cercle professionnel, et sur les conseils avisés de deux ex chefs d'état major, la recherche développa, outre la notion de conflits psychiques, les conditions du Haut Commandement et s'appuya sur différents courants de pensées stratégiques développés par des hommes d'armes ... Ainsi, les témoignages d'officiers supérieurs enrichirent les détours intellectuels et analytiques du chercheur. L'agrémentation par les expériences vécues à différents grades (Lieutenant Colonel, Colonel, Généraux), la description de leurs trajectoires au sein du commandement fit apparaître la transformation progressive, modélisation et adaptation de leurs compétences psychiques, attestant la validité et l'opérabilité de l'apprentissage militaire. En effet la survenue de conflits psychiques parfois sévères et durables est inévitable tout au long de ce type de parcours professionnel qui nécessite une capacité intrinsèque de «métabolisation» des problèmes, améliorée par la préparation optimisée de la psyché visant à s'approprier cette fonction de commandement.

Psychotraumatisme et Haut Commandement, place et fonction de la dissociation psychique dans l'écosystème particulier militaire français ?

C'est sur cette cible particulière que l'analyse a portée, cible toujours élaborée dans son fonctionnement mental mais parfois potentiellement fragile dans ses failles psychologiques. La description historique et contemporaine l'associe souvent à la négativité du clivage, producteur de pathologie, de handicap, de séquelles ou de blessures mémorielles intrapsychiques. Dans ce contexte si spécifique, la Dissociation Psychique a-t-elle été mise à sa juste place ? Telle pourrait être la question...

« *La maladie est un moyen d'atteindre à la connaissance. (...) Pour Freud, la pathologie a été le point de départ de la compréhension de l'homme sain, comme celui de la compréhension de la civilisation* »<sup>209</sup>. Alors le processus dissociatif péjoré peut-il être « *le reflet négatif de quelque chose qui a raté, mais qui peut encore réussir* »<sup>210</sup> ?, le décalage et la dialectique entre une dissociation voulue, stratégique et une dissociation pathologique... qui ferait de l'homme, un officier *suffisamment bon* ... ?

Et si le regard sur la dissociation avait été faussé, biaisé par quelque théorisation ? Une relecture actualisée s'est imposée de facto. Posant les œillères de la théorie conceptuelle, une traversée psychanalytique essentiellement freudienne s'est donc opérée au fil de l'analyse de témoignages d'hommes de terrain ayant des responsabilités de commandement opérationnel.

Ainsi, chemin faisant dans le cœur de la psyché de ces hommes, une réflexion analytique de la fonction de commandement conduisit à penser un tout autre modèle : la dissociation comme séparation ferait appel à la fonction du père alors que la dialectisation en tant que langage de réunification ferait appel à la fonction mère. En ce sens un officier, accompli, représenterait en soi un équilibre des deux polarités mère et père. Les deux fonctions : dissociation et dialectisation ne s'opposeraient pas mais seraient les deux moteurs d'un mouvement permanent conduisant à une performance d'action, d'organisation et de gestion. Un phénomène circulaire, bipolaire et productif en serait le mode opératoire. Approche révolutionnaire et transgressive d'un ancien modèle fossilisé, la dissociation ne se rangerait plus dans le chapitre pathologie mais dans celui de la physiologie psychique. Elle serait l'inspir tandis que la dialectisation serait l'expir d'une respiration, d'un métabolisme psychique biphasique.

---

<sup>209</sup> Paturet Jean Bernard, *Introduction philosophique à l'œuvre de Freud*, page 86

<sup>210</sup> Paturet Jean Bernard, *Introduction philosophique à l'œuvre de Freud*, page 87



Les conséquences pratiques qui en découleraient seraient celles d'une véritable rupture paradigmatique. Il ne s'agirait plus de tenter d'annihiler la dissociation de façon frontale, mais, de la rééquilibrer par son «double». Ce n'est qu'à ce prix qu'on pourrait atteindre la dissolution mémorielle permettant le traitement du psychotraumatisme. Toute autre mesure monophasique sur la dissociation n'aboutissant qu'à une séparation limitée, un renforcement mémoriel, un épuisement psychique de lutte par défense, une fausse amnésie avec résurgence épisodique du traumatisme sur des circonstances starters, ou l'alimentation de boucles mémorielles et fonctionnelles.

Pour résumer, au-delà de la traversée de l'évènement à potentiel hautement traumatique rencontré en opération extérieure, au-delà de l'étude de la condition militaire des chefs, la réflexion porta sur l'aptitude psychique pour construire une pensée opérationnelle. Ainsi, cette thèse fit l'analyse psychanalytique des conditions militaires, des conditions de commandement et particulièrement des aptitudes de souplesse psychique jouant de la dissociation dynamique, bien vivante, et adaptée au réel, apte à moduler recherche/action/stratégie selon les conflictualités en jeux... Dans ce travail, le chercheur, de formation sanitaire, sensibilisé à la dissociation pathologique, vision du milieu soignant... trouva légitime de la repenser non plus sous l'unique angle de sa représentation péjorative. Bien au contraire, autrefois considérée exclusivement comme un mécanisme de défense, il semble qu'il soit nécessaire de la contextualiser. Ainsi cette thèse refit une lecture positive de ce processus. Pour un chef, elle serait une qualité psychique valorisable, voire un indicateur de recrutement.

Alors, par une recherche sur la capacité constructive à la dissociation, le champ de la psychanalyse vint ici croiser celui de la stratégie, comme méthode de pensée permettant de classer et de hiérarchiser les évènements (Beaufre, 1965 : 11) au sens où le Général Beaufre la définissait dans son *Introduction à la stratégie* (1965). Soit comment la conflictualité inhérente à la condition du Haut commandement viendrait, à travers un cheminement dissociatif élaboré, faire dialectique... Capacité de priorisation, capacité à différer, pondération et dialectisation apparaissent comme des attributs cardinaux qui permettent l'émergence d'une dissociation productive et positive, ce que d'autres sciences appelleraient stratégie opérative. L'éclairage psychanalytique supposa alors dans cette recherche le portage d'une dialectique père/mère de l'officier, incarnée en un chef à la fois cadrant et matriciel, symbolisant le rapport œdipien structurant et portant.

Ainsi si l'institution militaire prépare le commandement au conflit psychique, la faculté de fluidité psychique dans une pensée complexe garantie par la double polarité de l'officier est

une qualité développée afin de préserver la psyché de ses membres. La dissociation est alors assumée et se meut vers une dialectique stratégique et opérative dans laquelle oscille la psyché conditionnée... Ainsi, si la structure est indémenageable... son aménagement est adaptatif... et possible selon le degré de liberté psychique du sujet...

### **Un sujet de chaînes, devenu un homme-Chef, un officier aux chênes... Mais un roseau ?**

Dans l'institution militaire, le graal a pris l'apparence d'une quête des chênes, dans le monde civil ce peut être la médaille du mérite .... Ne sont-ils pas l'aveuglant reflet de la vanité des hommes, d'autres chaînes peut-être ?

*OFFICIER est un METIER.* L'armada des mots, et l'email des mots sortiront des mailles des maux les *anagrammes TRIMER... MERITE, ou ERMITE...*

La traversée freudienne du Commandement s'achève sur l'authentique sens des chênes : la capacité de penser librement dans la complexité hors des conditionnements. De quelle nature se fait l'officier ? L'illusion de la force du chêne rappelant Nietzsche : «*La seule vraie liberté qu'a l'homme, c'est de choisir ses chaînes* » ou la réalité de la souplesse du roseau rappelant La Fontaine «*Le roseau plie mais ne rompt pas* » ?

La devise de Paris *Fluctuat nec mergitur : il est battu par les flots mais ne sombre pas* pourrait être le pari du Haut Commandement. La traversée sur la nef freudienne s'achève, elle révéla que la quille qui en assure la flottabilité n'est autre que la puissance psychique.

Ce qui fait de l'homme, un bon militaire ... un officier suffisamment bon... digne de ses conditionnements... et libre de les débrayer...

# BIBLIOGRAPHIE

## Livres

**Abraham** Karl (1919), *Sur les névroses de guerre, Contribution à la psychanalyse de guerre*, Payot, 2010

**Anzieu** Annie (2004), *Traumatisme et contre-transfert, argument*, In Press, SEPEA

**Beaufre** André (1965), *Introduction à la stratégie*, Armand Colin

Beaufre André (1972), *La guerre révolutionnaire, les formes nouvelles de la guerre*, Fayard

Beaufre André (1974), Général d'armée, *La stratégie de l'action*, éditions de l'Aube, Stratégie, 1997

**Belot** Robert (2007), contribution aux recherches du CEHD, *Le renseignement, guerre, technique, politique 19 et 20ème siècle, Renseignement et résistance*, Lavauzelle

**Delaunay** Jean (1993), *Sous les drapeaux*, Fayard

**Delion** Pierre (1998), *Accueillir la personne psychotique*, in *Psychose, Vie quotidienne et psychothérapie institutionnelle*, Eres

Delion Pierre (2002), Sous la direction de Pierre Delion, *Corps, psychose et institution*, Eres

**De Vigny** Alfred (1835), *Servitude et grandeur militaire*, Folio, 1992

**Dorey** Roger (1986), sous la direction de JB Pontalis, *L'amour de la haine*, chapitre *L'amour au travers de la haine*, Gallimard Folio essai

**Einstein** Albert (1932), *Actuelles sur la guerre et la mort et autres textes, Pourquoi la guerre, lettre d'Einstein à Freud*, PUF, 2012

**Ferenczi** Sandor (1916), *Sur les névroses de guerre, Deux types de névroses de guerre (hystérie)*, Payot, 2010

Ferenczi Sandor (1918), *Sur les névroses de guerre, Psychanalyse des névroses de guerre*, Payot, 2010

**Freud** (1938), *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1970

Freud Sigmund (1915), *Actuelles sur la guerre et la mort et autres textes, Notre rapport à la mort*, PUF, 2012

Freud Sigmund (1915), *Actuelles sur la guerre et la mort et autres textes, Nous et la mort*, 1915, PUF, 2012

Freud S, Ferenczi S., Abraham K. (1918), *Sur les névroses de guerre*, Payot, 2010

Freud Sigmund (1915), *Actuelles sur la guerre et la mort et autres textes, La désillusion causée par la guerre*, PUF, 2012

Freud Sigmund (1915), *Actuelles sur la guerre et la mort et autres textes, Notre rapport à la mort*, PUF, 2012

Freud Sigmund (1915), *Actuelles sur la guerre et la mort et autres textes, Nous et la mort*, PUF, 2012

Freud Sigmund (1915), *Actuelles sur la guerre et la mort et autres textes, Passagèreté*, PUF, 2012

Freud Sigmund (1932), *Actuelles sur la guerre et la mort et autres textes, Pourquoi la guerre, lettre de Freud à Einstein*, PUF, 2012

Freud Sigmund (1930), *Anthropologie de la guerre, Malaise dans la civilisation*, Fayard, 2010

Freud (1920), *Essais de psychanalyse, Au-delà du principe de plaisir*, Payot, 2001

Freud (1920), *Essais de psychanalyse, Notre relation à la mort*, Payot, 2001

Freud (1920), *Essais de psychanalyse, La désillusion causée par la guerre*, Payot, 2001

Freud Sigmund (1923), *Le moi et le ça*, Payot, 2011

Freud (1929), *Malaise dans la culture*, PUF, 2009

Freud (1914), *Pour introduire le narcissisme*, Payot

Freud Sigmund (1921), *Psychologie des foules et analyse du moi*, Payot, 2012

Freud Sigmund (1921), *Psychologie des masses et analyse du moi*, PUF, 2010

Freud Sigmund (1919), *Sur les névroses de guerre, De la psychanalyse des névroses de guerre*, Payot, 2010

Freud (1912), *Totem et Tabou*, Petite Bibliothèque Payot, 2001

**Gallois** Pierre-Marie (1960), *Stratégie de l'âge nucléaire*, Calmann Lévy

**Guignard** Florence (2004), sous la direction d'Annie Anzieu et Gérard Christian, *Traumatisme et contre-transfert, Résurgences de l'infantile traumatique dans la cure psychanalytique*, In Press, SEPEA

**Gras** Yves (1977), Général, *Histoire de la guerre d'Indochine*, éditions Denoël, Destins croisés, 1992

**Kantorowicz** Ernst H. (2004), traduit par Mayali Laurent, *Mourir pour la patrie et autres textes, Pro Patria Mori dans la pensée politique médiévale*, Fayard, 2004

Lacan Jacques (1963), *Des noms-du-père*, Seuil, 2005

**Lacoste** Pierre (1997), *Un amiral au secret*, Flammarion

Lacoste Pierre (2001), Thual François, *Services secrets et géopolitique, Renseignement et guerre secrète*, Lavauzelle

**Lafforgue** Pierre (2002), *La pratique corporelle de la théorie dans la psychose*, Sous la direction de Pierre Delion, *Corps, psychose et institution*, Erès

**Leboeuf** Aline (2010), *Soutien santé, le défi afghan*, Focus stratégique n°19, IFRI laboratoire de recherche sur la défense

**Legendre** Pierre (2004), *Introduction à Kantorowicz Ernst H., Mourir pour la patrie et autres textes*, Fayard

Legendre Pierre (1976), *Jouir du pouvoir, Traité de la bureaucratie patriote*, Minit

Legendre Pierre (1989), *Le crime du caporal Lortie, Traité sur le père, Leçons 8*, Flammarion, 2005

Legendre Pierre (2004), *L'ineestimable objet de la transmission*, Fayard

**Léon** Marie Hélène (1999), *Uniforme et formations, Socialisation et rites d'interaction dans un poste de commandement régimentaire*, L'harmattan, Logiques sociales

**Massu** Jacques (1998), Général, *Avec de Gaulle, du Tchad 1941 à Baden 1968*, Rocher

**Miller Jacques** (1999) In Lacan Jacques, *Le séminaire livre XX Encore*, Seuil

**Morelle** Claire (1995), *Le corps blessé, automutilation, psychiatrie et psychanalyse*, Bibliothèque de clinique psychanalytique, Masson

**Nasio** JD (2001), *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan, l'objet a*, Payot

Nasio JD (2010), *Introduction à la topologie de Lacan*, Payot

**Oury Jean** (1998), *Structure et vie quotidienne, corrélation entre constellations et fonctions - 1*, sous la direction de Pierre Delion dans *Psychose, vie quotidienne et psychothérapie institutionnelle*, Eres

**Paturet Jean Bernard** (2009), « *Au-delà de Freud* », *Essai de polémologie freudienne, « une culture de l'extermination »*, Cerf

Paturet Jean Bernard (1990), *Introduction philosophique à l'œuvre de Freud*, Erès

Paturet Jean Bernard (2004), *La psychanalyse « à coups de marteau »*, Erès

**Piketty Guillaume** (2010), *préface pour Freud Sigmund, Ferenczi Sandor, Abraham Karl, Sur les névroses de guerre, recueils 1916/1919*, Payot

**Poirier Lucien** (1994), *La crise des fondements*, Economica / Institut de stratégie comparée de la Sorbonne

**Ronson Jim** (2004), *Les chèvres du Pentagone*, Saint Amand Montrond, Presses de la Cité

**Rousseau Frédéric** (2009), *Les dérapages de la guerre du 16<sup>ème</sup> siècle à nos jours, de la violence à la surviolence. Exploration de la zone grise durant la grande guerre*, Actes du colloque du 4 au 6 octobre 2007, Laboratoire CRISES, Université Montpellier III

Rousseau Frédéric (1998), *La guerre censurée*, Seuil, Collection XXème siècle

**Utrilla-Robles Manuela** (2004), sous la direction d'Annie Anzieu et Gérard Christian, *Traumatisme et contre-transfert, A la recherche du trauma perdu*, In Press, SEPEA

**Sun Tzu** (- 5 siècle avant JC), *L'art de la guerre*, écrit en Chine en l'an 500 avant JC, 1<sup>ère</sup> édition d'Oxford University en 1963, préface et introduction Samuel B. Griffith, avant propos B.H. Lidell Hart, traduit par Francis Wang, Flammarion Champs Essai, 2008

**Weber Claude** (2012), *A genoux les hommes, debout les officiers*, Presses universitaires de Rennes

## **Magazines**

**Asséo Robert** (2005), Sous la direction de François Brette, Michèle Emmanuelli, Georges Pragier, *Le traumatisme psychique, Organisation et désorganisation, le traumatisme dans ses fonctions organisatrices et désorganisatrices*, Monographies de psychanalyse de la Revue française de psychanalyse, PUF

**Augusseau Jérôme** (2011), *Ethique et acception militaire*, Revue trimestrielle de l'association Mars<sup>211</sup>

**Beaud Stéphane** (1996), *L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique*, Politix, vol.9, n°35

**Brette Françoise** (2005), Sous la direction de François Brette, Michèle Emmanuelli, Georges Pragier, *Le traumatisme psychique, Organisation et désorganisation, le traumatisme : effets positifs et organisateurs*, Monographies de psychanalyse de la Revue française de psychanalyse, PUF

**Bourdin Dominique** (2007), *Note sur l'altérité de l'analyste*, Revue française de psychanalyse, tome LXXI *La neutralité*, PUF

**Delanoy S. P.** (2010), *La relation du militaire à la mort : une nécessaire évolution*, Revue trimestrielle de l'association Mars, n° 102

**De Saint Salvy Bruno** (2011), *L'engagement opérationnel des familles de militaires*, Revue Défense Nationale

**D'Ornano Jean Dominique** (2012), *De la Guerre au XXI siècle*, Revue Défense Nationale, n° 746

**Guillaud Edouard** (2011), *Le Plan stratégique des armées*, Revue Défense Nationale

**Leboeuf Aline** (2010), *Soutien santé, le défi afghan*, Focus stratégique n°19, IFRI Laboratoire de recherche sur la défense

**Leifflen Daniel** (2006), *Le centre de recherche du service de santé des armées Emile Pardé (CRSSA)*, Actu Santé - N°94

**Legavre Jean-Baptiste** (1996), *La "neutralité" dans l'entretien de recherche...*, Politix

**Menard Christian** (2002), *Rapport d'information déposé en application de l'article 145 du règlement par la commission de la défense nationale et des forces armées sur le service de santé des armées*, n° 335

**Raphel Christian** (2006), Actu Santé - N°94

---

<sup>211</sup> Association des anciens et amis des écoles supérieures de guerre et du collège interarmées de défense.

**Van Lysebeth-Ledent** Michèle (2004), *L'empathie et ses dérivés*, Revue française de psychanalyse, tome LXVIII *L'empathie*, PUF

**Vidlôcher** Daniel (2004), *Dissection de l'empathie*, Revue française de psychanalyse, tome LXVIII *L'empathie*, PUF

## **Rapports**

**Augusseau** Nelly (2012), *La fonction de contenant psychique du psychothérapeute en Maison d'Accueil Spécialisée*, mémoire professionnalisant pour obtenir le diplôme de Psychothérapeute, diplôme universitaire post master 2

**Lepage** Karine et **Bensoussan** Jérôme (2010), *Rapport famille du Ministère de la Défense, Les Militaires et leur famille*, par Carine LE PAGE, Chargée d'études sociologiques et Jérôme BENSOUSSAN, Chargé d'études statistiques, pour le Service de la politique générale des ressources humaines militaires et civile, Sous-direction des études et de la prospective, juin 2010 ( et 2001), p 113, 114, 172 pages

*La condition des militaires en service hors métropole*, Rapports annuels thématiques de l'HCECM, 5<sup>ème</sup> rapport, 2011, 232 pages, page 161 (le Haut Comité d'Evaluation de la Condition Militaire (HCECM) rend compte des évolutions de la condition des individus depuis 40 ans. Ce rapport s'appuie sur de nombreuses statistiques, et des audits ...)

## **Cours**

**Causse** JD, extrait du cours V32PHP1, *Liens sociaux et liens symboliques*, chapitre *Freud et le lien amoureux*, master 2 philosophie « Communauté et identité en psychanalyse », Université Paul Valéry III

**Causse** JD, extrait du cours V32PHP1, *Liens sociaux et liens symboliques*, chapitre *Freud et le lien amoureux*, master 2 philosophie « Communauté et identité en psychanalyse », Université Paul Valéry III

**Causse** JD., In *Les mythes bibliques au regard de la psychanalyse : étude de quelques grands récits*, Masters communauté et identité en psychanalyse, Concept fondamentaux psychanalyse

**De Charentenay** P., extrait du cours V21PHP7, *Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, master 1 philosophie « Communauté et identité en psychanalyse »,

**Dezeuze** G., extrait du cours V33PHP7, *La cité au regard de la psychanalyse*, master 2 philosophie « Communauté et identité en psychanalyse »

## **Webographie**

**Cartigny** Renolleau Aurélie (2011)

*Trouble de l'adaptation professionnelle chez des engagés volontaires en milieu militaire , Données épidémiologiques et cliniques à propos d'une étude prospective menée pendant huit mois, concernant des engagés militaires, dépistés et adressés par leur médecin généraliste d'unité en consultation de psychiatrie dans un Hôpital d'Instruction des Armées*, Thèse pour



obtenir le grade de docteur en médecine, présentée et soutenue publiquement dans le cadre du troisième cycle de Médecine Générale le 10 janvier 2011, Université Henry Poincaré, Nancy (www.theses.sante@scd.uhp-nancy.fr, consulté le 21 mai 2012)

**Granier S.** (2011), *Comment ce qui est forclos revient dans le réel ?* (<http://analysefreudienne.net>, consulté le 31/03/11)

# TABLE DES MATIERES

<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>5</b>
<b>LIMINAIRES</b>	<b>7</b>
<i>RESUME</i>	8
<i>ABSTRACT</i>	9
<b>PROLEGOMENES</b>	<b>10</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>11</b>
<b>1/ L'HOMME, LA GUERRE, LE TRAUMATISME, LE CLIVAGE</b>	<b>14</b>
1.1/ <i>THESE</i>	14
1.2/ <i>POURQUOI LA GUERRE</i>	16
1.3/ <i>L ARMEE, UN CHOIX OU UNE LIGATURE GENEALOGIQUE</i>	27
1.3.1/ Le mythe du sauveur	29
1.3.2/ Les traditions	37
1.3.3/ Les énergies primaires	49
1.3.4/ Un fils ligaturé, une psyché contenue	53
1.4/ <i>LA FONCTION CLINIQUE DE L'ARMEE</i>	65
1.4.1/ La fonction clinique instituante et socialisante de l'armée	65
1.4.2/ La fonction clinique militaire contenante	71
1.4.3/ Un sujet institué, une psyché soutenue	73
1.5/ <i>L'EVENEMENT/LES CONFLITS PATHOLOGIQUES/LE TRAUMATISME</i>	79
1.5.1/ Psychiatrie de l'Avant et psychanalyse, histoires du front	79
1.5.2/ Conceptualisations initiales du traumatisme par la psychanalyse	83
1.5.3/ Explicitation du traumatisme	91
1.5.4/ Conversion sur le corps du traumatisme	96
1.5.5/ Le processus traumatique autonome	98
1.5.6/ Le soin du psychotraumatisme	107
1.6/ <i>LA SPECIFICITE DU TRAUMATISME DE GUERRE</i>	111
1.6.1/ Le psychotraumatisme post- guerre en France, une évaluation	112
1.6.2/ Le psychotraumatisme pré- guerre en France, une préparation, mise en condition	114
1.6.3/ L'évènement, les injonctions paradoxales, le conflit psychique, le traumatisme	116
<b>2/ L'OFFICIER, LA GUERRE TRANSFORMEE, LES CONFLITS, LA DISSOCIATION</b>	<b>118</b>
2.1/ <i>L'OFFICIER GERE LES CONFLITS</i>	118
2.1.1/ Le conflit fondateur et nécessaire	118
2.1.2/ L'officier se distancie et dépasse ses pulsions	123
2.1.3/ L'art de la guerre comme protection psychique, le conflit harmonieux	128
2.1.4/ Conflits psychiques du commandement selon la psychanalyse	130
2.2/ <i>LES CONDITIONS SOCIO-PROFESSIONNELLES, PROTECTION PSYCHIQUE DE L'OFFICIER</i>	138
2.2.1/ Le discours de l'officier, et sa fonction clinique	138
2.2.2/ Commander une foule organisée (Freud), l'espace psychique distancié	143
2.3/ <i>LE PERE REPARATEUR, FONCTION PROTECTRICE POUR L'OFFICIER</i>	147
2.3.1/ Du don enfermant à l'autorité qui fait croître	147
2.3.2/ La fonction de substitut paternel, l'espace psychique dissociant	151

2.4/ <i>LA GUERRE TRANSFORMEE</i>	163
2.4.1/ L'écologie belliciste évolutive et le climat psychique actuel	163
2.4.2/ L'institution militaire contemporaine, la fonction d'identification en péril ?	165
2.4.3/ Dispositifs d'adaptation créés par l'armée	167
<b>3/ L'OFFICIER SUPERIEUR, L'ART DE LA GUERRE, LA DIALECTIQUE</b>	<b>173</b>
3.1/ <i>METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE</i>	173
3.1.1/ Cheminement des choix méthodologiques	173
3.1.2/ Développement, pertinence et intérêt pratique du thème	182
3.1.3/ Les limites de la recherche	184
3.1.4/ Biais majeur : la subjectivité et l'implication du chercheur	185
3.2/ <i>TEMOIGNAGES ET RESULTATS</i>	187
3.2.1/ Prosopographie de l'officier dans les témoignages écrits	187
3.2.2/ Témoignages préliminaires	192
3.2.3/ Les témoignages « en off »	193
3.2.4/ Les témoignages « en on » sous l'éclairage de penseurs universitaires	196
3.2.5/ Les témoignages « en on » sous l'éclairage des stratèges militaires	205
3.3/ <i>L'OFFICIER, SUBSTITUT MATERNEL TACITE</i>	225
3.3.1/ La fonction alpha (Bion), ou capacité de soin et de responsabilité (Di Chiara)	225
3.3.2/ De la compétence dialectisante	236
3.4/ <i>L'OFFICIER DUPE DU SYSTEME</i>	243
<b>CONCLUSION</b>	<b>246</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>250</b>
<i>Livres</i>	250
<i>Magazines</i>	254
<i>Rapports</i>	255
<i>Cours</i>	255
<i>Webographie</i>	255
<b>TABLE DES MATIERES</b>	<b>257</b>